

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

POSTÉRITÉ DE LOUIS RIEL :
L'ÉMERGENCE D'UNE LITTÉRATURE DE L'OUEST CANADIEN DANS LA
FRANCOPHONIE NORD-AMÉRICAINE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ESTELLE CAMBE

JANVIER 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie Daniel Chartier pour son support dans la réalisation de ma thèse.

Je remercie Roger Léveillé et Paul Savoie pour leur appui et leur complicité.

Je remercie Jean Morisset pour son amitié, sa vision de la Franco-Amérique.

Je remercie Lise Gaboury-Diallo pour son superbe accueil à Saint-Boniface.

Je remercie Benoit Doyon-Gosselin pour sa contribution rhizomique variée.

Je remercie François Paré pour ses méditations philosophiques et poétiques.

Merci à mes parents ainsi qu'à celles et ceux qui ont été associés à ce projet.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	x
INTRODUCTION.....	1
PARTIE I	
LA QUESTION MÉTISSE ET SES REPRÉSENTATIONS :	
ÉTUDE DE LA STRUCTURE DU CHAMP.....	18
CHAPITRE I	
POSTÉRITÉ DE LOUIS RIEL : L'ÉMERGENCE DE LA LITTÉRATURE...	19
1.1. Introduction.....	19
1.2. Les points de vue sur la question métisse.....	20
1.2.1. Les groupes dans l'Ouest.....	20
1.2.2. Alliances et mésalliances.....	23
1.2.3. L'identité transculturelle	26
1.3. Aux origines d'une littérature de l'Ouest.....	28
1.3.1. Récits et témoignages.....	28
1.3.2. L'œuvre de Louis Riel.....	31
1.3.3. Le mythe ou l'histoire.....	35
1.4. Récit fondateur et création du patrimoine.....	40
1.4.1. Maurice Constantin-Weyer.....	41
1.4.2. <i>La Métisse</i> de Joseph Lebel.....	43
1.4.3. <i>Nypsia</i> de Georges Bugnet.....	47
1.5. Conclusion.....	49

CHAPITRE II	
ANNETTE SAINT-PIERRE ET LA TRANSMISSION PATRIMONIALE.....	52
2.1. Introduction.....	52
2.2. Étude de <i>Sans bon sang</i>	53
2.2.1. Le résumé de l'action.....	53
2.2.2. La dimension sociale.....	55
2.2.3. L'idéologie religieuse.....	56
2.2.4. Intertexte nationaliste.....	58
2.2.5. L'écriture didactique.....	61
2.2.6. La réception critique.....	63
2.3. Rôle dans l'institution.....	65
2.3.1. La fondatrice du CEFCO.....	65
2.3.2. L'éditrice d'un répertoire.....	68
2.4. Conclusion.....	70
CHAPITRE III	
J.R. LÉVEILLÉ OU L'INVENTION DE LA MODERNITÉ.....	72
3.1. Introduction.....	72
3.2. Étude du <i>Soleil du lac qui se couche</i>	73
3.2.1. L'esthétique surréaliste et la spiritualité zen.....	73
3.2.2. La réflexion sociale, la question de l'identité.....	74

3.2.3. Le dialogue artistique ou l'interdisciplinarité.....	75
3.2.3.1. L'architecture.....	75
3.2.3.2. De l'art visuel.....	76
3.2.3.3. Un livre d'art.....	77
3.2.4. Les sources et les points de vue de la critique.....	78
3.2.4.1. La critique universitaire.....	79
3.2.4.2. La critique journalistique.....	82
3.2.4.3. Autre perspective critique.....	85
3.2.5. Le statut et les représentations de l'écrivain.....	86
3.2.5.1. L'artiste pluridisciplinaire.....	86
3.2.5.2. Un écrivain universaliste.....	87
3.3. Rôles dans l'institution littéraire.....	88
3.3.1. L'anthologiste de la poésie.....	88
3.3.2. Le directeur de collection.....	91
3.4. Conclusion.....	95
CHAPITRE IV	
EFFETS DES POSITIONNEMENTS SUR L'INSTITUTION LITTÉRAIRE...	97
4.1. Introduction.....	97
4.2. L'énonciation identitaire.....	98
4.2.1. La relation avec le Québec.....	98

4.2.2. La relation avec le Canada.....	106
4.2.3. Entre le repli et l'ouverture.....	112
4.3. L'action communautaire.....	114
4.3.1. Les modalités de l'action.....	114
4.3.2. Les pratiques éditoriales.....	118
4.3.3. Le Collège universitaire	119
4.4. Les délimitations du champ.....	121
4.4.1. Les dénominations plurielles.....	121
4.4.2. La diaspora nord-américaine.....	123
4.4.3. L'espace de la francophonie.....	126
4.5. Conclusion.....	128
PARTIE II	
LA QUESTION MÉTISSE ET SES REPRÉSENTATIONS :	
ÉTUDE DES RELATIONS DU CHAMP.....	131
CHAPITRE I	
SUR L'AXE MANITOBA-QUÉBEC : GABRIELLE ROY, ROGER AUGER.	132
1.1. Introduction.....	132
1.2. Exil et statut dans le champ québécois.....	133
1.2.1. Les débuts d'une carrière littéraire.....	133
1.2.2. L'accueil et la critique au Québec.....	136
1.2.3. L'adieu et le mythe au Manitoba.....	140

1.3. Les contributions au champ manitobain.....	143
1.3.1. Inscription dans l'histoire littéraire.....	143
1.3.2. La fonction d'une figure mythique.....	147
1.3.3. L'essor de la critique universitaire.....	149
1.4. D'une aventure singulière à l'autre collective.....	152
1.4.1. L'absence singulière de la voix métisse.....	152
1.4.2. Les voies de la modernité au Manitoba.....	154
1.4.3. <i>Je m'en vais à Régina</i> de Roger Auger.....	159
1.5. Conclusion.....	164
CHAPITRE II	
L'EXTENSION NORD-OUEST : NANCY HUSTON, LAURIER GAREAU.	167
2.1. Introduction.....	167
2.2. Nancy Huston : de l'exil à la déconstruction du champ.....	168
2.2.1. Situations de l'écrivain dans le champ parisien.....	168
2.2.1.1. Récit et autopsie d'un exil choisi.....	168
2.2.1.2. Le positionnement institutionnel.....	171
2.2.2. Le point de vue de Huston sur l'Ouest canadien.....	176
2.2.2.1. L'Alberta, sans culture ni histoire.....	176
2.2.2.2. L'introduction de la voix métisse.....	178
2.2.3. Le point de vue américain sur l'œuvre de Huston.....	181

2.2.3.1. Polémique et débats au Québec.....	181
2.2.3.2. La réception critique au Canada.....	183
2.3. Les perspectives du champ en Alberta et Saskatchewan.....	185
2.3.1. Vie et identité culturelle dans le Nord-Ouest.....	185
2.3.2. Laurier Gareau : l'historien et le dramaturge.....	199
2.3.3. <i>Cowboy poétre</i> : œuvre bilingue et métissée	193
2.4. Conclusion.....	197
CHAPITRE III	
ITINÉRANCES, HYBRIDATION : PAUL SAVOIE, CHARLES LEBLANC.	200
3.1. Introduction.....	200
3.2. Paul Savoie : entre le Manitoba et l'Ontario.....	201
3.2.1. Premiers pas et retours au Manitoba.....	201
3.2.2. La carrière de l'écrivain en Ontario.....	204
3.2.3. Les polarités du discours identitaire	207
3.3. Le lien avec Louis Riel et la figure du Métis.....	210
3.3.1. Résurgences du passé manitobain	210
3.3.2. Les représentations de l'itinérance	214
3.3.3. L'affirmation de l'identité hybride.....	217
3.4. Charles Leblanc : du Québec au Manitoba.....	219
3.4.1. Un poète de la diaspora américaine.....	219

3.4.2. Un positionnement dans les marges.....	223
3.4.3. Une écriture moderne et hétérogène.....	226
3.5. Conclusion.....	230
CONCLUSION.....	233
BIBLIOGRAPHIE.....	252
ANNEXE.....	273

RÉSUMÉ

Les années 1970 ont vu émerger des littératures fragmentaires sur le continent américain, dans un contexte de renouveau politique et identitaire, conséquent à la Deuxième guerre mondiale et à la fin des illusions coloniales. Alors que le Québec entre dans une phase d'autonomisation littéraire conjointe à l'émergence culturelle et politique d'un état plus indépendant dans la confédération, l'ancien Canada français se fragmente en isolats linguistiques et culturels, en Ontario, en Acadie et dans l'Ouest canadien. Ces minorités culturelles sont amenées à vivre une prise de conscience collective et s'engagent dans une construction identitaire, à la fois face au Québec et au Canada anglais. La création de maisons d'édition provoque une intense activité de production ; corrélativement se mettent en place des instances critiques, de légitimation et de consécration. Au Manitoba et dans tout l'Ouest, l'émergence a lieu dans le réseau de la diaspora, étendue à l'ancien Canada français et à la Franco-Amérique contemporaine. Les conditions d'existence d'une littérature naissant dans une zone de métissage éloignée du foyer historique québécois et de la France – perçus comme des hégémonies – en font un lieu de dé-limitation des codes et des fonctions des littératures canoniques. Il devient alors nécessaire de définir la littérature à l'aune de critères d'évaluation établis en fonction d'un contexte de migrations déterminant ; l'itinérance inscrite dans l'histoire des communautés ressurgit dans les codes d'écriture. La figure de Louis Riel (1844-1885), homme politique et poète d'origine métisse, apparaît essentielle à la littérature des francophones de l'Ouest canadien. Figure centrale des marges, elle est mythifiée par les uns et démythifiée par les autres. Elle révèle en tout cas la polarisation du champ entre le conservatisme et l'innovation. L'établissement d'un corpus de textes autour de la question métisse et de ses représentations permet d'analyser les marques de l'identité culturelle telles qu'elles apparaissent et s'opposent dans le champ. L'existence de celui-ci repose sur des stratégies de résistance et d'accommodement que l'on mettra en évidence.

MOTS-CLÉS :

Émergence, identité culturelle, plurilinguisme, pluridisciplinarité, Louis Riel, Canada français, institution littéraire, France, Québec, Manitoba, métissage, transculturalité.

INTRODUCTION

Situation des littératures francophones canadiennes

Comment peut-on être francophone, se demande Dominique Combe en 2010, dans une synthèse sur les questions, les débats et les polémiques littéraires¹. Ce mot récusé pour ses connotations coloniales n'en finit pas de provoquer des réactions de rejet alors même qu'il continue à être employé de manière officielle. Notion et institution héritées du colonialisme français, la francophonie renvoie dans l'opinion commune à l'hémisphère Sud, c'est-à-dire aux pays du Maghreb, à l'Afrique, aux Antilles, à l'Océan Indien, à l'Asie, au Pacifique, au Proche-Orient. Combe distingue les pays du Nord où le français s'est développé librement, comme en Europe, en Amérique du Nord et aux États-Unis et le Sud où il a été imposé par l'impérialisme européen. Précisons qu'au Canada, il s'est diffusé à travers les colonies de peuplement, en s'imposant aux langues autochtones, et qu'il a été ensuite dominé par l'anglais, sous l'effet de l'impérialisme britannique. Cette situation de domination des langues autochtones par une francophonie elle-même dominée par les anglophones met en question une division Nord-Sud séparant un peu trop rapidement les pays dits « post-coloniaux » et les autres. Se pensant comme universelle, la littérature française s'est érigée en canon de la littérature tout court et a assimilé puis ethnicisé les auteurs venant de l'extérieur. Le mot « francophone » est toujours employé, sans doute par la force de l'usage, malgré des tentatives successives de substitution et de renversement,

¹ Combe, Dominique, *Littératures francophones*, Paris : Presses universitaires de France, coll. « Licence/lettres », 2010, 242 p.

la dernière en date étant celle d'« une littérature-monde² », dans un manifeste paru en 2007. En réalité, le ségrégationnisme inhérent à toute classification demeure relatif car il dépend d'un point de vue qui n'est pas uniquement (et heureusement) français. Ainsi, pour la plupart des éditeurs et écrivains français, est francophone tout ce qui n'est pas français. Ajoutons qu'en Amérique du Nord, une situation similaire se produit entre le Québec et les francophonies canadiennes. Est devenu francophone, tout ce qui n'est pas québécois, le Québec ayant activement œuvré à se démarquer. Pour la critique aux États-Unis, la littérature française ne serait qu'« un exemple particulier, certes capital, des littératures francophones qui couvrent l'ensemble des productions en langue française, de Montréal à Port-au-Prince, de Bruxelles à Dakar, d'Alger à Beyrouth, de Cotonou à Tananarive³ ». Ce point de vue extérieur a le mérite de transcender l'opposition habituelle entre « français » (ou « québécois ») et « francophone », tout en faisant l'impasse sur l'histoire des institutions littéraires et sur les rapports de pouvoir idéologique et économique instaurés entre les pays⁴.

Au Canada, la francophonie est critiquée par François Paré dans *Les littératures de l'exiguïté* (1992) pour des raisons idéologiques. Elle sert même de point de départ à une entreprise épistémologique qui visera une différenciation radicale. Paré part du constat que la « francophonie au Canada et dans les milieux politiques français n'est qu'un costume de parade rassurant qui ne met jamais en lumière les véritables armatures intellectuelles et institutionnelles du pouvoir⁵ ». Il souligne que la littérature telle qu'elle est enseignée dans les universités et les écoles correspond au cinquième des productions littéraires de l'humanité et ne reflète absolument pas la diversité du vivant ni des cultures à l'échelle mondiale. L'accès d'une fraction de la production littéraire mondiale aux discours du savoir provient de la canonisation des

² Le Bris, Michel, Jean, Rouaud, *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard, 2007, 342 p.

³ Combe, Dominique, *idem*, p.33.

⁴ Voir Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999, 492 p.

⁵ Paré, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst (Ont.) : Le Nordir, 1992, 175 p.

littératures européennes, élaborée pendant la Renaissance selon des critères et des modèles hérités de l'antiquité greco-romaine. Tout ce qui n'entre pas dans les canons institués par ces littératures est exclu. Paré oppose aux grandes littératures les petites, dont il cherche à saisir l'essence, adoptant un point de vue interne puisqu'il est lui-même acteur du champ culturel. Né en 1949 à Longueuil au Québec, il enseigne la langue et la littérature françaises à l'Université de Guelph en Ontario, à partir de 1977, et publie des articles sur l'institution littéraire en France à la Renaissance, sur Montaigne et Descartes, sur les littératures franco-ontarienne et québécoise. De 1984 à 1990, il est membre du comité de rédaction de la revue culturelle ontarienne *Liaison* et participe à des discussions à partir desquelles il forgera sa réflexion sur les institutions littéraires. Les littératures de l'exiguïté, selon une appellation qu'il adopte, englobent les littératures des îles, des anciennes colonies et des « communautés apatrides », à l'image de celles formées par les Franco-Ontariens :

Il existe au Canada depuis une trentaine d'années seulement, des littératures minoritaires embryonnaires de langue française, très conscientes de leur origine et de leur originalité, très vivantes, très vitales, malgré l'enlèvement inéluctable des communautés culturelles et ethniques dont elles émanent. Il m'est devenu impossible de voir la Littérature – toute la littérature – autrement que par les yeux inquiets de ces bandes exiguës de culture, ces écritures de l'exiguïté, qui me semblent bien souvent constituer aujourd'hui le tranchant de l'écriture mondiale⁶.

Pour caractériser l'espace littéraire des petites cultures, il a recours à un principe dialectique, en le confrontant à celui des grandes cultures, et à ce qu'il n'est pas. Il en ressort un ensemble de traits par défaut et de définitions anomiques, présentant des littératures sans lecteurs et élaborées dans des espaces amorphes et atopiques. Certaines de ces littératures s'érigeraient contre le pouvoir, contre l'arrogance de l'universel, héritée de la Renaissance et imprégnant les recherches universitaires.

⁶ Paré, François, 1992, p. 6-7.

Rompant avec la francophonie et l'idée d'une langue unificatrice des littératures, Paré prend le parti de baser sa réflexion sur la diversité des langues et des cultures du monde, celles-ci ayant toutes en commun l'exiguïté de leur espace. Il cite les littératures basque, québécoise, inuite, slovène, acadienne, franco-ontarienne etc. Les travaux de Paré sur les cultures et les littératures minoritaires ont fait école et sont devenus une référence incontournable dans le champ des études canadiennes. Ils l'ont mené à un deuxième essai, *La distance habitée*⁷ (2003) dans lequel Paré requalifie les petites littératures, après les avoir opposées par défaut aux littératures européennes, hégémoniques et canoniques. Délaissant une rhétorique victimaire, il met en récit un discours des marges, en s'appuyant sur les concepts de culture de l'itinérance et de conscience diasporale. Il entreprend de définir les cultures de l'itinérance en s'intéressant à la mobilité des appartenances identitaires, à leur déplacement, leur fragmentation et leur reconstruction dans le jeu de contacts intermittents entre des cultures se côtoyant. Il intègre donc la culture de l'autre, c'est-à-dire anglophone, dans la définition d'une culture hybride, se constituant à travers les déplacements et les compromis. Il considère les rapports entre les minorités culturelles et les majorités américaines en termes de stratégies de résistance et de stratégies d'accommodement. Le recours alterné à ces stratégies détermine l'existence des minorités, qui sans résistance, risquent l'assimilation totale, et sans accommodement, de se fossiliser. Il admet que les contacts entre les cultures franco-ontarienne et anglo-ontarienne conduisent à un plurilinguisme dans lequel il voit les conditions d'une moralité publique et les possibilités d'une identité complexe, dynamique, valorisante. Il resitue dans l'espace culturel mondial, un discours des marges qui prend pour modèle anthropologique les diasporas. Comme Paré, nous reprendrons le terme « diaspora » dans une acception symbolique qui déborde la référence historique à la communauté juive et théorise les déplacements identitaires :

⁷ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

Aux abords des cultures dominantes, l'existence de telles marginalités, vacillantes et pourtant engagées dans une lutte constante afin d'obtenir leur part du symbolique, détermine depuis les cultures helléniques jusqu'à aujourd'hui notre monde et les frontières incertaines de son intelligibilité. On ne peut guère penser les marginalités sans évoquer du même coup la nécessité théorique du déplacement et de l'hétérogène⁸.

En théorisant le déplacement identitaire et l'hétérogénéité, par la mise en récit des marges, Paré contribue aux recherches épistémologiques des études francophones. Pour Jean-Marie Grassin, professeur de littérature à l'Université de Limoges, la langue ne constituerait pas non plus un critère suffisant pour théoriser les littératures et il souligne leur décentrement et leur hétérogénéité. En 1999, dans une étude sur « L'émergence des identités francophones⁹ », il démontre la relativité du rapport à la langue. Selon lui, l'usage du français ne suffit pas à fonder une identité de culture. Il existerait plutôt des rapports de langue foncièrement différents qui entreraient en interaction au sein d'une expérience identitaire vécue en commun. De même, les champs littéraires des cultures ayant le français en commun seraient hétérogènes, ainsi que les corpus d'œuvres et les patrimoines constitués. En 2006, dans « Épistémologie des études francophones¹⁰ », il met en question la catégorie commune – la langue française – qui ne suffirait pas à former un champ d'études caractérisé par la pluralité des identités culturelles. Il constate l'existence de littératures francophones qui manifestent des identités irréductibles les unes aux autres, multiples dans leur définition, se recouvrant et s'entremêlant, s'opposant et dialoguant dans un espace aux contours incertains. Les études francophones porteraient en réalité sur les rencontres imprévisibles résultant de leurs contacts. Décentré et en perpétuel mouvement dans la quête de sa propre cohérence, l'espace

⁸ Paré, François, 2003, p. 17.

⁹ Grassin, Jean-Marie, « L'émergence des identités francophones : le problème théorique et méthodologique », Albert, Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris : Khartala, 1999, p. 301-314.

¹⁰ Grassin, Jean-Marie, « Épistémologie des études francophones » dans Mendelson, David (dir.), *Émergence des francophonies*, Limoges : Presses universitaires de Limoges, 2006, p. 23-33.

francophone s'apparenterait à un réseau informel, à un rhizome, évoluant à travers des interactions de circonstance, dans un ensemble dont les contours seraient sans cesse redéfinis et une communauté dont le projet serait indéfiniment différé. Indéterminés, hétérogènes et inachevés, les faits culturels ne pourraient pas s'étudier à travers une science de la causalité car ils seraient interprétés variablement selon la posture et la subjectivité de leurs observateurs. Les études francophones auraient comme objet véritable la manifestation de sujets parlants. Les théories postmodernes permettraient de repenser la francophonie non plus comme un acquis culturel mais comme une parole mobile en perpétuelle émergence et un espace d'émergence.

Problématique de l'émergence littéraire et politique

En 1996, dans « Problematics of emergence in comparative literary history¹¹ », Grassin définit l'émergence comme un phénomène qui a acquis suffisamment d'importance pour recevoir l'attention de la critique, non seulement dans son propre lieu d'origine mais aussi à l'échelle internationale. L'accès à une visibilité dans le paysage littéraire constitue un des premiers critères d'émergence, le préalable étant que des textes aient été produits et forment un ensemble distinct. L'accès à la visibilité des petites littératures n'a rien d'évident car elles subissent la concurrence de marchés dominés par les grands éditeurs et le monopole des multinationales. Leur présence au monde ressemble davantage à un clignotement intermittent qu'à un point stable. Dans leurs espaces respectifs, elles se sont dotées d'instances de production et de diffusion, de légitimation et de consécration, garantissant leur indépendance. Mais à l'extérieur, elles ne font parler d'elles que ponctuellement, sans acquérir la permanence des grandes. « Les *petites* littératures vacillent donc entre une gloire un peu surfaite et le désespoir de n'arriver à engendrer que de l'indifférence¹² ».

¹¹ Grassin, Jean-Marie, « The problematics of emergence in comparative literary history », *Littératures émergentes/Emerging literatures*, actes de colloque, Bern : Peter Lang, 1996, p. 7-16.

¹² Paré, François, 1992, p. 9.

Hétérogènes, indéterminées et inachevées, leurs jeunes institutions concurrencent difficilement les institutions établies et homogénéisantes des grandes littératures. De fait, leur émergence dans le paysage littéraire international dépend du degré d'achèvement de leurs institutions. Or celui-ci varie considérablement d'un ensemble à un autre. Les délimitations de l'ensemble littéraire sont elles-mêmes sujettes à une indétermination. Si l'Ouest canadien représente un espace géographique s'opposant à d'autres espaces régionaux ou provinciaux, selon les découpages administratifs du Canada, il se présente de façon hétérogène, rassemblant des communautés dispersées au Manitoba, en Alberta, en Saskatchewan et en Colombie-Britannique. Sur un plan institutionnel, cet espace peut être visualisé à travers l'image d'un réseau qui traverse l'immense territoire pour tisser des liens entre les individus et les petites communautés. Les universités, les maisons d'édition et les centres culturels représentent des points nodaux par lesquels passe l'essentiel de ce qui est produit et diffusé aux lecteurs. Le Manitoba concentre la plus forte communauté de francophones, en particulier à Saint-Boniface, et joue de fait un rôle central dans la production et la diffusion culturelles.

En 2007, dans « L'institutionnalisation inachevée de la littérature acadienne¹³ », Raoul Boudreau s'interroge sur le degré d'autonomisation d'une petite littérature. S'appuyant sur les travaux de Jean-Marie Klinkenberg sur la littérature belge¹⁴ et de Pascale Casanova sur l'espace littéraire mondial¹⁵, il reprend leurs modèles d'évolution des littératures émergentes pour l'appliquer à la littérature acadienne. Il constate que celle-ci ne remplit que partiellement les conditions d'existence définies par Klinkenberg dans son introduction à l'analyse institutionnelle. Pour ce dernier, la

¹³ Boudreau, Raoul, « L'institutionnalisation inachevée de la littérature acadienne », dans Gallant, Janine, Destrempe, Hélène et Jean Morency, *L'œuvre littéraire et ses inachèvements*, Longueuil (QC) : Groupéditions, 2007, p. 153-167.

¹⁴ Klinkenberg, Jean-Marie, « Introduction : L'analyse institutionnelle de la littérature en Belgique francophone : où en est-on ? », dans *Textyles*, n°15, 1998, p. 7-11.

¹⁵ Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999, 492 p.

littérature se définit comme un ensemble régulé par une série de codes, et où joue l'intertextualité. Pour que ce système ait une existence et une prégnance suffisantes, il doit remplir un certain nombre de conditions répertoriées. Il lui faut un lectorat ayant atteint une masse critique, un tissu social lettré susceptible de s'investir en groupe dans l'activité littéraire soit comme producteur soit comme consommateur. La question du lectorat se pose de manière cruciale dans les francophonies canadiennes où la production est largement supérieure à la consommation et où les littératures dépendent des subventions accordées par l'État aux maisons d'édition bien davantage que des chiffres de vente du marché. De plus, le discours critique est en grande partie produit à l'extérieur du champ, dans le réseau francophone nord-américain, ce qui relativise son autonomisation. En second lieu, le public devrait accepter de se voir dans une relative homogénéité, c'est-à-dire partager un ensemble suffisamment consistant de normes et de valeurs idéologiques et esthétiques. Il n'est pas sûr qu'il y ait une grande homogénéité dans les communautés diasporales en constante redéfinition en raison des flux migratoires qui les traversent et diversifient le tissu social¹⁶. En Acadie, Boudreau fait remarquer l'indifférenciation des valeurs et des critères esthétiques entre des œuvres lues dans le cercle familial et enseignées à l'école. En troisième lieu, les textes s'inscrivant dans la littérature devraient présenter une homogénéité repérable. Autrement dit, la littérature devrait pouvoir faire l'objet d'une lecture telle que ses différences spécifiques avec d'autres masses apparaissent. Sur ce sujet, il est certain que les critères de différenciation existent en nombre suffisant, en raison d'implantations régionales distinctes et de l'histoire des communautés. En quatrième lieu, dans le stock des textes, certains devraient pouvoir être désignés comme œuvres fondatrices. Ce critère fait intervenir la présence ou non de mythes fondateurs, l'intertextualité et la possibilité d'une mise en récit transcendant l'hétérogénéité des valeurs et des esthétiques à l'intérieur des corpus. Boudreau fait également appel aux travaux de Pascale Casanova pour démontrer les

¹⁶ Voir Ka, Mamadou, « L'immigration francophone au Manitoba, 2000-2006 : un profil statistique », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 19, n°2, 2007, p. 119-139.

limites de l'autonomie de la littérature acadienne et d'autres petites littératures dont l'émergence ne serait pas directement liée à une autonomisation politique et n'aurait pas été associée à un renversement de pouvoir ou à une refondation :

Dans un premier temps, pour se libérer de la domination littéraire qui s'exerce à l'échelle internationale, les écrivains des nations les plus jeunes doivent pouvoir s'appuyer sur une force politique, celle de la nation, ce qui les conduit à subordonner, pour une part, leurs pratiques littéraires à des enjeux politiques nationaux. C'est pourquoi la conquête de l'autonomie littéraire de ces pays passe d'abord par la conquête d'une indépendance politique, c'est-à-dire par des pratiques littéraires fortement liées à la question nationale, donc non spécifiques. Ce n'est que lorsqu'un minimum de ressources et d'indépendance politiques ont pu être accumulées que peut être menée une autonomie proprement littéraire¹⁷.

En Amérique du Nord, la littérature québécoise serait la plus avancée des littératures francophones sur la voie de l'autonomisation. Denis Saint-Jacques a analysé le processus d'autonomisation de la littérature québécoise et montré son lien avec le projet nationaliste et indépendantiste¹⁸. Il a fait ressortir la fonction identitaire des textes littéraires pendant toute la période 1960-1980, avant leur évolution vers des esthétiques postmodernes autonomes. La littérature québécoise se serait imposée à la fois contre la domination anglophone et française et se définirait comme nord-américaine face à un contexte français et comme francophone face à un contexte nord-américain, jouant sur les deux plans et assumant une situation ambivalente. *La Vie littéraire au Québec*, un projet encyclopédique constitué de sept tomes, présente une démarche originale d'analyse du processus d'autonomisation d'une littérature. Cet outil de référence élaboré en équipes par Maurice Lemire, Denis Saint-Jacques et Lucie Robert, à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Montréal, vise à saisir le fait littéraire à travers l'examen et la réévaluation des textes ainsi que par

¹⁷ Casanova, Pascale, 1999, p. 265.

¹⁸ Saint-Jacques, Denis et Alain Viala, « À propos du champ littéraire », *Annales*, n°49, mars-avril 1994, p. 395-406.

l'analyse conjointe du processus de leur production et de leur réception. Il porte en premier lieu sur les conditions d'émergence et le cheminement par lequel la littérature acquiert son autonomie et sa légitimation, c'est-à-dire sa reconnaissance sociale¹⁹.

Qu'en est-il de l'émergence littéraire dans les autres francophonies canadiennes ? Mais peut-on parler de champs littéraires construits dans ces espaces périphériques ? Cela dépend du cadre référentiel que l'on choisit d'adopter : la sociologie du champ de Pierre Bourdieu est utile pour l'analyse des interactions et des relations entre les différents acteurs mais son modèle descriptif hyperstructuré ne correspond pas à celui de ces espaces « informes », selon l'expression de François Paré. D'un autre côté, la théorie sur l'émergence des littératures francophones de Jean-Marie Grassin a le mérite de rendre compte de phénomènes existants mais non reconnus par les institutions canoniques. Cependant, sa description de l'absence de structure dans des espaces littéraires aux institutions indéterminées et inachevées apparaît insuffisante à l'élaboration de modèles. Il faudra aller chercher plusieurs éléments théoriques, sans réduire l'étude à un seul cadre de référence, pour rendre compte de ces espaces intermédiaires, entre l'hyperstructure des uns et l'absence de structure des autres. La construction d'une figure de l'entre-deux permettra sans doute de repenser le champ. L'émergence des « autres » littératures ne serait pas tant liée à une autonomisation politique qu'à une prise de conscience collective et à une construction identitaire qui s'élabore sur la toile de fond des ambitions culturelles et politiques du Québec. En 1994, dans une étude sur l'institution littéraire franco-ontarienne²⁰, François Paré analyse les conséquences du projet indépendantiste affirmé dans les années 1970. Il commente les conséquences de l'accession du Québec à une exclusivité territoriale :

¹⁹ Lemire, Maurice et Aurélien Boivin, « Présentation », *La Vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, tome I-VII, 1991, p. IX-XIII.

²⁰ Paré, François, « L'institution littéraire franco-ontarienne et son rapport à la construction identitaire des Franco-Ontariens », dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 45-62.

L'émergence d'un Québec *québécois* et non plus « canadien-français » vers 1968 a jeté les collectivités francophones vivant à l'extérieur des frontières québécoises dans le désarroi, ce qui a provoqué la panique et produit chez elles le profond sentiment d'avoir été injustement trahies, désinvesties, débaptisées, excommuniées [...] (D)ès la fin des années 1960, les élites politiques, intellectuelles et sociales du Québec montrent les signes, aujourd'hui parfaitement transparents, du rejet par le Québec moderne de sa propre diaspora nord-américaine²¹.

La naissance des littératures francophones dans le contexte d'une rupture « catastrophique » aurait eu comme objectif ultime la production de critères d'identité collective, le Québec servant à la fois de modèle pour les collectivités dispersées et de repoussoir, étant accusé par elles de suffisance et d'ingratitude. En Ontario et ailleurs, serait apparue une forme gestative mais déterminante d'institution littéraire autonome dont l'objectif aurait été de formuler une littérature spécifique, différente de celle des autres francophonies et du Québec. L'histoire de la naissance des institutions littéraires porte non seulement sur les corpus des œuvres et des auteurs mais aussi sur les idées utopiques qui ont fondé les identités culturelles dans leurs rapports avec le Québec et le Canada anglais. Au Manitoba et dans l'Ouest canadien, l'émergence littéraire s'est appuyée sur la mise en valeur d'un symbole politique et identitaire de l'histoire canadienne. Les *Poésies religieuses et politiques* (1886) de Louis Riel, rééditées en 1979, sont désignées par Annette Saint-Pierre comme une œuvre fondatrice²². Le choix plus ou moins involontaire de ce symbole identitaire pose la question de la résurgence d'une utopie politique qui transcende les distinctions communautaires entre les francophones et les anglophones et réinstalle l'identité autochtone comme fondatrice d'une nation édifée par trois peuples et non par deux.

²¹ *Idem*, p. 47.

²² Saint-Pierre, Annette, « L'écriture dans l'Ouest canadien », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, p. 71-75.

En 2006, dans « Les écrivains francophones du Canada face à leur histoire²³ », Peter Klaus se demande pourquoi Riel a été choisi par les historiens et les auteurs anglophones comme icône nationale et pôle identitaire d'une unité canadienne alors qu'il présente, à première vue, si peu de qualités distinctives pour eux. Il aurait tout pour leur déplaire, étant francophone, catholique et d'origine métisse, c'est-à-dire un descendant des coureurs des bois canadiens et des Amérindiennes. Leader messianique et charismatique, il aurait presque réussi à obtenir du gouvernement fédéral d'Ottawa l'autonomie des Métis en 1869-1870. La future province du Manitoba lui devrait son nom. Quelques mois avant son exécution pour haute trahison, le 16 novembre 1885, il aurait dit : « Je sais que par la grâce de Dieu je suis le fondateur du Manitoba. » En langue cri, « manito » veut dire « esprit » et « baw », « passage » ou « corridor ». Manitoba voudrait donc dire « passage de l'esprit ». On appelle Riel le « père du Manitoba ». Il aurait eu une vision prophétique car avant de mourir, pendu en 1885, il a déclaré : « Mon peuple va s'endormir pour cent ans et ce seront les artistes qui le réveilleront ». Il participe à trois éléments identitaires : francophone, catholique et autochtone, qui sont loin de faire l'unanimité mais qui auraient pourtant le mérite d'exister dans un pays en quête d'identité et où les anglophones seraient en proie au vide :

Face aux inspirations indépendantistes du Québec d'un côté, aspirations qui menacent la survie des minorités francophones du Canada hors Québec, et, de l'autre, face au vide identitaire des anglophones du Canada qui se définissent en général *ex negativo* (« I'm not American »), le choix d'un Louis Riel comme figure emblématique pan-canadienne peut paraître acceptable pour plusieurs raisons : Louis Riel, ce héros malheureux, ou plutôt ce *loser* historique, a dû être pendu d'abord pour « renaître » ensuite en tant que « pan-canadian folk hero »²⁴.

²³ Klaus, Peter, « Les écrivains francophones du Canada face à leur histoire. L'histoire nationale : repère ou piège ? », dans Chikhi, Beïda et Marc Quaghebeur (dir), *Les écrivains francophones interprètes de l'histoire : entre filiation et dissidence*, Bruxelles : Peter Lang, 2006, p. 347-363.

²⁴ Klaus, Peter, *idem*, p. 359.

En 1985, l'historien anglo-canadien Douglas Owsram divulgue le montant des subventions que le gouvernement fédéral a accordé au rassemblement et à la publication des écrits complets de Louis Riel²⁵. Il s'élève à 500 000 dollars. On comprend qu'une telle initiative ait eu des retombées sur la masse critique et sur les publications autour de Louis Riel et des Métis. La fondation d'une petite littérature, coexistant avec une autre littérature anglophone, a été concomitante à la redécouverte de ces écrits et à la relecture générale du mythe entourant le personnage. De nombreux ouvrages, en tous genres, s'intéressent à Louis Riel ou aux Métis et la littérature s'institue à travers l'imaginaire produit par un sujet historique et identitaire.

Méthodologie du champ et de la structure en réseau

Le concept de champ littéraire, développé par Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire* (1992)²⁶ offre un préalable à l'analyse institutionnelle d'une petite littérature, sans pour autant être suffisant, car l'hyperstructure du champ qu'il place au cœur de la réflexion ne s'applique que très peu, comme on l'a vu, à des littératures amorphes et atopiques selon les termes employés par François Paré. Bien que nécessitant une adaptation, la notion de champ est intéressante car elle permet de saisir et de mettre en évidence les dynamiques en jeu à l'intérieur de l'espace littéraire en voie d'institutionnalisation ainsi que ses relations extérieures. En 2001, dans « Introduction à la sociologie des champs symboliques²⁷ », Pascal Durand reprend les concepts clés de Bourdieu et leur adjoint ceux développés par Jacques Dubois sur l'institution littéraire²⁸ afin de proposer une

²⁵ Owsram, Douglas, « The Myth of Louis Riel » dans Francis, R. Douglas et Howard Palmer (dir.), *The Prairie West : historical readings*, Edmonton : Newswest, 1985, p. 163-181.

²⁶ Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil, 1992, 567 p.

²⁷ Durand, Pascal, « Introduction à la sociologie des champs symboliques », dans Fonkoua, Romuald et Pierre Halen (dir.), *Les champs littéraires africains*, Paris : Khartala, 2001, p. 19-38.

²⁸ Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles : Labor, coll. « Espace Nord Référence », 2005 [1978], 188 p.

méthode d'analyse du champ littéraire opératoire et adaptée à des contextes d'émergence. Selon Bourdieu, le champ est un espace structuré par des positions au sein duquel le sujet prend place, se déplace et sur lequel, en général, il ne pourra porter d'autre regard que celui de sa position. Ce champ est à la fois extérieur et intérieur au sujet dont le mode d'existence sociale est conditionné par des habitus, c'est-à-dire par des catégories d'appréhension et de perception du monde, héritées et acquises. Le champ est représenté comme un système de relations à l'intérieur duquel toutes les positions occupées se déterminent et interagissent, selon des règles implicites. Il permet de saisir les aspects relationnel et interactionnel des faits littéraires et leurs manifestations à travers les positions idéologiques et esthétiques des acteurs. Durand prend l'exemple des catalogues des maisons d'édition qui se définissent autant par leur propre contenu que par leurs différences avec d'autres catalogues. Il retient des concepts de Dubois sur l'institution littéraire des éléments plus fixes portant sur l'infrastructure des systèmes (universités, maisons d'édition, revues, prix, etc.). Ces éléments d'infrastructure servent à un premier repérage des instances les plus instituées et mises à la disposition des écrivains dans le champ littéraire naissant. Les plus visibles seraient les instances de reproduction et de diffusion comme les maisons d'édition et leurs diverses collections, les journaux et les revues. Au Manitoba, les Éditions des Plaines et les Éditions du Blé ont chacune développé des collections, respectivement « les écrits de l'Ouest » et « le Blé en poche » pour les classiques et la collection « Rouge » des Éditions du Blé pour les œuvres expérimentales et avant-gardistes. Ensuite, le repérage s'effectue sur les instances de légitimation et de consécration. À Winnipeg, le Collège universitaire de Saint-Boniface choisit les œuvres mises au programme, les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* diffusent des recensions et le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest organise des colloques. Les prix sont généralement décernés par des organismes gérés par les Canadiens anglophones et qui réservent l'une de leurs sections aux œuvres francophones, comme le Prix littéraire Rue-Deschambault, géré par la Manitoba Writer's Guild. Enfin, le repérage porte sur les lieux de sociabilité, de

connivence et de prise de contact que l'on trouve dans des quartiers, des cafés, des campus, des musées. Le Centre culturel franco-manitobain joue ce rôle à Saint-Boniface. Ses locaux accueillent des expositions, une salle de théâtre et une boîte à chansons. Le repérage des infrastructures conduit à leur étude, en diachronie et en synchronie. D'une part, il s'agira de rendre compte de la fondation des maisons d'éditions, du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest et du Centre culturel franco-manitobain pendant les années 1970 et de retracer leur histoire dans le champ. D'autre part, il s'agira d'examiner leurs relations avec d'autres infrastructures, à l'extérieur du champ, à travers d'étroites collaborations ou bien des rivalités. On analysera notamment la dynamique de leurs positions dans les réseaux culturels de la diaspora nord-américaine, en Ontario et en Acadie, et leurs rapports avec les centres institutionnels au Québec, en France et au Canada. On se demandera de quelle manière le champ est structuré par ces multiples relations et s'élabore à travers des réseaux diversifiés.

Une deuxième étape consiste à recenser les auteurs et à analyser leur trajectoire dans le champ, en la confrontant à celles d'autres auteurs, de la même génération, ou dans des tranches d'âges qui permettent de les comparer syntagmatiquement. Leur situation se manifeste dans les genres littéraires que ces auteurs pratiquent, par les maisons d'édition où leurs œuvres sont publiées, les postes de décision qu'ils occupent éventuellement et l'ensemble de leurs activités, dans la mesure où celles-ci fournissent des indices de légitimité et de reconnaissance et renseignent sur leur degré de visibilité et d'autorité à l'intérieur du champ. Afin d'établir la trajectoire des auteurs, on cherchera à définir au préalable leurs habitus à l'entrée dans le champ, à partir de leur origine sociale et géographique, leur formation scolaire et leurs diplômes, leurs capitaux économiques et culturels. On retiendra essentiellement les écrivains nés entre 1945 et 1955 car ce sont les plus productifs pendant la période d'émergence où ils y contribuent activement. J.R. Léveillé, Roger Auger, Nancy Huston, Laurier Gareau, Paul Savoie et Charles Leblanc appartiennent tous à une

même génération d'auteurs et d'artistes. En premier lieu, on étudiera la trajectoire de J. Roger Léveillé, notamment par le poste qu'il occupe à la direction de la collection « Rouge » des Éditions du Blé. La mise en évidence de différences à l'intérieur du champ amènera à comparer son itinéraire avec celui d'Annette Saint-Pierre, fondatrice du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest et directrice des Éditions des Plaines. Bien qu'appartenant à une génération précédente (elle est née en 1925), Saint-Pierre contribue à historiciser la littérature, à faire publier et connaître des œuvres, pendant les années d'émergence, et selon un degré de visibilité à peu près égal. Les trajectoires de ces deux acteurs majeurs seront analysées en première partie. Ensuite, l'examen des migrations et des déplacements des écrivains permettra d'affiner l'étude de la structure du champ dans ses relations avec l'extérieur, c'est-à-dire avec le réseau diasporal nord-américain, puis avec le Québec et la France. La deuxième partie de la thèse est organisée autour de ces migrations et d'axes géographiques qui préfigurent les déplacements des écrivains, leurs entrées et leurs sorties dans le champ, leurs passages et la cohabitation des champs qui en résulte.

Dans une troisième étape, on analysera le corpus des œuvres, qui selon, Klinkenberg, doivent se trouver en nombre suffisant pour être significatives. Au Manitoba, le corpus totalise plus de quatre cent titres, à un rythme de production de cinq par an et pour chacun des deux éditeurs. S'y ajoutent les parutions des Éditions de la Nouvelle Plume en Saskatchewan et les coéditions de recueils de poésie avec l'Ontario²⁹. Selon Durand, l'analyse du corpus permet d'aborder les systèmes de codes esthétiques et de construire, à travers elle, une hiérarchie des genres littéraires. Il ne semble pas que l'on puisse établir ici une hiérarchie des genres bien que la poésie occupe une place prééminente comme le suggère la parution d'une *Anthologie de la poésie franco-manitobaine* en 1990. Plutôt que de hiérarchie, on pourrait parler de coexistence de genres distincts qui parfois s'interpénètrent, en particulier les traditions orale et écrite.

²⁹ Voir « Esquisse bibliographique de la littérature de l'Ouest canadien : 1974-2009 », en annexe.

Les régimes rhétoriques, à savoir les codes d'écriture, les formes et les catégories de figure privilégiées, seraient d'un abord plus délicat mais plus essentiel encore. Et de façon encore plus fondamentale, il conviendrait d'étudier le rapport des écrivains à la langue, à travers les libertés qu'ils prennent ou leur hypercorrection. On étudiera le rapport à la langue en même temps que les régimes rhétoriques puisque certains textes font usage du plurilinguisme comme d'un code scriptural. On retiendra du corpus un ensemble d'œuvres autour de la question métisse et de ses représentations, afin de mettre en évidence les modalités de l'intertextualité. En partant d'une œuvre et d'un mythe fondateurs, on suivra les chemins de leurs réécritures, les filiations et les ruptures induites par la modernité culturelle. On caractérisera les pratiques et les formes artistiques associées à cette modernité. On essaiera aussi de situer les représentations de la figure du Métis dans l'ensemble de la production littéraire existante et de mettre en évidence d'autres représentations et figures importantes, comme dans l'œuvre de Gabrielle Roy, une pionnière de la littérature de l'Ouest. Enfin, cette étude permettra d'identifier les différences et les similitudes entre les divers corpus appartenant au réseau francophone nord-américain. Il s'en dégagera une conception de la littérature et de la culture à l'échelle de la Franco-Amérique entière.

PREMIÈRE PARTIE

LA QUESTION MÉTISSE ET SES REPRÉSENTATIONS : ÉTUDE DE LA STRUCTURE DU CHAMP

CHAPITRE PREMIER

POSTÉRITÉ DE LOUIS RIEL : L'ÉMERGENCE DE LA LITTÉRATURE

1.1. Introduction

Au Manitoba, Louis Riel et les Métis occupent une place de choix dans l'histoire. Selon une enquête³⁰, les événements de 1869-1870 qui ont conduit à la fondation du Manitoba, la Résistance des Métis et la montée au pouvoir de leur chef Louis Riel constituent le premier fait historique gardé en mémoire. Par ailleurs, un parcours attentif des ressources littéraires produites par les éditeurs de l'Ouest conduit à observer l'omniprésence de l'histoire de Riel et des Métis dans les textes, qu'il s'agisse de livres d'histoire, de romans, de pièces de théâtre ou de poésie. De là, on suppose que le personnage et les faits l'entourant forment un récit fondateur, sans cesse réactivé par des séquences narratives ou des allusions dans les textes. Sur ce récit mythique se greffe la figure imaginaire du Métis qui parcourt le corpus et prend souvent les traits d'une jeune femme, comme dans *Nypsia* (1924, réédité en 1988) de Georges Bugnet où l'héroïne est une Métisse. On se demandera quels sont les signes les plus tangibles d'une postérité de Louis Riel. Comment la figure imaginaire du Métis est-elle construite et par quels auteurs ? Comment les textes représentent-ils les rapports entre les Métis et les Canadiens ? Quels rôles l'histoire de Riel et des Métis joue-t-elle dans l'institution littéraire ? Quels enjeux orientent les choix des éditeurs ?

³⁰ Hallion-Bres, Sandrine, « La place de Louis Riel et des Métis dans l'histoire des Franco-Manitobains », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°1-2, 2002, p. 157-172.

1.2. Les points de vue sur la question métisse

1.2.1. Les groupes dans l'Ouest

Dans *Esquisse du Nord-Ouest de l'Amérique*³¹, Alexandre A. Taché, évêque de Saint-Boniface, décrit la population d'un Département du Nord qui regroupe les Territoires du Nord-Ouest, la terre de Rupert et la Colonie de la Rivière-Rouge. Les Métis y sont présentés après les habitants d'origine étrangère et avant les « Sauvages » dans un ordre qui reflète une hiérarchie dans l'échelle humaine et le salut des âmes, selon les principes catholiques et les préceptes de l'Église. Les « Sauvages » sont répartis en cinq familles : les Algonquins, les Assiniboines, les Pieds-Noirs, les Tchippeweyans ou Montagnais et les Esquimaux. Sous le nom de Sauvages, Taché désigne « en Canada, toutes les tribus aborigènes de l'Amérique. Les Anglais les appellent "Indians" et partout on les reconnaît sous l'appellation des "Peaux-Rouges"³² ». Taché propose de les nommer « Sauvages » en raison de leur genre de vie opposé à celui des nations civilisées « qui pratiquent une religion, vivent sous une forme de gouvernement, obéissent à des lois et se livrent aux arts et à l'industrie ³³ ». Même si certains d'entre eux ont été convertis au catholicisme, ils ont conservé leurs habitudes sociales comme celles de pêcher et de chasser. Taché leur reconnaît une propension au nomadisme et à l'errance qu'ils pratiquent en famille et dans des groupes placés sous l'autorité d'un chef ou d'un vieillard. Les « Sauvages » voyagent constamment, ayant pris l'habitude de parcourir des milles pour échanger des fourrures avec les traiteurs européens et canadiens. Ils se déplacent dans des canots faits d'écorces de bouleau et en hiver avec des chiens. Même si des comptoirs de commerce ont ouvert et ne nécessitent plus de tels déplacements, ils voyagent.

Face à eux, les habitants d'origine étrangère proviennent d'Europe ou du Canada. Taché oppose la population anglaise dominante à la française qui est dominée.

³¹ Taché, Alexandre A., *Esquisse du Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal : Beauchemin, 1901, 184 p.

³² Taché, Alexandre A., 1901, p. 85.

³³ Taché, Alexandre A., 1901, p. 85.

Provenant en majorité d'Écosse et des Îles Orcades, la population anglaise est formée d'officiers supérieurs employés par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces officiers travaillent avec des subalternes parmi lesquels des Canadiens français qui vivent dans des conditions difficiles, dans la pauvreté et le mépris. Autrefois découvreurs d'un pays dont ils s'étaient rendus les propriétaires, ils avaient dû céder leur place aux Anglais qui avaient conquis la Nouvelle-France. Malgré leur infériorisation, les Canadiens ont gardé un « prestige affectueux » auprès des nations sauvages avec qui les découvreurs avaient établi des relations. Mais la population anglaise domine par la prospérité, le nombre de femmes sur place et l'instruction. Malgré ce rapport inégal, les habitants semblent vivre en harmonie et dans le respect de leurs diverses origines. Ils sont écossais et canadiens et aussi anglais, irlandais, allemands, suisses, français, norvégiens, italiens et états-uniens et constituent déjà une population multiculturelle.

Les Métis forment un peuple issu des rencontres et des alliances entre les hommes des « nations civilisées » (14) et les femmes des « tribus sauvages » (22 au total). Ils se départagent en Métis français ou canadiens et en Métis anglais. Dans sa description de l'origine du peuple métis dans l'Ouest³⁴, Diane Payment distingue elle aussi les « Mitchifs », les « Broulés » ou les « Gens libres », descendants des Amérindiennes unies aux voyageurs de la Nouvelle-France au XVIII^e siècle, et les « Native English », « Mixed-Blood ou « Half-breeds », descendants des Amérindiennes et des commerçants anglais de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Selon elle, les origines du peuple métis remontent à la fin du XVII^e siècle, à l'époque où les voyageurs canadiens et les commerçants de la Compagnie de la Baie d'Hudson ont commencé à faire la traite des fourrures et à hiverner dans la région qu'on appelait « la mer de l'Ouest » et « Rupert's land ». Entre 1731 et 1740, La Vérendrye établit des postes de fourrures sur le territoire actuel du Manitoba et de la Saskatchewan et fait appel à la collaboration des autochtones. Les explorateurs et les voyageurs forment des alliances

³⁴ Payment, Diane, « Les héritiers et héritières de Louis Riel : un aperçu des relations entre les Métis et les Canadiens français dans l'Ouest canadien », dans Waddell, Eric (dir.), *Le dialogue avec les cultures minoritaires*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 53-76.

avec des femmes chez les Ojibwas, les Cris, les Dénés, les Dakotas, les Pieds-Noirs et les Sarcis. Au XVIIIème et XIXème siècles, le mot « métis » ou autrement « mitchif » désignait la société du Nord-Ouest qui avait sa propre tradition culturelle et économique. Elle est évoquée par Louis Riel dans « Les Métis du Nord-Ouest³⁵ ». Avant la Confédération, les Métis étaient les propriétaires du territoire du Nord-Ouest, leurs titres étant établis par leur sang indien, comme pour les « Sauvages ». Le pays était riche en pelleteries et ils chassaient, pêchaient, faisaient le commerce des robes de bison, et cultivaient les terres de leur propre manière. La Compagnie de la Baie d'Hudson, une société commerciale ayant l'autorité d'un gouvernement, exploitait les richesses du territoire sans égards pour le bien-être général ni pour l'intérêt public mais l'opulence de la nature suffisait aux Métis. Ils vivaient selon un mode de gouvernance qui s'exerçait dans les activités de chasse. Pendant une chasse au bison, ils choisissaient un chef, élaient douze conseillers, nommaient des soldats et désignait un capitaine pour les groupes de dix soldats. Le Conseil des chasseurs était responsable des règlements et des lois de la Prairie. Le gouvernement métis environnait celui de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les traiteurs et les chasseurs commerçaient sous l'autorité du Conseil de la Prairie et sous la protection des lois métisses. Selon Riel, les Métis de l'Ouest dominaient les Indiens sans abus de force et formaient un rempart pour les Blancs contre les partis de guerre, ceux des Cris, des Pieds-Noirs et des Sioux du Minnesota, du Dakota ou du Montana.

Selon les historiens, l'épanouissement du peuple métis dépendait à ses débuts de la solidarité entre les groupes métis et canadien-français, ce qu'a promu le chef métis Louis Riel, lui-même d'origine canadienne-française et déné (chippewan). Louis Riel forme une alliance avec Alexandre A. Taché, dès les premiers temps. Stratégique, l'alliance promeut la communion des intérêts entre les groupes. Se sentant menacés sur leurs terres par la politique annexionniste ontarienne, les chefs métis s'allient aux

³⁵ Riel, Louis, « Les Métis du Nord-Ouest » dans Stanley, F.G., *Les Écrits complets de Louis Riel*, volume 3, Edmonton : Presses de l'Université de l'Alberta, 1985, p. 272-294.

Canadiens français afin d'organiser une résistance. Ces derniers s'allient aux Métis pour constituer un bloc francophone et catholique, capable de renforcer la présence des Canadiens français sur un territoire colonisé et d'asseoir un pouvoir mis en cause.

1.2.2. Alliances et mésalliances

Les Canadiens français et les Métis demeurent solidaires pendant les événements de 1869-1870 et forment un front commun contre le gouvernement. En 1869, le gouvernement formé à Ottawa deux ans plus tôt, paie 300 000 livres sterling à la Compagnie de la Baie d'Hudson pour qu'elle lui cède ses droits d'administration du territoire. Les Métis de l'Ouest, qui se réunissent en conseil, reprochent à l'Ontario une politique de colonisation qui ne tient pas compte des droits d'occupation du sol en Assiniboïa, dans l'actuelle province du Manitoba. Le premier ministre Sir John Alexander MacDonald (1815-1891) tente de régler la question métisse en promettant la distribution de *scrips*, c'est-à-dire de titres donnant un droit à la propriété mais celle-ci est tellement retardée qu'elle laisse les Métis sans terre. Le gouvernement s'occupe d'abord de négocier des traités avec les Indiens, espérant ainsi décourager les Métis et les pousser à l'émigration, provoquant leur marginalisation progressive.

À la fin de 1869, Louis Riel rassemble autour de lui les habitants de la Rivière-Rouge et organise la lutte contre les partisans d'une annexion à l'Ontario. Le gouverneur McDougall³⁶, envoyé comme émissaire, est refoulé à l'entrée du territoire tandis que les combattants s'emparent du Fort Garry. Au cours de ces événements, l'exécution d'un orangiste, Thomas Scott, conduit à une première condamnation de Louis Riel et de ses alliés. Néanmoins, il reçoit l'appui du clergé canadien-français et le soutien des Métis pour former un gouvernement provisoire et négocier l'entrée du territoire dans la confédération. En 1870, l'*Acte du Manitoba* prévoit la responsabilité du gouvernement, le statut de province, des droits fonciers, des écoles confessionnelles, le bilinguisme, mais le texte de loi n'est pas sérieusement appliqué. Au lendemain du

³⁶ William McDougall (1822-1905) : lieutenant-gouverneur désigné des Territoires du Nord-Ouest.

soulèvement de la Rivière-Rouge, les Métis se sentent découragés par l'ampleur de la lutte qui leur reste à mener. Ils se tournent vers Mgr Taché qui leur recommande, vu leur faible nombre, de coopérer avec les Canadiens français. De 1870 et 1874, les Métis et les Canadiens français font cause commune pour réclamer l'amnistie de Louis Riel, la reconnaissance des droits établis de 1869-1870 et les terres des Métis.

Selon Diane Payment, le rôle joué à Ottawa par Noël-Joseph Ritchot, curé de Saint-Norbert, dans les négociations qui ont mené à la fondation du Manitoba, est le signe d'une entente cordiale entre les Métis canadiens et les Canadiens français. Celle-ci s'est déjà manifestée en 1816, lors d'une confrontation à la Grenouillière opposant les Canadiens français et les Métis aux conquérants anglais puis en 1849, quand un Canadien français emprisonné, Guillaume Sayer, est libéré grâce à des Métis³⁷. Conseiller de Louis Riel, Ritchot est le principal délégué du gouvernement provisoire à Ottawa. Il est réputé pour être un habile négociateur qui obtient le statut provincial, les écoles séparées et l'égalité du français et de l'anglais, répondant aux demandes formulées par Louis Riel et le gouvernement provisoire. Il aurait même regretté de ne pas être parvenu à obtenir l'octroi d'une terre de 565 000 hectares pour les Métis. Il n'a pas obtenu non plus le pardon pour la « Rébellion », selon les termes officiels, ce qui entraînera l'exil de Louis Riel et autorisera la poursuite du chef en Saskatchewan.

De plus, les Métis canadiens éveillent l'intérêt de l'opinion publique québécoise. Celle-ci est pourtant loin d'être acquise d'office, comme l'analyse Arthur Silver³⁸, et elle demeure très ambivalente car soumise à l'évolution des conflits politiques. Avant 1869-1870, les Québécois connaissent peu la population franco-métisse, le Nord-Ouest apparaît comme une terre sauvage située au bout du monde et les missionnaires avouent leurs difficultés à faire des Métis de bons petits Canadiens. Nomades et aimant pratiquer la chasse, ils résistent à leur mission civilisatrice. Selon Silver,

³⁷ Payment, Diane, 1999, p. 53-76.

³⁸ Silver, Arthur, « French Quebec and the Métis Question, 1869-1885 », dans Berger, Carl et Ramsay Cook (dir.), *The West and the Nation : essays in honour of W.L. Morton*, Toronto : McClelland and Stewart, 1976, p. 91-113.

pendant les années 1870, l'attitude des Québécois envers les Métis est passée de l'hostilité ou de l'indifférence à une amitié ambivalente reposant sur un sentiment d'identification davantage lié aux actions politiques des Ontariens et des Anglo-Manitobains qu'aux Métis eux-mêmes. Le Québec avait un devoir de protection envers la population française et catholique quand elle était menacée. Les Québécois compatissent au sort des Métis et offrent des témoignages d'indignation et d'amitié.

Dans l'Ouest, la solidarité entre les Métis et les Canadiens français va perdre de sa force. L'exil de Louis Riel au Montana en 1875-76 après l'exécution de Thomas Scott en 1870, marque la fin de l'entente cordiale avec Taché et les dirigeants de l'Église. Après le soulèvement de la Rivière-Rouge, nombre de Métis vendent leurs terres et émigrent vers les territoires du Nord-Ouest sur les bords de la Saskatchewan. Un contingent de rapatriés canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre arrive à la même époque. Ces migrations renforcent la présence du groupe. Dans la presse, *Le Manitoba* (1881-1925) succède au journal *Le Métis* (1871-1881) créé par Joseph Royal, un Canadien français, appelé jadis par Alexandre A. Taché. On s'adresse désormais aux Canadiens français nouvellement arrivés dans les régions de l'Ouest.

En 1884, une délégation de Métis du Nord-Ouest part chercher Riel, exilé dans le Montana, et lui demande de revenir pour diriger un deuxième mouvement. Parmi les griefs, des agriculteurs d'Ontario ont modifié le système de distribution des terres et remplacé par des concessions carrées « à l'anglaise » les bandes perpendiculaires à la rivière cultivées selon la coutume canadienne-française. Riel est épaulé par Gabriel Dumont (1837-1906), né à la Rivière-Rouge, chef de la chasse aux bisons et président du conseil de Saint-Laurent. Les chefs livrent bataille, à Duck Lake, Fish Creek et Batoche contre les troupes gouvernementales. Mais Riel est arrêté avec huit autres Métis et il est emprisonné. Dumont restera libre. Le soulèvement de 1885 provoque l'incompréhension du clergé. Les missionnaires oblats de la vallée de la Saskatchewan, d'origine française, ne sont pas favorables aux revendications des Métis canadiens. Ils ne comprennent pas la mission politico-religieuse de Louis Riel

ni n'envisagent le recours aux armes. Dans la presse au Québec, on souhaite que le chef soit mis hors d'état de nuire et jugé de manière impartiale. Mais sa pendaison pour trahison à la suite d'un procès tenu à Regina devant un jury uniquement composés d'Anglo-protestants provoque la colère et ravive les tensions. Sa mort est interprétée comme le dernier acte du drame qui s'est joué pendant 20 ans au détriment des Canadiens français et des catholiques et comme l'échec de la cause française dans le Nord-Ouest face à un gouvernement qui avait décrété que le territoire serait la propriété des Anglais et n'avait accepté aucune autre cohabitation.

1.2.3. L'identité transculturelle

L'assassinat politique de Louis Riel suivi de la promulgation de lois³⁹ abrogeant l'égalité juridique établie entre les francophones et les anglophones, est interprété par Nicolas Van Schendel comme la mise en échec d'un projet national fondé sur le métissage des cultures amérindiennes, française et anglo-saxonne. En 1994, dans « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadianité⁴⁰ », il retrace l'histoire de la formation de l'identité canadienne et dessine la figure du Métis. Il oppose dans un premier temps, la figure du coureur des bois, traversant librement les territoires de la vallée du Saint-Laurent aux Pays d'en Haut, à celle de l'habitant, enraciné et vivant sous la tutelle des élites seigneuriales et cléricales. Les figures de l'Indien et du coureur des bois s'entremêlent dans le pré-Canada. Dans un deuxième temps, il décrit l'émergence d'un nouveau peuple canadien, grâce à la traversée des Pays d'en Haut par les voyageurs euro-canadiens et à leurs rencontres avec les Amérindiennes.

³⁹ En 1890, La *Loi sur les langues officielles* abroge le bilinguisme contenu dans l'*Acte du Manitoba* de 1870. En 1916, la loi Thorton supprime l'enseignement du français dans les écoles.

⁴⁰ Van Schendel, Nicolas, « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadianité », dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1994, p. 101-121.

Le Métis franco-canadien partage la manière de vivre de l'autochtone américain et cohabite avec le Métis anglo-canadien qui apparaît aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Le Métis anglo-canadien a suivi un parcours inverse de celui du Métis franco-canadien. L'Indien est allé à la rencontre de l'agent anglo-écossais travaillant dans les comptoirs de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour l'agent anglo-écossais, résidant dans les forts, la rencontre avec l'Indien a été rendue plus difficile que pour le voyageur canadien en raison d'une politique commerciale sédentariste et ségrégationniste limitant les contacts avec les Indiens. Il a cependant réussi par moments à se libérer de l'emprise de l'impérialisme britannique et à quitter sa grande famille pour s'imprégner lui aussi d'américanité. Aussi, la figure du Métis du Nord-Ouest entremêle-t-elle, selon Nicolas Van Schendel celle de l'Indien, celle du voyageur canadien et de l'agent anglo-écossais, revêtant un caractère hybride :

Il sera à la fois nomade et sédentaire, partagé entre la vie libre des grandes expéditions dont il sera le maître incontesté et l'attachement à la terre dont il tirera maladroitement profit. Sa langue d'usage sera aussi bien le français que l'anglais et, quand l'une des deux lui fera défaut pour communiquer avec l'autre Métis – le francophone ou l'anglophone –, il s'exprimera au moyen des langues indiennes couramment utilisées sur son territoire de résidence pré-canadien (généralement le cri) [...]. La distinction entre Métis franco-catholiques et Métis anglo-protestants ne fera jamais perdre de vue aux uns et aux autres le caractère essentiellement hybride de leur identité⁴¹.

La répression sans appel de 1885 et la mort tragique de Louis Riel accentuent la marginalisation de la figure du Métis canadien qui tombera peu à peu dans l'oubli, de même qu'un projet national qui aurait dépassé les distinctions entre les groupes. En 1986, en analysant la représentation des francophones de l'Ouest dans la presse québécoise, Annie Brisset constate que Louis Riel n'est pas mieux perçu⁴². La couverture journalistique du centenaire de sa mort éclaire la nature des rapports entre

⁴¹ Van Schendel, Nicolas, 1994, p. 111.

⁴² Brisset, Annie, « La représentation des francophones de l'Ouest dans la presse québécoise » dans Bournot-Trites, Monique (et al.), *Les outils de la francophonie*, actes de colloque, 1988, p. 285-302.

les Québécois et les francophones de l'Ouest. Brisset émet l'hypothèse selon laquelle le projet nationaliste québécois est gêné par la réalité historique que lui rappelle la francophonie de l'Ouest canadien. Celle-ci déborde des frontières nationales et déroge à l'idée que se fait le Québec du « peuple fondateur ». Aussi le personnage de Louis Riel est-il entouré de discrédits par les journalistes. Elle appuie sa démonstration sur une série d'articles publiés dans *Le Soleil* ainsi que dans *La Presse* en janvier 1985. Elle constate que l'hétérogénéité à laquelle renvoie le métissage est présentée comme une tare et, implicitement, elle est opposée à la pureté québécoise. Pourtant, l'idée du métissage s'est aussi déplacée au Québec pendant cette période et à Montréal en particulier, dans une ville cosmopolite. La dévalorisation du métissage fait-elle vraiment l'unanimité ? En tout cas, elle surprend si l'on considère avec Diane Payment que 40 % des Québécois ont des ascendants autochtones⁴³. La question métisse ne serait-elle pas conjointe à la question autochtone-québécoise qui porte sur les modalités de reconnaissance et de transmission d'un héritage autochtone ?

1.3. Aux origines d'une littérature de l'Ouest

1.3.1. Récits et témoignages

L'histoire de Louis Riel et des Métis constitue un élément essentiel du patrimoine culturel au Manitoba et dans l'Ouest canadien. Elle a donné lieu à une importante production littéraire dans presque tous les genres. Celle-ci accompagne un renouveau politique et nationaliste dans les années 1980 que les Métis et les francophones de l'Ouest vivent ensemble et distinctement. Selon Diane Payment, l'Union nationale métisse⁴⁴, fondée en 1887, est restée solidaire des Franco-Manitobains, malgré l'effritement de leur entente cordiale. Mais, dans son étude sur les rapports entre les Bois brûlés et les Canadiens français depuis 1900, Antoine Lussier constate, lui, qu'à partir de 1975, les Métis ne se perçoivent plus comme

⁴³ Payment, Diane, *idem*, p. 72-73.

⁴⁴ L'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba est fondée le 17 juillet 1887 à Saint-Vital.

associés culturellement aux Canadiens français⁴⁵. La plupart d'entre eux se rallient derrière les associations métisses⁴⁶ telle la Fédération des Métis du Manitoba, majoritairement anglophone, et renoncent en même temps au français. Ils y revendiquent leurs droits fonciers et constitutionnels. De leur côté, les communautés francophones entrent dans une période de réveil culturel et de revendications de leurs droits linguistiques et scolaires devant les tribunaux. En 1982, le statut autochtone des Métis est reconnu par l'article 35 de la loi constitutionnelle et en 1985, la Cour suprême rétablit le français comme langue officielle du Manitoba.

Dès 1976, la parution de *L'espace de Louis Goulet* de Guillaume Charrette aux Éditions Bois Brûlés⁴⁷, offre un témoignage et un point de vue inédit sur l'histoire, à travers une autoreprésentation de la figure du Métis de l'Ouest. Issu d'une famille métisse de Saint-Norbert au Manitoba, Guillaume Charrette (1884-1952) a fait des études classiques au Collège universitaire de Saint-Boniface, avant de suivre un cours de droit à l'Université du Manitoba. De 1914 à 1917, il est en Europe où il s'est enrôlé pour la guerre et d'où il revient blessé. À son retour, il entreprend une carrière de fonctionnaire comme agent colonisateur aux États-Unis et au Canada (1923-1948). Il préside l'Union nationale métisse, donne des conférences, rédige des articles, écoute les histoires de son peuple et recueille les propos des anciens. Il écrit ainsi des mémoires retraçant la période de 1852 à 1936. Le document est présenté et publié par Émile Pelletier (1917-1979), vingt-cinq ans après la mort de Guillaume Charrette. D'ascendance métisse, Émile Pelletier fait des études classiques au Collège universitaire de Saint-Boniface avant de mener une carrière dans une entreprise d'import-export de Winnipeg. À partir de 1971, il devient archiviste, rédacteur et éditeur pour la Fédération des Métis du Manitoba et pour les Éditions Bois-

⁴⁵ Lussier, Antoine, « Les rapports entre les Bois-Brûlés et les Canadiens français depuis 1900 » dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes du premier colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 20 et 21 novembre 1981, Saint-Boniface : CEFCO, 1982, p. 73-86.

⁴⁶ La *Manitoba Metis Federation* est fondée le 1 octobre 1967 à Winnipeg.

⁴⁷ Charrette, Guillaume, *L'espace de Louis Goulet*, Winnipeg : Éditions Bois Brûlés, 1976, 204 p.

Brûlés⁴⁸ (1976-1980). D'une existence éphémère liée à la vie de Pelletier, les Éditions Bois-Brûlés publient aussi la traduction de Roy Allan Wood, *Vanishing Spaces*⁴⁹. Selon Rossel Vien, chercheur et rédacteur de notices biographiques, le document édité par Émile Pelletier et ses collaborateurs est « vivant et révélateur d'une époque importante, puisque son narrateur a pratiqué de nombreux métiers de pionnier, a beaucoup voyagé et a vécu le frétage, la disparition du bison, les troubles de 1885⁵⁰ ».

Dans l'avant-propos écrit par Guillaume Charette, Louis Goulet est présenté comme un « vétéran de l'ancien ordre des choses dans l'Ouest canadien », « un des hommes les plus intéressants de l'Ouest d'autrefois », « un raconteur incomparable parmi les plus impersonnels, et partant, un des plus véridiques », « un voyageur débordant d'ingéniosité » et enfin « un très beau type d'homme dont les qualités de cœur égalaient celles d'un physique resté légendaire⁵¹ ». Il est le témoin de faits historiques et raconte comment il s'y est trouvé mêlé sans l'avoir voulu. Dans un chapitre sur la réunion des Métis à Batoche, il assiste à une assemblée de chefs où l'on décide d'aller chercher Louis Riel dans le Montana pour conduire un mouvement contestataire et de revendication des terres prises en Saskatchewan. Gabriel Dumont qui préside l'assemblée va demander à Goulet de l'accompagner. *L'espace de Louis Goulet* possède la facture d'une grande œuvre romanesque par son point de vue narratif, ses innovations de langage et ses références historiques. Le point de vue du personnage principal embrasse par moments celui des Indiens, offrant une médiation par l'écriture vers un univers autochtone absent des écrits. Louis Goulet raconte les guerres qui se sont déroulées pendant une « période d'extrême agitation dans l'histoire du Grand-Ouest et du Nord-Ouest, celle des guerres métisso-indiennes, qui seront le pendant, un siècle plus tard, des guerres franco-indiennes qui s'étaient

⁴⁸ L'appellation « Bois-Brûlés » désigne les Métis avant la fondation du Manitoba.

⁴⁹ Charrette, Guillaume, *Vanishing Spaces*, traduit par Ray Allan Wood, Winnipeg : Éditions Bois Brûlés, 1980.

⁵⁰ Vien, Rossel, « Guillaume Charette », dans Saint-Pierre, Annette (dir.), *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, p. 95.

⁵¹ Charrette, Guillaume, *idem*, p. 11-12.

soldées par le Traité de Paris, en 1763⁵²», selon les propos de Jean Morisset. Aussi décrit-on la cruauté avec laquelle les chefs se livraient aux massacres des ennemis.

Goulet cite quatre chefs sioux avec leurs surnoms entre parenthèses, « Takanta Youtonga (le Boeuf Assis), Siouška (le Petit Plumage), Bediska Toupā (les Quatre Cornes) et Sapadou (le Lune Noire) et d'autres noms comme le soldat « Shonga Anska, le Chien Long », « Wechan ou Poule d'eau que j'appelais Nistas (mon ami) et Apis-Tchaspus ou Chétif-Ourson » et « Ayimissis ou l'Enfant-Tapageur ». En 2003, dans une étude sur la production littéraire franco-métisse⁵³, Pamela Sing analyse l'hétéroglossie du texte et le jeu des parlers métis et autochtones. Sing note que selon le contexte, Goulet adopte le point de vue américain, sioux, cri, indien ou canadien et qu'il multiplie les voix en prenant ses distances avec elles. Elle en conclut que l'identité métisse dérive d'identifications plurielles et flottantes, engagées dans un processus de négociation entre plusieurs pôles. Goulet décline tous les noms métis selon qu'ils sont « Métis catholiques », « Métis indien », « Métis français », « Métis d'origine écossaise mais de langue française » ou bien encore « Métis sioux ». L'hétéroglossie de ce texte manifeste une ambivalence identitaire qui procède sans doute de la figure hybride du Métis. Sing note que, malgré ses multiples allégeances, Goulet s'en prend aux Anglais, tout en reconnaissant la qualité de leurs marchandises.

1.3.2. L'œuvre de Louis Riel

Riel a laissé derrière lui une abondante œuvre littéraire et plus de 500 feuilles manuscrites. Ses textes ont été rassemblés en 1985 dans *Les Écrits complets de Louis*

⁵² Morisset, Jean, « Postface : Louis Riel, écrivain des Amériques » dans Carvalho, Mathias, *Louis Riel : Poèmes américains*, Québec : Éditions Trois Pistoles, 1997, p. 70.

⁵³ Sing, Pamela, « Production « littéraire » franco-métisse : parlers ancestraux et avatars », *Francophonies d'Amérique*, n°15, 2003, p. 119-140.

*Riel*⁵⁴, édités par Georges Stanley à l'Université de l'Alberta. Les trois premiers volumes présentent, par ordre chronologique, un journal, des lettres, des déclarations et des documents en prose. La première période (1861-1875) correspond aux années de jeunesse et à la formation d'une pensée politique. Fils de Louis Riel et de Julie Lagimodière, dont les parents sont le couple de voyageurs Jean-Baptiste Lagimodière et Marie-Anne Gaboury, Louis Riel est né en 1844 sur les bords de la Rivière-Rouge. Espérant sans doute qu'il devienne prêtre, Mgr Taché l'envoie au Collège de Montréal en 1858, où il est formé par les Sulpiciens. La mort de son père en 1864, son expulsion du séminaire en 1865 et un amour éconduit l'entraînent dans un vagabondage au cours duquel il écrit de la poésie. De retour à la Rivière-Rouge en 1868, il prend part aux revendications des Métis. En 1870, il forme un gouvernement provisoire et rédige une charte des droits qui, une fois approuvée par Ottawa, mène à la fondation du Manitoba. La même année, il autorise l'exécution d'un agitateur orangiste, Thomas Scott, et s'attire la désapprobation de l'Ontario. Il s'enfuit à l'arrivée de l'expédition militaire envoyée à l'occasion du transfert des pouvoirs. La deuxième période (1875-1884) est marquée par les années d'exil, en Nouvelle-Angleterre, au Québec puis dans l'Ouest américain où il s'établit. Il se fait naturaliser, se marie et devient instituteur au Montana. La troisième période (1884-1885) voit réapparaître l'activiste et le chef politique. Les Métis de la Rivière-Saskatchewan vont le chercher au Montana, d'où il revient avec femme et enfant. Le quatrième volume est consacré à l'œuvre poétique de Riel et le cinquième contient une chronologie, une bibliographie, des notices biographiques et des photographies.

La publication des *Écrits complets* est précédée en 1977 par celle de *Louis Riel : poésies de jeunesse* par Glen Campbell, Gilles Martel et Thomas Flanagan⁵⁵. Campbell reçoit le Prix Champlain du Conseil de la vie française pour cette édition

⁵⁴ Stanley, Georges F.G. (dir.), *Les Écrits complets de Louis Riel*, 5 vol., Edmonton, Altan : University of Alberta Press, 1985.

⁵⁵ Campbell, Glen, Flanagan, Thomas et Gilles Martel, *Louis Riel : poésies de jeunesse*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1977, 161 p.

critique qui contribue à la connaissance du poète et du XIX^e siècle. Professeur à l'Université de Calgary, il dirigera la préparation du quatrième tome des *Écrits complets*, consacré à la poésie, et en 1993, une traduction des poèmes⁵⁶. Il produit aussi plusieurs études critiques sur la poétique et la politique chez Riel. Elle mettent en valeur le lien entre l'écriture de vers et l'engagement politique. En 1981, il analyse lors d'une communication dans un colloque⁵⁷ les étapes d'un nationalisme poétique et distingue chez le poète : le nationalisme canadien-français des années 1864-1866 (illustré par « Le chat et les souris »), le nationalisme métis des années 1869-1882, (illustré par « La Métisse ») et enfin un nationalisme métis-canadien-français en 1883-1885 (illustré par l'ode « Le peuple métis-canadien-français »). Ces étapes retiennent notre attention car elles éclairent l'évolution des relations entre les Canadiens français et les Métis et le choix final d'une utopie politique. Tandis que les Canadiens français et les Métis se désolidarisent sous l'effet des circonstances et des stratégies, le poète essaie de retisser leurs liens brisés. Il imagine une nation métisse indépendante dans les territoires du Nord-Ouest, capable d'assurer l'avenir des Métis, alors que celui-ci est lourdement compromis. En 1883, dans « Le peuple métis-canadien-français », ode composée de 160 vers, il décrit une nouvelle race qui pourrait être créée à partir de sang indien, français et canadien-français et serait d'autant plus forte qu'elle allierait toutes leurs qualités. Dans trois strophes, Riel aborde la question du métissage linguistique, appelant de ses vœux l'ajout d'expressions nouvelles provenant des « langues sauvages » à la langue des chers aïeux. Comment ne pas voir dans cette description la formation du parler métis, langue franco-crie des Plaines, étudiée depuis par le linguiste Robert Papen⁵⁸ ? En

⁵⁶ Campbell, Glen et Paul Savoie, *Selected Poetry of Louis Riel*, édition bilingue, Toronto : Exile Editions, 1993, 151 p.

⁵⁷ Campbell, Glen, « Le nationalisme poétique de Louis Riel », *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes du premier colloque de Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, Collège universitaire de Saint-Boniface, les 20 et 21 novembre 1981, p. 19-26.

⁵⁸ Papen, Robert, « Le mitchif, langue franco-crie des Plaines » dans Valdman, Albert, Auger, Julie et Deborah Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord : état présent*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2005, p. 227-347.

1997, dans la postface de l'édition québécoise d'un hommage à Louis Riel, Jean Morisset s'interroge sur le silence qui a accompagné l'œuvre du poète restée dans l'oubli pendant plus d'un siècle, jusqu'à la publication des *Écrits complets*. Selon lui, l'édition tardive (et albertaine) de la somme des écrits pose une question « lancinante » à l'institution littéraire sur l'absence du poète dans les anthologies. Il est probable que ce silence soit lié au fort catholicisme qui a imprégné les études historiques et littéraires jusque dans les années 1960 au Québec. Rappelons que Louis Riel a été accusé d'apostasie par les prêtres et considéré comme fou⁵⁹. Morisset suggère que la reconnaissance en Riel d'un écrivain et d'un intellectuel était incompatible avec l'image que l'élite québécoise s'autorisait d'elle-même. Louis Riel incarnerait une identité métisse dont le peuple québécois n'a pas voulu et ne voudrait toujours pas, s'attachant encore trop au mythe d'une origine européenne blanche :

Qu'elle ait été cléricale ou anti-cléricale, qu'on la taxe de traditionnelle ou qu'elle se conçoive comme postmoderne, peu importe, l'intelligentsia québécoise, après bien des remous après la pendaison du leader métis, a constamment fait l'unanimité autour du rejet de Louis Riel, comme penseur et révélateur de sa propre trajectoire, tant identitaire que géographique⁶⁰.

- Les propos de Jean Morisset rejoignent non seulement ceux d'Annie Brisset dans l'enquête menée sur l'image des francophones de l'Ouest au Québec (1986), mais aussi les conclusions de l'étude d'Arthur Silver sur le Québec et la question métisse (1976). Le rapport difficile de l'élite québécoise à l'identité métisse permettrait d'expliquer que l'œuvre de Riel, prolifique, historique, et convenons-en, de qualité inégale, n'ait pas été reconnue au Québec, si ce n'est a posteriori par des intellectuels. La réalité d'une telle occultation ne s'appliquerait-elle pas aussi à l'émergence d'une

⁵⁹ Voir Lussier, Antoine, 1982, p. 73-86.

⁶⁰ Morisset, Jean, « Postface : Louis Riel, écrivain des Amériques » dans Carvalho, Mathias, *Louis Riel : Poèmes américains*, Québec : Éditions Trois Pistoles, 1997, p. 80.

littérature qui s'est appuyée sur la production de ressources autour de Louis Riel ?
Comment reconnaître en effet une postérité à Louis Riel, le symbole d'une défaite ?

1.3.3. Le mythe ou l'histoire

La bibliographie sur *Louis Riel et le peuple métis*⁶¹ publiée par le Bureau de l'éducation française au Manitoba donne un aperçu de la fortune littéraire de la figure de Louis Riel au dehors et au dedans de la province. Sur l'ensemble des titres publiés, la majorité d'entre eux l'ont été au Manitoba, des années 1970 aux années 2000. On constate qu'Annette Saint-Pierre et Roger Motut font remonter la naissance de la littérature à la publication des *Poésies religieuses et politiques*⁶² de Riel en 1886. Ce recueil de poèmes est édité à titre posthume chez un éditeur au Québec. Il est réédité au Manitoba en 1979, aux Éditions des Plaines, fondées la même année par Annette Saint-Pierre et Georges Damphousse. Enseignante et éditrice à Saint-Boniface, Annette Saint-Pierre a publié plusieurs articles d'histoire littéraire. Dans « L'écriture dans l'Ouest canadien⁶³ », elle présente des œuvres écrites sur ou dans l'Ouest canadien depuis le début du XIX^e siècle. Elle répertorie les auteurs dans un tableau chronologique où Louis Riel figure dans une période allant de 1850 à 1900, aux côtés de sept autres auteurs. Avant 1850, deux auteurs les précèdent : Pierre Falcon et Norbert Provencher. Falcon est associé à la naissance de la littérature orale. Le poète a composé plusieurs chansons à la manière d'un troubadour. La plus célèbre, « La Grenouillère » (1816), évoque les luttes et les exploits des Métis tentant d'établir un pays français sur les bords de la Rivière-Rouge. Il est vraisemblable que la poésie

⁶¹ En ligne : http://www.edu.gov.mb.ca/m12/biblio/pub_biblio/bibliogr/docs/bibriel.pdf

⁶² Riel, Louis, *Poésies religieuses et politiques*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1979, 51 p. [Montréal : Imprimerie de l'Étendard, 1886.]

⁶³ Saint-Pierre, Annette, « L'écriture dans l'Ouest canadien », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, p. 71-75.

de Falcon ait eu davantage d'influence chez les auteurs que les écrits de Louis Riel, si l'on prend en compte sa dimension orale et la perdurance de celle-ci dans les productions culturelles. De son côté, Norbert Provencher, l'un des premiers missionnaires de l'Ouest, a laissé des documents écrits, des lettres, des rapports et un mémoire sur la colonie de la Rivière-Rouge qui ont une importance sans être suffisants pour fonder une littérature. Comme l'analyse Jules Tessier⁶⁴, les textes des découvreurs et des explorateurs ont une importance particulière pour les peuples issus d'une entreprise coloniale. En effet, ils ont une double fonction antinomique, celle d'authentifier la filiation entre une métropole (le Québec) et sa colonie (le Manitoba) et de marquer en même temps une rupture entre les deux. Dans le cas présent, la référence à Norbert Provencher, abbé envoyé à la colonie de la Rivière-Rouge en 1818 par l'évêque de Québec, Mgr Plessis, authentifie la filiation entre la métropole et la colonie. La référence au poète Falcon marque davantage une rupture avec la métropole puisqu'il apporte un point de vue autochtone. Falcon et Provencher, cités par Saint-Pierre comme les premières références littéraires, illustrent une dialectique de filiation et de rupture vis-à-vis du Québec. Précédé par Falcon, Riel est désigné comme le premier auteur de l'Ouest :

On continue encore à recueillir à droite et à gauche, et cela depuis cent ans, chaque ligne tracée par le premier « auteur » de l'Ouest. En effet, la naissance de la littérature écrite remonte à 1886 avec la publication de *Poésies religieuses et politiques* de Louis Riel. Et pour vous donner une idée de la valeur de ses écrits, l'Université de Régina vient d'acheter au prix de 75 000 dollars le journal de Riel sur les événements de Batoche en Saskatchewan⁶⁵.

Il faut sans doute comprendre qu'il est le premier à avoir été publié, même à titre posthume, les écrits de Provencher et de Falcon étant longtemps restés inédits. Ceux

⁶⁴ Tessier, Jules, « Le mythe et la fonction identitaire dans les littératures d'expression française en Amérique du Nord », *Américanité et francité : essais critiques sur les littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa : Le Nordir, 2001, p. 93-115.

⁶⁵ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 72.

⁶⁶ Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, 392 p.

de Louis Riel resteront inconnus jusqu'à ce qu'ils soient réédités au Manitoba et en Alberta, accompagnés d'études critiques très documentées. Ces rééditions apparaissent comme un véritable acte de rupture de l'Ouest vis-à-vis du Québec car le parti est pris de sortir de l'oubli un auteur et une œuvre dont la métropole québécoise n'a su que faire et de lui accorder une valeur qui ne fera qu'augmenter par la suite. Un autre acteur du champ, J.R. Léveillé, se réfère aux propos d'Annette Saint-Pierre pour situer les débuts d'une littérature au Manitoba. Éditeur et écrivain, Léveillé a donné de nombreuses conférences et publié des textes critiques, rassemblés dans *Parade ou les autres*⁶⁶. Dans « De la modernité de l'histoire de la littérature franco-manitobaine ⁶⁷ », il mentionne aussi les *Poésies religieuses et politiques* comme point de départ d'une littérature écrite. Et avec « De la politique à la poétique : deux siècles de poésie franco-manitobaine ⁶⁸ », il reprend cette étude. Selon lui, les premiers poètes étaient métis et leurs textes illustraient leurs luttes politiques, leurs revendications culturelles et leur ferveur religieuse. Pierre Falcon, traiteur de fourrures pour la Compagnie du Nord-Ouest, a composé des chansons engagées telles « La Grenouillère » (1814-1815) rappelant la victoire des Métis dirigés par Cuthbert Grant sur une troupe de soldats au Fort Douglas. La poésie de Riel s'inscrit dans une tradition orale à laquelle il apporte l'écrit, grâce à son éducation et à l'érudition qu'il a acquise en lisant et en voyageant. Léveillé ne reconnaît pourtant pas à ses poèmes une qualité constante car, s'il atteint de grands sommets, son œuvre est aussi didactique et moralisatrice, pleine de diatribes et de plaidoyers. Les 400 poèmes écrits s'avèrent inégaux. De plus, Léveillé met un bémol à ce qui ressemble à la création d'un mythe. Parmi les contemporains du poète métis, il cite Georges Lemay et Jacques Émile Prendergast. Le premier est l'auteur de *Petites fantaisies littéraires*⁶⁹ (1884) et le second d'un recueil de poèmes, *Soir d'automne*⁷⁰ (1881). Or il remarque

⁶⁷ Léveillé, J.R., « De la modernité de l'histoire de la littérature franco-manitobaine », 2005, p. 13-48.

⁶⁸ Léveillé, J.R., « De la politique à la poétique : deux siècles de poésie franco-manitobaine », 2005, p. 49-66.

⁶⁹ Lemay, Georges, *Petites fantaisies littéraires*, Québec : P.G. Delisle, 1884, 211 p.

⁷⁰ Prendergast, Jacques Émile, *Soir d'automne*, Québec : P.G. Delisle, 1881, 21 p.

que, si ces auteurs ont vécu au Manitoba, les lieux de production ou de diffusion de leurs œuvres en étaient éloignés. À la parution des *Poésies religieuses et politiques* de Riel, on ne publie pas de livres en français ailleurs qu'au Québec :

De fait, il faut se demander à quel point on peut véritablement parler de littérature franco-manitobaine (ou autre) si cette littérature n'est pas supportée par une industrie du livre, si les auteurs doivent exiler leurs textes ou leur personne⁷¹.

Tout en reprenant les propos de Saint-Pierre, Léveillé met en doute le discours mythifiant qui associe Riel à la naissance d'une littérature franco-manitobaine. Il suggère en effet que cette naissance n'a peut-être pas eu lieu à la date fixée. Les deux points de vue s'affrontent sans se réduire, celui qui fait débiter la littérature aux premiers écrits, même si ceux-ci ont été publiés au Québec, et celui qui la fait débiter aux premiers écrits publiés au Manitoba. Un autre point de vue semble opposer la littérature orale à la littérature écrite, et mettre en tension ces deux systèmes de codes. Il semble que la tendance soit d'accorder une suprématie à l'écrit sur l'oral en privilégiant par exemple les poèmes de Louis Riel aux chansons de Pierre Falcon. Mais n'est-ce pas là le signe de l'influence normative de la civilisation européenne ? La distinction entre littérature orale et écrite conduit à la minorisation de la première. De même, Roger Motut inaugure en 1958 un cours de deuxième cycle sur les auteurs de langue française de l'Ouest. Ce pionnier de l'enseignement de la littérature francophone a retracé l'histoire des écrits de l'Ouest. Dans « La littérature albertaine d'expression française ⁷² », il fait allusion à Riel comme au premier auteur de l'Ouest :

Le premier écrivain de langue française de l'Ouest est sans aucun doute Louis Riel dont les *Poésies de jeunesse* ont été récemment publiées par Gilles

⁷¹ Léveillé, J.R., « De la modernité de l'histoire de la littérature franco-manitobaine », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 15.

⁷² Motut, Roger, « La littérature albertaine d'expression française », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, p. 63-69.

Martel, Glen Campbell et Thomas Flanagan. Lorsque les écrits complets de Louis Riel seront publiés, nous nous rendrons compte que le fondateur du Manitoba savait écrire, même si nous ne pouvons pas le ranger parmi nos grands poètes⁷³.

Bien qu'émettant un jugement mitigé sur la qualité des poèmes de Riel, ce que fait également Léveillé, Motut le considère comme le premier écrivain de l'Ouest. Or cela n'a rien d'évident sur un plan historique, et l'on reconnaît là les signes d'un discours des origines. Si des écrivains sont nés dans l'Ouest canadien ou y ont vécu tout au long des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, la naissance d'une littérature n'a pas pu se faire avant la mise en place d'institutions et d'infrastructures. Sa diffusion commence véritablement en 1974 lorsque sont fondées les Éditions du Blé à Saint-Boniface par un collectif réunissant Lionel Dorge, Robert Painchaud, Annette Saint-Pierre et Paul Savoie. Suivra en 1979 la fondation des Éditions des Plaines par Annette Saint-Pierre et Georges Damphousse. Le premier recueil de poèmes publié est *Salamandre*⁷⁴ de Paul Savoie et la première pièce de théâtre pour la jeunesse, *Les éléphants de Tante Louise*⁷⁵ de Roger Auger. Les propos tenus par Saint-Pierre, Léveillé et Motut sur Riel révèlent une divergence dans la vision de l'histoire. Elle oppose une lecture mythique et une lecture historique et poétique de l'œuvre de Riel. D'un côté, on assiste à la mythification d'un homme politique et d'un écrivain qui est devenu le symbole d'une littérature naissante. D'un autre, le discours se fait plus distancié : Léveillé reconnaît l'existence d'un mythe autour de Riel, symbolisant « les causes des vaincus, des idéalistes religieux et politiques »⁷⁶, mais il refuse de laisser l'entreprise critique être contaminée par le mythe. Constatant que la poésie de Riel tourne autour de deux grands pôles : la langue et la foi, il prend le revers du discours mythifiant et le désacralise. Cette divergence dans la vision de l'histoire et de son écriture signale la polarisation du champ littéraire entre conservatisme et innovation.

⁷³ Motut, Roger, 1987, p. 64.

⁷⁴ Savoie, Paul, *Salamandre*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1974, 167 p.

⁷⁵ Auger, Roger, *Les éléphants de Tante Louise*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1974, 49 p.

⁷⁶ Léveillé, J.R., *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, 1990, p. 153.

1.4. Récit fondateur et création du patrimoine

Même si les faits donnent raison à un acte fondateur en 1974, lié à l'institution éditoriale, la périodisation établie par les historiens et les enseignants fait remonter la littérature à une époque préexistant aux infrastructures. Leur périodisation permet de situer, au-delà du cadre strictement institutionnel, les fondements mythiques et poétiques d'une littérature reconstruite a posteriori. Ils s'accordent sur une première phase d'existence littéraire comprenant la littérature orale de bardes métis tels Pierre Falcon et du côté de l'écrit, les relations des missionnaires, des explorateurs, des voyageurs et des Métis tels Louis Riel. Dans une deuxième phase apparaît la littérature régionaliste ou de colonisation du début du XX^{ème} siècle, représentée par des auteurs qui ont servi la création du patrimoine en réécrivant un récit fondateur. Dans l'écriture de l'histoire littéraire par Saint-Pierre et Motut, figure une triade d'auteurs formée par Maurice Constantin-Weyer (1881-1964), Jean Féron, pseudonyme de Joseph Lebel (1881-1946) et Georges Bugnet (1879-1981). Né en Haute-Marne, Constantin-Weyer a vécu de 1904 à 1914 au Manitoba, avant de rentrer en France pour la guerre. Féron et Bugnet, immigrés venant l'un du Québec et l'autre de France, ont écrit leurs œuvres dans l'Ouest canadien et y sont restés. Leurs romans ont été publiés au Québec dans les années 1920, dans une collection populaire, « Le roman canadien » aux Éditions Édouard Garand, avant d'être réédités, pour certains, au Manitoba, dans les années 1980, accompagnés de préfaces mettant en lumière leur intérêt dans ce contexte de diffusion. Ces écrits proposent une vision de l'histoire de Riel et/ou présentent la figure d'une Métisse, offrant les éléments d'un patrimoine.

1.4.1. Maurice Constantin-Weyer

En 1993, l'article de Saint-Pierre, « Itinéraire de l'écriture et de l'édition dans l'Ouest canadien⁷⁷ », développe l'histoire littéraire déjà entreprise et la porte à la connaissance d'un lectorat français. Saint-Pierre y présente Maurice Constantin-Weyer comme celui qui aurait donné à la littérature ses lettres de noblesse :

Grâce à ce romancier prolifique, l'Ouest canadien entre dans la littérature française par le biais de *Vers l'Ouest*, *Manitoba*, *La Bourrasque*, *Un homme se penche sur son passé* (prix Goncourt), *Cinq éclats de silex*, *Clairière*, *Un sourire dans la tempête* et *Une corde sur l'abîme*. Ses thèmes principaux sont la vie, la mort, l'amour et, en filigrane, les relations difficiles entre conjoints de culture et de nationalité différentes⁷⁸.

L'auteur français a écrit, à son retour du Manitoba, et après s'être battu sur le front de la Première Guerre mondiale, une dizaine de romans rassemblés sous le titre d'« Épopée canadienne ». Ils ont connu un succès populaire qui s'explique par l'engouement du public pour le récit d'aventures. L'un d'entre eux, *Un homme se penche sur son passé*, a remporté le Prix Goncourt en 1928 et a été réédité vingt-deux fois. Sur la dizaine de ses romans publiés en France pendant les années d'entre-deux-guerres, *Un sourire dans la tempête*⁷⁹ est réédité au Manitoba en 1982. En 1986 paraît également aux Éditions des Plaines *Avec plus ou moins de rire*⁸⁰, un recueil de nouvelles. Ces rééditions ont permis de faire entrer l'auteur dans les programmes scolaires. Selon Saint-Pierre, *Un sourire dans la tempête* a été édité à 1000 exemplaires et a immédiatement rencontré ses lecteurs : les jeunes francophones auxquels elle enseignait la littérature. La visée éducative est annoncée dans les

⁷⁷ Saint-Pierre, Annette, « Itinéraire de la création et de l'édition dans l'Ouest canadien », *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, Poitiers : Faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers, 1993, p. 264-272.

⁷⁸ *Idem*, p. 265.

⁷⁹ Constantin-Weyer, Maurice, *Un sourire dans la tempête*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1982, 241 p.

⁸⁰ Constantin-Weyer, Maurice, *Avec plus ou moins de rire*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1986, 74 p.

préfaces. Roger Motut a préfacé *Un sourire dans la tempête*⁸¹. Il y évoque la mauvaise réputation que l'écrivain a acquise au Manitoba alors qu'il y vivait au début du siècle. Il moralise sur la manière « désinvolte » dont Constantin-Weyer a dépeint le Nord-Ouest, les Métis, le clergé, les Canadiens français et même la justice canadienne. *Vers l'Ouest, Manitoba* et *La Bourrasque*, les trois premiers romans canadiens de l'écrivain ont été selon lui mal jugés et avec raison. Mais l'écrivain « s'est racheté » en publiant des livres « plus sérieux » par la suite. *Un sourire dans la tempête* en fait partie, de même qu'*Un homme se penche sur son passé* et *La Loi du Nord* ou *Telle qu'elle était de son vivant*. Par ce discours moralisateur qui réexamine les textes et leur réception critique, Motut tente de restaurer l'image de l'écrivain auprès des lecteurs. Il faut dire que Constantin-Weyer a longtemps été un écrivain controversé et qu'il le reste encore par certains aspects de son œuvre. Saint-Pierre tente elle-même d'enrayer la mauvaise réputation de l'écrivain en expliquant dans quel contexte de réception son œuvre a été lue et interprétée dans les années 1920 :

Lors de la parution de *Manitoba* et de *La Bourrasque*, les cinglantes critiques du rédacteur de *La Liberté*, compatriote de l'auteur, ont grandement nui à la diffusion de ces deux romans. On ne se s'étonne donc pas de voir Constantin-Weyer mis « à l'index » en terre manitobaine, où il est même décrié par des contemporains qui ne l'ont jamais lu. Selon eux, Constantin-Weyer méprise les Métis et fausse les faits⁸².

Elle fait allusion à la diffusion d'un pamphlet écrit par Donatien Frémont. Rédacteur en chef du journal francophone de Winnipeg, *La Liberté*, Frémont se livre à un véritable réquisitoire contre l'auteur⁸³, indigné que celui-ci ait remporté du succès en France alors qu'il aurait dégradé l'image de Riel et des Métis. La parution de l'essai

⁸¹ Motut, Roger, « Préface », dans Constantin-Weyer, Maurice, *Un sourire dans la tempête*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1982, non numérotée.

⁸² Saint-Pierre, Annette, *idem*.

⁸³ Donatien, Frémont, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg : Éditions La Liberté, 1932, 156 p.

de Motut, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*⁸⁴, permettra d'en atténuer les effets, en proposant une réévaluation du jugement critique porté sur l'auteur. On ne s'étonne pas que Motut, dans son histoire de « La littérature albertaine d'expression française », fasse une présentation plutôt élogieuse de Constantin-Weyer, évoquant au passage l'incident causé par *La Bourrasque* :

Maurice Constantin-Weyer, plus particulièrement dans *Vers l'Ouest* et *La Bourrasque*, a eu le malheur de s'inspirer des légendes historiques entourant le nom de Riel et des Métis de son temps. Il n'a pas particulièrement flatté ses personnages et le Louis Riel qu'il nous présente n'a rien du personnage historique [...] Heureusement, dans les romans qui suivront Maurice Constantin-Weyer s'humanisera et son œuvre canadienne n'en sera que plus riche⁸⁵.

La dégradation que l'on trouve dans les portraits des Métis demeure très problématique. De fait, une étude approfondie de l'œuvre montre que cette dégradation ne concerne pas que les Métis mais qu'elle s'applique à d'autres groupes, et même à presque tous les personnages, en dehors du héros sublimé⁸⁶. Elle relèverait d'une idéologie et d'une psychologie particulières. Cela est confirmé en 1992 par l'étude de Ralph Schor sur l'antisémitisme en France. Constantin-Weyer est nommé parmi les hommes de lettres qui ont lutté contre les Juifs dans l'entre-deux-guerres⁸⁷.

1.4.2. *La Métisse* de Joseph Lebel

Joseph Marc Antoine Lebel (1881-1955) a travaillé comme secrétaire de Louis-Alexandre Taschereau, futur premier ministre de la province de Québec, après avoir

⁸⁴ Motut, Roger, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1982, 187 p.

⁸⁵ Motut, Roger, 1987, p. 64-65.

⁸⁶ Voir Tessier, Jules, « Mythe et ethnicité dans les romans de Constantin-Weyer, inspirés par le Canada », *Américanité et francité, essais sur les littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa : Le Nordir, 2001, p. 117-154.

⁸⁷ Voir Schor, Ralph, *L'antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres : Prélude à Vichy*, Bruxelles : Éditions Complexe, 2005, 1992, 380 p. Voir Constantin-Weyer, Maurice, p. 38.

étudié le notariat, la médecine et le droit à Montréal, puis les sciences politiques à l'Université Columbia de New York. Il démissionne de son poste au gouvernement en 1908, aspirant à plus de liberté de pensée et d'action. Il quitte alors le Québec pour la Saskatchewan. Il épouse Marie-Laure Hudon et s'établit sur une ferme à Arborfield. De 1924 à 1944, il publie 34 romans historiques sous le pseudonyme de Jean Féron. Il collabore avec la maison d'édition Édouard Garand à Montréal, pionnière du roman populaire canadien-français. Ses romans sont publiés dans la collection « Le roman canadien » qui cherche à satisfaire les besoins du grand public. Le format se présente en fascicules avec des couvertures illustrées. Parmi les romans publiés, trois occupent une place à part par leurs thèmes. Dans *La Métisse* (1923 et 1926), *La revanche d'une race* (1924 et 1928) et *La petite Canadienne* (1931), Jean Féron aborde la condition des Métis, la conscription de 1917 et les mariages mixtes.

Dans « Itinéraire de l'écriture et de l'édition dans l'Ouest canadien », Saint-Pierre présente *La Métisse* comme « une œuvre majeure en Saskatchewan parce que son auteur a longtemps été identifié comme le seul romancier de la région⁸⁸ ». *La Métisse*⁸⁹ est réédité aux Éditions des Plaines en 1983, puis suivront quatre autres éditions. La dernière, datant de 2004, paraît dans la collection « Les Écrits de l'Ouest ». L'édition est accompagnée d'une présentation rédigée par Saint-Pierre. Elle se demande tout d'abord quel est l'intérêt de remettre en circulation un texte des années 1920. Puis elle explique que la maison d'édition a répondu au désir du fils et de la bru de l'auteur, Jean-Marc Lebel et Carmelle Poulin. Un don de l'Université d'Ottawa a permis de récupérer le texte, après trois années de recherche. Enfin, Saint-Pierre livre un commentaire sur l'actualité du roman :

Le sort réservé aux Métis après la défaite de Louis Riel ne s'est guère amélioré. La « nation » fière est toujours réduite au second plan de la société,

⁸⁸ Saint-Pierre, Annette, « Itinéraire de la création et de l'édition dans l'Ouest canadien », *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, p. 266.

⁸⁹ Féron, Jean, *La Métisse*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, coll. « Les écrits de l'Ouest », 2004, p. 284.

en dépit du fait que sa contribution à l'épanouissement de la civilisation française, dans l'Ouest canadien, ait été considérable [...] Jean Féron ne pouvait traiter de la race sans évoquer cette sorte d'osmose entre les problèmes linguistiques et religieux. Et cette tragédie, les Métis et les Canadiens français l'ont intensément vécue⁹⁰.

La présentation de Saint-Pierre mentionne l'histoire de Riel et révèle le processus de mythification qu'elle a engendré. Notons tout d'abord que la référence à Riel se fait sur un registre tragique puisqu'il est fait allusion à sa « défaite » et surtout, aux conséquences de celle-ci. Les francophones de l'Ouest y sont associés, ayant vécu une même « tragédie ». Ils ont perdu leurs droits linguistiques, vingt ans après la fondation du Manitoba. En effet, à la suite de la minorisation progressive des francophones du Manitoba, les dirigeants de la province ont aboli leurs droits linguistiques et religieux. L'Assemblée législative a adopté, le 31 mars 1890, une *Loi sur la langue officielle*, qui faisait de l'anglais l'unique langue juridique et administrative. La suppression des droits linguistiques de la minorité francophone s'est faite malgré les garanties octroyées par l'Article 23 de la *Loi 1870 sur le Manitoba*. L'osmose évoquée par Saint-Pierre entre la langue et la religion vient de ce qu'au temps de la colonisation, la langue était garante de la foi. C'est à travers le maintien de la langue, et son enseignement, que le clergé catholique entendait maintenir et étendre son pouvoir. Cette idéologie conquérante a cédé la place au concept de survivance, une fois que les droits ont été supprimés. La survivance s'est exprimée pendant près d'un siècle à travers des luttes juridiques pour rétablir ces droits et par des stratégies de résistance comme celle visant à maintenir dans les écoles des cours en français alors que ceux-ci étaient interdits. L'histoire de Louis Riel, et avec lui, de la fondation du Manitoba, une province où la population francophone, majoritaire à l'origine, est devenue minoritaire par la suite, alimente un mythe à valeur identitaire. Les Canadiens français et les Métis y ont en commun une langue et une religion progressivement réduites au silence. À partir de ce trait d'union

⁹⁰ Saint-Pierre, Annette, « Présentation » dans Féron, Jean, *La Métisse*, p. 7-8.

s'opère le glissement vers une subordination des Métis, appréciés pour leur contribution « à l'épanouissement de la civilisation française » et non pas pour leur propre culture, c'est-à-dire pour leur mixité autochtone. Ce discours, tenu par Saint-Pierre est aussi celui défendu par Féron dans le roman. Le personnage principal, Héraldine Lecours, y est présenté comme une parfaite catholique. Orpheline, issue de parents métis, elle est employée comme gouvernante chez un fermier écossais, veuf et père de deux filles. Elle s'y occupe de leur éducation religieuse, malgré les réticences du père. Celui-ci est présenté comme une brute épaisse. Dans « *La Métisse* de Jean Féron : dit, non-dit et récupération idéologique⁹¹ », Pierre-Yves Mocquais analyse l'idéologie sous-tendue et met à nu le discours implicite sur l'identité métisse :

Outre que le travail de récupération d'Héraldine en tant que Canadienne française et d'évacuation de tout ce qui la rattache au sang des « sauvages », pose en termes implicites le problème du destin du peuple métis qui se trouve récupéré malgré lui et plongé dans un soi-disant creuset français, sans regard pour son histoire propre, cette double entreprise d'évacuation et de récupération met en place un champ référentiel précis, celui d'une idéologie dominante dans les années 20, celle de la suprématie de la race française sur toute autre. On pensera par exemple à *l'Appel de la race* du chanoine Groulx qui est un modèle du genre⁹².

Aussi, Pierre-Yves Mocquais conclut-il son article en se demandant le bien-fondé de rééditer un roman tel que *La Métisse*, étant donné le choix idéologique impliqué. La critique porte sur la diffusion d'un discours qui évacue et récupère l'histoire de Riel et des Métis et met en question la pertinence d'une réédition peu documentée.

⁹¹ Mocquais, Pierre-Yves, « *La Métisse* de Jean Féron : dit, non-dit et récupération idéologique », *Écriture et politique*, actes du septième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta, 16-17 octobre 1987, p. 57-67.

⁹² Mocquais, Pierre-Yves, *idem*, p. 65-66.

1.4.3. *Nipsya* de Georges Bugnet

Originaire de Bourgogne, ancien rédacteur en chef de *La Croix de Haute-Savoie* à Annecy, Georges Bugnet arrive au Canada en 1905, accompagné de son épouse, Julia Ley. Après une halte au Manitoba, ils s'installent dans un homestead en Alberta, à Rich Valley où ils fondent une famille nombreuse. Bugnet mène une vie active, partagée entre l'horticulture et l'écriture. Il s'occupe de plusieurs commissions scolaires, devient le rédacteur en chef de l'hebdomadaire albertain, *Union*, et œuvre au sein de l'Association canadienne-française d'Alberta. Il est l'auteur de quatre romans : *Le lys de sang* (1923), *Nipsya* (1924), *Siraf* (1934) et *La forêt* (1935), mais aussi de poèmes, de contes, de pièces de théâtre, d'essais et d'articles journalistiques. Il a signé sous un pseudonyme, Henri Doutremont, ses deux premiers romans, parus dans la collection « Le roman canadien », aux Éditions Edouard Garand, à Montréal. *Nipsya* est réédité en 1988 aux Éditions des Plaines. En 1990, le roman est accompagné d'une édition critique française et canadienne, associant les Éditions universitaires de Dijon à l'édition des Plaines⁹³. Dans son histoire de la littérature franco-albertaine, Roger Motut le présente :

Les vingt et quelques années qu'il avait passées dans sa région entourée de lacs, où habitaient quelques familles métisses tout près d'une réserve d'Indiens, lui avaient fait voir la fin d'une époque. Le pauvre sort des Indiens et des Métis l'avait touché. Dans *Nipsya*, Bugnet fera ressortir la lutte intérieure d'une jeune Métisse encore païenne, élevée par une grand-mère indienne dans une nature sauvage, aux prises avec la civilisation des Blancs, peu respectueux de son univers. Ce sera au moyen du christianisme prêché par les « robes noires » et par son amour pour Vital, Métis chrétien, que *Nipsya* finira par résoudre son dilemme⁹⁴.

⁹³ Bugnet, Georges, *Nipsya*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines ; Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 1990, 333 p.

⁹⁴ Motut, Roger, « La littérature albertaine d'expression française », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, p. 66.

En effet, le roman fait l'apologie du christianisme et de sa mission civilisatrice. L'héroïne, une jeune Métisse, est initiée par son cousin, Vital Lajeunesse dont elle est amoureuse. Celui-ci la guide vers la religion, en lui inculquant l'amour divin et l'abandon de soi. La conversion de Nipsya à la foi catholique aboutira au mariage avec Vital. Avant cela, Nipsya assiste à des cérémonies et aux prêches des Robes Noires. Elle est charmée par les rites de la confrérie et par leur musique. Mais le roman restitue aussi les croyances amérindiennes. Par exemple, il évoque les divinités cachées de la nature, les Manitos, lors d'un épisode tragique opposant un Indien, Mahigan, à son frère, Mistatim. Dans plusieurs passages, l'auteur transmet avec empathie les pensées des Indiens et leurs craintes face à l'arrivée des colons. Les auteurs de l'édition critique font remarquer que le roman a été mieux accueilli dans sa traduction anglaise, en 1929, que dans sa version originale. Or les critiques anglophones ont surtout retenu le développement psychologique du personnage féminin. En fait, l'intrigue du roman est intrinsèquement liée à une trame historique. L'action narrative évolue conjointement à l'organisation du soulèvement de 1884-1885. Les luttes de Riel sont mentionnées à la fin du récit. Le personnage de Vital Lajeunesse, chef métis qui prend part à ces luttes, fait le lien entre la petite et la grande histoire. Il fréquente Riel et transmet les nouvelles du soulèvement à ses proches et au voisinage⁹⁵. Dans *Nipsya* comme dans *La Métisse*, les auteurs ont accordé un rôle important à une figure féminine restée jusque là silencieuse dans la littérature canadienne-française⁹⁶. On constate par ailleurs que Constantin-Weyer, Féron et Bugnet sont présents dans les manuels d'histoire de la littérature québécoise à d'autres titres et pour d'autres œuvres que celles retenues dans le patrimoine constitué à l'Ouest. De Joseph Lebel, alias Jean Féron, l'*Histoire de la littérature québécoise*⁹⁷ mentionne sept œuvres illustrant des épisodes de l'histoire canadienne,

⁹⁵ Bugnet, Georges, *Nipsya*, 271.

⁹⁶ Voir aussi Gaboury-Diallo, Lise, « La minorité silencieuse : la Métisse dans la littérature franco-canadienne de l'Ouest » dans *La francophonie sur les marges*, actes de colloque, 1997, p. 235-248.

⁹⁷ Biron, Michel, Dumont, François, Elisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal : Boréal, 2007, pp. 204 ; 211.

sans *La Métisse*. De même, Maurice Constantin-Weyer et Georges Bugnet sont présentés parmi les auteurs d'origine étrangère qui, comme Louis Hémon, ont su dépeindre le Canada. Constantin-Weyer aurait voulu être au Manitoba ce que Louis Hémon a été au Québec mais sans y parvenir, et l'on a retenu *Un homme se penche sur son passé* (1928), un roman colonial et même western, à l'univers exotique et peu habité. De Georges Bugnet, on résume *La forêt* (1935), qui raconte l'arrivée et la vie d'un couple français dans l'Ouest canadien et leurs difficultés face à une nature hostile. La réputation de ces écrivains, patrimonialisés distinctement dans l'Ouest canadien et au Québec, n'a pas résisté à la fin des idéologies coloniales en France ni à l'arrivée du postmodernisme. Ces auteurs, oubliés par certains et censurés par d'autres, ne figurent ni dans les anthologies littéraires ni dans les histoires de la littérature française les plus connues.

1.5. Conclusion

Ainsi, les signes les plus tangibles d'une postérité de Louis Riel sont offerts par la réédition des *Poésies de jeunesse* (1977), des *Poésies religieuses et politiques* (1979) et des cinq volumes des *Écrits complets de Louis Riel* (1985). La production de ces ressources fait apparaître des pratiques éditoriales divergentes, orientées d'un côté vers l'érudition et de l'autre vers la vulgarisation scientifique. On retrouve ces divergences dans le discours produit par les historiens littéraires, qui, d'un côté mythifie et récupère l'histoire de Riel et de l'autre, la désacralise. Au-delà des différences, les éditeurs et les historiens convergent dans leur choix de revaloriser et de transmettre l'héritage autochtone métis, à une époque où l'histoire de Riel est réinterprétée, non plus en opposant d'un côté, les francophones catholiques et de l'autre, les anglophones protestants, mais en faisant valoir ses origines métisses et sa capacité à fédérer les identités culturelles autour d'une certaine idée de la canadienité.

Au début, les réécritures romanesques de l'histoire de Louis Riel et des Métis sont le fait de Canadiens et de Français immigrés. Les récits de Jean Féron, et de Georges Bugnet sont imprégnés d'une idéologie chrétienne et nationaliste d'où ressort, comme modèle, l'assimilation des Métis aux Canadiens français. L'absence d'autres récits écrits, dans les années 1920-30, par des auteurs de l'Ouest, est révélatrice des relations tendues entre les Métis et les Canadiens. En atteste la controverse de l'année 1931-32 entre Donatien Frémont, rédacteur de *La liberté*, journal canadien-français de Saint-Boniface et la Société historique métisse⁹⁸. La version que le journaliste publie du soulèvement des Métis à Batoche en 1885, contient des accusations sur l'apostasie de Riel et sur les Métis, dépeints en criminels et en fous. En réponse, la Société historique métisse entreprend de démentir chacune des accusations de Frémont et censure le journal. Malgré leur idéologie assimilatrice, les romans nationalistes des années 1920 sont entrés dans le patrimoine culturel car ils sont les seuls à témoigner de leur époque. La production littéraire déclarée métisse est plus rare et surtout écrite en anglais. En 1976, la publication de *L'espace de Louis Goulet* par Émile Pelletier précède la réédition des romans cités par une œuvre originale. Son auteur, Guillaume Charrette, avait été impliqué dans la controverse de l'année 1931-32 entre la Société historique métisse (dont il était le secrétaire) et Donatien Frémont. L'édition tardive de ces mémoires ou de ce roman biographique et historique, grâce au mouvement déclenché par la mise en place d'infrastructures culturelles, offre une source critique à l'étude du récit fondateur et de la figure du Métis. Le roman donne accès à l'autoreprésentation du Métis par une image glorieuse d'où ressortent une figure hybride et une identité à la fois polyvalente et ambivalente. La figure du Métis dessinée par Nicolas Van Schendel et représentée dans *L'espace de Louis Goulet* fournit un modèle à partir duquel étudier le métissage et ses formes littéraires, autant de signes d'une postérité de Louis Riel dans les écrits contemporains à la mise en place des infrastructures culturelles. Théorisée dans le contexte de travaux sur la

⁹⁸ Lussier, Antoine, « Les rapports entre les Bois-Brûlés et les Canadiens français depuis 1900 » dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes de colloque, 1981, p. 79-80.

notion de transculture, elle incarne le dépassement d'assignations identitaires dans l'espace géopolitique de la dualité canadienne. Il en ressort une figure de l'entre-deux, construite sur plusieurs pôles linguistiques et culturels. Les documents historiques mentionnent le bilinguisme voire le plurilinguisme des chasseurs métis, parlant l'anglais, le français, le saulteux, l'assiniboine, le sioux et le cri. Les héros métis tels Louis Goulet jouent le rôle de guide auprès des étrangers et d'intermédiaire entre ceux-ci et les Amérindiens grâce à leur maîtrise des langues parlées. La figure du Métis apparaît dans les textes littéraires de tous genres sous des facettes qui sont directement liées à ce plurilinguisme, que ce soit à travers les discours rapportés ou même dans les codes d'écriture. Les artistes ont récupéré cette figure pour jouer sur la multiplicité de leur appartenance identitaire, celle-ci étant mise en cause par des univers référentiels pouvant s'exclure les uns les autres. Si les principaux acteurs du champ littéraire de l'Ouest convergent dans la mise en valeur d'un patrimoine et d'un héritage franco-métis, quels rapports entretiennent-ils à des pratiques littéraires contemporaines issues du plurilinguisme et de la multiréférentialité, développées pour un autre contexte, mais qui pourraient être en partie considérées ici ? Les encouragent-ils ou les dissuadent-ils ?

CHAPITRE II

ANNETTE SAINT-PIERRE

ET LA TRANSMISSION PATRIMONIALE

2.1. Introduction

Annette Saint-Pierre a activement œuvré pour la francophonie au Manitoba et est reconnue comme l'une des principales actrices de l'institution littéraire. Née en 1925 à Saint-Germain de Grantham, au Québec, elle a suivi une formation pédagogique au Scolasticat Saint-Joseph à Sainte-Hyacinthe, où elle obtient un brevet d'enseignement en 1950. Puis, elle est institutrice au Manitoba pendant 17 ans, tout en poursuivant des études à l'Université d'Ottawa où elle obtient un *Master of Arts* sur Gabrielle Roy. Elle donne les premiers cours de littérature canadienne-française au Collège universitaire de Saint-Boniface, de 1970 à 1986. Elle obtient une thèse de doctorat sur le théâtre manitobain à Ottawa en 1979. Elle cofonde les Éditions du Blé en 1974, le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest en 1978, et les Éditions des Plaines en 1979 où elle assure la direction. Elle est l'auteur d'un *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien* (1984), de textes de conférences sur l'histoire littéraire du Manitoba et d'une dizaine de livres dont cinq romans. En 1987, elle publie un roman, *Sans bon sang*⁹⁹ aux Éditions des Plaines qu'elle dirige. Il fait allusion à l'histoire de Riel et des Métis et présente la figure d'une Métisse, principale héroïne d'un récit destiné aux jeunes des écoles de langue française. Comment Annette Saint-Pierre se situe-t-elle par rapport à la vision ethnocentriste des romanciers des années

⁹⁹ Saint-Pierre, Annette, *Sans bon sang*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1987, 246 p.

1920 qu'elle a choisi de rééditer dans les années 1980 ? Quelle place occupe-t-elle dans un paysage littéraire en émergence ? Quel rôle joue-t-elle dans la création et la gestion des infrastructures culturelles ? Comment se situe-t-elle dans le champ ?

2.2. Étude de *Sans bon sang*

Dans les mêmes années où ont été réédités *La Métisse* de Jean Féron et *Nypsia* de Georges Bugnet est paru *Sans bon sang*, écrit par Annette Saint-Pierre. Ce roman, réécriture contemporaine de la question métisse, est le deuxième que Saint-Pierre publie aux Éditions des Plaines après *La fille bègue* (1982)¹⁰⁰. Saint-Pierre a édité ses propres œuvres, qui ont ensuite été mises en circulation dans le réseau culturel et distribuées dans les librairies et les écoles. Réédité plusieurs fois, *Sans bon sang* a été choisi par des commissions scolaires de l'Ouest canadien pour être lu et enseigné aux élèves. Il est le seul des romans de Saint-Pierre à avoir été traduit en anglais¹⁰¹. En 2005, un guide pédagogique est publié aux Éditions des Plaines. Il est accompagné d'une citation du Ministère de l'Éducation de la Saskatchewan, éloge à « une histoire toute remplie d'humanité qui amènerait ses lecteurs à faire l'expérience des familles de différentes cultures qui tentent de se comprendre et de vivre heureux malgré les complications et les embûches que présente une alliance interculturelle¹⁰² ».

2.2.1. Le résumé de l'action

Sans bon sang aborde la question métisse à travers l'histoire d'une adolescente et de son développement psychologique à une époque contemporaine. Fille d'un père

¹⁰⁰ Saint-Pierre, Annette, *La fille bègue*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1982, 201 p. ; *Sans bon sang*, idem, 1987, 246 p. ; *Coups de vent*, idem, 1990, 257 p. ; *Faut placer le père*, idem, 1997, 345 p. ; *A la dérive*, idem, 2002, 332 p.

¹⁰¹ Saint-Pierre, Annette, *The Metis Princess*, traduit par Béatrice Tellier et André de Repentigny, Winnipeg : Éditions Pemmican, 2004, 150 p.

¹⁰² Poliquin, Laurent, « Guide pédagogique de *Sans bon sang* », Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 2005, p. 1.

amérindien et d'une mère québécoise, Martha Star trouve difficilement sa place dans la société manitobaine. L'attitude de la mère, Gisèle Bergevin, entretient le malaise de l'enfant puis de l'adolescente. Gisèle regrette en effet son mariage avec Norman qu'elle a rencontré au Québec lors d'une tournée de musiciens organisée par le Père Letendre. Séduite par Norman, elle le suit jusqu'au Manitoba où elle s'installe avec lui à la résidence indienne de Winnipeg. Malgré les réticences de ses parents, du père Letendre pour qui « une Blanche n'épouse pas un Indien¹⁰³ » et des Indiens de la réserve de Fort Alexandre, Gisèle épouse Norman. La vie du jeune couple connaît son lot de difficultés dont la pauvreté. Martha grandit et est envoyée au couvent de Lorette pour parfaire son éducation. Solitaire et taciturne, Martha prend conscience du fait qu'elle n'est pas comme les autres, ni Blanche ni Indienne, elle devra assumer son identité métisse. La problématique identitaire ressurgit plusieurs fois dans le roman. Sur les bancs de l'école, Martha se trouve confrontée aux rires de ses camarades et au malaise de l'institutrice quand elle se déclare Indienne. Convaincue par sa mère qu'il vaut mieux cacher ses origines amérindiennes, elle n'évite pourtant pas le regard des autres ni les humiliations. Après des années de pensionnat, elle rentre à Winnipeg où elle est embauchée chez les Lavallée. Elle prend soin de Lucille, une paraplégique, dont le fils Robert a entrepris des études à Ottawa. Robert et Martha sortent ensemble. Gisèle tente de décourager Martha de sortir avec Robert car selon elle, leurs milieux respectifs ne leur permettent pas de s'unir. Lucille encourage, quant à elle, leur relation. Mais celle-ci est contrariée par la visite de Doris Gardner, une Torontoise à l'apparence « glamour », amie de Robert. Au plus fort de sa jalousie, Martha se met à invoquer son identité métisse :

N'est-ce pas parce qu'elle était métisse, qu'elle a souffert de l'arrogance de Doris et de l'abandon de Robert ? Pourquoi ne pas envisager froidement la situation et accepter d'être seulement Martha Star à côté de Doris Gardner ? Pourquoi refuser sa défaite dans une lutte inégale ? ¹⁰⁴

¹⁰³ Saint-Pierre, Annette, 1987, p. 31.

¹⁰⁴ Saint-Pierre, Annette, 1987, p. 95.

De fait, la difficile intégration de Martha au monde des Blancs n'est pas seulement liée à son identité métisse mais aussi à sa situation économique et Martha découvre, à l'âge de dix-sept ans, l'importance du rang social. Elle essuie d'abord une insulte de la part d'un jeune étudiant nommé Claude Poitras qui la traite de « sauvagesse », lors d'une sortie au cinéma. Puis un autre étudiant, Jacques Laperrière, lui fausse compagnie lors d'une soirée de bal, préférant se rendre dans une luxueuse demeure. Martha part alors au Québec où elle rencontre ses grands-parents maternels et flirte avec son cousin, Pierre Bergevin. Gisèle rejoint sa fille au Québec et y poursuit sa propre vie. À son retour au Manitoba, Martha entreprend, avec l'aide de Robert, la recherche de son père, Norman. Celui-ci s'est enfui et s'est éloigné de sa famille après avoir appris qu'il était atteint d'une maladie. Grâce à Robert, Martha retrouve les traces de Norman parti vivre plus au Nord, à Hecla Island. Les retrouvailles avec le père, devenu artiste peintre, vont s'accompagner d'une transformation dans l'attitude de Martha envers les Amérindiens. En reconnaissant les qualités de l'artiste, elle retrouve l'amour de son père. Celui-ci meurt des suites d'un cancer et est enterré, au pays des siens, sur les bords du lac Winnipeg. Réconciliée avec son identité métisse, Martha est prête à transmettre ce qu'elle a reçu. À Hecla Island, elle devient institutrice. Elle accepte un poste à l'école de Black Bear Lake, où elle se retrouve face à des classes à plusieurs niveaux, composées d'Amérindiens et de Métis et où l'on parle en français, en anglais et en cri. Bien que peu formée, elle relève les défis scolaires et reçoit les félicitations de l'inspection pédagogique. Elle se réjouit d'un mariage probable avec Robert et apprend le retour de sa mère, Gisèle.

2.2.2. La dimension sociale

Sans bon sang pose le problème de l'insertion sociale des Métis et du racisme en milieu scolaire. Saint-Pierre a vraisemblablement puisé dans son expérience d'enseignante le souvenir des difficultés rencontrées par les Métis à l'école. En effet,

après sa formation pédagogique au Scolasticat Saint-Joseph à Saint-Hyacinthe (Québec), elle devient institutrice au Manitoba où elle enseigne dans différentes écoles de la province, aux niveaux primaire et secondaire. Le discours social s'exprime à travers les personnages du roman, leurs paroles et leurs pensées. Dans le deuxième chapitre, Robert et Lucille Lavallée vont rendre visite à Martha pour lui proposer de travailler chez eux. La traversée en voiture du quartier nord de la rue Main est accompagnée des observations et des commentaires des personnages. À travers le regard de Lucille, la narratrice décrit le monde des pauvres de Winnipeg. Dans le quartier, les Indiens ont succédé aux immigrants d'Europe centrale pour habiter des logements insalubres. La description de la misère dans la rue provoque un commentaire de Robert sur la politique de la ville. Même si celle-ci tente de restaurer des édifices et de créer des espaces verts, elle « se doit de composer avec une “race” qui a des droits et des privilèges sur les lieux de ses ancêtres¹⁰⁵ ». Le rappel des droits ancestraux des Amérindiens évoque la question métisse dans son sens premier et historique. L'écriture du roman a lieu au moment où est inclu, dans la *Charte canadienne des droits et des libertés* adoptée par le parlement à Ottawa en 1982, l'article 35 comprenant une reconnaissance des droits des autochtones. Le roman fait écho à une loi qui officialise la reconnaissance des droits des autochtones mais qui ne conduira pas à un règlement de leurs revendications territoriales ni à des mesures permettant d'améliorer leur sort socio-économique.

2.2.3. L'idéologie religieuse

Le réalisme social du roman a la particularité d'être rattaché à une idéologie religieuse qui a marqué l'histoire coloniale des francophones de l'Ouest. Rappelons ici que les Pères Oblats et les Sœurs Grises y ont formé les deux communautés religieuses les plus importantes. La congrégation des missionnaires oblats de Marie

¹⁰⁵ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 21.

Immaculée était originaire de France. Fondée par Eugène Mazenod en 1816, elle avait pour but d'évangéliser les pauvres, dans l'idiome du pays. En 1838, des missionnaires partent au Canada pour œuvrer dans les régions du Québec. Ils ont été envoyés dans l'Ouest en 1845 à la demande de Mgr Provencher, fondateur de la mission de Saint-Boniface. Des Sœurs de la Charité de Montréal, appelées aussi Sœurs Grises, avaient précédé les Oblats en 1844. Les missionnaires ont dirigé des établissements d'enseignement et de bien-être social, des hôpitaux et des pensionnats. Les représentants de l'Église sont nombreux dans le roman de Saint-Pierre. Éducateurs, confesseurs et confidents, ils jouent le rôle d'adjuvants auprès des personnages principaux. Gestionnaires des ressources financières et les mettant au service de leurs protégés, ils contribuent à leur survie et même à leur épanouissement. Gisèle reçoit les attentions de « Sœur Bernadette » à la résidence indienne de Winnipeg où elle s'installe avec Norman, à son arrivée du Québec. Elle obtiendra un poste à la direction de la salle de couture de la résidence. De son côté, Norman reçoit l'appui du prêtre Letendre qu'il suivait en tournée lors de sa rencontre avec Gisèle. Missionnaire à la réserve de Fort Alexandre, Letendre embauche Norman alors que celui-ci est devenu père de la petite Martha. Martha reçoit quant à elle le soutien de la religieuse Suzanne. Dans le chapitre 9, elle se confie à elle après s'être enfuie du repas organisé chez les Lavallée en compagnie de Doris Gardner, sa rivale. La sœur, enseignant dans une institution de filles depuis vingt ans, comprend ses peines de cœur et lui donne des conseils. Elle offre à Martha cent dollars pour qu'elle s'achète des vêtements. Les dons et les services rendus aux Métis et aux Indiens sont justifiés par la reconnaissance de leur contribution à la vie des premiers colons. Ainsi, dans le chapitre 6, Gisèle rapporte à sa fille les propos de « Sœur Bernadette » sur le rôle joué par les Métis :

Tu aurais dû entendre Sœur Bernadette parler des voyageurs au service des compagnies de fourrure qui ont épousé des Indiennes. Sans l'aide des Métis

nés des alliances entre Blancs et Indiennes, plusieurs colons n'auraient jamais survécu au début de la colonie¹⁰⁶.

De fait, la reconnaissance de la contribution des Métis à l'histoire (des colons) est incluse dans un discours empruntant son idéologie au nationalisme des années 1920. Le traitement de la question des mariages mixtes est tout à fait révélateur de cette idéologie. Le mariage de Gisèle et de Norman est tout d'abord présenté comme un échec. Dans le chapitre 14, Gisèle rencontre Philippe Baudoin, un Québécois à Winnipeg, avec qui elle échange des confidences. Ils constatent que leur mariage respectif ont été des mésalliances. Celui de Gisèle semble avoir transgressé les lois des relations interculturelles. Dans le chapitre 3, Bernadette, gardienne des filles à la résidence de la rue Academy, explique à Gisèle pourquoi les Indiens n'épousent pas des Blanches. Alors que les mariages entre hommes blancs et femmes indiennes sont admis dans la communauté, le contraire ne l'est pas. En effet, les femmes indiennes sont éduquées pour épouser des hommes blancs. Mais les femmes blanches risquent, en épousant des hommes indiens, de devenir les boucs émissaires de leurs frustrations sociales. Le mariage entre Martha et Robert pose lui aussi problème. Dans le chapitre 8, Gisèle déconseille à sa fille de sortir avec Robert qui, selon elle, ne peut avoir que des intentions malhonnêtes : « Il sait que tu es métisse, Martha, il ne cherche qu'une chose... et tu sais laquelle¹⁰⁷ ». Par miracle, Robert révèle de lointaines origines amérindiennes à la fin du roman, après avoir fait des recherches sur l'histoire familiale des Lavallée. Grâce à ce rebondissement, Robert et Martha pourront s'unir en évitant les écueils du mariage mixte et sauver leur couple.

2.2.4. Intertexte nationaliste

La question du mariage mixte est récurrente dans les romans nationalistes des années 1920. Ces romans forment le tissu intertextuel de *Sans bon sang*, avec, par

¹⁰⁶ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 64.

¹⁰⁷ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 76.

ailleurs, des références à Gabrielle Roy. Nous laisserons de côté les références à la romancière, car elles ne concernent pas directement notre étude de l'idéologie religieuse, défavorable aux unions interculturelles. On a déjà observé la présence de cette idéologie dans les œuvres rééditées par Saint-Pierre aux Éditions des Plaines, *La Métisse* de Jean Féron et *Nypsia* de Georges Bugnet. Dans *Nypsia*, la jeune fille métisse est confrontée à des choix amoureux déterminés par des facteurs culturels. Entre l'union avec un Amérindien, un Blanc ou un Métis, elle choisira la troisième et se convertira à la religion catholique, celle de Vital Lajeunesse. Dans ces romans, le choix de l'endogamie permet de résoudre des crises morales, sociales ou affectives.

Saint-Pierre fait allusion à un modèle du genre, *L'appel de la race* de Lionel Groulx. Historien et homme d'action, le chanoine Lionel Groulx a profondément influencé le mouvement nationaliste des années 1920. Reprochant à ses collègues d'admettre sans protestation l'appartenance à la couronne britannique et à la confédération, il défend les minorités françaises contre la domination culturelle et religieuse dans les provinces de langue anglaise. Publié en 1922, *L'appel de la race* est un roman à thèse centré sur l'Église et la Patrie. Considérée par certains comme un instrument de propagande nationale, l'œuvre est controversée dès sa parution. Le roman dramatise un épisode des luttes scolaires franco-ontariennes au début du siècle, à travers l'ascension politique de Jules de Lantagnac. Celui-ci effectue un retour spirituel et physique vers la mère patrie, c'est-à-dire vers ses origines canadiennes-françaises, après être monté dans l'échelle sociale à Ottawa. Exerçant la profession d'avocat et marié à la fille d'un fonctionnaire fédéral, Maud Flechter, il mène une existence en apparence heureuse jusqu'à ce qu'il entende « l'appel de sa race », lors d'un séjour au Québec. Il devient l'un des chefs politiques de la résistance franco-catholique au *Règlement XVII* qui tendait à empêcher l'enseignement du français dans les écoles de l'Ontario. Le succès politique de Lantagnac comme défenseur des minorités francophones se fait au détriment de son mariage. Maud Flechter le quitte après l'avoir entendu prononcer son discours devant la Chambre. La désunion du couple

franco-britannique devient une métaphore du désaccord entre les deux peuples fondateurs. Dans l'introduction à l'édition de 1956¹⁰⁸, Bruno Lafleur fait remarquer que les critiques de l'époque ont interprété la désunion du couple comme un désaveu des mariages mixtes. Pourtant, il démontre que Lantagnac et Flechter ne forment pas réellement un couple mixte car ils sont de même confession, Flechter s'étant convertie au catholicisme avant d'épouser Lantagnac. Traditionnellement, le mariage mixte canadien réunit des conjoints de confession différente, catholiques et protestants. Selon Lafleur, l'amalgame entre mariage mixte et non mixte révèle une confusion entre la culture et la religion. Dans la pensée nationaliste, le catholicisme et la culture française présentent de telles affinités qu'ils se confondent et ne laissent pas de place à d'autres identités culturelles et religieuses. Selon Lafleur, *L'appel de la race* aurait fourni un épaulement moral et un idéal nationaliste à la diaspora.

Dans *Le fantasme d'Escanaba*, François Paré étudie la réception de l'idéologie et du discours patriotique de Groulx dans les communautés diasporales. Selon lui, le roman démontre les limites d'une littérature patriotique en dehors des grands ensembles nationaux. Sa réception contemporaine, au Québec et dans la diaspora, conduit nécessairement à une distanciation ironique¹⁰⁹. Ainsi, dans *Sans bon sang*, l'allusion à Groulx apparaît au chapitre 20 : les Lavallée organisent un repas au cours duquel Robert évoque sa généalogie et son héritage autochtone. Invité au repas, Norman Star écoute la conversation et éprouve un sentiment mitigé :

La pensée que des Indiennes – peut-être de sa tribu – avaient perdu leur identité en épousant des Blancs éveilla en lui son enfance à Fort Alexandre. Martha, il en était certain, ne regretterait jamais d'être passée du côté des Blancs... tandis que lui, après cette excursion dans l'histoire des Lavallée, se sentirait encore plus tiraillé par l'appel de sa race¹¹⁰.

¹⁰⁸ Groulx, Lionel, *L'appel de la race*, introduction de Bruno Lafleur, Montréal ; Paris : Fides, 1956, p. 9-93.

¹⁰⁹ Paré, François, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec : Éditions Nota bene/CEFAN, 2007, p. 57-67.

¹¹⁰ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 191.

2.2.5. L'écriture didactique

Dans *Sans bon sang*, la distanciation ironique vis-à-vis de l'intertexte nationaliste s'appuie sur un changement de protagonistes et une transposition culturelle. Saint-Pierre a substitué la culture amérindienne à la culture canadienne-française pour illustrer une problématique identitaire. L'« appel de la race » amérindienne guide Norman Star vers un retour aux origines. Ce retour aux origines qui est un retour au « Nord », laisserait entendre que les Amérindiens urbains sont dégénérés et ne sont bien que dans les bois et les forêts, avec les coutumes ancestrales. Ce qui est métissé ne serait donc pas bon, renvoyant les Amérindiens chez eux et les Blancs aussi. Au chapitre 11, ayant appris qu'il était atteint d'une maladie incurable et refusant d'être hospitalisé, Norman décide de quitter Winnipeg et de remonter vers le Nord, avec Luke Jones et Paul Courchesne. Fuyant la civilisation, les trois compères partent vivre au grand air et se réfugient sur l'île d'Hecla (où vit en réalité une communauté d'Islandais) présentée comme l'envers du quartier de la rue Main à cause de sa beauté et de son calme. Ils y assistent à la danse des poules de prairie. À Hecla, Norman entrevoit une guérison possible, s'étant rapproché « de ceux qui avaient voulu lui enseigner les mœurs, les croyances et les coutumes de ses ancêtres¹¹¹ ». S'il ne guérit pas vraiment, sa vie est transformée. L'épanouissement de Norman passe par un retour au pays de ses ancêtres et par une vie plus proche de la nature. Il confiera à sa fille qu'il est parti pour satisfaire ses goûts aventuriers, retrouver la nature sauvage et s'éloigner de la vie des Blancs, bien trop compliquée pour lui. Osant enfin s'adonner à la peinture, il devient artiste, il vend et expose ses toiles. Ce retour aux origines a un côté positif mais, comme nous l'avons suggéré, le roman semble dire implicitement que c'est par le conformisme, en ne brisant pas les traditions sacrées, que l'on est heureux, surtout si être artiste est un symbole de libération et d'épanouissement. Martha et Robert retrouvent Norman grâce à ses tableaux. Ils éveillent leur

¹¹¹ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 117.

admiration et leur sympathie. Alors que l'image du père est présentée négativement au début du roman, et que s'y attachent un certain nombre d'atavismes, elle évolue au fil du texte pour se présenter sous un jour plus flatteur. Cependant, Norman ne survivra pas à la maladie et, malgré son retour aux origines, restera le perdant de l'histoire. La réconciliation de Martha avec son père et l'acceptation de son identité métisse contient une contradiction implicite : le père devient lui-même en redevenant « pur », alors que Martha devient elle-même en reconnaissant sa « mixité ». Malgré tout, la romancière entend faire passer un message de tolérance envers les autochtones. Le message est transmis de manière plus explicite dans le chapitre 21 à travers la reproduction d'une lettre écrite par Louis Riel¹¹². Saint-Pierre a recours au personnage mythique pour faire autorité et convaincre les lecteurs de respecter les différences. La lettre aurait été adressée à un membre de la famille de Robert, greffier de profession et jouissant assez de la confiance publique pour être écouté. La visée éducative du roman est exprimée dans le discours épistolaire reproduit. Là encore, Saint-Pierre détourne le texte originel, en modifiant son contexte. La lettre originale, écrite en 1883, vise à renouer les liens entre les Métis et les Canadiens français et adjoint la participation des Français dans un projet national. La réécriture de la lettre introduit un télescopage entre deux réalités historiques, le nationalisme manitobain de Louis Riel étant mis en parallèle avec le renouveau nationaliste des années 1980 qui voit les Métis recouvrer des droits et un statut. Annette Saint-Pierre puise dans le didactisme de Lionel Groulx et de Louis Riel des modèles d'écriture romanesque, sans crainte pour un certain anachronisme et le recours à des mythes.

¹¹² La lettre originale se trouve dans le volume 2 des écrits complets de Louis Riel. Il s'agit de la « Lettre à Pierre Lavallée » dans Stanley, F.G., *Les Écrits de Louis Riel*, vol. 2, p. 299-301.

2.2.6. La réception critique

On note que *Sans bon sang* a été accompagné d'une assez faible réception critique : trois articles tout au plus sont parus lors de sa publication en 1987¹¹³. Comme on a pu le constater, l'aspect didactique l'ayant emporté sur la qualité littéraire, il n'a pas soulevé l'intérêt des critiques, à l'instar du reste de l'œuvre. On a cependant critiqué l'image qu'il donnait du rapport entre les Canadiens et les Métis, illustrant les politiques assimilatrices sans chercher à les mettre en cause. Au chapitre 20, alors qu'il a découvert les origines indiennes de sa famille, Robert s'entretient avec sa mère sur les motivations qui ont poussé ses parents à les lui cacher. Selon Lucille, la dissimulation des origines faisait partie d'une stratégie d'insertion sociale et passait par l'expression en anglais, langue moins exigeante et plus accueillante que le français. Après avoir changé de nom, son grand-père avait choisi de s'adresser aux francophones en anglais. En effet, dans cette langue, les variations dialectales s'entendaient moins, tandis qu'« aussitôt qu'ils prononçaient certains mots en français, ça y était¹¹⁴ ». Dans son « Rapport des écrivains franco-manitobains à la langue française¹¹⁵ », J.R. Léveillé remarque que le rapport des Métis à la langue française est problématique car on a longtemps tenté de corriger le parler métis dans les écoles dirigées par les congrégations religieuses. Il constate qu'on ne trouve pas aujourd'hui d'écrivains métis écrivant en mitchif. Dans « Défense et illustration du mitchif dans la littérature de l'Ouest canadien¹¹⁶ », Pamela Sing soutient la thèse selon laquelle le processus d'anglicisation de la culture métisse provient de son rejet de la littérature canadienne-française. Selon elle, les représentations péjoratives du

¹¹³ Sylvestre, Paul-François, « En quête d'identité... et de fierté », *Liaison*, n°44, septembre 1987, p. 51 ; Collet, Paulette, « Racisme et complexe dans l'Ouest », *Lettres québécoises*, n°47, 1997, p. 68-69 ; Lafrenière, Suzanne, « Métis dans un monde de Blancs », *Le Droit*, 19 décembre 1987, p. 45.

¹¹⁴ Saint-Pierre, Annette, *idem*, p. 190.

¹¹⁵ Léveillé, J.R., « Rapport des écrivains franco-manitobains à la langue française », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 83-110.

¹¹⁶ Sing, Pamela, « Défense et illustration du mitchif dans la littérature de l'Ouest canadien », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°1-2, 2002, p. 197-242.

mitchif dans la littérature canadienne-française de l'Ouest et son rejet comme enrichissement linguistique et littéraire ont évincé les Métis de l'univers littéraire francophone. Elle appuie son analyse sur un corpus d'œuvres parmi lesquelles *La Métisse* de Jean Féron, *Nypsia* de Georges Bugnet et *Sans bon sang* d'Annette Saint-Pierre. Chez Saint-Pierre, elle remarque que les personnages s'expriment dans un français oral standard. L'évocation du parler métis est associée à des individus de milieu social défavorisé et la narratrice pointe leur accent, marquant ainsi leur étrangeté. Sing relève deux occurrences du parler métis au chapitre 23, lorsque Martha enseigne à Black Bear Lake dans une classe multiculturelle. On trouve les traces d'un parler métis chez une femme venue aider la jeune institutrice à nettoyer la classe puis chez la mère d'Eddy, un élève ayant fugué : « Connaissez pas la misère, vous. Ça para¹¹⁷ ». Selon Pamela Sing, la textualisation du parler exceptionnellement incorrect attribué à deux Métisses d'une classe sociale pauvre tiendrait davantage de la dévalorisation des locuteurs que de la tentative de textualiser le dialecte métis.

Malgré l'illustration par *Sans bon sang* de la politique assimilatrice pratiquée par les missionnaires et de ses répercussions sur les rapports entre Métis et Canadiens, le roman manifeste la prise de conscience d'un réductionnisme identitaire. Selon Lise Gaboury-Diallo¹¹⁸, Martha Star se révolte contre la société et lutte contre une discrimination qui l'a rendue passive, muette et quasiment invisible auparavant. En ce sens, le roman marque une avancée par rapport à ses prédécesseurs, tels *Nypsia* de Georges Bugnet ou *La Métisse* de Jean Féron où la Métisse était plus passive. Mais l'héroïne ne parvient pas à s'épanouir et la révolte conduit à une impasse. Lise Gaboury-Diallo oppose la figure malheureuse de Martha Star à celle glorieuse de Louis Goulet, dont l'image correspondrait plus à celle attendue d'un réveil identitaire.

¹¹⁷ Saint-Pierre, Annette, *idem*, pp. 220 et 224.

¹¹⁸ Gaboury-Diallo, Lise, « Manifestations du « transculturel » et du « métissage » chez Ronald Lavallée et J.R. Léveillé, deux écrivains contemporains du Manitoba français », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n° 2, 2001, p. 125-143.

En réalité, cette prise de conscience identitaire ne concerne pas seulement les Métis mais aussi tous les francophones de l'Ouest. Saint-Pierre est devenue un porte-parole institutionnel. Ses romans ne laissent apparaître que les traces d'une activité multiple.

2.3. Rôle dans l'institution

2.3.1. La fondatrice du CEFCO

Saint-Pierre a participé activement à la promotion culturelle puisqu'elle a fondé deux maisons d'édition, crée un centre d'études et une revue universitaire. Aussi a-t-elle été amenée à retracer l'histoire de ses propres actions dans le champ, lors de colloques où elle représente les intérêts du Manitoba français. Selon elle, la fondation du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) procède d'une volonté de préservation d'un patrimoine et de diffusion d'une culture peu connue. Elle manifeste aussi le projet d'autonomisation d'une littérature qui envisage de s'exporter et pas seulement d'importer ses auteurs et ses œuvres des centres institutionnels :

Parce qu'on s'abreuvait depuis si longtemps à des sources venues de France ou du Québec, une question se devait de surgir : « Dans l'Ouest canadien, qu'est-ce que nous avons ? ». En effet, quelle est notre histoire, notre musique, notre littérature ? Les autres Canadiens sont-ils sensibilisés à ce petit peuple francophone perdu sur les bords de la rivière Rouge, où l'on veut encore demeurer français ?¹¹⁹

En 1975, Robert Painchaud, professeur d'histoire à l'Université de Winnipeg et Annette Saint-Pierre, professeur de lettres canadiennes-françaises au Collège universitaire de Saint-Boniface, forment l'idée de créer un centre de documentation, comme celui du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. En 1978, le CEFCO siège au Collège universitaire de Saint-

¹¹⁹ Saint-Pierre, Annette, « Le Manitoba français » dans Dionne, René, *Quatre siècles d'identité canadienne*, actes d'un colloque tenu au Centre de recherche en civilisation canadienne-française à l'Université d'Ottawa, le 23 octobre 1981, Montréal : Beauchemin, 1983, p. 160.

Boniface et est dirigé par un bureau composé de professeurs du Collège et de membres associés venant des Universités de Winnipeg et du Manitoba. Les membres du bureau sont Edmond Cormier, Annette Saint-Pierre, Taïb Soufi, Alexandre L. Amprimoz et Hubert Mayes. Le bureau a comme mandat l'évaluation de projets de recherche, la préparation de demandes de subvention, la lecture d'articles ou de manuscrits destinés à la publication, l'organisation de rencontres pour les professeurs et la participation à des colloques internationaux. Le centre élabore des dossiers sur des auteurs francophones de l'Ouest, des artistes, des personnalités du monde politique, des femmes, sur les paroisses francophones et les organismes culturels. Le CEFCO mène des activités de documentation, de recherche et de publication. L'organisation de colloques dans les différents centres de recherche de l'Ouest constitue le fer de lance d'une politique de diffusion de la culture francophone. Entre 1980 et 2005, le CEFCO a organisé vingt colloques au Collège universitaire de Saint-Boniface et dans les centres universitaires de Regina, Saskatoon, Vancouver, Edmonton et Winnipeg. Leurs thèmes reflètent les problématiques spécifiques à la francophonie en milieu minoritaire et, pris dans un ordre chronologique, l'évolution de recherches résolument transdisciplinaires : on y aborde des questions de langue et de culture mais aussi de sociologie, d'histoire, de politique et de médias. Ils sont organisés par les membres des universités d'accueil. Le Collège universitaire de Saint-Boniface publie les actes de ces colloques et les diffuse dans les bibliothèques. Les premiers colloques portent sur l'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien, puis sur la langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest. En 1985, le cinquième colloque est organisé à l'Université de Saskatoon. Intitulé « Héritage et avenir des francophones de l'Ouest », il exprime le mélange d'espoir et d'inquiétude que ressentent ses participants vis-à-vis de leur devenir. Dans le texte de présentation, Jean-Guy Quenneville affirme que son thème répond à la perception d' « une reconnaissance de(s) communautés culturelles françaises » et à la

volonté de « passer de la survivance à l'épanouissement ¹²⁰ ». Saint-Pierre y participe à une table ronde en compagnie d'Hubert Balcaen et d'Hubert G. Mayes. Tous trois sont membres du bureau de direction du CEFCO. Elle y formule l'idée de créer une revue qui prolongerait le bulletin édité par le CEFCO depuis le début des années 1980 et lui donnerait plus d'ampleur en rassemblant des articles et études universitaires :

L'heure est venue de créer un comité de l'Ouest pour la tenue du colloque annuel, ne faudrait-il pas, en même temps, songer à un comité de rédaction pour une revue ? Ce serait faire un pas dans un nouveau champ d'action ¹²¹.

En 1989, la création des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* dote les chercheurs d'un nouvel outil de communication. Leur publication en ligne les rendra accessibles au grand public et permet de surmonter les distances géographiques. Le comité de rédaction est composé de trois lecteurs, professeurs au Collège universitaire de Saint-Boniface. Les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* publient des articles, des nouvelles, des essais, des comptes-rendus et des notices bibliographiques. Ils se caractérisent par leur pluridisciplinarité, articulant à la création et à la critique littéraire, les études de sociologie, de linguistique ou d'histoire. Ils paraissent deux fois par an et proposent des numéros thématiques. Ils ont constitué des dossiers sur Maurice Constantin-Weyer (1989), Gabrielle Roy (1991 et 1993), Georges Bugnet (1999) et sur Nancy Huston (2004), passant d'auteurs patrimonialisés du Canada français à des auteurs plus contemporains, tous liés cependant à l'Ouest canadien. En 2002, la parution d'un numéro thématique consacré à « La question métisse : entre la polyvalence et l'ambivalence identitaires », coïncide avec le vingtième anniversaire de la fondation du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest. Selon les auteurs, Luc Côté et Raymond Thériault, « associer ainsi la question métisse au paradigme de la francophonie dans l'Ouest s'inscrit dans une tradition intellectuelle et

¹²⁰ Quenneville, Jean-Guy, « Présentation », *Héritage et avenir des francophones de l'Ouest*, actes du cinquième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Collège Saint-Thomas More, Université de la Saskatchewan, 18 et 19 octobre 1985.

¹²¹ Saint-Pierre, Annette, « Table ronde », *Héritage et avenir des francophones de l'Ouest*, 1985, p. 2.

sociopolitique, chère au CEFCO, mais reflète également le renouvellement, somme toute récent, du questionnement à l'égard des constructions, déconstructions et reconstructions identitaires¹²² ». Après le renouveau politique et nationaliste des années 1980-1990, Métis et Franco-Canadiens évolueraient aujourd'hui vers une plus grande ouverture d'esprit et partageraient une vision interculturelle de leurs relations.

2.3.2. L'éditrice d'un répertoire

En 1984, la publication du *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*¹²³ d'Annette Saint-Pierre fait état des recherches entreprises par le CEFCO pour constituer des ressources et doter les enseignants en histoire littéraire. Plus de 80 auteurs y sont présentés à travers une courte biographie et des extraits de textes englobant aussi bien « les littérateurs que les historiens, les essayistes que les folkloristes ». Ils ont vécu au Manitoba, en Alberta, en Saskatchewan ou en Colombie-Britannique, natifs, résidents temporaires ou permanents, voyageurs. Au cours d'un colloque, Saint-Pierre précise que « 34 pour cent d'entre eux sont nés et ont demeuré dans l'Ouest, 31 pour cent ont été assimilés par l'Ouest après l'avoir choisi (65 pour cent au total), 13 pour cent sont natifs du Manitoba et l'ont quitté (donc 78 pour cent) et 22 pour cent furent de passage seulement¹²⁴ ». Ce répertoire établit les premières références littéraires d'un ensemble géographique et culturel hétérogène, marqué par d'importants mouvements migratoires. Aussi, la conception de la littérature est-elle révisée à l'aune de ces facteurs. En réalité, une telle situation géoculturelle empêche l'institution littéraire de se conformer pleinement au modèle

¹²² Côté, Luc et Raymond Thériault, « La question métisse : entre la polyvalence et l'ambivalence identitaires », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°1-2, 2002, p. 1-6.

¹²³ Saint-Pierre, Annette, *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, 368 p.

¹²⁴ Saint-Pierre, Annette, « L'écriture dans l'Ouest canadien », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, 1987, p. 70-76.

offert par les littératures nationales en associant par exemple la langue d'écriture et le lieu de naissance des auteurs qui est varié :

Par contre bon nombre de lecteurs nous sauront gré de nous être éloignés d'un certain « protectionnisme » susceptible de conduire toute société à une médiocrité complaisante. Si certains écrivains de notre répertoire ne sont pas nés dans l'Ouest, il reste qu'ils ont dit le pays à leur façon en s'inspirant d'une forme de la culture française, la littérature, à travers leurs expériences vécues ou leurs réflexions sur le milieu socio-culturel¹²⁵.

La définition de la francophonie recoupe elle-même un ensemble de situations. En 2001, dans une étude sur la francophonie au Manitoba, André Fauchon répertorie les différentes définitions auxquelles ont recours les chercheurs. Elles vont de l'origine (franco)ethnique du locuteur à sa capacité à pratiquer la langue française. Fauchon retient la définition : « Les francophones sont ceux qui peuvent parler le français peu importe leur origine ethnique ou leurs antécédents socio-culturels¹²⁶ ». Ce serait la plus englobante et la mieux adaptée à la situation franco-manitobaine. L'usage du français présente des degrés variables selon les migrants et donc selon les auteurs, à tel point qu'il apparaît difficile de les associer à une langue unique. Rares sont ceux qui ne parlent ou n'écrivent qu'en français, la plupart étant bilingues ou plurilingues. Le français, en situation minoritaire, est mis en concurrence avec l'anglais mais aussi avec des langues maternelles qui font partie intégrante de la mémoire des locuteurs.

Ces facteurs interviennent dans les critères de sélection et d'évaluation des œuvres et expliquent que ceux-ci puissent différer des critères retenus par les ensembles nationaux. Les critiques mettent en cause l'application de canons littéraires inappropriés à ces littératures et leur éviction des processus de reconnaissance institutionnels faute de correspondre à des conceptions classiques et à des définitions

¹²⁵ Saint-Pierre, Annette, « Présentation », *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, 1984, p. viii.

¹²⁶ Fauchon, André, « Le Manitoba français : une francophonie plurielle », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n°2, 2001, p. 109-124.

consensuelles¹²⁷. En regard du contexte de la création, l'appréciation des œuvres devrait en effet porter sur d'autres critères comme le jeu et la mise en concurrence des langues ainsi que la multiréférentialité des univers culturels produite par la francophonie. On note qu'au *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, succédera en 1998 un *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*¹²⁸, qui reprend les mêmes orientations, en diversifiant encore davantage le spectre des acteurs de la francophonie, et en incorporant les artistes, les journalistes et les scientifiques. Les options choisies par l'équipe de Saint-Pierre en 1984 se trouvent ainsi confirmées et les critères d'inclusion donnent la mesure de la pluridisciplinarité du champ culturel. Pour figurer dans le dictionnaire, il faut « être francophone d'ascendance ou d'affiliation, avoir vécu dans l'Ouest ou le Nord-ouest et produit une œuvre originale ou, à défaut, avoir contribué à faire connaître la francophonie dans l'Ouest¹²⁹ ».

2.4. Conclusion

En conclusion, l'œuvre de Saint-Pierre semble être indissociable de son action pour la promotion de la vie culturelle au Manitoba, non seulement par son écriture mais aussi par le contexte spécifique de sa production et de sa réception. Dans *Sans bon sang*, l'écriture romanesque s'appuie sur des clichés nationaux empruntés à la littérature canadienne-française des années 1920, à l'image des auteurs et des œuvres réédités aux Éditions des Plaines. L'auteure nous livre une vision ethnocentriste des relations entre les Métis et les Franco-Canadiens car, malgré l'empathie ressentie pour la Métisse et le discours moral contre le racisme, elle n'offre à la révolte de son héroïne que l'issue d'une assimilation réussie. Or, en 1987, à la parution du roman, la

¹²⁷ Voir Heidenreich, Rosmarin, « Le canon littéraire et les littératures minoritaires : l'exemple franco-manitobain », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 2, n°1, 1990, p. 21-29.

¹²⁸ Morcos, Gamila (dir.), *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*, Québec : Presses de l'Université Laval et Faculté Saint-Jean, 1998, 366 p.

¹²⁹ Morcos, Gamila, « Présentation », *idem*, p. IX.

tendance assimilatrice a cédé la place à la reconnaissance statutaire des Métis. Malgré les critiques, le roman concourt à la transmission scolaire d'un patrimoine et réinterroge la figure de la Métisse, dans la voie déjà ouverte par les écrits coloniaux.

L'œuvre de Saint-Pierre, tant en actes qu'en parole, incarne à bien des égards une idée de la tradition canadienne-française antérieure aux mutations des années 1970. En ce sens, Saint-Pierre représente, à elle seule, un contre-modèle pour les auteurs de la modernité. En défendant et en illustrant la langue et la foi par ses discours et à travers son imaginaire, elle incarne une stratégie de résistance au centre de l'existence des communautés jusqu'aux années 1960. Dans cette période précédant la modernité, les dirigeants des associations canadiennes-françaises, des cléricaux pour la plupart, exercent un contrôle financier et idéologique sur les membres de la collectivité. Celui-ci sert les intérêts d'une politique de la francophonie sur un territoire anglicisé. Les écrits de Saint-Pierre entretiennent un paradoxe avec leur contexte de production et de réception car ils présentent un décalage idéologique vis-à-vis des années 1980. Ils rappellent en quelque sorte ce qui a précédé l'entrée dans la modernité culturelle.

CHAPITRE III

J. R. LÉVEILLÉ

OU L'INVENTION DE LA MODERNITÉ

3.1. Introduction

Né en 1945 à Winnipeg, au Manitoba, J. Roger Léveillé a fait des études classiques au Collège universitaire de Saint-Boniface avant de mener une carrière d'enseignant puis de journaliste à Radio-Canada, dans l'Est et l'Ouest du pays. À partir de 1984, il crée et dirige la collection « Rouge » aux Éditions du Blé. Il y publie l'œuvre poétique de Charles Leblanc, les pièces du dramaturge Marc Prescott et des livres d'artistes, comme *Mozes* (2000) de Marcel Gosselin. Il a aussi élaboré un important discours critique, livrant une réflexion de praticien et de théoricien sur la production culturelle contemporaine. Il est l'auteur d'une *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*¹³⁰ (1990), et de textes d'histoire littéraire rassemblés dans *Parade ou les autres*¹³¹ (2005). Poète et romancier, signant à ses débuts sous le pseudonyme de Jesse James, le célèbre hors-la-loi américain, il a écrit et publié une quinzaine de livres aux Éditions du Blé. Dans *Le soleil du lac qui se couche*¹³² la figure d'une Métisse, héroïne du roman, occupe une place centrale. Comment se situe l'écriture de Léveillé vis-à-vis d'une tradition assimilatrice ? Quelle vision nous offre-t-il des rapports entre les Métis et les Franco-Canadiens ? Quel rôle joue-t-il dans la création

¹³⁰ Léveillé, J.R., 1990, 591 p.

¹³¹ Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, 392 p.

¹³² Léveillé, J.R., *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2001, non numéroté.

et le développement de l'institution littéraire ? Quelles caractéristiques son œuvre artistique et dans l'espace francophone donne-t-elle au paysage littéraire émergeant ?

3.2. Étude du *Soleil du lac qui se couche*

3.2.1. L'esthétique surréaliste et la spiritualité zen

Le roman aborde la question métisse de manière inédite à travers la relation entre un vieux poète japonais et une jeune femme métisse, s'appêtant à étudier l'architecture. Écrite à la première personne du singulier, la voix narrative est au féminin, et il s'agit d'un récit rétrospectif, conté par Angèle, devenue âgée. La relation entre la Métisse de vingt ans et le poète japonais est nimbée de mystère et l'ambiance créée par la narration colore le récit d'une esthétique surréaliste. L'importance accordée au rêve, à la spiritualité et au monde de l'inconscient évoque l'univers de *Nadja* d'André Breton mais aussi la philosophie orientale. La relation entre Ueno et Angèle est rêvée par la sœur de celle-ci qui l'imagine se promenant avec un vieillard ayant l'air jeune (fragment 8). Le rêve a une valeur prémonitoire comme au fragment 12 où l'image d'une fontaine qui coule annonce la réception d'une lettre d'admission à l'Université. Angèle traverse différents états de flottement, de stupeur et de béatitude, symptômes de l'épanchement du rêve dans la réalité et de l'influence positive d'Ueno. Au fragment 18, elle se sent le corps d'une jeune fille. Elle ressent de l'apaisement puis elle est envahie par une « espèce de blancheur transparente ». Le sommeil est associé à un état de spiritualité latente et révèle le désir amoureux. Au fragment 50, Angèle s'endort sur un sofa. S'imaginant étendue dans une forêt de conifères sous un magnifique cerisier, elle entend le son de cloches cristallines. Au réveil, la vision idyllique s'est transformée en excitation et en appétit sexuel. La jeune femme va rechercher la présence du vieillard, à la fois spirituelle et érotique. Le mélange d'éros et d'éthos ouvre la voie à une sagesse toute orientale. La révélation du désir est en même temps une révélation de l'être, l'être du désir

s'accomplissant, après plusieurs visites au poète, par la survenue d'une maternité. La rencontre entre Angèle et Ueno est présentée comme une sorte de prédestination, comme ce qui arrive à ce qui suit son cours et se révèle à la conscience, les choses émergeant d'elles-mêmes, selon un principe de continuité taoïste.

3.2.2. La réflexion sociale, la question de l'identité

L'identité métisse d'Angèle est valorisée dès le début du récit et, sur ce point, la vision de Léveillé se situe à l'opposé de celle proposée par Saint-Pierre dans *Sans bon sang*. Loin d'être cachée, elle est nommée comme une évidence : « Dès qu'il m'a aperçue, il est venu vers moi et m'a dit : "Toi, tu es Métisse"¹³³ ». L'affection qu'Ueno porte à celle qu'il appelle « ma petite métisse » ôte tout caractère discriminatoire à cette appellation et positive la différenciation culturelle. Au fragment 27, Aron attribue même une valeur magique à l'ascendance de cette femme à la beauté inhumaine, devenue la muse de ses installations totémiques. Mais le roman livre une réflexion socio-historique plus dure par petites touches. La vie de la Métisse est marquée par l'absence du père, qui a disparu lorsqu'elle avait cinq ou six ans, lui laissant comme souvenir une griffe d'ours en pendentif. Au fragment 11, elle évoque le quartier Exchange¹³⁴, près de la Main, où elle se promenait. La famille vivait modestement sans pour autant ressentir la pauvreté. Là encore, Léveillé prend le contre-pied de Saint-Pierre. Alors que celle-ci fait ressortir les sentiments de honte et de pauvreté de son personnage féminin, Léveillé écarte ces mêmes sentiments, au profit d'une acceptation totale de soi. Tout en menant une vie moderne et parlant le français, Angèle apprécie le mitchif, un mélange de français, de cri ou d'ojibwa et d'anglais, parlé dans les communautés villageoises au nord du Manitoba. Lors d'un voyage avec Ueno, elle évoque au fragment 92 son amour du parler métis et les luttes menées contre l'éducation française des congrégations qui tendait à corriger et à

¹³³ Léveillé, J.R., *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2001, fragment 4.

¹³⁴ Exchange District à Winnipeg : ancien centre de l'industrie du grain au Canada et bourse agricole de 1880 à 1920. Il est devenu, dans les années 1980, un quartier commerçant et culturel.

éradiquer les parlers métis. Jeune femme urbaine, Angèle porte en elle la mémoire du vécu des Métis sans pour autant s'identifier à des communautés dont le mode de vie n'est pas le sien. Au fragment 95, elle émet une remarque très allusive à propos de la dévastation du paysage et de l'histoire du peuple métis : « On voit tout ce qu'on a fait au pays et au peuple ». N'importe qui aurait pu faire ce genre de commentaire.

3.2.3. Le dialogue artistique ou l'interdisciplinarité

3.2.3.1. L'architecture

L'architecture, la peinture, la musique et la poésie sont convoqués en divers lieux d'un récit qui mêle la vie, l'art et la spiritualité. Future étudiante en architecture, Angèle est prédisposée à aimer la cabane d'Ueno. Celui-ci l'y amène en camion puis elle s'y rend régulièrement en autobus, voyageant huit heures pour aller de Winnipeg vers Thompson dans le Grand Nord. Inspirée par l'architecture amérindienne de Douglas Cardinal¹³⁵, la cabane est constituée d'un mélange hétéroclite de matériaux et de style : elle ressemble « à la fois à un tipi, à une cabane en rondins typique et à l'architecture japonaise moderne¹³⁶ ». Simple et stylisée, elle est parfaitement intégrée à son environnement et invite à « réfléchir sur la question de l'habitat dérivé de son origine dans la nature¹³⁷ ». À l'hybridité de l'architecture extérieure correspond un mélange de tons et de cultures dans la décoration intérieure : « Des couvertures indiennes bien sûr, des tapis sud-américains, des masques mexicains, de la poterie japonaise, un crâne de taureau à longues cornes étaient accrochés à un mur ; sur un autre, une peinture abstraite – une très petite toile de Jackson Pollock¹³⁸ ». L'hétéroclisme de la décoration reflète la diversité des goûts artistiques d'Ueno, les objets collectionnés s'agencant d'eux-mêmes et s'exposant dans leur relation aux

¹³⁵ Douglas Cardinal (Reed Deer, Alberta, 7 mars 1934), architecte, créateur d'un style indigène d'architecture canadienne caractérisé par des formes organiques gracieuses défiant la technique.

¹³⁶ *Idem*, fragment 101.

¹³⁷ *Idem*.

¹³⁸ *Idem*, fragment 109 ; Jackson Pollock (1912-1956), peintre américain, expressionniste abstrait.

autres. L'hétéroclisme artistique renvoie ici une image de l'hétérogénéité socioculturelle, et celle-ci devrait fonctionner puisqu'en art, le mélange des styles est harmonieux. On voit ici combien la réflexion sur l'art est liée à une réflexion sur la vie et sur l'état social. Créée par la superposition de vagues de migrations, la société multiculturelle parviendrait à un état harmonieux c'est-à-dire au dépassement des distinctions communautaires en acceptant de se métisser c'est-à-dire d'intégrer les apports culturels provenant des individus et des différents groupes de migrants.

3.2.3.2. De l'art visuel

Tout comme la cabane d'Ueno symbolise l'art architectural dans le récit, le centre Artspace de Winnipeg devient un lieu où s'incarne l'art pictural et visuel. Au fragment 24, Angèle y retrouve Aron, un ancien ami, étudiant les beaux-arts. Il y expose son œuvre, « un vaste champ semé de poteaux totémiques ». L'installation d'Aron, composée de totems en tiges de métal, mélange « le bois et le fer atteints par les éléments », dans un style sculptural comparé à Brancusi. Elle emprunte des éléments à la sculpture et à l'architecture, recyclant des matériaux. Elle illustre le décloisonnement des arts, relevant d'une esthétique postmoderne. L'atelier d'imprimerie de Franck constitue un second lieu d'art, à Saint-Boniface. Aron y travaille et Ueno s'y rend pendant l'impression de *L'étang du soir*, un recueil de poèmes accompagné de gravures dont Angèle réalisera la traduction. L'impression du livre donne lieu à une réflexion sur l'art et sur le rapport entre textes et images. Elle met aussi en abyme le roman, lui-même orné des tableaux de Lorraine Pritchard.

Les commentaires d'Ueno revêtent une signification à la fois esthétique et spirituelle. Au fragment 83, il observe que « l'objet de l'art n'est pas de représenter la nature, ou même de la symboliser, mais de faire apparaître la forme en la tirant du vide ». La mise en dialogue du texte et de l'image repose sur un principe graphique et sur l'usage de l'encre noire, utilisée de manière continue dans l'écriture et la gravure. Le

jeu des couleurs entre le noir et le blanc guide la mise en page : « Les poèmes sont courts, les caractères sont entourés de blanc, et ils peuvent flotter devant les pages de gravure où la plage de noir prédomine¹³⁹ ». Enfin, la peinture est décrite comme une gestuelle comparable à la danse. Festive, elle exprime une libération de l'être, à l'image des tableaux de Jackson Pollock ou Wang Fo : « Avec ses pinceaux ou tout aussi souvent avec les longues nattes de sa chevelure qu'il trempait dans l'encre, il faisait surgir des paysages magiques comme s'ils émanaient directement du tao¹⁴⁰ ».

3.2.3.3. Un livre d'art

L'étang du soir, recueil de poèmes orné de gravures met en abyme *Le soleil du lac qui se couche*, lui-même agrémenté de tableaux et formant un livre d'art. Composé en caractère Hiroshige, le roman a été imprimé sur les presses de Rinella Printers Limited, à Saint-Boniface, en avril 2001, pour le compte des Éditions du Blé. Le nom de l'imprimeur Rinella est identique dans la fiction et dans la réalité. De fait, le milieu artistique décrit est proche de celui dans lequel vit Léveillé et la composition et la fabrication du livre d'art relèvent d'une entreprise familiale. Bernard Léveillé, le frère, est cité comme responsable de la conception graphique. Les Léveillé ont sélectionné six tableaux de Lorraine Pritchard ; Ernest Mayer les a photographiés. Ils ont été insérés entre les pages du livre et sur la couverture. Léveillé a rencontré l'artiste lors d'une exposition au Centre culturel franco-manitobain au début des années 2000. Inspiré par le cachet zen de ses tableaux, et par son travail sur le washi, le papier japonais traditionnel, fabriqué à partir de fibres naturelles, il a choisi parmi ses œuvres celles qui s'adaptaient le mieux au ton du roman : « Quad » (2000), « L'intercession » (1999), « Upper signal » (2000), « Dialogue » (2000), « Navigation » (1999) et « Émergence » (2000) ont été réalisés à partir de techniques mixtes sur washi. Certains tableaux offrent ainsi un miroir à l'écriture poétique.

¹³⁹*Idem*, fragment 84.

¹⁴⁰*Idem*, fragment 157.

La collaboration entre la peintre et l'écrivain a été amorcée dans ce livre illustré. Par la suite, Pritchard et Léveillé ont travaillé ensemble sur un projet artistique, *Litanies*, qui a permis d'approfondir le dialogue entre l'écriture et le dessin. Sur une période d'un an, ils ont correspondu et se sont rencontrés pour explorer ce que le peintre-moine chinois Shitao nommait vers 1710, l'unique trait de pinceau. Le principe esthétique repose sur l'idée que dans toute peinture, il y a de la poésie et que dans toute poésie, il y a de la peinture. Ils ont exploré le trait, dessin et écriture, en se répartissant des pôles d'expression, l'un positif et l'autre négatif. Leur œuvre commune a été exposée à la galerie Saint-Ambroise à Montréal en 2008 et à la Maison des artistes visuels francophones de Saint-Boniface en 2009. L'artiste Lorraine Pritchard tient aujourd'hui la boutique *Au papier japonais* à Montréal.

3.2.4. Les sources et les points de vue de la critique

Le soleil du lac qui se couche a donné lieu à une réception critique relativement importante. Il a obtenu des prix, au Québec et au Manitoba¹⁴¹. À sa parution en 2001 aux Éditions du Blé, le roman a été accompagné d'un discours critique qui met au jour la multipolarisation des instances de reconnaissance dans le champ. La réception critique joue un rôle essentiel dans la formation de l'institution littéraire, sa première fonction étant de donner une existence sociale aux œuvres et de les reconnaître. Ce discours est ancré dans un contexte variable selon les lieux de l'énonciation, le lectorat visé et le statut des locuteurs, ceux-ci s'exprimant en leur nom mais aussi en celui de l'organisation qu'ils représentent, que celle-ci soit universitaire ou journalistique. Une analyse des sources de la critique conduit à identifier les différents pôles de reconnaissance institutionnelle. Tout d'abord, la critique est émise par Lise Gaboury-Diallo, professeure d'études canadiennes au Collège universitaire de Saint-Boniface et est adressée au public international d'un colloque sur la francophonie à l'Université de La Sorbonne à Paris IV. Cette communication met en

¹⁴¹ Voir note 77.

jeu deux niveaux de réception, le local et l'international, et se passe en quelque sorte du niveau intermédiaire que représente l'interprovincial. Celui-ci est mobilisé, en second lieu, par une recension parue dans la revue *Francophonies d'Amérique*, située en Ontario. Elle est émise par Kathleen Kellet-Betsos, professeure à l'Université Ryerson à Ottawa et spécialiste des littératures francophones en milieu minoritaire. Puis, à un niveau intermédiaire concurrent ou à un niveau central, selon la perspective adoptée, des critiques sont émises dans plusieurs journaux au Québec comme dans *Le Devoir* et *La Presse*, sous la plume de Robert Chartrand, de Réginald Martel ou encore de Gilles Marcotte. Enfin, le roman reçoit une réception à un quatrième niveau, celui de la littérature écrite en français et traduite en anglais. La critique est émise par Guy Gauthier, un écrivain émigré aux États-Unis et paraît dans la revue littéraire *Prairie Fire*, au Manitoba. S'y ajoutent d'autres articles parus en anglais.

3.2.4.1. La critique universitaire

Le contexte de l'énonciation introduit des variables dans le point de vue sur l'œuvre et le jeu des politiques institutionnelles s'y exercera à mesure que la critique se rapproche des lieux de pouvoir. Dans « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone¹⁴² », Pierre Halen fait ressortir les composantes de la relation réciproque entre centre et périphérie, à la base d'un système international. Selon lui, les modalités de la réception par le centre institutionnel des œuvres de la périphérie conduit les auteurs à utiliser de stratégies rhétoriques répondant à certaines attentes. Selon lui, le discours identitaire constitue un mode de reconnaissance privilégié. S'il n'est pas énoncé de manière explicite par l'œuvre elle-même, il peut l'être par sa critique. La communication de Lise Gaboury-Diallo sur *Le soleil du lac qui se*

¹⁴² Halen, Pierre, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, vol. 37, n°2, 2001, p. 13-31.

*couche*¹⁴³, présente une stratégie rhétorique identitaire en réponse au contexte de l'énonciation. Elle rapproche tout d'abord le Manitoba et la France, hôte du colloque, en comparant l'œuvre de J.R. Léveillé, publiée au Manitoba, à celle de Ronald Lavallée dont le roman, *Tchipayuk ou le chemin du loup*¹⁴⁴, a été publié à Paris, chez Albin Michel, un éditeur de best-sellers. Le rapprochement de ces deux œuvres, produites et publiées dans des contextes différents, laisse supposer qu'elles possèdent des traits communs liés à leur thématique. Ensuite, elle situe *Le soleil du lac qui se couche*, publié la même année du colloque, dans une histoire littéraire en train de se faire et à laquelle appartiennent des auteurs du Canada français et leurs successeurs contemporains, tels Annette Saint-Pierre et J.R. Léveillé. Elle montre comment se dégage de ces œuvres issues de différentes générations, le thème de la culture métisse et sa transposition dans l'univers symbolique et esthétique du métissage, concept clef de la modernité, permettant de rendre compte des situations de contacts entre les cultures. L'œuvre de Léveillé marquerait un tournant dans l'histoire des représentations de la culture métisse, car elle substitue à une image traditionnellement négative, une indifférence positive. Elle puiserait dans l'hétérogénéité socioculturelle constitutive du groupe, des motifs imaginaires : « Dans leur œuvre, Ronald Lavallée et J.R. Léveillé montrent comment le tissu identitaire est composé de nombreux fils, de plusieurs couleurs et d'une multitude de motifs [...] »¹⁴⁵. La mise en valeur d'une identité culturelle plurielle s'appuie sur l'idée que le Manitoba a été fondé par le peuple métis et que la culture métisse ou l'idée du métissage s'est perpétuée à travers les pratiques artistiques et littéraires. En ce sens, le positionnement de Louis Riel comme centre fondateur et pulsionnel, symbolique tout au moins, se justifie,

¹⁴³ Gaboury-Diallo, Lise, « Manifestations du « transculturel » et du « métissage » chez Ronald Lavallée et J.R. Léveillé, deux écrivains contemporains du Manitoba français », colloque « Francophonie plurielle », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n°2, 2001, p. 136.

¹⁴⁴ Lavallée, Ronald, *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Paris : Albin Michel, 1987.

¹⁴⁵ Gaboury-Diallo, Lise, 2001, p. 136.

politiquement et poétiquement. N'eût-il été que politicien, cela n'aurait pas l'importance qu'ajoute le fait qu'il a été « poéticien ».

Le thème du métissage est abordé par les autres critiques émises, en filigrane ou en fil conducteur. Il est révélateur d'une esthétique et d'une vision du monde propres à l'auteur. Dans « Le soleil du lac qui se couche/The Setting Lake Sun », Kathleen Kellet-Betsos s'adresse au public canadien, universitaire et bilingue de la revue *Francophonies d'Amérique*. Aussi, son étude critique repose-t-elle sur une comparaison entre la version française et la version anglaise du roman. Elle analyse les effets de la traduction sur les lectures de l'œuvre. En ce qui concerne le langage, les subtilités telles que la manière dont Ueno et Angèle se parlent, passant du « tu » au « vous » et flottant entre plusieurs modes de communication, n'est pas rendue dans la version anglaise, y substituant un « you » générique. De même, la version anglaise propose une pagination du texte qui s'écarte du numérotage par fragments, celui-ci faisant pourtant partie intégrante de l'esthétique zen de l'œuvre. La forme du livre d'art, perceptible à la qualité du papier, à l'utilisation du caractère d'imprimerie Hiroshige et surtout aux illustrations fournies par les photographies des tableaux de Lorraine Pritchard, est effacée dans la version anglaise qui ne reproduit pas les tableaux de l'artiste. Or ceux-ci participent à l'esthétique de l'œuvre elle-même :

Ces compositions sur du papier japonais (le washi) marient des couleurs subtiles aux bribes de calligraphie japonaise. L'établissement des correspondances entre les arts visuels et la littérature, entre l'Orient, l'Occident et les cultures indigènes est un thème essentiel à cette œuvre. Enchevêtrés au récit lyrique de Léveillé se trouvent des références intertextuelles diverses : la poésie d'Ikkyū, l'histoire du peintre Wang Mo, un chant chippewan¹⁴⁶.

¹⁴⁶Kellet-Betsos, Kathleen, « Le soleil du lac qui se couche/The Setting Lake Sun », *Francophonies d'Amérique*, n°13, 2002. Repris dans Gaboury-Diallo, Lise, J.R. Léveillé par les autres, 2005, p. 160.

Le métissage culturel ressort d'une esthétique intertextuelle faite d'emprunts à des récits orientaux et amérindiens et de l'usage de symboles, parmi lesquels des objets divers et les noms d'artistes, auxquels sont associés des visions du monde et des modes d'être spirituels. De plus, il est concrétisé, à la fin de roman, par l'annonce de la grossesse d'Angèle, la Métisse. La relation avec Ueno est vécue sur un mode spirituel et corporel, et le métissage se trouve ainsi décliné sous toutes ses formes. Provenant de plusieurs universités canadiennes, l'accueil critique de cette œuvre tend à l'établir dans la durée et à la faire entrer dans l'histoire littéraire de la francophonie.

3.2.4.2. La critique journalistique

De leur côté, les journalistes réagissent plutôt favorablement. Ils semblent être davantage sensibles à la voix narrative féminine et à une écriture permettant d'embrasser le point de vue de la narratrice âgée, faisant le récit de sa jeunesse. Dans *Le Devoir*, Robert Chartrand s'adresse à un lectorat averti et à des penseurs libres, à l'instar de la devise du journal. Après avoir résumé des romans antérieurs, *Plage* (1984) et *Une si simple passion* (1997), il présente *Le soleil du lac qui se couche*, comme un « hommage au Manitoba, à ses paysages et à ses artistes », « une évasion vers l'Orient et vers les cultures amérindiennes ». Il situe le roman dans le milieu de la création artistique, de par sa facture et son contenu. Puis, il décrit la relation entre Ueno Takami et Angèle passant « de l'éblouissement au désir amoureux ». Le propos de Chartrand vise à intéresser les lecteurs au livre et à leur faire partager son enthousiasme, ce qu'il réussit fort bien par sa reprise et son interprétation de l'histoire d'amour. Grâce à l'écriture par fragments, le point de vue de la Métisse sur la rencontre est livré par petites touches, en souplesse et en émotion ténue. De plus, « le roman chante toutes les formes de métissage, culturels, esthétiques, ethniques ». La situation de contact des langues est à peine exposée bien qu'elle soit essentielle. Elle est implicite au récit :

Il y a enfin le métissage linguistique, à peine effleuré par la narratrice, et qui pourtant est central ici. Elle qui a appris à parler « le bon français » comme on dit – ce qui lui paraît « miraculeux », « car ce n'est pas toujours facile de parler français dans ce milieu anglophone », n'a-t-elle pas selon toute vraisemblance échangé en anglais avec ses amis et son vieil amant ? Elle ne le signale nulle part, nous laissant conjecturer sur ce silence¹⁴⁷.

Dans « Un pari délicat pour J. R. Léveillé », paru dans le journal *La Presse*, Réginald Martel évoque le pari délicat qui consiste à donner la parole à la narratrice de sa propre histoire, c'est-à-dire à une femme s'exprimant sur un ton quasi confidentiel et dont l'auteur parvient à restituer le naturel à travers une voix « sans affectation mais aussi sans gravité, avec plutôt une sorte de simplicité joyeuse¹⁴⁸ ». L'histoire entre la jeune Métisse et le poète japonais qui conduira à la mort prévue de l'amant et à la grossesse d'Angèle ne cède jamais au tragique. La légèreté que l'auteur prête à la voix d'Angèle caractérise, selon Guy Gauthier, le style même de Léveillé, artisan du verbe et virtuose de l'écriture, à la manière de Mozart. Dans « The Setting Lake Sun¹⁴⁹ », le critique adresse un éloge dithyrambique aux lecteurs de *Prairie Fire*, la revue littéraire manitobaine, partenaire des auteurs francophones. Les lecteurs pourront découvrir l'œuvre à travers sa traduction mais n'auront pas accès à la magie du style, à des images écrites d'un tracé de plume, à un style léger et musical, offrant un mélange d'élégance et de simplicité, une impression d'aisance et de facilité.

Gauthier conclut en comparant le style de Léveillé à celui de Gide ou Camus. On pourra être étonné par ce rapprochement mais finalement, il suggère que les identités ou les sentiments d'appartenance dans le monde intellectuel et artistique relèvent sans doute bien plus d'affinités que de localisation géographique et de communauté d'origine. En raison de ces affinités électives, qui s'étendent au-delà des frontières de

¹⁴⁷ Chartrand, Robert, « La beauté est métisse », *Le Devoir*, 16 et 17 juin 2001. Repris dans Gaboury-Diallo, Lise, *J.R. Léveillé par les autres*, 2005, p. 165.

¹⁴⁸ Martel, Réginald, « Le pari délicat de J.R. Léveillé », *La Presse*, 15 juillet 2001. Repris p. 171-173.

¹⁴⁹ Gauthier, Guy, « The Setting Lake Sun », *Prairie Fire Review of Books*, Web Archives. Repris dans Gaboury-Diallo, Lise, *J.R. Léveillé par les autres*, 2005, p.166-168.

la communauté, plusieurs critiques font observer que J.R. Léveillé pourrait être plus connu s'il vivait ailleurs, c'est-à-dire s'il s'était rapproché des centres culturels et des lieux de diffusion et de réception. Dans « L'ange et le mourant », Julie Sergent s'adresse au lectorat de *Lettres québécoises* :

Né et résidant à Winnipeg, Léveillé est peu connu ici, bien qu'il ait signé une quinzaine de romans, d'essais et de recueils de poésie. *Le soleil du lac qui se couche* nous entraîne entre Winnipeg et le Grand Nord du Manitoba, dans la relation entre une jeune Métisse et un vieux Japonais, et pourtant l'histoire pourrait se passer n'importe où, tant c'est la rencontre qui importe, entre celle-là, qui tient à merveille son rôle de soleil, et celui-là, qui sait qu'il devra mourir bientôt¹⁵⁰.

L'éloignement de Winnipeg expliquerait que l'œuvre de J.R. Léveillé n'ait pas été lue ni reconnue pleinement par le public montréalais. Selon Réginald Martel, on pourrait en dire autant du public parisien. Dans « Un pari délicat pour J.R. Léveillé¹⁵¹ », il note que si l'écrivain avait été parisien, on aurait déjà mesuré et apprécié l'étendue de son talent. Il évoque aussi une représentation qui s'attache à Winnipeg et qui fait en quelque sorte obstacle à la renommée de l'écrivain. Il s'agit de l'ombre de la romancière Gabrielle Roy (1909-1983). L'écrivaine, née au Manitoba et célébrée au Québec, a éclipsé par sa postérité, les autres voix qui se sont exprimées à sa suite.

De même, Gilles Marcotte commence « De Winnipeg et d'ailleurs¹⁵² » en évoquant le souvenir de Gabrielle Roy, devenue québécoise après avoir passé sa jeunesse au Manitoba, et qui a décrit Winnipeg et le village de Saint-Boniface dans ses écrits autobiographiques. L'œuvre de Léveillé fait entendre une voix tout autre et sans comparaison avec l'univers fictif de la romancière. Il oblige le lectorat à se déshabituer d'une image du Manitoba fixée par l'enseignement et à s'ouvrir à d'autres représentations. Ainsi, le pari délicat de J.R. Léveillé n'a pas uniquement

¹⁵⁰ Sergent, Julie, « L'ange et le mourant », *Lettres québécoises*, n°104, hiver 2001. Repris p. 176-177.

¹⁵¹ Martel, Réginald, « Le pari délicat de J.R. Léveillé », *La Presse*, 15 juillet 2001. Repris p. 171-173.

¹⁵² Marcotte, Gilles, « De Winnipeg et d'ailleurs », *L'Actualité*, 1^{er} novembre 2001. Repris p. 169-170.

consisté à se glisser dans la peau d'une jeune femme mais aussi à faire vivre et exister un milieu littéraire au Manitoba en dehors de l'ombre posthume de Gabrielle Roy.

3.2.4.3. Autre perspective critique

Dans son portrait de la Métisse¹⁵³, Benoit Doyon-Gosselin, auteur d'une thèse de doctorat sur J.R. Léveillé et France Daigle (2008), souligne que les personnages du roman vivent tous dans des situations de minoritaires, à divers degrés, à commencer par Angèle, l'héroïne, qui vit avec sa mère et sa sœur dans un quartier défavorisé. De même, les autres personnages et amis de la narratrice présentent des figures de minoritaires : Ueno, le poète japonais mais aussi Aron, un artiste juif et anglophone, et Frank Rinella, un petit Italien propriétaire de l'imprimerie où les personnages se rencontrent. L'étude sociocritique de Michel Biron sur la « *communitas* », concept qu'il emprunte à l'anthropologue W. Turner éclaire la remarque de Doyon-Gosselin. Dans *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*¹⁵⁴, Biron étudie le milieu littéraire québécois à travers ses représentations dans l'œuvre de plusieurs auteurs. La société qu'ils imaginent est dépourvue de structure hiérarchique. Elle serait élaborée non pas contre mais en dehors du pouvoir institutionnalisé. Cette indétermination ressurgit sur les personnages, sur leurs relations et sur l'écriture :

Le héros liminaire par excellence est celui qui ne possède aucune qualité juridique ou politique, c'est-à-dire d'ordre institutionnel, et qui se trouve par conséquent le mieux placé pour nouer un autre type de lien social fondé, lui, sur la familiarité [...]. Ce héros liminaire échappe aux classifications habituelles et tend à se dépouiller des signes propres à la structure sociale (la position sociale, la propriété, les vêtements etc.)¹⁵⁵.

¹⁵³ Doyon-Gosselin, Benoit, « Autant en emporte les vents : portrait de la Métisse dans *Le soleil du lac qui se couche* de J.R. Léveillé », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°1 et 2, 2002, p. 246.

¹⁵⁴ Biron, Michel, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 320 p.

¹⁵⁵ Biron, Michel, 2000, p. 14.

Le portrait de la Métisse correspondrait à celui de l'héroïne liminaire. L'écriture elle-même échappe à toute classification normative car les œuvres se dépouilleraient des signes qui permettent de les situer à l'intérieur de la hiérarchie des formes littéraires. Dans *Le soleil du lac qui se couche*, les genres se mêlent à travers le livre d'art, alliant l'écriture poétique à la peinture, et le roman renvoie l'image d'un artiste pluridisciplinaire, créant des correspondances multiples entre les arts à travers le jeu des intertextes, des citations et la matérialité de l'œuvre produite.

3.2.5. Le statut et les représentations de l'écrivain

3.2.5.1. L'artiste pluridisciplinaire

Le dialogue entre les arts instauré à l'intérieur et à l'extérieur de la trame narrative nous renvoie l'image d'un artiste pluridisciplinaire. Enfant, Léveillé écrivait des contes qu'il illustrait ; aussi il peignait dans les années 1970. Dans une entrevue donnée à Paul Savoie¹⁵⁶, il évoque les arts ayant influencé l'écriture de ses textes : la photo dans *La disparate* (1975) et *Une si simple passion* (1997) ; la peinture dans *Tombeau* (1968), *New York trip* (2003) et *Nosara* (2003) ; le cinéma de Jean-Luc Godard dans *Nosara* et *Une si simple passion*. La pluridisciplinarité s'exerce dans les références aux auteurs et aux peintres par le jeu des citations et des intertextes : Rimbaud, Matisse, Mallarmé, Barthes, Sollers sont souvent cités par l'écrivain qui puise surtout dans la culture française. La pluridisciplinarité s'exerce au niveau de l'écriture elle-même, dans une forme d'écriture de l'image se reflétant et se complétant plus ou moins consciemment dans le rapport inversé offert en dessin et en peinture par les images de l'écriture. La dimension visuelle de l'écrit est exploitée par l'écrivain dans son propre travail ou en collaboration avec d'autres. Dans *Le soleil du lac qui se couche*, les tableaux de Pritchard présentent des caractères calligraphiques qui signalent la présence conjointe de la plume et du pinceau sur la page de papier.

¹⁵⁶ Savoie, Paul, « J.R. Léveillé », *Acte de création*, Ottawa : L'Interligne, 2005, p. 178.

Constamment renouvelée au contact des cultures française, américaine et orientale, l'œuvre de Léveillé offre une réflexion sur la pluralité artistique. Contenant un fort degré d'autoréférentialité par le jeu des intertextes, elle conduit à repenser la relation entre l'écrivain et la communauté dans laquelle son œuvre est créée et diffusée.

3.2.5.2. Un écrivain universaliste

Le soleil du lac qui se couche, dédié à la communauté nordique de Saint-Laurent et aux amis du Manitoba; plante son décor dans Winnipeg et l'on y retrouve des noms de rues comme Main, le quartier Exchange et l'Église du Saint-Rosaire. En réalité, cette référence à l'espace manitobain n'est pas courante chez Léveillé dont les autres romans se passent ailleurs : à Montréal dans *Une si simple passion*, au Costa Rica dans *Nosara* ou à New York dans *New York trip*. Dans plusieurs textes, Léveillé définit sa position vis-à-vis de la communauté franco-manitobaine dans laquelle il vit, travaille et est publié. Depuis le début des années 1990, il tient le même discours : s'il s'intéresse à la communauté minoritaire, elle n'est pas présente en tant que telle dans ses écrits. « La communauté ou ce qui nous entoure – le paysage – ça peut finir par être le matériau qu'on utilise, comme quelqu'un peut utiliser les arbres ou la pierre de son milieu pour façonner une sculpture¹⁵⁷ ». Elle figure donc dans les formes inconscientes de l'écriture, l'écrivain se refusant à un discours réaliste ou social :

L'écriture est une floraison tirée de l'humus de la communauté. C'est dans cet humus que se trouvent les racines de l'écrivain (...) Le concept de la création et de l'écriture comme expression et traduction de la réalité sociale est à l'opposé de la véritable création. L'écriture est un acte qui n'est ni asservi à l'expression d'un 'quelque chose' – la forme d'un fond – ni assujetti à une idéologie qu'elle soit celle d'une communauté, d'une race, d'une nation ou d'une foi¹⁵⁸.

¹⁵⁷ Véron, Laurence, « Entrevue avec Roger Léveillé, écrivain », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n°2, 2001, p. 162.

¹⁵⁸ Léveillé, J.R., « L'écrivain et sa communauté », *Logiques improvisées*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 30.

Volontiers autoréférentielle et délibérément intertextuelle, l'écriture serait un processus et même un circuit, se construisant à l'échelle mondiale d'un village littéraire global. S'enracinant dans la communauté bien naturellement, l'écrivain rejoindrait l'universalité par le processus intertextuel et les emprunts culturels.

3.3. Rôles dans l'institution littéraire

3.3.1. L'anthologiste de la poésie

Malgré le détachement intellectuel de Léveillé vis-à-vis de sa communauté, revendiqué comme la libre expression du créateur, l'écrivain n'en est pas moins investi d'un rôle social et engagé auprès des siens par ses activités littéraires. Anthologiste, critique, historien et éditeur, il a écrit et publié dans tous les genres de la littérature d'idées. Il s'en explique dans l'avis introduisant *Parade ou les autres*, un recueil de conférences et d'essais, publié en 2005 aux Éditions du Blé :

On pourra trouver curieux qu'un auteur qui avoue n'avoir que faire de la communauté dans ses œuvres ait tout de même consacré une partie du Temps à écrire sur son milieu ainsi que sur ses auteurs et ses artistes dans une anthologie de poésie, dans des textes de conférence et des articles ainsi que dans des numéros spéciaux de diverses revues. Il n'y a pas de contradiction dans cette entreprise : sa perspective heisenbergienne relève d'une liberté sans nom... En effet, j'ai toujours cru que, si les productions culturelles peuvent finir par témoigner d'une époque et définir une culture, elles sont avant tout des œuvres d'exception¹⁵⁹.

En 1990, la publication d'une *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*¹⁶⁰ aux Éditions du Blé marque un tournant dans l'autonomisation du champ littéraire par l'élaboration d'un outil scientifique proposant une vision historique sur la poésie. Elle est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts du Manitoba, organismes financeurs des Éditions du Blé ; et aussi par le Secrétariat d'État fédéral,

¹⁵⁹ Léveillé, J.R., « Avis », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 11.

¹⁶⁰ Léveillé, J.R., *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, 1990, 591 p.

le Conseil de la langue française du Gouvernement du Québec et Francofonds, une fondation de la communauté francophone du Manitoba. Dirigée par J.R. Léveillé et produite par Bernard Léveillé, elle fait appel à la collaboration d'universitaires de Winnipeg (Manitoba) et de Calgary (Alberta) et d'écrivains et de chercheurs tels Rossel Vien (1929-1992), auteur de la plupart des notices biographiques. Cette anthologie rassemble 35 poètes, plus de 200 poèmes, des notices biographiques et bibliographiques, des documents iconographiques et des appendices, une introduction sur l'histoire de la poésie au Manitoba français par J.R. Léveillé et des textes d'analyse critique présentant les poètes et leurs écrits. Elle illustre le rôle joué par Léveillé dans la formation de l'institution littéraire où il occupe une position centrale tant comme praticien que comme théoricien, sachant mobiliser les acteurs du champ.

Sa publication a donné lieu à quelques articles critiques dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *Francophonies d'Amérique* et au Québec, dans *Le Devoir*¹⁶¹. L'anthologie y est présentée comme un outil de référence pour comprendre le développement de la littérature franco-manitobaine. Elle montre surtout la ligne de partage séparant deux époques dans la production littéraire franco-manitobaine. La première, marquée par les thèmes de la mort et de la nature, par les idées religieuses et patriotiques d'une communauté linguistique homogène se définit par son ancienneté. Elle est « teintée de luttes politiques, de revendications culturelles, de ferveur religieuse¹⁶² » et s'oppose à la modernité d'une poésie s'atomisant et devenant plus existentielle et formelle dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Jean Royer, critique au *Devoir*, fait remarquer que la poésie franco-manitobaine suit les mêmes

¹⁶¹ Gordon, Alexander, « Anthologie de la poésie franco-manitobaine », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 3, n°2, automne 1991; Hamel, Judith, « Anthologie de la poésie franco-manitobaine », *Francophonies d'Amérique*, n°2, 1992; Royer, Jean, « Pour l'histoire littéraire franco-manitobaine », *Le Devoir*, 2 février 1991. Cité dans Gaboury-Diallo, Lise (dir.), *J.R. Léveillé par les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, 264 p.

¹⁶² Léveillé, J.R., « Introduction », 1990, p. 22.

chemins historiques que celle du Québec, ce que J.R. Léveillé a constaté en affirmant qu'elle présentait un microcosme de l'aventure littéraire et poétique québécoise.

Cependant, au-delà de ce trait d'union, l'anthologie permet de saisir le portrait sociologique des écrivains du Manitoba et de remarquer la grande diversité de leurs origines culturelles et de leurs métiers. Dans sa recension, Alexander Gordon observe la présence de religieux et de nombreux professeurs, d'agriculteurs comme Gilles Cop et d'hommes politiques. Plus de la moitié d'entre eux sont immigrants, du Québec, de France et de Belgique. De son côté, Judith Hamel note que le choix des poètes détermine le concept même de la poésie franco-manitobaine. Dans l'avant-propos de l'anthologie¹⁶³, Léveillé présente les catégories qui permettent d'identifier le profil des auteurs. D'une part, les anthologistes ont retenu tout poème écrit en français par des Franco-Manitobains de naissance, bien qu'ils aient pu œuvrer ou publier ailleurs, comme Guy Gauthier, poète et dramaturge installé à New York, puis toute poésie qui a été publiée en français par des éditeurs franco-manitobains, comme celle de Michel Dachy, poète belge qui a émigré à Montréal et vécu quelque temps en Alberta et tout poème qui a été écrit en français, au Manitoba, par des Manitobains non francophones, ou par des émigrés, en majorité des Français, venus s'établir au Manitoba. Enfin, elle comprend la poésie française qui a été composée par ceux qui ont habité le Manitoba comme les missionnaires et les enseignants de l'ordre jésuite.

Cette présentation par catégories permet de voir comment le champ littéraire se définit sur un plan socioculturel. Il est tout d'abord bien plus inclusif qu'exclusif, ce qui s'explique par le fait du statut minoritaire et de la nécessité de faire nombre. Mais aussi, il reflète un espace géographique et culturel hétérogène marqué par d'importants mouvements migratoires. La composante anglophone y est présente de même que l'Ouest canadien au-delà des frontières de la province manitobaine. Il

¹⁶³ Léveillé, J.R., « Avant-propos », *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, 1990, p. 13-17.

maintient un lien historique avec la France à travers les écrits des jésuites. D'autre part, le choix des textes se veut représentatif de l'étendue de la production locale, et de ce fait, certains poèmes ont une valeur documentaire et historique plus que littéraire. Là encore, le corpus présenté est bien plus inclusif qu'exclusif, rassemblant les textes de « véritables poètes (ceux qui ont fait de l'écriture une pratique), des hommes de théâtre comme Castelein de la Lande [...] ; des personnalités connues [...] ; des individus, comme certains pères jésuites qui ont œuvré dans le milieu pédagogique et intellectuel de la province ; des poètes populaires qui ont rimé les saisons et l'actualité ; et d'autres qui ont écrit des vers pour enfants¹⁶⁴ ». La largeur de l'éventail des textes rassemblés reflète une conception de la littérature accueillant l'hétérogénéité dans ses formes génériques aussi bien que dans le profil des auteurs, écrivains de circonstance ou reconnus. Cette entreprise éditoriale et critique, menée par la communauté et faisant appel à des collaborateurs des universités de l'Ouest canadien, présente expertise et inventivité par le travail qu'elle présuppose pour définir le champ littéraire et ses acteurs, selon des variables uniques en leur genre.

3.3.2. Le directeur de collection

J. R. Léveillé est à la fois un acteur et un observateur de la vie culturelle au Manitoba, cumulant les rôles d'éditeur et d'écrivain. Comme Annette Saint-Pierre, il est amené à se représenter et à parler de ses actions et de son œuvre dans ses écrits car il constitue l'une des principales figures du champ. Alors que Saint-Pierre fait remonter ses récits historiques aux origines de la francophonie, Léveillé porte son attention sur l'entrée du Manitoba dans la modernité culturelle, c'est-à-dire les années qui ont précédé et accompagné la mise en place de l'activité éditoriale. Dans *Parade ou les autres* (2005) figurent des écrits d'histoire littéraire : « De la modernité et de

¹⁶⁴ Léveillé, J.R., « Avant-propos », *idem*, p.14.

l'histoire de la littérature franco-manitobaine¹⁶⁵ » reprend le texte d'une conférence donnée par Léveillé à l'Université du Manitoba en 2004. Il insiste sur le rôle central joué par les éditeurs dans l'avènement d'une littérature. Dans les années 1970, la création de maisons d'édition a permis à une littérature franco-canadienne d'émerger. Au Manitoba, les Éditions des Plaines et les Éditions du Blé développent le champ :

N'eût été de ces maisons d'édition, cette littérature se résumerait au nom et à l'œuvre exemplaire d'une figure légendaire (Gabrielle Roy), à un nom de passage (Maurice Constantin-Weyer) et aux quelques poètes métis de l'origine [...]. Les infrastructures culturelles n'ont pas créé le génie de la communauté mais elles ont permis aux talents de se développer chez eux et ont fait en sorte que des corpus en littérature, en arts visuels et en musique s'établissent et témoignent d'une spécificité¹⁶⁶.

Les Éditions du Blé ont été fondées en 1974 par une équipe réunissant Robert Painchaud, professeur d'histoire, Annette Saint-Pierre, professeur de littérature, Paul Savoie, poète, Lionel Dorge, historien et directeur de la maison d'édition pendant 20 ans. Puis Gilles Landry en est devenu le président, l'abbé Georges Damphousse, le vice-président, Roger Auger, le trésorier, Annette Saint-Pierre, la secrétaire, Lionel Dorge, Armand La Flèche et Paul Savoie, les conseillers. Dans la préface des *Éditions du Blé, 25 ans d'édition* (1999), Léveillé retrace l'histoire de la maison d'édition, de son financement à son positionnement et à son éthique. À ses débuts, elle est financée par des fonds perdus, à hauteur de 100 dollars versés par les membres de la coopérative. La fondation Radio-Canada de Saint-Boniface y ajoute 3000 dollars. À partir des années 1980, le gouvernement provincial encourage l'activité éditoriale par des programmes visant à former et à rémunérer le personnel, à informatiser les locaux. Le gouvernement fédéral met en place une politique de commercialisation et l'éditeur reçoit les subventions des différents conseils des arts.

¹⁶⁵ Léveillé, J.R., « De la modernité et de l'histoire de la littérature franco-manitobaine », *Parade ou les autres*, 2005, Saint-Boniface : Éditions du Blé, p. 13-48.

¹⁶⁶ Léveillé, J.R., *idem*, p. 16 et 26.

En 1984, J.R. Léveillé crée la direction de la collection « Rouge » aux Éditions du Blé, peu de temps après être rentré d'un séjour dans l'Est du pays où il a enseigné au cégep et à l'université, au Québec et en Ontario, de 1973 à 1981. À son retour au Manitoba, il a délaissé l'enseignement pour le journalisme et travaille à CKSB, un poste privé acheté par Radio-Canada où il travaillera ensuite. Ses activités professionnelles sont entrecoupées de périodes d'écriture et il publie, l'année même où il entre aux Éditions du Blé, un troisième roman, *Plage*. Les Éditions du Blé sont alors dirigées par Lionel Dorge (1934-2000). Historien de formation et brièvement professeur au Collège universitaire de Saint-Boniface, Lionel Dorge est directeur à la Société historique de Saint-Boniface et l'un des principaux fondateurs de la maison d'édition qu'il dirige pendant 20 ans. Tout en rédigeant lui-même des ouvrages d'histoire sur les Franco-Manitobains, il orchestre la publication d'œuvres variées.

Léveillé a l'idée de créer une collection qui serait plus expérimentale, telles les collections françaises « Le chemin » de chez Gallimard ou « Tel quel » au Seuil :

L'idée était d'assurer la publication d'une littérature plus extrême dans la programmation très généraliste de la maison. La collection était d'une part l'assurance d'une porte d'entrée pour ces écrits et d'autre part un avis au lecteur [...]. En lançant d'un coup en 1984 les 3 premiers titres Rouge¹⁶⁷, le Blé a connu une de ses grandes années de production ; une année qui, par le biais de la collection, jetait les assises d'une littérature « chantée et comprise du chanteur » qui allait, au cours des ans, définir la rigueur que le Blé appliquait à la qualité littéraire de sa production, à tous les niveaux¹⁶⁸.

Il rédige une proposition en vue de la création d'une collection et la remet à Lionel Dorge. Celui-ci la transmet au conseil d'administration qui accepte l'idée. Par la suite, les manuscrits estimés être « à la fine pointe » sont acheminés vers des lecteurs indépendants. Suite aux avis de ces lecteurs, Léveillé se propose de les retenir ou pas.

¹⁶⁷ Note dans la citation : *L'incomparable* de J.R. Léveillé, *Préviouzes du printemps ou science-friction pour notre temps présent* de Charles Leblanc, *Dix plus un demi* d'Alexandre Amprimoz.

¹⁶⁸ Courrier de Roger Léveillé à Estelle Cambe, le 4 novembre 2010.

Ce principe de consultation de lecteurs indépendants, courant aux Éditions du Blé, n'a pas toujours été appliqué aux publications de la collection « Rouge » car elles ont voulu coïncider, en arts visuels notamment, avec des événements culturels, poursuivant ainsi la vocation pluridisciplinaire de l'éditeur franco-manitobain. En 1985, paraît *Vortex* de Suzanne Gauthier, le catalogue d'une exposition tenue la même année au Centre culturel franco-manitobain. Le catalogue est accompagné d'un essai intitulé *Chien* écrit par Bernard Mulaire, artiste lui aussi et historien d'art. Léveillé et Mulaire se connaissent depuis leurs années d'études au Collège universitaire de Saint-Boniface et Mulaire a déjà publié plusieurs catalogues au Blé en 1975 et 1976. Suzanne Gauthier, artiste et compagne de Mulaire, a exposé ses œuvres au Manitoba avant de partir à Toronto puis de s'installer à Montréal en 1984. Gauthier et Mulaire ont émigré vers l'Est au cours des années 1970 comme d'autres écrivains et artistes de leur génération, tels Paul Savoie et Roger Auger.

D'autres auteurs de la collection, plus rares, ont fait le trajet dans l'autre sens, comme le Québécois Charles Leblanc qui a immigré au Manitoba en 1978. En 1984, il retourne aux études au Collège universitaire de Saint-Boniface et obtient un certificat en traduction. Léveillé le rencontre alors qu'il joue comme comédien dans de petites troupes de théâtre éphémères et au Cercle Molière. Leblanc envoie un manuscrit aux Éditions du Blé. Lionel Dorge le lui transmet. C'est le début d'une longue amitié entre les deux hommes et d'une publication constante au cours de laquelle Leblanc poursuit son activité au théâtre, gagne sa vie comme traducteur et anime une émission du samedi à la radio communautaire. En 1984, paraît dans la collection « Rouge » nouvellement créée, *Préviouzes du printemps, science-friction pour notre temps présent*. Ce recueil de poésie illustre le caractère expérimental ou avant-gardiste d'une collection tournée vers l'innovation par des textes hybrides, oraux et urbains, à mi-chemin entre poésie et théâtre, et entremêlant les variétés de français et l'anglais.

De la même façon, Léveillé collabore avec le dramaturge Marc Prescott après avoir entendu parler de lui et assisté aux lectures et représentations de ses textes. Né en 1971 au Manitoba, Marc Prescott fait des études au Collège universitaire de Saint-Boniface et obtiendra un diplôme en écriture dramatique à l'École nationale de théâtre du Canada (1998). En 1993, il écrit et fait jouer au Collège universitaire de Saint-Boniface sa première pièce, *Sex, lies et les Franco-Manitobains*. Puis, il donne une lecture de *Big*, un monologue, et crée une pièce pour le Cercle Molière, *Bullshit*, renommée *Poissons* par le directeur de la troupe. De la rencontre entre Léveillé et Prescott au moment où les répétitions de la pièce ont commencé, naît le projet d'une édition de *Bullshit*, ou *Poissons*, lors de sa première représentation. Les textes écrits par Prescott sont finalement regroupés en un seul volume¹⁶⁹. Par son écriture hybride, où se mêlent le français de l'Ouest canadien et l'anglais et par ses thèmes sociaux, il poursuit une œuvre originale qui se particularise par une forme d'écriture métissée.

3.4. Conclusion

En conclusion, les critiques ont été sensibles à la pluralité artistique et à un métissage culturel, décliné sous toutes ses formes et utilisé comme procédé d'écriture dans *Le soleil du lac qui se couche* de J.R. Léveillé. Au Manitoba, l'histoire d'amour entre le vieux poète japonais et l'étudiante métisse a brisé plus d'un tabou dans un patrimoine littéraire marqué par les écrits des anciens colons et où l'idée du métissage a été méprisée par une tradition catholique assimilatrice. C'est pourquoi l'œuvre acquiert une valeur inaugurale dans le paysage littéraire émergent. Elle présente la vision d'un groupe francophone composite qui se reconnaît dans son appartenance à une minorité et non à une ethnicité prédéfinie. À l'interculturalité de l'univers représenté semble correspondre, dans les formes, l'interdisciplinarité de l'œuvre. Les tableaux de Lorraine Pritchard introduisent des équivalences graphiques avec les mots.

¹⁶⁹ Prescott, Marc, *Big/Bullshit/ Sex, lies et les Franco-Manitobains*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2001, 224 p.

En plus de son œuvre, Léveillé s'engage dans un autre processus de socialisation, celui de l'ensemble de l'activité artistique et littéraire dans un champ en formation et dans lequel il occupe une position centrale, de par sa capacité à parler des autres et à mobiliser les énergies individuelles et les compétences autour de projets. Il théorise l'entrée dans la modernité, dans plusieurs textes de conférences qu'il fait éditer. Cette période où le littéraire s'autonomise vis-à-vis du politique s'oppose à celle où les activités culturelles servaient à illustrer la défense de la langue et de la foi. À la poésie « aliénée » de Louis Riel et au classicisme importé par les colons d'Europe, succède une libération vis-à-vis des thématiques et des rhétoriques traditionnelles. L'écriture devient une aventure qui ne prend d'autre référence qu'elle-même, à l'instar de « la pensée chantée et comprise du chanteur » évoquée par Arthur Rimbaud dans la *Lettre à un voyant* (1871) et citée comme un leitmotiv chez Léveillé. Dans son œuvre, la modernité se double d'une postmodernité par l'usage des citations et des intertextes, par le mélange des genres et par une esthétique fragmentaire. La vision et la pratique de l'art selon Léveillé orientent les publications de la collection « Rouge » qu'il dirige à partir de 1984. Devenue le laboratoire où se créent les formes littéraires d'un métissage culturel, cette collection représente une avant-garde en soi. La figure archétypale du Métis se profile, sans être explicitement nommée, à travers des codes d'écriture qui manifestent le jeu entre plusieurs appartenances identitaires.

CHAPITRE IV

EFFETS DES POSITIONNEMENTS SUR L'INSTITUTION LITTÉRAIRE

4.1. Introduction

L'examen des textes et des discours produits par J. R. Léveillé nous a permis de constater l'étendue de ses actions dans le champ littéraire et artistique des francophones de l'Ouest, de même que l'étude du *Soleil du lac qui se couche* a révélé l'originalité de son écriture et de son apport à la création contemporaine. L'examen des textes et des discours produits par Saint-Pierre nous a conduit à identifier un écart entre la création romanesque, abondante mais peu reconnue, et l'engagement récompensé de l'enseignante et de l'éditrice envers la francophonie. De fait, en comparant Léveillé et Saint-Pierre, dans leurs écritures et leurs actions respectives au sein de la production et de la promotion culturelles francophones, on constate qu'ils occupent des positions opposées dans l'institution littéraire. La formation de celle-ci se polariserait entre les tendances contraires qu'ils incarnent, l'une d'entre elles étant orientée vers la conservation et l'autre vers l'innovation. D'un côté, l'héritage colonial est convoqué dans la patrimonialisation culturelle. De l'autre côté, l'autonomisation est recherchée dans des formes d'écriture moderne. Quelles sont les incidences de ces positionnements sur la formation du champ ? De quelle manière influencent-ils l'énonciation identitaire et ses représentations ? En réinterrogeant la notion de littérature à l'aune des théories sur les minorités, quelles définitions de la littérature de l'Ouest canadien parvient-on à formuler ? Qu'apporterait la figure du Métis à l'autoreprésentation de l'institution littéraire et à la délimitation du champ ?

4.2. L'énonciation identitaire

4.2.1. La relation avec le Québec

Une étude de l'image du Québec à travers ses références dans les textes et les romans d'Annette Saint-Pierre et de J.R. Léveillé, conduit à observer des divergences dans les rapports que chacun d'eux entretient avec l'institution québécoise, celle-ci exerçant une hégémonie sur les francophonies canadiennes. Entre Annette Saint-Pierre et le Québec, le lien est avant tout biographique puisqu'elle est née à Saint-Hyacinthe en 1925 et a étudié au scolasticat Saint-Joseph. Dans *Sans bon sang*, le Québec est présent comme cadre spatio-référentiel et renvoie une image idéalisée de la mère Patrie. L'histoire de Gisèle Bergevin, la mère de Martha Star, l'héroïne, est celle d'un exil du Québec qui est regretté comme l'est le mariage exogame avec un Indien. L'Indien en question, Norman Star, a rencontré Gisèle au Québec, à Saint-Eugène, où il était en tournée avec un groupe de musiciens et un missionnaire de l'Ouest. Amoureuse, Gisèle le rejoint à Winnipeg où elle l'épouse et tombe enceinte. L'existence qu'elle y mène et la misère qu'elle y découvre lui donnent des regrets. Le départ de Norman Star, se sachant malade et ayant choisi la fuite, la chagrine. Le Québec refait surface dans les traits d'un homme qu'elle rencontre et avec qui elle se lie d'amitié, Philippe Beaudoin, qui a aussi été délaissé par sa conjointe. L'image de cet homme, gai luron, doué d'un sens de l'humour exceptionnel, généreux qui s'habillait avec élégance, lui rappelle sa vie d'avant le mariage avec Norman et la ramène vers les joies d'une existence passée au Québec :

Philippe Beaudoin lui rappelait le Québec, le pays de l'enfance heureuse, l'amour de ses parents. Avec lui, Gisèle se sentait plus jeune, plus naturelle et mieux adaptée au milieu. Avec le même accent ils évoquaient le Québec des jours heureux : la richesse des scènes d'automne, les joies de l'hiver dans les

montagnes, les folies de la cabane à sucre au printemps et les sables des plages chaudes¹⁷⁰.

À travers Gisèle se dessine le portrait d'une Québécoise exilée qui porte en elle la nostalgie du pays de l'enfance et qui ne se sent pas vraiment intégrée à son milieu. Car au Manitoba on ne serait jamais accepté totalement par les francophones. Il ne faudrait que trois ans pour obtenir la citoyenneté américaine mais après vingt-cinq ans au Manitoba, on serait encore une Québécoise, une Française ou une Américaine. On constate que la référence au Québec, rendue nostalgique par la réalité de l'exil, s'accompagne d'un discours social sur l'immigration et sur l'accueil des migrants. Le contexte de la minorité francophone n'inverserait pas les tendances majeures et ne modifierait pas des attitudes de xénophobie envers les nouveaux arrivés. La fille de Gisèle, Martha Star, séjourne au Québec chez ses grands-parents, dans un chalet se situant au nord de la ville de Trois-Rivières. Elle y coule des jours heureux et rêve de s'installer et de vivre au Québec car la vie lui semble belle au Québec où on se baigne plus tôt qu'au Manitoba. Au dire de Robert, il n'y aurait que deux saisons au Manitoba : l'hiver et le mois de juillet. De ces comparaisons entre le Québec et le Manitoba, le Québec ressort valorisé. Il est en plus associé au lieu des origines, celui d'où sont partis les premiers voyageurs vers l'Ouest pour le commerce des fourrures. Robert Lavallée, l'ami de Martha Star, lui raconte l'histoire de ses ancêtres :

Le premier ancêtre venu de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, au Québec, s'était engagé pour trois ans au service de la Compagnie du Nord-Ouest canadien vers 1798. Jean-Baptiste Lavallée avait trimé dur dans le métier d'avironneur [...]. Les portages lui avaient été un collier de misères : s'épuiser à transporter canot et bagages, se tremper jusqu'aux os pour traverser une rivière, franchir une chute ou un rapide. Craignant d'y laisser sa peau, Jean-Baptiste n'était

¹⁷⁰ Saint-Pierre, Annette, *Sans bon sang*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1987, p. 130.

jamais allé plus loin que le fort Williams où il avait pris pour femme une Indienne du nom de Cherry Raintree¹⁷¹.

Le récit des origines de la population francophone de l'Ouest canadien, métissée par les rencontres entre les « coureurs des bois » et les Amérindiennes, se réfère au Québec comme point de départ des parcours migratoires vers l'Ouest canadien. Chez Saint-Pierre, le lien avec le Québec est à la fois biographique et historique.

L'ambivalence d'un sentiment où l'attachement fait place à l'amertume s'explique par la dialectique de filiation et de rupture qui anime l'institution littéraire. Celle-ci a par exemple rompu avec le foyer historique en revalorisant l'héritage métis. Mais elle est demeurée affiliée au Québec par la transmission des écrits coloniaux. Arrivée au Manitoba dans les années 1950, Saint-Pierre a assisté à la fin du Canada français et partagé le vécu des francophones de l'Ouest. Un sentiment de nostalgie pointe dans « Itinéraire de l'édition et de la création dans l'Ouest canadien », à travers le discours et l'écriture de l'histoire littéraire. Saint-Pierre y évoque les années 1960 et sans mentionner la Révolution tranquille, la période où « le Québec relève la tête et attire l'attention du monde entier¹⁷² ». Elle exprime la déception causée par le refroidissement des relations avec le Québec. Saint-Pierre cite une préface écrite par Jacques Godbout, écrivain et critique québécois, à propos de la pièce de théâtre de Roger Auger, *Je m'en vais à Régina*, éditée à Montréal en 1975. Godbout s'y étonne qu'un texte de cette qualité puisse être produit par un francophone de l'Ouest, leur extinction ayant déjà été annoncée et il réannonce lui-même leur mort prochaine¹⁷³. Saint-Pierre réaffirme l'unité du Canada, de l'Est à l'Ouest, et s'appuie sur une représentation ancienne du Canada français, pour maintenir le lien historique qui s'est

¹⁷¹ Saint-Pierre, Annette, *Sans bon sang*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1987, p. 188.

¹⁷² Saint-Pierre, Annette, « Itinéraire de la création et de l'édition dans l'Ouest canadien », *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, Poitiers : Faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers, 1993, p. 268.

¹⁷³ Godbout, Jacques, « Préface », dans Auger, Roger, *Je m'en vais à Régina*, 1975, p. ix-xi.

rompu à l'intérieur de l'espace francophone nord-américain. Ainsi explique-t-elle l'introduction de nouveaux auteurs dans l'enseignement quand ont ouvert des cours de littérature canadienne :

Voyant la littérature canadienne comme un immense creuset auquel contribuaient les parlants français d'un océan à l'autre, ils (Roger Motut, Sœur Pelletier, Annette Saint-Pierre) s'appliquaient à valoriser l'apport des écrivains de l'Ouest canadien. Blessés par un semblant de rupture entre l'Ouest et l'Est, ces professeurs de littérature ont voulu préserver un « patrimoine » et faire connaître les grands inconnus des Plaines¹⁷⁴.

La constitution d'un patrimoine littéraire de l'Ouest canadien est en quelque sorte subordonnée à l'institution québécoise dans la mesure où elle vise la préservation d'un héritage négligé et qui devrait être reconnu par le centre nord-américain. Ainsi, les propos de Saint-Pierre confortent-ils l'hégémonie culturelle du Québec et le refroidissement des relations n'est-il envisagé que comme un vaste malentendu.

La référence au Québec est quasiment occultée dans l'œuvre de J.R. Léveillé. Contrairement à Saint-Pierre, le lien biographique est beaucoup moins fort puisque Léveillé est né à Winnipeg en 1945 et, s'il a vécu une dizaine d'années à l'Est, le Québec ne semble pas jouer de rôle majeur dans son parcours artistique. Dans *Le soleil du lac qui se couche*, le Québec est totalement absent, l'action se déroule au Manitoba, entre Winnipeg et le Nord, à une époque contemporaine. Dans le reste de l'œuvre, on trouve relativement peu de références au Québec. Une étude de *Montréal poésie* (1987) et d'*Une si simple passion* (1997) dans la revue de l'Université de Toronto conduit l'essayiste et critique François Paré à mettre à nu l'occultation de la ville de Montréal dans le texte visuel et le roman. Selon lui, le titre *Montréal poésie* constitue un trompe-l'œil puisque les vrais lieux désignés dans ce collage photographique et textuel sont New-York et Paris. En effet, sur la page de couverture, s'affiche une photo du trottoir de l'Hôtel Chelsea à New York et la culture

¹⁷⁴ Saint-Pierre, Annette, 1993, p. 269.

médiatique exposée dans l'oeuvre est surtout américaine. Paré relève les nombreuses références à la culture française à travers les auteurs :

Le rapport hiérarchique à la France et aux États-Unis – et non pas au Québec – est, sans doute, partie prenante de la littérature telle que J.R. Léveillé la comprend et telle qu'elle se pratique dans les marges culturelles propres au Canada français. Nous sommes pour Léveillé en situation d'invasion culturelle. *Montréal poésie* fait rarement place au Québec : une simple référence à la situation linguistique, un extrait d'article, sans doute tiré du journal *La Presse* sur Robert Bourassa, c'est bien peu. Mais dans l'ordre du palimpseste qui, au fond, tient lieu de culture dans l'espace minoritaire du Canada, la référence québécoise est ténue¹⁷⁵.

De même, dans l'entrevue qu'il donne à Paul Savoie en 2005, Léveillé évoque une géographie triangulaire dans son oeuvre, entre Montréal, Paris et New York, des lieux de grande concentration d'espace et de temps, des lieux de prédilection, connus et rêvés, des points névralgiques et des paradigmes comme lieux de création », avec lesquels il entretient un lien de pur baroque. Montréal réalise la jonction entre New York et Paris, dans l'imaginaire des lieux. Ainsi, dans le roman *Une si simple passion*, Montréal représenterait un lieu de croisement du fait français, par le biais d'une jeune Française, Madeleine Sainte, et de l'américanité, par le biais de l'écrivain américain du nom de Lawrence. Selon Paré, alors que Montréal renvoie à New York dans *Montréal poésie*, la ville se substitue à Paris dans *Une si simple passion*¹⁷⁶ où, lieu de rencontre des amants, elle transforme la monotonie de l'espace parisien en véritable célébration du désir. Dans les deux cas, Montréal, la ville palimpseste, s'offre de manière ironique et piégée, non pas pour elle-même mais pour rediriger le regard vers d'autres lieux. Alors que le Québec est inclus dans un récit des origines chez Saint-Pierre, puisqu'il est nommé comme lieu d'où sont partis les voyageurs et coureurs des bois, il est évacué de l'histoire de la population francophone racontée

¹⁷⁵ Paré, François, « "An American in Paris in Montréal" : la ville palimpseste de J.R. Léveillé », *University of Toronto Quarterly*, vol. 70, n°3, été 2001. Repris dans Gaboury-Diallo, Lise, Heidenrich, Rosmarin, Jean Valenti (dir.), *J.R. Léveillé par les autres*, 2005, p. 60-61.

¹⁷⁶ Le roman est une réécriture du roman français d'Annie Ernaux, *Passion simple* (1994).

par J.R. Léveillé. Dans « Les deuxièmes nations : Canayens toujours ¹⁷⁷ », le texte d'une conférence présentée en 2000 à Atlanta aux États-Unis, il se propose de définir la particularité d'une minorité francophone du Canada. Il commence par évoquer des stéréotypes qui assimileraient les Franco-Manitobains à des Québécois exilés :

Il faut dire tout d'abord que les Franco-Manitobains ne sont pas des Québécois qui ont été oubliés ou qui se sont oubliés. Il est facile, mais souvent fort inexact de parler d'une diaspora québécoise lorsqu'on fait allusion aux minorités francophones canadiennes qui sont à l'extérieur de la province du Québec [...]. Les francophones du Manitoba n'étaient pas plus Québécois que les Québécois sont Français de France ¹⁷⁸.

Contrairement à Saint-Pierre, il pense que l'exploration de l'Ouest n'a pas été faite par des Québécois mais par des Français ou par des Canadiens, c'est-à-dire par la deuxième ou troisième génération d'immigrants français établis dans la vallée du Saint-Laurent. Antérieure à l'existence du Québec, la première francophonie de l'Ouest se serait formée vers la fin du XVIII^{ème} siècle par les Métis. Les voyageurs et les coureurs des bois venus de la vallée du Saint-Laurent pour le commerce des fourrures ont pris pour femmes des Amérindiennes et certains d'entre eux ont décidé de s'installer. Leurs descendants, des Métis francophones, formaient la majorité de la population au moment où le Manitoba est entré dans la confédération canadienne. Lorsque le clergé catholique, qui avait fondé des paroisses dans la colonie de la Rivière-Rouge et commencé à évangéliser la population dès le début du XIX^{ème} siècle, a voulu contrer une vague d'immigration massive de colons ontariens, il a fait appel, certes, à des colons québécois ¹⁷⁹, mais pas seulement. D'autres francophones se sont établis au Manitoba. Des Suisses, des Belges et des Français sont venus créer

¹⁷⁷ Léveillé, J.R., « Les deuxièmes nations : Canayens toujours », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 157.

¹⁷⁸ *Idem*, p.

¹⁷⁹ Voir Lalonde, André, A.N., « L'intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n^o2, 1979, p. 163-185.

des villages¹⁸⁰. Léveillé conclut à un mythe, celui d'une diaspora québécoise qui constituerait la francophonie du Manitoba, une société beaucoup plus composite.

Pour Léveillé, le Québec représente une identité nationale, politique et culturelle relativement jeune qui est née avec la Révolution tranquille, pendant une période de laïcisation et d'urbanisation, de transformations politiques et sociales. Si le Québec, nouvelle entité à majorité francophone, a réussi par la suite à faire connaître sur la scène internationale le fait français canadien grâce à ses succès, c'est au prix d'une exclusion des autres francophonies canadiennes, qui ont été laissées à elles-mêmes, au lendemain des États généraux à Montréal en 1967¹⁸¹. Les francophones ont craint que, suite à la rupture de l'ancienne nation canadienne-française et à l'indépendance québécoise, ils perdent leurs droits linguistiques dans un Canada qui aurait choisi de se tourner vers l'unilinguisme. Aussi, la rupture entre le Québec et les francophonies a-t-elle créé un rapport de centre à périphéries noté par Léveillé :

Le nationalisme québécois donnait lieu à un problème qui ressemblait à celui que connaissent tous les provinciaux par rapport à Paris, problème identifié depuis longtemps comme celui du centre et des périphéries [...] On peut comprendre que si par le passé certains auteurs ont pu voir Montréal comme la Mecque ou comme le Paris littéraire canadien, on s'en détourne de plus en plus. Montréal demeure cependant une réalité incontournable pour le marketing¹⁸².

En 1990, Rosmarin Heidenreich s'insurge contre une marginalisation des auteurs qui aurait rendu difficile la délimitation et l'étude de la littérature au Manitoba. Même quand ils ont à leur actif une œuvre abondante et recensée comme Léveillé, ils

¹⁸⁰ Voir Allaire, Gratien, « La construction d'une culture française dans l'Ouest canadien : la diversité originale » dans Bouchard, Gérard. (dir.), *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1993, p. 343-359.

¹⁸¹ Les États généraux du Canada français : 3 assises ont lieu à Montréal entre 1966 et 1969, organisées par la Ligue d'action nationale et animées par la Fédération des Sociétés Saint-Jean Baptiste du Québec, pour consulter le peuple canadien-français sur son avenir constitutionnel.

¹⁸² Léveillé, J.R., « Les deuxièmes nations : Canayens toujours », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 157-170.

resteraient exclus des instances littéraires comme de l'accès à un large public : « [...] the production of francophone writers outside Quebec has remained more or less excluded from both the popular and the critical reception that situates a work in the broader context of either literary institution or the popular culture¹⁸³ ». Face à l'inégalité des rapports, les francophones se sont regroupés afin de constituer une masse critique capable d'entretenir un dialogue plus égalitaire. Diffusée entre 1990 et 2005, la revue *Francophonies d'Amérique* en a constitué le meilleur exemple puisqu'en favorisant les échanges, elle visait à augmenter la représentativité des francophones des minorités culturelles en Amérique du Nord. De même, le Regroupement des Éditeurs canadiens-français est fondé en 1989 à Ottawa pour permettre aux éditeurs francophones actifs à l'extérieur du Québec de se positionner plus puissamment sur la scène littéraire et à l'industrie du livre de se développer.

Comme le souligne Raoul Boudreau dans une étude sur la littérature acadienne, « si l'hégémonie culturelle du Québec en Amérique du Nord est acceptée dans les faits, elle ne l'est pas dans les représentations¹⁸⁴ ». Ayant effectué une première étude d'œuvres d'auteurs acadiens tels Antonine Maillet, France Daigle, Hégéménilde Chiasson et Jacques Savoie, il constate que la France est idéalisée comme référence culturelle et comme lieu de consécration et de reconnaissance pour l'Acadie alors que le Québec représente davantage un concurrent ou un égal qu'un idéal supérieur à atteindre. Il remarque que chez Antonine Maillet et France Daigle, « le Québec tombe dans l'indifférence et l'oubli comme s'il s'agissait d'un facteur négligeable dans la tentative pour sortir de l'anonymat¹⁸⁵ » d'une littérature consciente d'être minorisée et vis-à-vis de laquelle le Québec ne ferait que renvoyer l'image d'une autre petite littérature. On note que Benoit Doyon-Gosselin a comparé l'œuvre de Léveillé à celle

¹⁸³ Heidenreich, Rosmarin, « Recent Trends in Franco-Manitoban Fiction and Poetry », *Prairie Fire*, vol. 11, 1990, p. 54-63.

¹⁸⁴ Boudreau, Raoul, « La littérature acadienne face au Québec et à la France : une double relation centre/périphérie » dans Frédéric, Madeleine, Serge Jaumain (dir.), *Regards croisés sur l'histoire et la littérature acadiennes*, Bruxelles : Peter Lang, coll. « Études canadiennes », n°8, 2006, p. 45.

¹⁸⁵ Boudreau, Raoul, *idem*.

de Daigle dans une thèse déposée il y a peu de temps¹⁸⁶. Il semblerait que ces auteurs du Manitoba et d'Acadie aient en commun une occultation du Québec et une valorisation de la France comme culture nourricière. Raoul Boudreau explique le rapport idéalisé à la culture française, que l'on trouve chez Léveillé à travers les citations et les intertextes, par l'absence d'autonomie des cultures minoritaires qui truffent les discours sur soi de références à l'autre. Ses propos rejoignent ceux de François Paré sur le rôle culturel du palimpseste dans des formes d'écriture qui puiseraient davantage à des sources textuelles qu'expérientielles, étant donné que les contacts dans la langue seraient plus rares. Bien qu'ignorée par certains, la relation au Québec ne pourrait cependant pas être évitée puisqu'il fournirait un lectorat, des critiques et des récompenses. On mesure toute l'ambivalence de ces rapports institutionnels.

4.2.2. La relation avec le Canada

En 2003, dans *La distance habitée*¹⁸⁷, François Paré commente les stratégies de résistance et d'accommodement qui fondent et organisent les relations établies entre les acteurs des minorités culturelles et ceux de la majorité anglo-canadienne. D'un côté, les sociétés minoritaires développent des stratégies de résistance à l'assimilation en produisant un discours sur le désir de durer dans leur différence, dans leur cohésion historique et elles encadrent les espaces où évoluent les individus comme les écoles, les églises et les lieux de rencontre dans les quartiers. De l'autre, elles cherchent à aplanir leurs différences par rapport à la culture dominante et développent des stratégies d'accommodement permettant d'opposer à la domination une résistance « fusionnelle », ayant l'acceptation pour principe. Ainsi, en dépit du discours des élites politiques et culturelles, les sociétés minoritaires refuseraient d'adopter de façon trop claire des positions de résistance auxquelles elles substitueraient

¹⁸⁶ Doyon-Gosselin, Benoit, « Pour une herméneutique de l'espace : l'œuvre romanesque de J.R. Léveillé et France Daigle », thèse de doctorat, Université de Moncton, 2008, 436 p.

¹⁸⁷ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

l'acquiescement stratégique à une hégémonie jugée incontournable. Le sujet minoritaire orienterait sa vie selon des principes de mixité culturelle et linguistique qui traduiraient son désir de vivre à la frontière instable de l'identité, frontière qui est la sienne, entre deux cultures et deux langues. L'accommodement et la résistance à la société d'accueil forment les deux pôles entre lesquels l'individu évolue, et à travers lui, la société minoritaire. Même quand il emprunte à Édouard Glissant le concept d'antillanité pour décrire les types d'accommodement réalisés en Acadie, Paré pense que la survie de la minorité culturelle dépend du maintien d'une certaine capacité de résistance. Au développement de réseaux, de transversalités créatrices et de zones d'échange, offert comme un modèle anthropologique des cultures dominées par Glissant, il oppose et réaffirme la présence conjointe de « lieux acharnés de résistance et de communautés symboliques étanches dont les sociétés fondées sur une différence linguistique ne peuvent se passer sous peine de s'effriter et de disparaître¹⁸⁸ ».

Au Manitoba, Annette Saint-Pierre incarne une stratégie de résistance collective par les discours qu'elle produit sur l'identité et l'histoire des Franco-Manitobains. En 1981, lors d'un colloque sur l'identité canadienne organisé par René Dionne au Centre de recherche en civilisation canadienne-française à Ottawa¹⁸⁹, elle donne du Manitoba français l'image de l'un de ces « lieux acharnés de résistance ». Tout d'abord, elle rappelle l'impact positif qu'a eu la présence française dans l'Ouest canadien au début du XIX^e siècle. Elle évoque l'âme d'un peuple français et catholique qui a laissé des traces dans la toponymie, des portages et des rivières et le respect que les voyageurs ont réussi à inspirer aux Indiens. Elle insiste sur l'influence profonde qu'ont eu les missionnaires et les religieux venus de France et du Québec sur les destinées des premiers habitants du pays. Elle souligne l'apport appréciable des pionniers et des pionnières en matière de politique, d'éducation et d'agriculture,

¹⁸⁸ Paré, François, *idem*, p.194.

¹⁸⁹ Saint-Pierre, Annette, «Le Manitoba français» dans Dionne, René, *Quatre siècles d'identité canadienne*, actes d'un colloque tenu au Centre de recherche sur la civilisation canadienne-française à l'Université d'Ottawa, le 23 octobre 1981. Montréal : Beauchemin, 1983, p. 146-160.

se référant au journal *Le Métis*. Elle raconte le bouleversement provoqué en 1864 par la création du Parti canadien et l'arrivée d'Orangistes rejetant l'idée d'un Manitoba identique au Québec. Elle réaffirme la solidarité des Canadiens français et des Métis autour de Louis Riel, mentionne la liste des droits obtenus en 1869-1870 et leur abrogation par la suite. Elle décrit l'esprit antifrçais et anticatholique qui a régné pendant plus d'un siècle au Manitoba, provoquant plusieurs morts psychologiques et culturelles :

Quand on ne veut plus de français parce que les adversaires – ou les maîtres – sur les scènes économique, politique, scolaire, sociale, culturelle etc. sont trop nombreux et trop forts, les Franco-Manitobains doivent être d'une trempe exceptionnelle pour revendiquer « encore »¹⁹⁰.

Statistiques et dates à l'appui, elle livre les chiffres sur le taux d'assimilation des francophones, qui, en 1971, s'élèverait à plus de la moitié de la population totale¹⁹¹. Elle exprime ses inquiétudes sur l'avenir de l'un des « deux peuples fondateurs » du Canada qu'elle souhaiterait ne pas voir ressembler à celui du groupe des Métis qui serait en train de perdre son identité, malgré la longévité de ses associations. Si la lutte pour les fourrures et la lutte pour les terres sont terminées, la lutte pour les minorités francophones bat toujours son plein, conclura-t-elle avant de dresser la liste des infrastructures culturelles existantes et de présenter le CEFCO. Ainsi, les positions de résistance au Manitoba ont-elles été alimentées par un profond sentiment d'injustice suite à la perte de droits linguistiques et à l'abolition des écoles françaises qui ont conduit les francophones à une certaine clandestinité. Une deuxième marginalisation est produite par la Révolution tranquille qui cause la fragmentation de l'espace francophone en isolats linguistiques et culturels. Ces différentes minorisations auraient conduit le groupe à se réfugier dans une culture de l'isolement.

¹⁹⁰ Saint-Pierre, Annette, « Le Manitoba français », *idem*, p. 150.

¹⁹¹ La population des Franco-Manitobains s'élèverait en réalité à 50 000 ou 60 000 depuis les années 1950 alors que celle des anglophones aurait augmenté voire doubler, ce qui ferait jouer les statistiques.

Lise Gaboury-Diallo, Hubert Balcaen et Eric Annandale analysent les raisons et les formes de cet isolement dans une étude sur la production et la vie culturelles dans l'Ouest canadien¹⁹². Le repli communautaire aurait provoqué des attitudes variables selon les individus. Pour certains, il se manifeste par un désintéressement vis-à-vis de l'extérieur, ou au contraire, par un engagement militant envers la cause et la défense des droits. Assurément, Annette Saint-Pierre appartient au groupe des militants de la culture, et parmi les lutteurs, il faudra aussi compter J.R. Léveillé qui, sans être de la même génération, ni avoir produit un discours de résistance à l'assimilation, a manifesté son engagement dans l'exercice d'une production culturelle constante. D'autres choisissent de quitter la minorité culturelle pour pouvoir s'épanouir. Nombreux sont les auteurs et les artistes qui ont émigré de leur province natale. Certains l'ont fait temporairement (J. R. Léveillé au Québec) et d'autres de manière définitive, tels Paul Savoie en Ontario et Roger Auger au Québec. Enfin, un troisième groupe s'assimile à la majorité (et écrit surtout en anglais comme Marie Moser en Alberta), par accommodement pragmatique ou parce qu'il ne se reconnaît pas dans le dogmatisme d'une position de résistance qu'il rejette. Comme Paré le note, si les enjeux d'une quelconque résistance à l'assimilation étaient clairs pour les générations antérieures, cela n'est plus le cas aujourd'hui. Il se demande d'ailleurs si l'accommodement ne constitue pas la meilleure position de résistance car il conditionnerait désormais l'existence marginale des minorités. En réalité, cet accommodement s'avère quasi mutuel car il se réalise à travers des partenariats entre acteurs culturels, comme l'organisation du *Manitoba International Writers' Festival / Foyer des écrivains*.

La participation de J. R. Léveillé à un numéro spécial de la revue *Prairie Fire* paru en 1990 illustre les modalités de l'accommodement à la majorité anglophone. La

¹⁹² Gaboury-Diallo, Lise, Balcaen, Hubert et Eric Annadale, « Les francophones de l'Ouest canadien : production et vie culturelles », *Francophonies minoritaires au Canada : état des lieux*, Moncton : Éditions d'Acadie, 1999, p. 553-568.

revue d'écriture contemporaine, anglophone et trimestrielle, basée à Winnipeg, consacre pour la première fois un numéro à la littérature franco-manitobaine¹⁹³. Les éditeurs en confient la responsabilité à J. R. Léveillé et à Rosmarin Heidenreich, professeure de traduction au CUSB et commentatrice de l'œuvre de Léveillé. Elle est assistée en 1990 par Sherry Simon, professeure à l'Université Concordia de Montréal et par Lisa Désilets, coordinatrice artistique. On lit dans l'avant-propos :

The issue doesn't presume to present a retrospective of the « best » of Franco-Manitoban writing. It does offer a cross-section of what is being produced today. The work ranges from the angelic to the erotic, from children's lit to « adults only ». Some of it is work in progress. Not all of it will be everyone's taste. If it carries a message, it is that there is a prolific community of writers working in Manitoba today which needs the sort of editorial and critical feedback (and support) that a French language literary periodical could provide¹⁹⁴.

Le rapport établi ici entre francophones et anglophones est basé sur une coopération puisque la revue prête ses pages à une expression sans autre moyen ni support. Notons qu'au début des années 1990 paraissent les premiers numéros des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* et de la revue *Francophonies d'Amérique*. Pendant cette période charnière émerge un appareil critique dans l'espace francophone. La traduction en anglais rend possible la lecture des textes par les Manitobains. Selon Paré, les minorités culturelles, loin de se réduire à des rapports entre des dominants et des dominés, donneraient lieu à une interface dynamique et multiple. La traduction joue un rôle d'interface dans les rapports inter-communautaires et sa pratique constitue sans doute une stratégie de résistance « fusionnelle » efficace.

D'autre part, la position de résistance fusionnelle se manifeste dans l'usage de l'anglais, que ce soit par une écriture plurilingue ou dans l'alternance des langues. En

¹⁹³ « Franco-Manitoban writing », *Prairie fire*, vol. 11, n°1, printemps 1990, 198 p.

¹⁹⁴ Taskans, Andris, « Foreword », *Prairie fire*, vol. 11, n°1, printemps 1990, p. 5.

1994, Raymond Hébert, professeur en sciences politiques au CUSB, étudie l'identité franco-manitobaine à travers ses fondements, ses éléments et ses thèmes¹⁹⁵. Dans un paragraphe sur l'universalité, il observe que l'usage de la langue anglaise est une pratique commune chez les poètes et les chansonniers franco-manitobains. Selon lui, elle n'est pas le signe d'une assimilation comme on pourrait le croire. Au contraire, il s'agirait d'un phénomène d'assimilation en sens inverse, c'est-à-dire, « une tentative de démythification de cet "ennemi" dont on nous a parlé si souvent et qu'on a neutralisé en l'incorporant délibérément dans les œuvres¹⁹⁶ ». L'histoire des relations conflictuelles entre les peuples ressort du propos d'Hébert, ainsi que le vécu de l'accommodement des minorités dans leurs sociétés d'accueil. Annie Brisset a remarqué aussi, dans une étude sur l'image des francophones de l'Ouest dans la presse québécoise, que les journalistes insistaient sur le rapport conflictuel entre les minorités et les majorités, ce qui déformerait la réalité¹⁹⁷. Hébert généralise la relation avec le Canada dans les francophonies minoritaires :

Il s'agit aussi d'un phénomène beaucoup plus complexe touchant, au-delà de l'identité, la personnalité même des Franco-Manitobains et sans doute des autres francophones canadiens minoritaires, à savoir que l'anglais fait partie intégrante de la personnalité, ce qui a entraîné plusieurs écrivains franco-manitobains à publier des œuvres aussi bien anglaises que françaises¹⁹⁸.

Il donne l'exemple de Paul Savoie pour qui la langue et la culture anglaises sont si profondément intégrées dans sa personnalité que lui demander de les éliminer équivaudrait à le trancher physiquement en deux, de la tête jusqu'aux pieds. Le poète occupera donc une position médiane, entre la résistance et l'assimilation.

¹⁹⁵ Hébert, Raymond, « Essai sur l'identité franco-manitobaine » dans Létourneau, Jocelyn et Roger Bernard (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 73.

¹⁹⁶ *Idem*, p.

¹⁹⁷ Brisset, Annie, 1988, p. 285-302.

¹⁹⁸ Hébert, Raymond, *idem*, p. 73-74.

4.2.3. Entre le repli et l'ouverture

Dans un chapitre sur les minorités et le multiculturalisme, Paré remarque que chez les Franco-Ontariens, comme dans les autres communautés, se pose la question du choix entre le repli sur soi dans un faux sentiment de sécurité ethnique et la dispersion dans un pluralisme où semblent se dissoudre toutes les caractéristiques de la communalité. Dans « Les francophones de l'Ouest canadien : production et vie culturelles¹⁹⁹ », les auteurs introduisent leur étude en formulant une question similaire. Ils se demandent comment reconnaître la culture francophone de l'Ouest canadien et la singulariser, étant donné que la notion de culture leur apparaît problématique. Paré définit la culture comme « l'ensemble des institutions et des discours sur lesquels se tiennent en équilibre les communautés²⁰⁰ », renvoyant à un code hétéroclite. Les auteurs mettent en valeur l'hétéroclisme de leur code culturel. Admettant se différencier de leurs compatriotes par l'usage de la langue française, ils se demandent s'ils peuvent en dire autant d'une identité culturelle distincte car la culture, en perpétuel mouvement, met à défi l'homogénéité du groupe :

Ainsi les phénomènes de la mondialisation, de la communication électronique, et du métissage, par exemple, ont suscité la création de néologismes tels *transculturel* et *interculturel* et nous assistons, selon Fortin, à une « déterritorialisation » de la culture où les notions de l'*individuation* et de la *culture* subissent à leur tour les forces centripètes et centrifuges de l'appartenance. Ce glissement perpétuel entre les désirs contradictoires d'appartenir à la fois à la majorité et à la minorité se traduit souvent par une perception fragmentée qu'ont les individus de leur identité culturelle²⁰¹.

La notion de culture est ainsi mise en tension entre un pôle traditionnel où elle se définit par une histoire, une géographie précise, une langue ou un culte religieux, et

¹⁹⁹ Gaboury-Diallo, Lise, Balcaen, Hubert et Eric Annandale, « Les francophones de l'Ouest canadien : production et vie culturelles », *Francophonies minoritaires au Canada : état des lieux*, Moncton : Éditions d'Acadie, 1999, p. 553-568.

²⁰⁰ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, p. 47.

²⁰¹ Gaboury-Diallo, Lise (et al.), *idem*, p. 553.

un pôle moderne où elle est transfigurée par le pluralisme et la mise en réseau. Avant cela, en 1990, dans une étude pour le numéro spécial de *Prairie Fire*, Heidenreich relève des divergences idéologiques dans les visions de la culture :

An overview of recent French literary production in Manitoba reflects the split in cultural ideology that one might expect in a sociologically heterogeneous community whose segments are straining in different directions. While there is a consensus concerning the goal of preserving the French language and culture and existing French institutions, attitudes on issues as diverse as the Meech Lake agreement (Franco-Manitoban relations with Quebec), French immersion programmes (the increasing number of non Franco-Manitobans able to communicate in French) and cultural self-definition (accentuating the folkloric, « ethnic » element vs. manifesting an increasing presence of the government and marketplace level) vary widely²⁰².

Si ces divergences ne déterminent pas directement les productions littéraires, elles en constituent l'arrière-plan socio-culturel et fournissent des repères analytiques. Heidenreich situe la production entre deux pôles, l'un régional et folklorique et l'autre universel et avant-gardiste. Ce repérage est repris dans l'étude de 1999 de Lise Gaboury-Diallo qui départage les auteurs puisant dans une thématique ou des images s'inspirant de l'histoire, de l'identité et de la réalité particulières des francophones de l'Ouest et les auteurs traitant de sujets universels et évoluant vers de nouveaux horizons. Elle cite dans le premier cas des folkloristes tels Marcien Ferland et Guillaume Charrette qui ont fait un travail de revalorisation de textes voués à la disparition. De même, Annette Saint-Pierre est citée pour avoir publié des poèmes des auteurs métis Pierre Falcon et Louis Riel ainsi que pour avoir revalorisé des textes publiés au début du siècle tels ceux de Maurice Constantin-Weyer et de Georges Bugnet. Dans le deuxième cas, celui des auteurs s'attaquant à la nouveauté, que celle-ci soit thématique ou formelle, elle cite J. R. Léveillé dont l'œuvre reste « résolument détaché(e) de toute préoccupation ouvertement régionale ou identitaire, et est, de ce

²⁰² Heidenreich, Rosmarin, « Recent Trends in Franco-Manitoban Fiction and Poetry », *Prairie fire*, vol. 11, n°1, printemps 1990, p. 55.

fait même, indirectement contestataire²⁰³». On peut se demander dans quelle mesure la distinction entre le local et l'universel repose sur des fondements poétiques réels. En effet, le corpus des textes sur Louis Riel et les Métis transcende ces catégories à plusieurs égards, et l'universel se joue souvent dans le local, à travers des personnages et des situations exemplaires tel *L'espace de Louis Goulet* de Charrette.

4.3. L'action communautaire

4.3.1. Les modalités de l'action

Dans une étude sociologique²⁰⁴, Raymond Breton fait remarquer que le pluralisme culturel conduit à des appartenances et à des identifications multiples et changeantes. Il n'est pas réductible à une seule et même identité collective. L'appartenance au groupe est déterminée par des circonstances et se définit à travers l'ensemble des liens établis par l'individu sans qu'il y ait nécessairement identification à la communauté. Ainsi, la collectivité représente différents types de réalités symboliques et expérientielles pour les individus et peut avoir des impacts positifs ou négatifs. Breton dresse une typologie des modalités d'appartenance et d'identification au groupe. Elle est basée sur plusieurs critères comme la connaissance du français, son usage et sa transmission aux enfants, l'identification à la communauté, les liens sociaux établis, les activités de l'individu dans la vie et l'organisation du groupe. Dans cette typologie, il répertorie une relation basée sur le sentiment de l'individu de faire partie de la collectivité et d'en partager l'expérience historique. Cette modalité d'appartenance a tendance à valoriser le caractère distinct du groupe et à le différencier vis-à-vis des autres groupes :

Ce type d'identification est surtout activé par les symboles, cérémonies et rituels qui évoquent l'expérience collective du groupe ; ses héros et ses

²⁰³ Gaboury-Diallo, Lise (et al.), *idem*, p. 562.

²⁰⁴ Breton, Raymond, « Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires : essai de typologie », *Sociologie et société*, vol. 26, n°1, 1994, p. 59-69.

événements marquants ; sa place dans l'espace (la terre des ancêtres, le territoire ou le pays) ; son rôle dans l'histoire ; ses efforts de survivance et de développement ; [...] l'oppression et les malheurs dont le groupe a été victime ; les conflits avec les groupes considérés comme *significant others*²⁰⁵.

Ce type d'identification a un impact sur la vie du groupe car celui-ci est conçu à travers une identité collective qui est imposée aux autres, fondée sur un passé collectif, des institutions traditionnelles, des événements, des symboles et des rituels supposés unifier les intérêts et les croyances de tous les individus. L'école représente l'un des principaux modes de transmission de cette identité collective. Ce type d'identification s'accorde avec les fonctions exercées traditionnellement par le clergé catholique. Il est illustré dans *Sans bon sang* de Saint-Pierre par les activités du personnel religieux, en poste dans l'enseignement et le service social. Il a pour effet de différencier le groupe minoritaire vis-à-vis des autres groupes, ce qui peut avoir des effets sur la relation de l'ensemble des individus au groupe, car la différenciation du groupe par les définisseurs de l'identité collective exclut non seulement les individus de l'extérieur, mais aussi les individus qui, à l'intérieur du groupe, ne se reconnaissent pas dans les attributs culturels sélectionnés et promus pour eux.

Selon Jean Lafontant²⁰⁶, professeur de sociologie au Collège universitaire de Saint-Boniface, le discours identitaire répond à une demande des institutions et existe comme mode de représentation de la communauté. Celle-ci s'affuble de traits distinctifs entrant en compétition avec ceux d'autres minorités et qui sont destinés à promouvoir ses intérêts auprès des organismes financeurs tels les conseils des arts. En réalité, l'identité collective se construirait dans la mobilisation des ressources et dans les actions menées par le groupe bien plus que par des traits distinctifs :

²⁰⁵ Breton, Raymond, *idem*, p. 65.

²⁰⁶ Lafontant, Jean, « Interrogations d'un métèque sur la sibylline et dangereuse notion d'identité collective », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n°1, 1994, p. 47-58.

Si l'on excepte les catégories sociales instituées par le diktat d'autrui, celle des groupes plus librement constitués ne se forme pas *antérieurement* à l'action mais *par* et *pour* l'action, quelle que soit la direction de celle-ci. En d'autres termes, la formation d'un acteur collectif et, à cette occasion d'une identité (c'est-à-dire d'une sélection d'attributs à travers lesquels le groupe se reconnaît), est un seul et même processus²⁰⁷.

Lafontant met en avant la dimension pragmatique de la modalité d'appartenance au groupe et valorise le *faire* sur l'être et le paraître. Il critique la tendance à confier la construction identitaire (individuelle ou collective) au champ du symbolique, de l'esthétique et du sens, au détriment du champ de la fabrication et du faire. Il donne comme exemple le charpentier qui s'identifie tout d'abord à un savoir-faire et se sentira plus proche du charpentier d'un autre pays que d'un danseur vivant chez lui. *Le Soleil du lac qui se couche* met en scène une identité collective constituée à travers le faire et la fabrication, et illustre la dimension pragmatique de l'appartenance.

La mobilisation des capitaux individuels nécessite des infrastructures et du personnel pour encadrer la création des ressources culturelles de la communauté. Selon la typologie de Breton, l'interdépendance sociale caractérise une modalité d'appartenance où l'individu perçoit que son sort est lié à celui de la collectivité. Cette modalité présente divers degrés d'intensité, allant du plus négatif au positif, d'un sentiment d'hostilité envers la communauté à laquelle on préfère la majorité, jusqu'au militantisme et à des revendications sociopolitiques pour la transformer. Entre ces pôles, la participation est le fait d'individus « conscients que leur propre situation dépend de la situation économique ou politique de la collectivité ou de son statut social dans l'ensemble de la société²⁰⁸ » et se préoccupant de sa vitalité. Même s'il est « seul face au monde » quand il crée, Léveillé est investi d'un rôle social et participe activement à la vie et à l'épanouissement de la communauté. Sa position centrale dans un édifice littéraire en construction et la polyvalence de son activité

²⁰⁷ Lafontant, Jean, *idem*, p. 52.

²⁰⁸ Breton, Raymond, *idem*, p. 64.

dans l'industrie éditoriale et au sein du milieu universitaire, s'expliquent par l'apparition, dans les années 1970, d'une nouvelle élite culturelle. Celle-ci bénéficie des retombées de la prise en charge technique et financière des minorités francophones par l'État fédéral et du Programme des groupes minoritaires de langue officielle mis en place suite à la *Loi sur les langues officielles* de 1969. Le Secrétariat d'État met à la disposition des communautés francophones des ressources d'animation par l'intermédiaire des associations provinciales. Leurs ressources connaissent une augmentation exponentielle comparativement aux revenus versés traditionnellement par l'Église. Lafontant cite comme exemple l'évolution des revenus de la Société franco-manitobaine. L'ancienne Association d'éducation des Canadiens français du Manitoba sous l'égide du clergé disposait d'un budget allant de 5000 à 8000 dollars par an. La nouvelle Société franco-manitobaine, subventionnée par le Secrétariat d'État, comptabilise 182 000 dollars en 1972-1973, les trois quart du revenu provenant de l'État, puis entre 1981 et 1991, le montant s'élève à 645 700 dollars par an, dévolus à l'administration et à des programmes. En 1970-1971, le Secrétariat d'État verse 515 000 dollars aux groupes francophones de l'Ouest et l'augmentation constante du revenu versé conduit à un chiffre de 4,7 millions de dollars en 1981-1982²⁰⁹. On note que la Société franco-manitobaine verse des dons à Francofonds, une fondation de la communauté francophone au Manitoba, créée en 1978 et dont le mandat est d'assurer un appui financier à des projets liés à la vie communautaire. Francofonds finance l'édition, tels les conseils des arts fédéraux et provinciaux. La fonction de directeur littéraire exercée par J.R. Léveillé aux Éditions du Blé à partir de 1984, rend compte d'une professionnalisation de l'action culturelle. Elle se trouve pérennisée à travers l'industrialisation des biens. Le passage du mécénat religieux au mécénat d'État change les critères d'évaluation des œuvres. Dans la préface à *Les Éditions du Blé, 25 ans d'édition*, Léveillé se félicite qu'aux Éditions du Blé, les œuvres sont « jugées uniquement sur leur mérite littéraire et/ou

²⁰⁹ Lafontant, Jean, *idem*, p. 54.

historique, sans avoir à défendre des critères traditionnels ou à se soumettre à des valeurs institutionnelles, qu'elles soient politiques ou religieuses²¹⁰ ». Les Éditions du Blé et les Éditions des Plaines occupent des positions divergentes dans le champ, polarisées entre une production régionale et traditionnelle et une production universelle et moderne :

This divergence is pronounced enough that it has been implicitly acknowledged by one of the two local French publishing houses, les Éditions du Blé, which has created a separate collection in which it publishes its more experimental writers (La Collection Rouge)²¹¹.

Ces éditeurs auxquels s'ajoutent les éphémères Éditions du Bois Brûlés (1976-1980) ont façonné le paysage littéraire de l'Ouest à travers des lignes éditoriales distinctes.

4.3.2. Les pratiques éditoriales

Les maisons d'édition jouent un rôle important dans la production de ressources éducatives et contribuent à définir et à diffuser les contenus culturels en milieu minoritaire. Parmi ces contenus, l'histoire de Louis Riel et des Métis occupe une place centrale dans l'enseignement dispensé en école et en université. La *Bibliographie sur Louis Riel et le peuple métis* (2009)²¹² éditée par le Bureau de l'éducation française répertorie les livres publiés au Manitoba et à l'extérieur. Aux Éditions des Plaines, Huguette Le Gall, directrice et copropriétaire, rend hommage au courage d'Annette Saint-Pierre, la fondatrice qui a crû à l'écriture dans l'Ouest²¹³. Sur cette terre de passage, où le désir d'écrire des francophones demeure puissant, les éditeurs jouent un rôle moteur pour encourager les auteurs à écrire en français. De

²¹⁰ Léveillé, J.R., *Les Éditions du Blé, 25 ans d'édition*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1999, p. 14.

²¹¹ Heidenreich, Rosmarin, « Recent Trends in Franco-Manitoban Fiction and Poetry », *Prairie fire*, vol. 11, n°1, printemps 1990, p. 55.

²¹² Éducation, Citoyenneté et Jeunesse du Manitoba, Bureau de l'éducation française, Direction des ressources éducatives, *Louis Riel et le peuple métis : bibliographie*, mars 2009.

²¹³ Entretien d'Estelle Cambe avec Huguette Le Gall, le 10 mai 2011 aux Éditions des Plaines.

plus, le gouvernement canadien soutiendrait l'édition d'œuvres traduites. On assiste à la multiplication des traductions en français d'œuvres écrites en anglais. Les Éditions des Plaines ont par exemple lancé la carrière de David Bouchard, un auteur fransaskois installé en Colombie-Britannique. Commercialisant la culture métisse auprès du public, il a écrit ses premières œuvres en anglais et elles ont été traduites en français. *Si tu n'es pas de la prairie*²¹⁴ (2007) s'est vendu à 500 000 exemplaires en anglais et en français à 1000 ou 2000 exemplaires tout au plus. Ainsi, l'écriture en français semble être devenue une activité secondaire, l'activité la plus rémunératrice étant de traduire des œuvres pour les jeunes et d'offrir un matériel scolaire d'appoint. Selon Anne Molgat, l'actuelle directrice des Éditions du Blé, publier en français au Manitoba est un geste politique²¹⁵. Le lancement des œuvres s'accompagnerait d'activités communautaires où il est nécessaire de convaincre le public qu'il a le droit à une littérature écrite pour la communauté et qui est de qualité. Le regroupement des Éditeurs canadiens-français, crée en 1989, permet à l'éditeur de négocier des ententes avec les diffuseurs et d'acheter des publicités collectives. En 2006, la publication des *Mémoires de Gabriel Dumont*²¹⁶, le chef d'origine métisse, dans une édition bilingue, aurait permis de rejoindre un public anglophone. Le partenariat institutionnel avec les anglophones s'exercerait également à travers les prix littéraires et artistiques remis par l'*Association of Manitoba Book Publishers* ainsi que la *Manitoba Writers Guild*.

4.3.3. Le Collège universitaire

L'édition et l'enseignement se trouvent liés par des lieux physiques et institutionnels, essentiellement par le Collège universitaire de Saint-Boniface. En 1993, dans une communication lors d'un colloque sur la production culturelle en

²¹⁴ Bouchard, David (texte) et Henri Ripplinger (illustrations), *Si tu n'es pas de la prairie*, traduction et adaptation de Claire Jolibon et David Bouchard, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 2007, 28 p.

²¹⁵ Entretien d'Estelle Cambe avec Anne Molgat, le 9 mai 2011 aux Éditions du Blé.

²¹⁶ Combet, Denis, *Gabriel Dumont : mémoires*, traduit par Lise Gaboury-Diallo, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2006, 223 p.

milieu minoritaire, Léveillé souligne le rôle névralgique que doit jouer le Collège où se croisent les cultures universitaire et artistique, régionale et internationale :

Le Collège doit pratiquer le va-et-vient entre sa tâche « universitaire » : le développement de l'esprit étudiant vers la diversité, l'universel, le cosmopolite d'une part ; et d'autre part, sa situation « régionale » : l'étude (critique, étalage, recensement, accumulation) de la spécificité culturelle franco-manitobaine²¹⁷.

Dans ce centre institutionnel où se croisent les acteurs du champ (enseignants, éditeurs, auteurs), les instances éditoriales, critiques (CEFCO, *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*) et éducatives (le Collège devenu Université en 2011), ont lieu des transferts de savoirs entre l'édition, l'enseignement, la critique et la création. Il serait nécessaire d'approfondir l'étude de cette « transculture » et des savoirs élaborés. Celle-ci s'incarne dans la pluridisciplinarité des institutions et de leurs acteurs et relève autant des circonstances que d'une éthique faite de partenariats. Elle a des incidences sur les codes et les fonctions des productions culturelles et artistiques et sur les frontières du champ littéraire qui cohabite avec d'autres champs. La figure du Métis ressurgit dans le fonctionnement institutionnel de cette université. On constate une mouvance des frontières du champ en raison de sa pluridisciplinarité. Celle-ci s'exerce, comme on l'a vu, au niveau de la production culturelle par le mélange des arts, de la poésie et du théâtre, du texte et de l'image. Elle s'exerce également au niveau de la réception, par le mélange de la critique littéraire, de la sociologie, de l'histoire, de la linguistique et de l'éducation dans les numéros des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* et les colloques du CEFCO. Elle s'exerce enfin par des alliances interinstitutionnelles comme l'Alliance de Recherche Universités-Communautés, un programme de recherche-action mis sur pied en 2007, où l'on examine le théâtre joué par les francophones de l'Ouest parmi d'autres sujets.

²¹⁷ Léveillé, J.R., « Le rôle du Collège universitaire de Saint-Boniface dans la production culturelle en milieu minoritaire », dans Fauchon, André (dir.) *La production culturelle en milieu minoritaire*, actes du treizième colloque du CEFCO, 14-16 octobre 1993, Saint-Boniface : Presses universitaires de Saint-Boniface, 1994. Repris dans Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, 2005, p. 73-81.

4.4. Les délimitations du champ

4.4.1. Les dénominations plurielles

On a beaucoup commenté les dénominations des littératures en Amérique du Nord et ceci à juste titre, car elles s'accompagnent de particularismes qui peuvent gêner leur reconnaissance et émergence dans le paysage international. Tout d'abord, la littérature passe du singulier au pluriel à mesure qu'elle se divise et se disperse en entités géographiques et culturelles distinctes les unes des autres. Depuis les années 1970, les « francophones hors Québec » se sont subdivisés en Acadiens, Franco-Manitobains, Franco-Albertains, Franco-Colombiens, Fransaskois etc. La forme négative et exclusive de francophones hors Québec a cédé la place à des appellatifs plus affirmatifs et au demeurant, plus particularisants, car provinciaux. En 1994, Eric Waddell reconnaît que cette diversité est étourdissante²¹⁸. Le géographe l'explique par les accommodements qui ont résulté des migrations et du rapport de pouvoir instauré par les Canadiens anglais formant la société d'accueil. Si on l'illustre par un exemple, les Franco-Manitobains portent dans leur nom la marque lexicale de leur accommodement à l'anglophonie dominante au Manitoba. Autrement dit, ils portent la marque d'une distinction effectuée par les Canadiens anglais qui, vu leur position, n'auraient pas eu besoin, eux, de se nommer²¹⁹. C'est pourquoi appeler « franco-manitobaine » une littérature interroge le rapport de pouvoir instauré par le groupe anglophone et la coexistence des communautés, sachant que la dénomination « ethnique » se fait à sens unique. La particularisation ne s'effectue pas uniquement entre les provinces, mais, à l'intérieur d'une même province, entre des groupes de langue différente. Toujours est-il que ces dénominations manifestent une

²¹⁸ Waddell, Eric, « Un continent-Québec et une poussière d'îles. Asymétrie et éclatement au sein de la francophonie nord-américaine » dans Poirier, Claude (dir.), *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*, 1994, p. 203-225.

²¹⁹ Voir à ce sujet Lafontant, Jean, « Adieu ethnicité, bonjour minorités », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 4, n°2, 1992, p. 219-242.

régionalisation de la littérature qui correspondrait à une phase dans le développement de la production culturelle. En 1981, René Dionne accueille favorablement le mouvement de régionalisation, lors du premier colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest²²⁰. Selon le professeur de lettres canadiennes-françaises de l'Université d'Ottawa, les études régionales sont à la mode depuis une dizaine d'années et rassemblent les historiens, les géographes et les sociologues de la francophonie, la grande collectivité elle-même se trouvant des articulations et des fondements nouveaux, plus ou moins groupusculaires et différenciés, relevant d'un environnement qui influence les personnes et marque leur appartenance à des groupes spécifiques. Il croit en la valeur des études régionales comme force de conscientisation salutaire dans une société et comme moyen d'investigation scientifique. Retraçant l'émergence de la littérature québécoise, devenue nationale après avoir été telle une province de la littérature française, il rappelle qu'elle a coïncidé avec le développement des identités collectives en d'autres régions du monde. Puis le mouvement de régionalisation a touché le Québec et a conduit à l'inventaire du patrimoine littéraire dans les différentes régions du territoire. Dionne étend le panorama aux littératures régionales à l'extérieur du Québec et présente les littératures acadienne, franco-ontarienne et franco-manitobaine, répertoriant pour chacune d'elle les ressources humaines et matérielles, les ouvrages de référence élaborés et les premiers cours ouverts dans les universités. En 1981, l'existence de la littérature franco-manitobaine est encore bien fragile, si l'on considère que le *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien* n'a pas encore été publié. Ajoutons qu'en 1993, Dionne dresse à nouveau un bilan des études régionales²²¹ mais cette fois, il substitue à la dénomination de « littérature franco-manitobaine » celle de « littérature de l'Ouest canadien » élargissant ainsi la zone géographique, à l'inclusion des autres.

²²⁰ Dionne, René, « C'est le temps de la littérature régionale », dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes de colloque, 1981, p. 11-18.

²²¹ Dionne, René, *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury (Ontario) : Prise de parole, 1993, 87 p.

4.4.2. La diaspora nord-américaine

Les conditions d'existence d'une littérature franco-manitobaine et, par extension, de l'Ouest canadien, dépendent en réalité d'une situation géographique et historique spécifique à l'espace francophone sur le continent nord-américain. Cette situation est décrite par les géographes tel Waddell qui ont cartographié l'Amérique française et en ont étudié le processus de diffusion géohistorique²²². Ils identifient trois foyers américains, chacun ayant donné naissance à une diaspora continentale : le Québec (1608), l'Acadie (1604) et la Louisiane (1682). S'y ajoutent les collectivités de Métis et d'Haïtiens dont l'apport est appréciable mais qui ont été oubliées dans l'histoire et le rassemblement de la grande famille.

Pour comprendre un univers francophone à la fois enraciné en sol américain et en perpétuel mouvement, Waddell présente le Québec comme une plaque tournante. Il constitue le seul État massivement et juridiquement francophone du continent. L'Ontario français, la Nouvelle-Angleterre et l'Acadie fournissent des contreforts bilingues, prolongeant son influence démographique, culturelle et économique. La Louisiane et l'Ouest canadien occupent des zones de métissage situées aux limites de la diaspora continentale et, plus loin, Haïti forme un second foyer francophone. Située à la périphérie de la francophonie nord-américaine, Haïti contribuerait, à travers sa diaspora, à l'avenir de l'espace francophone par le métissage de la langue, de la culture et des peuples, rapprochant les Amériques créole et française.

Les géographes ont substitué à l'Amérique française « la Franco-Amérique », qui donne la mesure de la dispersion des francophones sur tout le territoire américain. Les foyers et les diasporas de la Franco-Amérique formeraient ainsi un archipel d'îles au

²²² Louder, Dean, Trépanier, Cécyle et Eric Waddell, « La francophonie nord-américaine. Mise en place et processus de diffusion géohistorique », dans Poirier, Claude (dir.), *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*, actes de colloque organisé par le CEFAN à Québec, du 1^{er} au 3 mai 1991, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 185-202.

centre duquel se trouverait la grosse île du Québec entourée d'une poussière d'îlots essaimés aux quatre vents.

En 2003, François Paré réutilise le concept géohistorique de diaspora et l'image de l'archipel dans sa réflexion sur le destin des minorités culturelles francophones. À travers la métaphore de l'archipel, il reconnaît l'apport des géographes à une nouvelle pensée de l'Amérique, créatrice de rapports entre ce qui était disjoint. L'histoire des collectivités francophones de l'ensemble du continent serait ainsi faite de solidarités anciennes liées à l'expérience coloniale et à la marginalisation continentale et de périodes d'indifférence chronique entre les collectivités :

Cet archipel aura aussi une dimension diasporale, où reviendra s'inscrire la notion d'itinérance. Car autant ces cultures francophones/créolophones de l'Amérique partagent un héritage commun et l'usage d'une langue, autant elles sont soumises à de puissantes dérives qui les éloignent irrémédiablement les unes des autres. Elles entretiennent, chacune à leur manière, des rapports d'ambiguïté profonde à l'égard de la France hégémonique et d'un Québec lui-même porteur d'une ascendance trouble. Et partout, du Québec aux Antilles, s'élaborent des formes plus ou moins avancées de créolisation et de métissage. Les représentations de l'archipel autorisent un regard horizontal sur les francophonies d'Amérique et sur les lieux de contacts interculturels, où s'opèrent, souvent à notre insu, d'incessants accommodements²²³.

Paré reprend le concept de diaspora comme un modèle anthropologique quasi universel permettant d'expliquer d'une part, le déracinement qui caractérise les sociétés postmodernes et d'autre part, la formation des communautés minoritaires. La référence diasporale, détachée de l'usage originel pour des peuples particuliers, réactive l'histoire oubliée de communautés marginalisées et devenues invisibles. Les minorités culturelles feraient l'expérience de conditions diasporales à travers un ensemble de facteurs déterminant leur existence et leur identité : « le rapport problématique à l'espace, l'exclusion ou la marginalisation, l'interpénétration des

²²³ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, p. 187.

codes symboliques, la pluralité des allégeances identitaires et la méfiance à l'égard des structures et des hiérarchies²²⁴». La littérature produite par les minorités de l'Ouest canadien est traversée, nous l'avons vu à plusieurs reprises, par ces questions qui s'intensifient en se rapprochant des extrêmes, c'est-à-dire des zones de métissage.

Au processus de diffusion géohistorique de la francophonie en Amérique du Nord correspond une structure institutionnelle qui se superpose au modèle diasporal. C'est ce qui ressort de l'étude de Benoit Doyon-Gosselin sur les relations entre les littératures francophones du Canada²²⁵. Le Québec, la plaque tournante, occupe une position dominante dans l'institution littéraire en Amérique du Nord. Doyon-Gosselin démontre que Montréal agit comme le centre du système littéraire et que les littératures acadienne, franco-ontarienne et de l'Ouest canadien gravitent autour. Par exemple, les auteurs ont tous recours à des stratégies de différenciation ou d'assimilation et sont influencés dans leur choix du lieu d'écriture ou d'édition. D'autre part, Doyon-Gosselin démontre que les littératures de la périphérie, c'est-à-dire, des contreforts bilingues et des zones de métissage, vivent dans l'indépendance que leur confèrent les infrastructures qu'elles ont créées, les maisons d'édition et le Regroupement des éditeurs canadiens français, les associations d'écrivains et les cours de littérature dans les universités régionales. Leur indépendance reste relative car le lectorat serait surtout présent au Québec. Enfin, Doyon-Gosselin se pose la question d'une possible interdépendance entre ces littératures et l'institution québécoise, suggérant une ouverture plus grande dans un système qui se serait cloisonné en oubliant sa configuration diasporale. Celle-ci repose en effet sur des mouvements allant dans toutes les directions, c'est-à-dire du foyer historique à la

²²⁴ Paré, François, *idem*, p. 68.

²²⁵ Doyon-Gosselin, Benoit, « (In)(ter)dépendance des littératures francophones du Canada », *Quebec Studies*, vol. 49, spring/summer 2010, p. 47-57.

diaspora et de la diaspora au foyer historique. C'est d'ailleurs à travers ces mouvements que se produisent les métissages tel celui provoqué par la diaspora haïtienne au Québec, selon ces mêmes géographes. Rappelant la position dominante et centrale du Québec dans la francophonie, Doyon-Gosselin le voit agir comme chef de file et comme point de rencontre entre des littératures moins importantes au plan quantitatif mais valables et uniques en Amérique car les littératures francophones du Canada enrichiraient le patrimoine culturel de la Franco-Amérique toute entière.

4.4.3. L'espace de la francophonie

En 1999, Jean-Marie Grassin caractérise la Francophonie comme un espace où émergent de nouvelles identités et où se font entendre de nouvelles voix²²⁶. Selon lui, les années 1970 marquent une réelle rupture avec le passé (colonial). Les littératures en émergence prennent le nom de littératures négro-africaines puis littératures du tiers-monde, littératures des minorités, régionales, postcoloniales... Il se démarque de la pensée systémique d'un Pierre Halen pour qui les rapports institutionnels paraissent se réduire à la domination exercée par le centre culturel, que celui-ci soit français ou québécois lorsqu'il se situe en Amérique du Nord. Grassin admet que la France semble occuper le centre linguistique et culturel de l'espace francophone mais il constate que ce centre se décentre de plus en plus. Loin de constituer l'unique référence et le seul modèle des nouvelles formes d'art, d'expression et de communication, il serait au contraire soumis à leurs influences. On assiste « à l'intrusion d'une altérité sans cesse renouvelée déconcertant les systèmes établis, à la déconstruction des hégémonies intellectuelles, politiques, idéologiques, à l'affirmation des différences, à la construction d'identités plurielles²²⁷ ». Pendant la deuxième moitié de vingtième siècle, les chercheurs, historiens et critiques, ont été

²²⁶ Grassin, Jean-Marie, « L'émergence des identités francophones : le problème théorique et méthodologique », dans Albert, Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris : Karthala, 1999, p. 301-314.

²²⁷ Grassin, Jean-Marie, *idem*, p. 301-302.

conduits à inventer des terminologies appropriées et à produire un métadiscours de la Francophonie, une poétique de la postmodernité. En Amérique du Nord, les géographes et le critique François Paré en ont donné l'exemple, à travers l'utilisation des métaphores de l'archipel et de la diaspora et le développement des notions de Franco-Amérique et de cultures de l'itinérance. Grassin postule que les nouvelles littératures francophones expriment des identités en émergence. Celles-ci produiraient l'éclatement des modèles centralisateurs et provoqueraient un décentrement de l'espace linguistique du français, le rendant hétérogène et contradictoire, sa problématique étant déplacée vers la périphérie. Les écrivains francophones modifieraient la conception de la littérature française, lui donnant un autre visage.

Une poétique de l'hétérogénéité ressort certainement du texte de J.R. Léveillé, « Made in Manitoba²²⁸ », paru en 2006 dans un collectif sur l'apport des écrivains francophones à la langue française. Il y présente la littérature franco-manitobaine par son histoire, celle d'une francophonie plurielle, et par sa géographie, celle d'un contexte nord-américain qui la rapproche des autres littératures du continent. Puis il en dégage une spécificité qui la différencie du Québec, sa relation avec la langue anglaise dominante et l'usage conséquent de l'anglais dans les textes. Il cite l'œuvre de Paul Savoie, le théâtre de Roger Auger et de Marc Prescott, la poésie de Charles Leblanc et de Louise Fiset, reprenant plusieurs études critiques. La mixité linguistique et l'écriture bilingue pratiqués par ces auteurs introduisent de l'hétérogénéité dans le système. En modifiant la relation à la langue, ils mettent en cause le lien unilatéral langue-littérature-nation de l'héritage français et questionnent les conceptions de la littérature et de la culture, de leurs fonctions et de leurs codes.

²²⁸ Léveillé, J.R., « Made in Manitoba » dans *Cette langue qu'on appelle le français : L'apport des écrivains francophones à la langue française*, Paris : Babel/Maison des cultures du monde, 2006, coll. « Internationale de l'imaginaire », nouvelle série, n°21, p. 241-252.

En 2010, Dominique Combe réserve un chapitre des *Littératures francophones*²²⁹ aux francophonies plurilingues. Admettant que la plupart des écrivains de l'espace francophone ont à leur actif plusieurs langues, maîtrisées à des degrés divers, il constate que peu d'entre eux écrivent dans deux ou plusieurs langues et que les conditions de possibilité d'un authentique bilinguisme sont rares. Seul un faible nombre d'écrivains serait capable d'alterner les langues (citons Paul Savoie). Selon Combe, l'usage alterné ou croisé de plusieurs langues d'écriture apparaît dans des contextes très spécifiques, comme dans les littératures franco-ontarienne et franco-manitobaine où la francophonie est tellement mêlée à l'anglophonie dominante que les écrivains glissent facilement d'une langue à l'autre sans pour autant éprouver un sentiment d'aliénation. Il cite la poésie de Charles Leblanc comme le cas extrême d'un bilinguisme pratiqué avec tellement de fluidité que le lecteur averti ne se rend pas compte du glissement d'une langue à l'autre selon des combinaisons multiples.

4.5. Conclusion

L'étude de la polarisation du champ entre des tendances contraires, de conservation et d'innovation, a permis de mieux saisir les représentations de l'institution littéraire à l'origine des discours légitimant une existence fragile. En réalité, ces discours convergent dans le projet d'autonomisation qu'ils supportent. L'autonomisation est réalisée à travers l'écriture et la transmission de codes, historiques et poétiques, et à travers un processus de reconnaissance multipartite. L'édition et l'enseignement jouent un rôle prépondérant dans l'autonomisation. Les acteurs ont conjugué leurs efforts pour produire un large éventail de ressources littéraires, allant de l'érudition à la pédagogie, comme l'illustre la bibliographie de Louis Riel et du peuple métis diffusée dans les commissions scolaires régionales.

²²⁹ Combe, Dominique, « Les francophonies plurilingues », *Les littératures francophones : questions, débats, polémiques*, Paris : PUF, coll. « Licence », 2010, p. 81-123.

L'histoire de l'homme politique et du poète franco-métis remplit une fonction identitaire qui fait l'unanimité malgré l'adhésion à une cause présumée perdue.

Pourtant, les acteurs divergent dans leurs représentations de l'institution littéraire franco-canadienne, et à travers elle de la communauté à laquelle ils appartiennent. D'un côté, la dramatisation de l'épisode de Riel et de l'infériorisation des Métis, alimente un discours identitaire basé sur une victimisation qui semble peu en adéquation avec la fierté proclamée et légendaire des Métis de l'Ouest²³⁰. Ce discours identitaire, avatar des anciennes structures cléricales et élitistes, semble rester éloigné de la vie sociale à l'intérieur de groupes francophones en constante mutation en raison de mouvements migratoires qui les composent et renouvellent. Incarnant la tendance conservatrice, le discours identitaire assure une fonction de survie, à travers une codification où l'unilinguisme domine et unifie les groupes. Il demeure ambivalent car il repose sur une alliance symbolique entre les Franco-Canadiens et les Métis qui ont revendiqué leur caractère culturellement distinct et pour qui la langue française et la foi catholique ne sont plus des critères unifiants.

D'un autre côté, la dédramatisation de l'histoire de Riel et des Métis accompagne la production de codes poétiques orientés par des recherches formelles et universelles. Se percevant dans un rapport de périphérie à centre par rapport au Québec, c'est-à-dire au foyer historique de la diaspora francophone en Amérique du Nord, les auteurs ont recours à diverses stratégies de différenciation et d'assimilation. L'assimilation s'observe dans la similitude des parcours historiques et littéraires, les Franco-Manitobains ayant mené eux aussi leur petite « Révolution tranquille », en produisant des œuvres dans un contexte d'invention de la modernité culturelle. La différenciation est constituée par la spécificité du rapport à la langue anglaise dominante et par l'usage de l'anglais dans des œuvres authentiquement bilingues, que ce soit en alternant le français et l'anglais comme le fait Paul Savoie, ou bien en

²³⁰ On trouve l'expression de cette fierté dans la poésie de Riel ou dans l'esquisse d'Alexandre Taché.

glissant dans un même texte d'une langue à l'autre, comme Charles Leblanc. Le bilinguisme de l'écriture littéraire apparaît en même temps que la modernité culturelle à laquelle il est associé. Il est porteur d'une nouvelle conception de la littérature, déjà mise en question par l'interdisciplinarité généralisée des formes d'art, d'expression et de communication et par une idée de la culture englobante.

On voit ressurgir dans les spécificités mêmes de ces littératures francophones en Amérique du Nord, la figure archétypale et mythique du Métis. L'histoire de Louis Riel et de sa tentative d'instituer un bilinguisme véritable c'est-à-dire basé sur une égalité juridique entre anglophones et francophones, semble être sans cesse réactivée par les écritures des poètes de l'hétérogénéité. Se pourrait-il qu'elle ait été si bien oubliée qu'elle s'écrive encore sans se dire ? Elle fait partie d'une mémoire collective fragmentée sur tout le continent, qui se réveille et s'exprime par endroits et sommeille et se tait en d'autres lieux, selon le degré d'assimilation des Métis aux Canadiens. Les multiples allégeances identitaires du sujet minoritaire se confondent avec la figure du Métis évoluant dans un univers multipolarisé entre les cultures européenne et héritée, américaine et inventée, autochtone et délaissée. La littérature franco-manitobaine et par extension, de l'Ouest canadien, a pour fonction de révéler, par ses conditions extrêmes d'existence, les enjeux d'une patrimonialisation et d'une réécriture moderne de l'héritage métis et autochtone. Elle est exemplaire d'une problématique culturelle et identitaire qui ne concerne pas seulement l'Ouest canadien mais le pays en entier.

DEUXIÈME PARTIE

LA QUESTION MÉTISSE ET SES REPRÉSENTATIONS :

ÉTUDE DES RELATIONS DU CHAMP

CHAPITRE PREMIER

SUR L'AXE MANITOBA-QUÉBEC :

GABRIELLE ROY, ROGER AUGER

1.1. Introduction

Comme Roger Auger (1949-), Gabrielle Roy (1909-1984) fait partie des écrivains émigrés de la francophonie, à ceci près qu'un écart générationnel sépare le dramaturge de la romancière. Après avoir créé *Je m'en vais à Régina* au Cercle Molière en 1975, Auger décide de partir vivre à Québec à la fin des années 1970, c'est-à-dire au moment où s'établissent les infrastructures culturelles de l'Ouest. Le dramaturge est considéré a posteriori comme le fondateur d'un théâtre moderne car il rompt avec le répertoire classique traditionnel en introduisant un langage populaire. Lorsque Gabrielle Roy quitte le Manitoba en 1939 pour un séjour en Europe, de telles infrastructures n'existent pas, ni ne sont en émergence. Le choix de s'exiler et de vivre au Québec est nécessaire au développement de sa carrière littéraire. Elle acquiert une renommée internationale à la parution de son premier roman et, malgré l'éloignement, devient une figure de proue de la francophonie de l'Ouest canadien. Comment l'exil au Québec a-t-il pu encourager dans le cas de Roy, la naissance d'une carrière, et dans celui d'Auger, a-t-il pu y mettre fin ? On étudiera la situation de Roy dans un champ littéraire émergent au Québec puis sa contribution à la formation de l'institution littéraire au Manitoba. On se demandera ce que disent les parcours des auteurs sur les conditions de production et de réception dans ces lieux.

1.2. Exil et statut dans le champ québécois

1.2.1. Les débuts d'une carrière littéraire

Gabrielle Roy (1909-1983) fait partie des écrivains issus des milieux minoritaires francophones et qui ont immigré au Québec pour y faire carrière. Dans une interview donnée à Rex Desmarais pour le *Bulletin des agriculteurs* (1947), Gabrielle Roy décrit la situation particulière dans laquelle elle se trouvait, elle et d'autres Franco-Manitobains, dans les années 1930²³¹. L'enseignement et le théâtre leur ouvraient des horizons sur la culture et sur la littérature. Mais ils se rendaient compte que la pauvreté des milieux culturels de l'Ouest canadien rendait difficile le développement de leurs potentiels intellectuel, littéraire et artistique. Le besoin de quitter Saint-Boniface l'a taraudée depuis les années de jeunesse et elle a pris conscience dès son enfance des conditions de vie difficiles réservées à sa mère et à la minorité francophone à laquelle elle appartenait et qu'elle a qualifiée dans son autobiographie, *La détresse et l'enchantement* (1984), de « pauvre peuple possédé²³² ». A l'âge adulte, le séjour en Europe a pris le sens d'une échappatoire et d'un tremplin vers l'avenir. Il a aussi scellé son destin et constitué un événement décisif comme le constate François Ricard, analysant les voies de l'écriture :

Dans la vie de Gabrielle Roy, c'est à n'en pas douter aux environs de 1937-1940 qu'il faudrait situer un tel tournant, c'est-à-dire à l'époque où, d'une part elle quitte son Manitoba natal et, d'autre part, décide de se consacrer à l'écriture, deux événements qui sont les aspects distincts d'une même transformation profonde par laquelle le passé est comme entièrement réévalué et l'avenir dessiné déjà, au moins dans ses grandes orientations. L'important est ici le lien circonstanciel entre l'écriture et la rupture : vue de loin, la

²³¹ Desmarais, Rex, « Gabrielle Roy vous parle d'elle-même et de son roman », *Le Bulletin des agriculteurs*, 1947. Repris dans Ricard, François (et al.), *Rencontres et entretiens avec Gabrielle Roy, 1946-1979*, Montréal : Boréal, « Les Cahiers Gabrielle Roy », 2005, p. 37-67.

²³² Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, Montréal : Boréal, 1984, p. 243.

Gabrielle Roy de l'époque semble bel et bien, dans le même mouvement, abandonner le Manitoba et se mettre à écrire²³³.

Le départ de Gabrielle Roy du Manitoba s'avèrera définitif puisqu'elle n'y revient pas à son retour au Canada en 1939. Alors que l'Europe entre en guerre, elle choisit de s'installer et de vivre à Montréal, dans une métropole propice à son épanouissement. Dans *La détresse et l'enchantement*, elle analyse son état d'esprit au moment de faire ce choix et les raisons qui la poussent à un exil volontaire :

Ici je n'avais ni soutien, ni certitude d'emploi même le plus modeste, ni même une main amie pour se tendre vers moi à l'occasion. Mais saurais-je, maintenant que je connaissais mieux, vivre dans cet air français raréfié du Manitoba, dans son air raréfié tout court ? Car si c'était déjà une sorte de malheur d'être né au Québec, de souche française, combien plus ce l'était, je le voyais maintenant, en dehors du Québec, dans nos petites colonies de l'Ouest canadien ! Ici du moins, en marchant, toute solitaire comme je l'étais, j'avais sans cesse à droite et à gauche recueilli le son de voix parlant français avec un accent qui m'avait peut-être paru un peu lourd après celui de Paris, mais c'étaient paroles, c'étaient expressions des miens, de ma mère, de ma grand-mère, et je m'en sentais réconfortée²³⁴.

À Montréal, Gabrielle Roy entrevoit une carrière possible dans le journalisme et la littérature et souhaite à tout prix rester dans le grand centre culturel du pays. Elle collabore à l'hebdomadaire *Le Jour*, fondé en 1937 par Jean-Charles Harvey, l'un des rares journaux canadiens-français à diffuser des idées modernes et libérales. Elle vend aussi ses textes (nouvelles, billets historiques, souvenirs de voyages) à *La Revue moderne* (31 000 exemplaires en 1940), orientée vers la nouvelle littérature. Les écrivains-journalistes bénéficient de revenus leur permettant de voyager et de participer à la vie intellectuelle, sociale et politique. La série de reportages que Roy réalise pour le *Bulletin des agriculteurs* entre 1940 et 1945 lui fournit une source de

²³³ Ricard, François, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec : Nota Bene, coll. « Visées critiques », 2001, p. 26.

²³⁴ Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, Montréal : Boréal, 1984, p. 502.

revenus suffisante pour écrire son premier roman, *Bonheur d'occasion* (1945). La carrière littéraire de Roy commence véritablement avec la publication de ce roman. Les années de journalisme ont sans doute joué un rôle dans l'apprentissage du métier. En 1940, elle réalise pour *Le Bulletin des agriculteurs* une première série de reportages sur Montréal (« Tout Montréal »), ce qui constitue un sujet inédit à l'époque. Puis elle réalise une série sur le Nord-Ouest québécois, « Ici, l'Abitibi » parue entre novembre 1941 et mai 1942. Une troisième série sur les « Peuples du Canada », entre novembre 1942 et mai 1943, décrit la vie des différents groupes de migrants établis dans l'Ouest canadien. Enfin, une quatrième série sur le Québec (« Horizons du Québec »), rassemble 12 articles publiés entre janvier 1944 et mai 1945. Selon François Ricard, ces reportages figurent parmi les premières productions d'un authentique écrivain. Le reportage lui permet de se « reconvertir à la réalité tout en améliorant son art et en raffermissant sa vision du monde ²³⁵ ». Le premier roman, *Bonheur d'occasion* (1945), s'appuie sur une étude minutieuse de la vie dans un quartier populaire de Montréal, et requiert des qualités d'écriture acquises à travers le journalisme. Selon Guy Sylvestre, ce roman est « comme un grand reportage sur un quartier pauvre ; mais c'est un reportage si vivant, si humain, si objectif, qu'il est simultanément un de nos plus grands romans ²³⁶ ».

Avec *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy est propulsée dans le cercle des grands écrivains de sa génération. C'est la première fois qu'un roman canadien connaît un tels succès à l'étranger et accède d'emblée à une renommée internationale. *Bonheur d'occasion* est traduit en anglais par Hannah Josephson, sous le titre de *The Tin Flute*, et paraît à New York, tiré à 700 000 exemplaires. Il est choisi comme livre du mois par la Literary Guild of America en mai 1947. Les journaux annoncent qu'une compagnie de cinéma d'Hollywood a acheté les droits de reproduction

²³⁵ Ricard, François, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec : Nota Bene, coll. « Visées critiques », 2001, p. 41-52.

²³⁶ Sylvestre, Guy, *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin 1946, p. 221.

cinématographique afin de le porter bientôt à l'écran. Aux États-Unis, on vend les droits de traduction du roman en Allemagne, en Suède, en Espagne, au Danemark, en Slovaquie, en Norvège et en Amérique du Sud. Gabrielle Roy signe aussi un contrat pour une édition française chez Flammarion. Le roman remporte le Prix Femina en 1947, une première pour un livre canadien. Par ce prix, Gabrielle Roy obtient une reconnaissance dans son propre pays où son roman offre le plus bel exemple d'« une littérature canadienne autonome, capable de figurer en excellente place parmi les œuvres des écrivains renommés du monde entier²³⁷». Elle est la première femme à être élue à la Société Royale du Canada où elle occupe un siège à la section française grâce à une « carrière toute volontaire et remplie par le travail » et à « la primauté du sens social²³⁸ » admirée dans son œuvre. Grâce au succès remporté par ce roman, l'écrivaine parvient à faire l'unanimité parmi différents groupes de lecteurs.

1.2.2. L'accueil et la critique au Québec

Plusieurs auteurs font remarquer que le succès immédiat remporté par *Bonheur d'occasion* a été suivi d'un relatif désintérêt des critiques vis-à-vis du reste de l'œuvre, reléguant Gabrielle Roy à la femme d'un seul livre. Selon Lori Saint-Martin, *Bonheur d'occasion* a éclipsé les autres romans par la masse critique produite à son égard, quatre-vingts études (*La détresse et l'enchantement* en a inspiré quarante), ce qui s'expliquerait par le réalisme social du roman²³⁹. Selon François Ricard, *Bonheur d'occasion* marque une étape dans l'histoire du roman québécois aussi cruciale que trente ans plus tôt, *Maria Chapdeleine* de Louis Hémon. En effet, le roman trouve un écho dans la vie de l'homme moderne et le réconcilie avec sa propre réalité :

²³⁷ Richer, Julia, Sans titre, *Notre temps*, 6 décembre 1947, p. 4.

²³⁸ Lanctôt, Maître, cité par Langevin, André, « À la Société Royale. Réception de Mme Gabrielle Roy et de M. Léon Lorrain », *Notre temps*, 4 octobre 1947, p. 2.

²³⁹ Saint-Martin, Lori, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy. Bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)*, Montréal : Boréal, «Les Cahiers Gabrielle Roy», 1998, p. 16-17.

Pour la première fois, en quelque sorte, la littérature se tournait vers le présent et vers la vie immédiate, au lieu d'illustrer des chimères et de célébrer des dieux absents. C'est l'homme montréalais, tel que l'histoire et la géographie le modelaient, tel aussi qu'il se percevait confusément lui-même, dont ce roman faisait d'emblée matière²⁴⁰.

Ricard explique la force de renouvellement apportée par le roman de Roy par sa situation d'exilée et par la grande liberté dont disposent les écrivains venus d'ailleurs vis-à-vis des codes et des usages littéraires de leur société d'accueil. Considérée comme une initiatrice du roman de mœurs urbains et figurant à ce titre parmi les auteurs de la littérature québécoise, Roy désarçonne par la suite les critiques en produisant une œuvre diversifiée et échappant à toute classification. La tournure autobiographique qu'elle prend à partir de *Rue Deschambault* (1955) la conduit à livrer des récits se situant à la campagne et dans l'Ouest canadien, sur les lieux de son enfance à Saint-Boniface et dans les villages avoisinants²⁴¹. En 1977, dans une recension de *Ces enfants de ma vie*, parue dans *Le Devoir*, Jeanine Féral évoque l'empressement des critiques à essayer d'étiqueter l'écrivaine et leur réserve face à une carrière littéraire qui ne se conforme pas à leurs attentes :

Auteur du terroir ou auteur international ? Parle-t-elle de la ville ou de la campagne, d'espoir ou de condamnation ? De *Bonheur d'occasion* qui a été étudié et réétudié jusqu'à ses récentes œuvres qui ont laissé les critiques perplexes, Gabrielle Roy n'a pas cessé de surprendre. Se préoccupant peu d'une appartenance quelconque à un courant littéraire, demeurant à la fois un écrivain international et québécois, un auteur qui traite les sujets qui l'intéressent, Gabrielle Roy travaille à ériger son œuvre²⁴².

Pendant les années de la Révolution tranquille, Roy se tient à l'écart des courants littéraires en vogue au Québec et à l'abri des mouvements politiques et sociaux. Dans

²⁴⁰ Ricard, François, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec : Nota Bene, coll. « Visées critiques », 2001, p. 59.

²⁴¹ Voir Roy, Gabrielle, *La Petite Poule d'eau* (1950), *Rue Deschambault* (1955), *La montagne secrète* (1961), *La route d'Altamont* (1966), *Cet été qui chantait* (1972), *Ces enfants de ma vie* (1977).

²⁴² Féral, Jeanine, « Renouement », *Le Devoir*, 3 septembre 1977.

« Étrangère et proche ²⁴³ », Ricard évoque le mystère et l'éloignement qui composent son image, vivant tantôt à Québec, tantôt retirée dans sa maison de Petite-Rivière-Saint-François quand elle n'est pas en voyage. La retraite de Roy, se consacrant tout entière à son œuvre, correspond peu à l'image donnée par l'écrivain nord-américain qui, selon Michel Biron, est avant tout dans le monde et investi par un rôle social²⁴⁴.

On comprend que cette solitude ait pu dérouter un milieu littéraire se constituant à travers les échanges intellectuels et les amitiés entre artistes et critiques. Journaliste au service politique de *La Presse* de 1965 à 1968, puis chroniqueur et critique littéraire jusqu'en 1997, Réginald Martel a été un observateur privilégié de la vie littéraire au Québec. En 1971, dans une recension de *La rivière sans repos* paru un an plus tôt aux Éditions Beauchemin, il exprime les causes d'un désintérêt :

Le hasard et le talent ont voulu que le premier roman de Gabrielle Roy lui donnât une notoriété universelle. *Bonheur d'occasion*, ce roman de la ville, paru à Montréal en 1945, révélait en France, puis aux États-Unis et ailleurs, plus que tout autre ouvrage d'ici, l'existence d'une littérature de langue française en Amérique du Nord. Je ne sais pas si les œuvres ultérieures ont retenu ailleurs la même attention. Ici même, je crois que Gabrielle Roy a des lecteurs fidèles ; mais parce qu'elle est absente des milieux littéraires mondains, il arrive qu'on oublie parfois son existence²⁴⁵.

En 1985, dans une recension intitulée « L'œuvre de Gabrielle Roy et la critique » parue dans *Lettres québécoises*, Agnès Whitfield souligne la place particulière qu'elle occupe dans les lettres québécoises. Rendue célèbre par *Bonheur d'occasion* et s'étant attirée une renommée internationale ainsi qu'un lectorat assidu, elle n'a pas pour autant soulevé l'enthousiasme de la critique québécoise. Whitfield l'explique par la non-conformité de son œuvre aux attentes politiques et esthétiques du moment :

²⁴³ Ricard, François, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec : Nota Bene, coll. « Visées critiques », 2001, p. 15-23.

²⁴⁴ Biron, Michel, « Introduction », *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, p. 9-16.

²⁴⁵ Martel, Réginald, « Un bonheur décisif », *La Presse*, 20 mars 1971, p. D 3.

Tant par son traditionalisme et sa double affinité québécoise et manitobaine que par l'orientation de plus en plus autobiographique de son œuvre, Gabrielle Roy ne semblait guère participer aux grandes questions nationalistes, formelles ou féministes de la production littéraire québécoise des années 70 et 80. On ne cessa certes, de la considérer comme étant un des grands écrivains québécois, mais la place de son œuvre sur la scène littéraire nationale demeurait plutôt discrète, à l'image de l'auteure elle-même. Au Canada anglais et à l'étranger, par contre, on continuait à lui accorder une place privilégiée²⁴⁶.

On note, au sujet de l'accueil critique réservé à l'œuvre de Roy au Canada anglais, qu'il a été rendu possible par l'importance accordée dès le début à la traduction. La majorité des titres sont traduits de façon quasi simultanée, puis publiés chez McClelland and Stewart et réédités dans la célèbre collection « New Canadian Library » avant d'être intégrés au cursus scolaire au Québec et au Canada anglais. Parmi les auteurs canadiens-français, elle est la plus étudiée au Canada anglais et l'une des plus traduites, avec Anne Hébert. Gabrielle Roy suivait de près l'évolution de sa carrière au Canada anglais et surveillait chaque traduction de ses livres. On le voit dans ses correspondances avec la traductrice Joyce Marshall, avec le critique William Arthur Deacon ou encore avec l'éditeur Jack McClelland. Ainsi, la réserve émise par Gabrielle Roy envers la Révolution tranquille qui traverse et secoue le Québec tout en posant les fondations d'une société nouvelle, place l'écrivaine à contre-courant de l'idéologie dominante dans le milieu littéraire et révèle en même temps la forte politisation de l'institution naissante. Dans *La république mondiale des lettres*²⁴⁷, Pascale Casanova insiste sur la dimension politique et nationaliste des petites littératures quand elles émergent. Selon elle, les écrivains du Québec et de Catalogne, engagés dans une lutte littéraire et politique pour leur autonomie nationale, restent attachés à une exigence de fidélité nationale, même parmi les plus

²⁴⁶ Whitfield, Agnès, « L'œuvre de Gabrielle Roy et la critique », *Lettres québécoises*, n°37, printemps 1985, p. 62-63.

²⁴⁷ Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999, 492 p.

cosmopolites ou subversifs d'entre eux. En cela, ils se distinguent des écrivains nationaux qui brillent par leur académisme dans les vieux pays littérairement dépolitisés²⁴⁸. Peu encline à lutter contre la suprématie des anglophones aux côtés des Québécois, alors qu'elle mène une double carrière littéraire au Québec et au Canada, Gabrielle Roy se reconnaît davantage dans l'image d'un écrivain « errant qui rassemble les hommes²⁴⁹ ». On comprend que les critiques aient pu se frotter à l'ambiguïté apparente d'une œuvre à la fois réaliste et intimiste, écrite en français et adressée à un lectorat anglophone via les traductions, devenue « classique ». Il faut souligner que la réception de Roy au Canada anglais a probablement alimenté une image nostalgique d'un Canada français antécédent à la rupture politique du Québec.

1.2.3. L'adieu et le mythe au Manitoba

Au Manitoba comme au Québec, Gabrielle Roy renvoie l'image d'une étrangère. En 1980, dans un hommage qui lui est rendu à Winnipeg lors de la quinquennale de la francophonie canadienne, Henri Bergeron²⁵⁰ exprime cette idée avec humour. L'animateur de radio et de télévision vivant au Québec a établi avec sa compatriote un dialogue complice entre « gens loin de chez eux ». Aussi, n'est-il pas étonné qu'elle ait préféré à la quinquennale de Winnipeg, sa retraite de Charlevoix et que des raisons de santé la retiennent loin de son pays natal :

Celle qu'on a appelé l'étrangère au Québec, parce qu'elle venait du pays lointain de la Plaine, est aussi devenue l'étrangère de son propre coin de terre. Elle a besoin de cet éloignement pour respirer à l'aise, pour assumer pleinement sa mission de l'écriture. Tel est son destin. Elle est de ceux qui ont

²⁴⁸ *Idem*, p. 241-281.

²⁴⁹ Voir l'analyse de Ricard dans « Un vagabond frappe à ma porte » dans Ricard, François, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec : Nota bene, coll. « Visées critiques », 2001, p. 37-39.

²⁵⁰ Henri Bergeron (Saint-Lupicin, Manitoba, 1925-Montréal, 2000), annonceur à Saint-Boniface en 1945, au premier poste de radio francophone dans l'Ouest canadien, puis animateur de télévision et auteur de *Un bavard se tait... pour écrire : récits de la Montagne Pembina* (1989).

besoin d'un désert pour provoquer l'introspection, source d'inspiration et de création²⁵¹.

Tout en déplorant l'absence de Roy, pour qui il serait devenu coutume d'être encore plus présente aux êtres et aux choses en étant éloignée, Henri Bergeron lui adresse un vibrant hommage dans un texte rempli de reconnaissance et d'admiration, soulignant son apport exceptionnel à la littérature francophone. La publication posthume de l'autobiographie de Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement* (1984) a certainement apporté un nouvel éclairage sur son entreprise littéraire et a permis de relire l'œuvre toute entière. Roy y aborde de façon explicite la condition de minoritaire et justifie ses propres choix d'écrivain, expliquant les raisons pour lesquelles elle a quitté le Manitoba et choisi le Québec. En 1995, Paul Baril, professeur au Collège universitaire de Saint-Boniface, analyse les bouleversements et les transformations dans le paysage politique et social qui ont marqué les années de jeunesse de Gabrielle Roy au Manitoba²⁵². Il rappelle l'acte du Manitoba de 1870 qui conférait un même statut aux langues française et anglaise, puis les mouvements démographiques qui ont réduit la proportion de parlants français à 10% de la population, l'immigration massive venant de l'Ontario et de l'Europe de l'Est et la remise en question des droits linguistiques des Canadiens français du Manitoba, l'élimination en 1890 de l'aspect confessionnel des écoles manitobaines et en 1916, le vote d'une loi qui rendait illégal l'enseignement du français et en français. C'était au moment où Gabrielle Roy était à l'école primaire. La même année est fondée l'Association d'éducation des Canadiens français du Manitoba et l'on prépare et supervise un programme d'enseignement en français pour les écoles où la clientèle est de langue maternelle française. Un réseau d'écoles se développe où l'on enseigne

²⁵¹ Bergeron, Henri cité dans « Vibrant hommage de la francophonie canadienne à l'écrivain Gabrielle Roy », *La Tribune*, 14 août 1980, p. B 6.

²⁵² Baril, Paul, « Gabrielle Roy et son œuvre : personnages en quête d'identité », dans Fauchon, André, *Colloque international « Gabrielle Roy », Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion*, tenu au collège de Saint-Boniface, 27-30 septembre 1995, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 411-424.

le français, l'histoire et le catéchisme, à raison d'une heure de cours le soir en français. Pendant la journée, les autres activités d'enseignement se font en anglais.

Le contexte contraignant de la vie en milieu minoritaire au début du XX^{ème} siècle et les comportements qu'il induit dans la communauté franco-manitobaine est très présent dans l'œuvre de Gabrielle Roy. La thématique du déchirement entre la fidélité à son héritage et la nécessité d'évoluer en anglais en milieu minoritaire apparaît dès *La Petite Poule d'eau* (1950) et se poursuit dans *Rue Deschambault* (1955), *La Route d'Altamont* (1966) et *La détresse et l'enchantement* (1984). Roy y évoque le sentiment de gêne et d'infériorité éprouvé vis-à-vis de l'attitude méprisante de certains. Citons l'épisode des visites de la petite Gabrielle au magasin Eaton de Winnipeg avec sa mère et du malaise causé par le choix de la langue de communication avec les vendeurs²⁵³. Dans d'autres passages de son autobiographie, Roy décrit la résistance des écoles catholiques aux lois interdisant l'enseignement en français et comment le personnel enseignant bravait l'inspection pédagogique pour maintenir l'usage de la langue²⁵⁴. Les propos tenus dans *La détresse et l'enchantement* rendent explicites les raisons de l'exil et fournissent les éléments explicatifs nécessaires à la compréhension de l'œuvre :

Elle avait l'impression que le dynamisme et le sentiment de complicité qui avaient existé dans la communauté franco-manitobaine, à la suite de la promulgation de la loi interdisant l'enseignement du français dans les écoles, allaient s'atténuer à la longue et que, inéluctablement, ses compatriotes du Manitoba allaient accepter de s'assimiler. Pour sa part, Roy décidait alors de ne pas se battre ou tout au moins de s'éloigner du front, pour continuer la lutte sur ce qu'elle considérait son propre terrain, le Québec. Cela ne représentait aucunement une brisure avec le passé, mais plutôt une constatation des possibilités limitées qui se présentaient à elle et à la carrière journalistique à laquelle elle aspirait dans un Manitoba où le français lui semblait en perte de vitesse²⁵⁵.

²⁵³ Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, Montréal : Boréal, 1984, p. 13.

²⁵⁴ Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, Montréal : Boréal, 1984, p. 70-71.

²⁵⁵ Baril Paul, *idem*, p. 423.

Pour les Franco-Manitobains, le départ de Gabrielle Roy est justifié par la volonté de trouver un milieu culturel plus favorable à son épanouissement intellectuel et au développement de sa carrière littéraire. Elle n'en reste pas moins une enfant du pays et va même devenir, une représentante officielle du Manitoba. Il faut interpréter en ce sens la reconnaissance et l'admiration exprimées par Baril :

Malgré une certaine ambivalence à l'égard de son chez-soi véritable, Gabrielle Roy demeure au fond d'elle-même, au cours de toute sa carrière de romancière, manitobaine jusqu'à la moelle des os. Autant elle déplore la situation linguistique qui prévaut dans sa province natale, autant elle admire passionnément les plaines qui la composent et les gens qui l'habitent. Québécoise d'adoption, elle n'en demeure pas moins une Manitobaine véritable, une ambassadrice sans pareil qui rehausse l'image de sa province natale au-delà des frontières et même au-delà des mers²⁵⁶.

Pour la majorité des Franco-Manitobains, personne ne semble pouvoir remplacer Gabrielle Roy dans un imaginaire littéraire que son œuvre a nourri abondamment. À la fois lointaine et proche de son pays par l'écriture, elle est devenue un mythe.

1.3. Les contributions au champ manitobain

1.3.1. Inscription dans l'histoire littéraire

Quelle place les historiens de la littérature réservent-ils à Gabrielle Roy au Manitoba ? Et où se situe-t-elle dans le débat qui oppose les tenants de la tradition à ceux de la modernité ? Pour Saint-Pierre, Gabrielle Roy a littéralement « sauvé de la disette²⁵⁷ » le répertoire littéraire franco-manitobain pendant les années d'un « désert

²⁵⁶ Baril, Paul, *idem*, p. 424.

²⁵⁷ Saint-Pierre, Annette, « Itinéraire de la création et de l'édition dans l'Ouest canadien », *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, Poitiers : Faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers, 1993, p. 267.

fleuri de roses », selon l'expression d'Ismène Toussaint²⁵⁸. Entre les œuvres de Constantin-Weyer et de Bugnet éditées dans les années 1920 au Québec et en France, et celles des poètes de la modernité comme J.R. Léveillé et Paul Savoie, auteurs en émergence dans les années 1960, la production littéraire est quasi inexistante. On note la parution en 1960 de *Dans le Muskeg*, le premier roman de Marguerite Primeau qui deviendra l'une des pionnières de la littérature de l'Ouest canadien. Et dans un autre genre, en marge de l'œuvre royenne, la sœur Marie-Anna Roy (1893-1998) publie ses premiers récits au Québec, *Le pain de chez nous* en 1954 et *Valcourt ou la dernière étape* en 1958. Gabrielle Roy surgit dans ce paysage comme une étoile :

Quand une voix féminine de l'Ouest canadien prend la parole en 1945, elle provoque des critiques élogieuses au Canada et en Europe. Récipiendaire du prix Femina, Gabrielle Roy connaît son premier succès avec *Bonheur d'occasion*. Dans ses romans subséquents, elle renoue avec son enfance et sa jeunesse vécues au Manitoba, une région qu'elle n'a jamais reniée puisqu'elle en traite dans quatre vingt-quinze pour cent de son œuvre. Dans un style sublime, une sensibilité rare, un esprit d'observation exceptionnel et une imagination extraordinaire, l'œuvre de cette Manitobaine prouve de façon tangible qu'on peut naître dans un milieu minoritaire et manier admirablement bien la langue française²⁵⁹.

Le succès international de *Bonheur d'occasion*, et la publication, par la suite, de romans et de nouvelles dont le cadre se situe au Manitoba et dans le Nord, lui assurent une place de choix dans le palmarès des auteurs du XX^e siècle. La présence de Gabrielle Roy dans le corpus littéraire franco-manitobain semble aller de soi, portée par la reconnaissance et l'admiration de toute la communauté. En 1984, le *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien* dirigé et publié par Annette Saint-Pierre fait la liste de l'ensemble des romans et des nouvelles édités en français, depuis *Bonheur d'occasion* (1945) jusqu'à *De quoi t'ennuies-tu, Evelyne ?* (1982) Notons qu'à plus d'un titre, la carrière de Saint-Pierre est intimement liée à celle de Gabrielle Roy sur

²⁵⁸ Toussaint, Ismène, « La littérature d'expression française dans l'Ouest canadien », *Encyclopédie canadienne*, 2000. En ligne : <http://www.thecanadianencyclopedia.com>.

²⁵⁹ Saint-Pierre, Annette, *idem*.

laquelle elle s'appuie pour promouvoir la francophonie. En 1975, elle publie son mémoire de maîtrise, *Gabrielle Roy sous le signe du rêve*, aux Éditions des Plaines et 30 ans plus tard, *Au pays de Gabrielle Roy*²⁶⁰, un texte dans lequel se superposent récit biographique et chronique de la vie locale. Elle y retrace le vécu des Roy, de la Montagne Pembina à Saint-Boniface, jusqu'à l'exode et au devenir des enfants, afin d'« immortaliser la famille » et de renseigner davantage les touristes et les visiteurs de la maison natale de l'écrivain. Une partie de l'ouvrage est consacré au récit de l'achat et de la restauration de la Maison Gabrielle-Roy sur une période allant des années 1980 aux années 1990. En 2006, cette maison, devenue un « joyau » du patrimoine, est présentée dans l'outil pédagogique diffusé par le Bureau d'éducation française du Ministère de l'éducation, de la citoyenneté et de la jeunesse du Manitoba²⁶¹. Il est destiné à faire valoir la présence de Gabrielle Roy auprès des élèves du cycle secondaire des écoles françaises et des écoles d'immersion en français. Ce document rassemble toutes les ressources éducatives produites par la communauté. Les auteurs y insistent, à l'aide de citations et de témoignages, sur la nécessité de faire connaître la vie de l'écrivaine et d'enseigner son œuvre magistrale.

Il est vrai que l'œuvre de Gabrielle Roy occupe à elle seule la troisième phase de la périodisation littéraire établie au Manitoba. Elle y est reconnue comme une pionnière, ayant su insuffler dans une œuvre magistrale un peu de l'existence des communautés. Roy ouvre des voies par la portée de son œuvre autant que par la thématique abordée. En particulier, elle développe un point de vue sur les minorités dans plusieurs recueils et romans, à travers des personnages marginalisés, et donne à voir une figure du sujet minoritaire, canadien-français ou bien immigré, coexistante à la figure du Métis. Le sentiment de marginalisation et d'altérité exprimé dans *Un jardin au bout du monde* (1977), à travers des personnages tels Sam Lee Wong et Martha Yaremko, sera repris

²⁶⁰ Saint-Pierre, Annette, *Au pays de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 2005, 222 p.

²⁶¹ Éducation, Citoyenneté et Jeunesse du Manitoba, Division du Bureau de l'éducation française, *Présence de Gabrielle Roy : un outil pédagogique*, novembre 2006, 73 p.

et exploité avec plus ou moins d'emphase chez d'autres auteurs : Marguerite Primeau et Simone Chaput pour les romans, Roger Auger au théâtre, Louise Fiset en poésie. Cependant, si Roy a vraisemblablement inspiré l'imaginaire littéraire des auteurs, notamment par la production d'une figure mythique, celle du Canadien français, il semble difficile de lui trouver une descendance chez les auteurs de la modernité. Peu de textes littéraires font allusion à son œuvre, de manière explicite ou implicite. Seule Annette Saint-Pierre la cite explicitement dans la quasi-totalité de sa production. Mais l'œuvre romanesque de Saint-Pierre ne se compare pas plus avec celle de Roy. De son côté, J.R. Léveillé lui rend hommage sans pour autant la retenir dans son histoire de la littérature franco-manitobaine, selon une perspective moderne :

Un jardin au bout du monde de Gabrielle Roy paraît quelques mois à peine après la fondation des Éditions du Blé, et on peut, à cet égard, dire que l'essentiel de l'œuvre royenne se termine au moment où débute la première véritable entreprise d'édition et de littérature au Manitoba français. Certes il y aura *Les enfants de ma vie*, *Fragiles lumières de la terre* et la superbe autobiographie, *La détresse et l'enchantement*. Mais à toute fin pratique, l'histoire littéraire franco-manitobaine se fait en dehors de l'œuvre royenne. Une aventure individuelle et singulière prend fin, une autre, singulière et collective commence²⁶².

En 1974, la fondation des Éditions du Blé marque une date dans la vie culturelle et littéraire et joue le rôle d'une valeur zéro dans la chronologie des faits historiques. Or, à cette date-là, Gabrielle Roy a déjà produit une part conséquente de son œuvre. De plus, celle-ci est entièrement éditée au Québec et non au Manitoba. Ceci explique que Léveillé ait pu opposer « une aventure singulière et individuelle » à l'autre collective, même si, par ailleurs, il reconnaît le legs inestimable de l'écrivaine à sa communauté.

²⁶² Léveillé, J.R., « De la modernité et de l'histoire de la littérature franco-manitobaine », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, p. 23.

1.3.2 . La fonction d'une figure mythique

De même que Louis Riel représentait le peuple métis au moment de la fondation du Manitoba, et par extension, est devenu le défenseur des minorités, Gabrielle Roy est devenue un « phare dans la nuit orageuse des minorités²⁶³ ». La présence d'un mythe autour de Gabrielle Roy est révélée dans les propos de Paul Dubé lors d'un colloque au Collège universitaire de Saint-Boniface en 1984. Alors professeur au Département de langues romanes de l'Université d'Alberta, Dubé se souvient de ses années d'études classiques au Collège des Jésuites :

Ce que j'ai vécu quand j'étais étudiant, ici au Manitoba, se résume à ceci : tout le monde l'adorait avant de la lire. En fait, on nous préparait psychologiquement pour la réception de l'œuvre. C'est pourquoi tout le monde disait que tout le monde l'aimait. Je pense qu'on a un peu la même vénération pour Gabrielle Roy que pour Louis Riel. On n'y touche pas²⁶⁴.

Contrairement à Louis Riel pour qui le mythe littéraire s'est édifié après sa mort, la mythification de Gabrielle Roy s'exerce de son vivant. Elle est sans doute voulue par l'écrivaine qui s'est retirée volontairement de la société et qui a entretenu un mystère autour d'elle tout en acquérant une renommée internationale. N'est-elle pas aussi voulue, au Manitoba, par les promoteurs d'une institution littéraire en train d'élaborer son discours critique et de construire ses fondations ? Les textes critiques de Carol J. Harvey éclairent ce discours universitaire officiel. Originnaire de Grande-Bretagne et professeure à l'Université de Winnipeg depuis 1969, Harvey est aussi chercheuse attachée au Collège Corpus Christi de l'Université de Cambridge en 1989 et membre de la Société canadienne des médiévistes. Elle participe régulièrement aux colloques

²⁶³ Saint-Pierre, Annette (dir.), *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, p. 309.

²⁶⁴ Morisset, Jean, Kapetanovich, Miodrag et Paul Dubé, « Entre la détresse et le déchirement. Nature et signification de l'œuvre de Gabrielle Roy » dans Saint-Pierre, Annette et Liliane Rodriguez (dir.), *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, actes du 4^{ème} colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface les 23 et 24 novembre 1984, Saint-Boniface : CEFCO, 1985, p. 235-251.

du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest où elle est membre du conseil et fait paraître des articles dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. En 1993, elle publie *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy* où elle entend rendre justice au rôle joué par l'époque manitobaine dans la formation de la sensibilité littéraire de l'écrivain et prouvé que « sa province natale ne lui fournit pas seulement des points de repères géographiques et historiques mais de véritables composantes de sa vie intérieure ²⁶⁵ ». Harvey s'appuie sur un corpus de nouvelles à caractère autobiographique, *Rue Deschambault* (1955), *La Route d'Altamont* (1966) et *Ces enfants de ma vie* (1977) qui forment selon elle un cycle, ayant en commun d'avoir été écrites à la première personne par une narratrice du nom de Christine, un double de l'auteur, et portant successivement sur l'enfance, l'adolescence et l'expérience de l'enseignement. L'étude du contexte permettant d'éclairer la création romanesque conduit Harvey à évoquer la situation difficile des francophones au Manitoba au début du XX^e siècle et à dresser un portrait de la famille Roy et des parents de Gabrielle.

Dans l'avant-propos à cet essai comme par la suite dans plusieurs articles ²⁶⁶, le discours de Harvey tend à réhabiliter le Manitoba dans un processus de reconnaissance de l'écrivain engagé au Québec mais aussi dans le monde entier. L'ignorance des origines franco-manitobaines de Gabrielle Roy aurait mené à l'idée fausse selon laquelle elle fait partie du champ littéraire québécois uniquement. En réalité, Gabrielle Roy n'aurait jamais pu devenir l'écrivain qu'elle est devenue sans le Manitoba qui lui a inspiré la plupart des romans et des nouvelles publiés. Et de son œuvre se dégagent des thèmes spécifiquement liés à l'expérience vécue. Ainsi, le souvenir des paysages du Manitoba, des plaines et des collines nourrit son imaginaire romanesque. Harvey étudie le symbolisme des éléments naturels, examinant le lien

²⁶⁵ Harvey, Carol J., *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1993, p. 8.

²⁶⁶ Harvey, Carol J., « Gabrielle Roy et l'espace éclaté », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 6, n°2, 1994, p. 201-214 ; « Gabrielle Roy : pionnière en paroles et en gestes », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 10, n°1, 1998, p.167-183.

entre l'espace réel et l'espace fictif, à la fois affectif et moral. De même, le souvenir de l'expérience de l'institutrice, enseignant à des classes multiculturelles et du métier du père, Léon Roy, agent colonisateur de l'Ouest, permet de comprendre la place des immigrants dans les récits de Gabrielle Roy. Alors que dans les nouvelles des années 1950 telle *La Petite poule d'eau* (1955) l'auteure les observe d'un œil sympathique, ils deviennent les personnages principaux de récits plus tardifs comme dans *Un jardin au bout du monde* (1971). Ayant écrit de nombreux textes en s'inspirant du Manitoba, de ses plaines, de ses collines et de sa diversité culturelle et sociale, Roy aurait rendu sa province natale universelle par la profondeur de ses réflexions sur la condition humaine, sur le sort des immigrants et des femmes, ainsi que par la description de paysages qu'elle anime d'émotions et de sentiments et où elle projette son âme.

1.3.3. L'essor de la critique universitaire

Une analyse des échanges internationaux générés par l'auteure et son oeuvre permettra d'observer de quelle manière la critique universitaire a pris son essor. En 1991, les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* lui consacrent leur deuxième numéro spécial. Le premier, en 1989, était consacré à Maurice Constantin-Weyer. Dans l'introduction à « Gabrielle Roy : voies nouvelles », Lise Gaboury-Diallo, alors rédactrice en chef des *Cahiers*, se félicite d'avoir reçu tant de réponses à l'appel à contributions, ce qu'elle explique par la qualité de l'œuvre de Roy, « connue et appréciée dans le monde entier », son grand mérite ayant résidé « non seulement dans l'universalité des thèmes qu'elle a abordés et traités avec amour mais aussi dans son art où une voix vibrante touche chaque lecteur²⁶⁷ ». Ce numéro met à contribution des spécialistes de tous horizons, c'est-à-dire du Manitoba (Carol J. Harvey), de l'Ontario (Paul Socken), de France (Etienne Vaucheret, Andrée Stéphan) et de l'Alberta (Myo Kapetanovich, Richard Chadbourne, Christina H. Roberts van Oordt). Les Québécois

²⁶⁷ Gaboury-Diallo, Lise, « Gabrielle Roy : voies nouvelles », numéro spécial, *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 3, n°1, printemps 1991, p. 3-6.

ne contribuent pas à ce numéro, ni d'ailleurs au suivant, en 1996, à l'exception de Lori Saint-Martin par la *Bibliographie annotée des études critiques sur Gabrielle Roy, 1984-1985*²⁶⁸. Elle constate que la critique s'est internationalisée, au cours de la période 1984-1985, pour s'étendre au-delà du Québec, du Canada et des États-Unis, à la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Irlande, la Norvège jusqu'en Australie et en Inde.

En 1995, la tenue d'un colloque international « Gabrielle Roy » à Saint-Boniface amène la participation de ces mêmes spécialistes ainsi que de nombreux autres. Organisé pour commémorer le cinquantième anniversaire de la parution de *Bonheur d'occasion*, ce colloque rassemble cinquante conférenciers parmi lesquels des Canadiens, des Québécois, des Européens et des Américains. En 1996, André Fauchon, professeur au Collège universitaire de Saint-Boniface et nouveau rédacteur en chef des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, en publie les actes dans un imposant recueil de 756 pages. Selon lui, les origines franco-manitobaines de l'écrivain, née rue Deschambault à Saint-Boniface en 1909, son appartenance au patrimoine manitobain et la place privilégiée qu'elle occupe dans la littérature canadienne constituent autant de raisons justifiant l'hommage qui lui est rendu à travers une manifestation réunissant des spécialistes du monde entier. Dans l'introduction²⁶⁹, Fauchon présente des tableaux sur le profil des participants. Sur la totalité des 53 conférenciers, 37 sont canadiens, sept français, cinq américains, un turc, un italien, un autrichien et un irlandais. Parmi les Canadiens présents, on compte onze Manitobains, onze Québécois, dix Ontariens et trois Albertains, deux d'entre eux sont de Saskatchewan et un de Nouvelle-Écosse. Grâce à la notoriété de Gabrielle Roy, le colloque international amène des spécialistes et ouvre des portes de communication. Parmi les conférenciers, on note la participation de Carol J. Harvey

²⁶⁸ Saint-Martin, Lori, « Bibliographie annotée des études critiques sur Gabrielle Roy, 1984-1985 », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n°2, 1996, p. 283-371.

²⁶⁹ Fauchon, André, « Introduction », *Colloque international « Gabrielle Roy »*, actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de *Bonheur d'occasion*, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface, 27-30 septembre 1995, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. xi-xvi.

(Université du Manitoba), de Paul Socken (University of Waterloo), d'Andrée Stéphan (Université de Rennes) et de Richard Chadbourne (University of Calgary), déjà présents dans le numéro spécial des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* en 1991. Ajoutons à cela la participation d'Estelle Dansereau (University of Calgary) qui a publié plusieurs textes sur Gabrielle Roy au début des années 1990 et s'est spécialisée dans l'étude du langage et de la représentation des immigrants. En 1995, l'année même du colloque, Dansereau fait paraître au Québec, un collectif qu'elle codirige avec Claude Romney (University of Calgary), *Portes de communication : études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*²⁷⁰ où l'on trouve un article de Lori Saint-Martin (Université du Québec à Montréal). Marie-Lynne Piccione (Université Michel de Montaigne, Bordeaux) et elle sont présentes au colloque et apportent leurs contributions.

Si l'on reprend la liste des conférenciers présents, se dégage un groupe de spécialistes qui ont contribué à l'essor de l'institution littéraire au Manitoba. Ils ont signé des articles dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, participé à ce colloque international et/ou collaboré à un ouvrage collectif édité au Manitoba. En 2003, paraît aux Éditions des Plaines, un collectif dirigé par Paul Socken, *Gabrielle Roy aujourd'hui/today*²⁷¹, auquel contribuent Carol J. Harvey, Lori Saint-Martin et Marie-Lynne Piccione, parmi les auteurs d'un hommage international rendu à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de l'écrivaine. Dans l'introduction, Paul Socken explique qu'il a demandé à des chercheurs du monde entier de parler de l'importance de Gabrielle Roy pour eux et pour la littérature canadienne et mondiale, en leur envoyant un questionnaire préparant la réflexion. Les témoignages sont précédés de notices bibliographiques présentant les auteurs, leur université d'origine, leurs domaines de spécialité et quelques titres publiés. Aux hommages de Carol J. Harvey,

²⁷⁰ Dansereau, Estelle et Claude Romney (dir.), *Portes de communication : études discursives et stylistiques sur l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, 212 p.

²⁷¹ Socken, Paul (dir.), *Gabrielle Roy aujourd'hui/today*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 2003, 212 p.

de Lori Saint-Martin et Marie-Lynne Piccione s'ajoutent ceux d'une quinzaine de chercheurs qui enseignent en Australie, en Angleterre, en France et aux États-Unis ainsi qu'au Canada anglais et au Québec. Cette édition franco-manitobaine, dirigée par un collaborateur occasionnel, signale la crédibilité acquise par une institution littéraire qui s'est développée à travers les échanges nationaux et internationaux générés par l'œuvre royenne. La figure de l'écrivaine, à l'instar du vagabond de l'une de ses nouvelles, incarne l'identité des francophones et rassemble les chercheurs autour d'elle. Mais on se demandera si la force de rassemblement de la figure royenne ne tient pas aussi à la manière dont elle a illustré dans ses écrits l'identité d'un pays se définissant à travers une mosaïque culturelle ayant oublié son propre métissage.

1.4. D'une aventure singulière à l'autre collective

1.4.1. L'absence singulière de la voix métisse

Dans son étude sur les fondements de la canadienité et de la québécoisité, Nicolas Van Schendel oppose l'identité mosaïque, produit de la juxtaposition territoriale et socio-culturelle d'ethnicités et de nationalités particulières, dimension centrale de la canadienité contemporaine, justifiant l'adhésion au modèle multiculturel, et l'identité métisse, le volet périphérique et marginal de la canadienité, son histoire oubliée, celle de l'émergence d'un peuple d'ethnicité plurielle et de nationalité singulière et plus généralement, « l'histoire oubliée de la libre circulation des différences, de la traversée des frontières communautaires et du continuel chevauchement des cultures et des langues ²⁷² ». Se retrouveraient au Québec les formes mosaïquée et métissée de la canadienité à travers la tension permanente entre un effet mosaïque, perceptible dans les rapports difficiles entre les communautés francophone, anglophone, d'immigrés ou d'autochtones, et une potentialité métisse, produite par des démarches

²⁷² Van Schendel, Nicolas, « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadienité », dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1994, p. 101-121.

et des rencontres individuelles et qui tendrait à dépasser la dimension communautaire. Plusieurs nouvelles de Gabrielle Roy illustrent l'effet mosaïque au Québec et dans l'Ouest canadien par la mise en scène des conflits de culture intercommunautaires. C'est ce qui se dégage des études discursives et énonciatives menées par Estelle Dansereau dans les recueils *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde*. Dans le premier recueil, les Inuits « subissent tous l'influence, parfois bénéfique, souvent néfaste, de la société envahissante et matérialiste des Blancs²⁷³ ». Si l'accès à la technologie et à la science modernes leur facilite la vie, ils se trouvent éloignés de leur mode de vie traditionnel et perdent progressivement leur identité. Dans le second recueil se trouve mis en jeu le rapport des immigrants de l'Ouest (Sam Lee Wong, Martha Yaramko et les Dhokobors) à la culture dominante. Ce rapport est saisi à travers la lutte des personnages pour survivre dans un milieu hostile et « retrouver le pays perdu » ou « ressaisir les contours de leur identité ». L'analyse des marques énonciatives et de l'usage de la polyphonie dans les textes fait ressortir l'empathie ressentie par la narratrice envers ses personnages qu'elle rejoint dans leur statut de minoritaire, ayant elle aussi vécue l'infériorisation. Malgré l'externalisation de la voix dans presque toutes les nouvelles, Dansereau relève plusieurs passages où les voix de la narratrice et des personnages se superposent et se confondent. L'usage inadéquat de déictiques spatio-temporels dans les récits renforcerait l'idée d'une identification tout en donnant l'impression que les différents groupes d'appartenance coexistent dans des univers culturels distincts et ne se rejoignent pas :

Bien que Gabrielle Roy ait toujours aspiré à un multiculturalisme harmonieux pour le Canada, vision énoncée encore dans « Terre des Hommes » en 1967 lors de l'ouverture de l'exposition universelle à Montréal, l'espoir cède

²⁷³ Dansereau, Estelle, « Formations discursives pour l'hétérogène dans *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde* », dans Dansereau, Estelle et Claude Romney (dir.), *Portes de communication : études discursives et stylistiques sur l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, p. 122.

souvent la place dans ses récits à une angoisse à la fois viscérale et culturelle représentant l'expérience des peuples dépossédés et exilés ou colonisés²⁷⁴.

Un tel multiculturalisme n'intègre pas la potentialité métisse comme dépassement souhaité d'un état social basé sur l'encadrement et la conservation de groupes ethniques existant d'abord dans un rapport de domination instauré par l'État²⁷⁵. Appelant de ses vœux l'harmonie des relations entre les différents groupes, Roy ne met en cause ni l'idéologie dominante ni le différencialisme institutionnalisé. Mais l'histoire oubliée du métissage va peu à peu refaire surface de manière oblique, en prenant les formes contemporaines d'une création et d'une édition pluridisciplinaires.

1.4.2. Les voies de la modernité au Manitoba

En 2009, dans *Sillons*, un ouvrage collectif rendant hommage à Gabrielle Roy et publié aux Éditions du Blé, Paul Savoie évoque un écart générationnel entre les auteurs de la modernité et la pionnière de la littérature de l'Ouest²⁷⁶. Cofondateur des Éditions du Blé, il y publie en 1974, l'année même de la fondation, *Salamandre*, un recueil de poésie qui marque le début de sa carrière. Dans « La rue Dechambault et moi », il retrace l'histoire de sa propre vocation et commente la présence de Gabrielle Roy dans sa mémoire et son parcours d'auteur. Lorsqu'en 1945 paraît *Bonheur d'occasion*, Paul Savoie est âgé d'un an et Gabrielle Roy est partie. Il entend parler d'elle comme d'une pionnière au Collège universitaire de Saint-Boniface à une époque où la littérature franco-manitobaine n'est pas instituée. Il écrit en secret, loin des auteurs canadiens-français vivant au Québec. Avec J.R. Léveillé, camarade de collège, il forme une deuxième vague d'auteurs, qui ne se reconnaît pas dans les formes d'écriture de précurseurs comme Gabrielle Roy. L'œuvre de celle-ci, bien

²⁷⁴ Dansereau, Estelle, *idem*, p. 121.

²⁷⁵ Voir Lafontant, Jean, « Adieu ethnicité, bonjour minorités », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 4, n° 2, automne 1992, p. 219-242.

²⁷⁶ Savoie, Paul, « La rue Deschambault et moi », dans Gaboury-Diallo, Lise (dir.), *Sillons : hommage à Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2009, p. 237-243.

qu'étant magistrale, le laisse relativement indifférent car elle lui semble si peu en phase avec les recherches formelles occupant les écrivains de sa génération :

Lorsque j'ai enfin lu un roman de Gabrielle Roy, tout juste avant que je produise moi-même mon premier recueil de poésie, je ne m'y suis pas du tout reconnu. J'avais abordé l'écriture « à la moderne », suite à mon entichement pour les symbolistes, les fauvistes et les surréalistes français. Je commençais déjà à faire fi de la ponctuation, de la logique narrative et voilà que se présentait devant moi une auteure dont l'écriture se caractérisait par la perfection du style et la structure narrative impeccable. J'avais lu Mauriac, Julien Green et tous les bons auteurs solides français de l'époque. Mais, du point de vue romanesque, j'avais déjà été initié à l'écriture transformatrice des André Langevin, Gérard Bessette et Marie-Claire Blais. Comment alors apprécier cette forme traditionnelle que préconisait Roy et qui parlait d'une époque, pour moi rendu à la fin de mon adolescence, que je considérais révolue ?²⁷⁷

L'aventure éditoriale collective à laquelle participe Paul Savoie est amorcée dans les années 1960 et se caractérise, à ses débuts surtout, par sa pluridisciplinarité. Savoie publie ses premiers textes dans le journal *Frontières* du Collège de Saint-Boniface, devenu, sous la direction de Raymond Hébert, son rédacteur en chef, « un organe de libération au sein même d'une institution de la Culture, affranchissant les jeunes d'un système de vie axé sur la Langue et la Foi²⁷⁸ ». Comme le souligne Raymond Hébert²⁷⁹, les choses commencent à changer vers 1964 dans l'institution cléricale dirigée par les jésuites jusqu'en 1967, date à laquelle elle se laïcise²⁸⁰. L'arrivée d'une

²⁷⁷ Savoie, Paul, « La rue Deschambault et moi », *idem*, p. 241.

²⁷⁸ Léveillé, J.R., « Saint-Boniface, le Collège et la modernité culturelle », dans Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, p. 170.

²⁷⁹ Hébert, Raymond, « Saint-Boniface et la petite Révolution tranquille », dans Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, p. 47-55.

²⁸⁰ Le Collège universitaire de Saint-Boniface est fondé par Mgr Norbert Provencher en 1818, invité par Lord Selkirk à s'occuper de la mission de Saint-Boniface dans le but d'ouvrir le territoire à la colonisation, d'instruire et d'évangéliser les Métis et les Amérindiens de la Rivière-Rouge. Sa foundation est officialisée en 1855 par Mgr Alexandre Taché qui remplace Mgr Provencher. En 1877, le Collège s'associe au *Saint John's College* et au *Manitoba College* pour fonder la *University of Manitoba*. Le CUSB devient une faculté de la *University of Manitoba*.

génération de jeunes jésuites, en provenance du Québec, formés durant les dernières années du régime de Duplessis et témoins de la Révolution tranquille et de son bouillonnement culturel, introduit de nouvelles idées au CUSB. Les cours classiques où l'on enseigne traditionnellement le latin et la philosophie scolastique s'ouvrent aux influences d'intellectuels et d'artistes modernes, québécois et français, en sciences sociales, en littérature, en chanson et en cinéma. La contestation et le renouveau idéologique qui caractérisent une période allant de 1964 à 1968 s'expriment dans le journal *Frontières* et dans l'hebdomadaire bilingue *St. Boniface Courier* où Raymond Hébert, alors jeune diplômé du CUSB, fonde la section française. Dans ce journal, devenu rapidement « le foyer de la contestation de l'élite cléricale établie et de son idéologie conservatrice²⁸¹ », paraissent les caricatures politiques de Bernard Mulaire, camarade de Paul Savoie. Le CUSB, destiné à former les élites, accueille une nouvelle génération d'artistes. Entre 1962 et 1964, Bernard Mulaire monte des expositions d'artistes au CUSB, publie des textes et des dessins dans le journal *Frontières* et le *St-Boniface Courier*. En 1965, dans le cadre d'un cours de sociologie, il sonde la génération des artistes francophones et organise, à la bibliothèque publique de Saint-Boniface, une première exposition, *L'Atelier de Saint-Boniface*, « une des bombes à retardement qui mèneront à la modernité culturelle franco-manitobaine²⁸² ». L'exposition réunit de jeunes artistes, étudiants au CUSB comme J.R. Léveillé ou ayant suivi des cours d'arts plastiques à la *University of Manitoba* comme Roland Mahé. La plupart d'entre eux poursuivront une carrière dans la culture :

Joe Fafard (Joey au programme) dont c'est la première participation à une exposition publique se taillera une réputation internationale comme sculpteur. Les peintres Pauline Morier et Roger Lafrenière continueront d'explorer la peinture, comme Georges Léger, la poterie. Thérèse Aubin et René Avanthay enseigneront les arts au niveau scolaire. Roger Boulet deviendra directeur de musée d'art. Roland Mahé et Claude Dorge oeuvreront au théâtre, de même

²⁸¹ Hébert, Raymond, *idem*, p. 50.

²⁸² Léveillé, J.R., « Saint-Boniface, le Collège et la modernité culturelle », 2008, p. 172.

que Paul Léveillé, administrateur de théâtre, alors que Roger Léveillé se consacrera à la création littéraire. Bernard Mulaire, d'abord dessinateur, se tournera vers l'histoire de l'art²⁸³.

L'exposition présente une série de dessins, de tableaux et de sculptures ; les photos des jeunes artistes et de leurs œuvres sont diffusées dans *Le St-Boniface Courier*. Un autre journal, *La Liberté et Le Patriote*, propriété des oblats jusqu'en 1970, publie un entretien avec Bernard Mulaire. Les exposants ont le sentiment de participer à un moment-clef de l'histoire et au réveil culturel de la communauté. La modernité culturelle résulte des rencontres au CUSB et à la *University of Manitoba* et de la naissance de projets collectifs, rassemblant les forces vives. En 1965, Paul Savoie publie dans *La Liberté* un article où il réclame, au nom des étudiants du Collège universitaire de Saint-Boniface, l'ouverture d'un centre culturel²⁸⁴. En 1967, le premier centre culturel ouvre ses portes, répondant au vœu des étudiants. Il accueille le Cercle Molière, la boîte à chansons Les 100 Nons et une salle d'exposition ponctuelle, offrant un nouveau lieu aux activités artistiques. Amorcée dans les années 1960, l'aventure éditoriale s'élève pluridisciplinaire. En 1974, la fondation des Éditions du Blé et l'ouverture du Centre culturel franco-manitobain vont favoriser les échanges entre éditeurs, plasticiens, musiciens, dramaturges et poètes. En 1967, Roland Mahé est devenu le directeur du Cercle Molière et a entrepris la professionnalisation et la modernisation et de la plus ancienne troupe canadienne²⁸⁵. L'ouverture de la salle Pauline Boutal au Centre culturel franco-manitobain consacre un lieu de théâtre moderne et populaire. En 1975, Mahé y fait jouer *Je m'en vais à Régina* de Roger Auger, une œuvre de rupture avec le répertoire classique traditionnel et en 1976, *Le Roitelet* de Claude Dorge, un drame psychologique sur la figure

²⁸³ Mulaire, Bernard, « 1965-1975 : dix années d'effervescence parmi les artistes de Saint-Boniface », *Cahiers franco-candiens de l'Ouest*, vol. 15, n°2, 2003, p. 127.

²⁸⁴ Savoie, Paul, « Les étudiants de Saint-Boniface veulent un centre culturel », *La Liberté et le Patriote*, vol. 53, n°37, 1965, p. 2. Cité par Léveillé, J.R., *idem*.

²⁸⁵ Le Cercle Molière est fondé en 1925 par Raymond Bernier, André Castelein de La Lande et Louis-Philippe Gagnon. Arthur Boutal en est le directeur de 1926 à 1940 puis Pauline Boutal, son épouse, jusque dans les années 1960. La troupe d'amateurs se professionnalise avec Roland Mahé.

mythique de Riel. Dans une autre salle, la boîte de chansons Les 100 Nons, fondée en 1967 par Antoine Gaborieau²⁸⁶, accueille de jeunes chanteurs et des musiciens.

Sous la responsabilité de Bernard Mulaire, la salle d'exposition se transformera en galerie d'art. Elle est dirigée par Marie Fournier, aidée de Roger Lafrenière. Bernard Mulaire se lance dans l'organisation des premières expositions, avec l'assistance technique de Suzanne Gauthier. En 1975, il organise sept expositions, mettant au programme tous les arts et toutes les générations. La première exposition, de Réal Bérard, est consacrée à l'illustration et à la peinture, la deuxième, de Suzanne Gauthier, à la gravure et à la céramique, la troisième, de Pauline Morier, à la peinture, la quatrième, de Raymond Gauthier, à la photographie, la cinquième, intitulée « Objets faits à la main au Manitoba français », à l'art et à l'artisanat, la sixième, d'Hubert Garnier, à la sculpture ornementale et la dernière est un concours provincial d'art et d'artisanat. En 1975 et 1976, les Éditions du Blé publient les catalogues des six premières expositions. À ses débuts, les Éditions du Blé ont le statut d'une coopérative où les éditeurs sont les auteurs des œuvres publiées ou bien des spécialistes de la discipline concernée. La diversité des publications et leur pluridisciplinarité reflète celle des artistes. L'analyse du catalogue de la maison pendant les trois premières années, de 1974 à 1976, donne une idée de l'état de la production culturelle et de ses orientations. Les six catalogues d'exposition de la collection « Miroir » constituent la production majeure, suivie par trois collectifs de contes jeunesse, une pièce pour enfants, *Les éléphants de Tante Louise* (1974) de Roger Auger et des cahiers d'activités pour la jeunesse également conçus par Claude Dorge et Réal Bérard. Le frère de Claude Dorge, Lionel Dorge²⁸⁷, historien et directeur de la maison d'édition pendant des années, est l'auteur de *Le Manitoba, reflets d'un passé* (1976). Alors que la maison d'édition va se détourner de la

²⁸⁶ Gaborieau, Antoine, *Une histoire à chanter : historique du 100 Nons*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1992, 228 p.

²⁸⁷ Dorge, Lionel, *Introduction à l'étude des Franco-Manitobains : essai historique et bibliographique*, Saint-Boniface : Société historique de Saint-Boniface, 1973, 298 p.

littérature jeunesse (cédant ce secteur aux Éditions des Plaines), les essais historiques connaîtront un essor remarquable, notamment les publications sur Riel et les Métis. L'histoire de la vie culturelle et artistique prendra aussi une place importante²⁸⁸. En 1975, la parution d'un collectif sur le cinquantième anniversaire du Cercle Molière inaugure une série de publications sur l'histoire des différents arts. Toutes les générations et tous les arts se trouvent représentés dans le catalogue des premières années : les arts plastiques, la poésie, le roman, le théâtre et la chanson. La pluridisciplinarité des premiers temps, si manifeste dans le catalogue éditorial, demeurera une marque de fabrique de la modernité culturelle franco-manitobaine. Éditeurs, auteurs et artistes se réunissent en collectif pour produire cette culture.

1.4.3. *Je m'en vais à Régina* de Roger Auger

En 1976, la parution de *Je m'en vais à Régina*²⁸⁹ de Roger Auger inaugure la modernité théâtrale au Manitoba. Cette période marque l'autonomisation partielle du littéraire vis-à-vis du religieux. Auparavant, les activités culturelles de la communauté sont asservies à la défense et à l'illustration de la foi. Les troupes tel le Cercle Molière font des tournées où elles jouent un répertoire classique d'inspiration européenne, à l'instar des pièces d'André Castelein de Lalande et d'Auguste Henri de Trémaudan. Signe de la modernité, le répertoire du Cercle Molière se diversifie pour jouer des pièces écrites dans un langage populaire et ancrées dans le quotidien. Né à Saint-Boniface en 1949, Roger Auger étudie au Collège universitaire de Saint-Boniface et à l'Université Laval (baccalauréat en philosophie, 1972). Il est reporter au poste radio CKSB de Saint-Boniface, journaliste à l'hebdomadaire *La Liberté* et directeur adjoint au Centre culturel franco-manitobain. Pendant les années 1970, il travaille pour le Cercle Molière comme technicien puis comédien. En mars 1975, il suit un stage de mise en scène au Québec où il rencontre Jacques Godbout, Jean

²⁸⁸ Voir en annexe, la « Bibliographie des littératures francophones de l'Ouest canadien ».

²⁸⁹ Auger, Roger, *Je m'en vais à Régina*, Montréal : Léméac, 1976, 83 p.

Baudin et Clément Perron. Il écrit aussi *John's lunch* (1977) et *V'là Vermette* (1978). Les pièces seront regroupées et publiées aux Éditions du Blé en 2007²⁹⁰. La réédition tardive de ces pièces au Manitoba est interprétée par Bryan Rivers comme le signe d'une évolution de la communauté qui ne se trouverait plus dans le même climat de doute et d'incertitude que celui connu trente années plus tôt²⁹¹. Il est certain que la préface rédigée par Jacques Godbout, écrivain québécois, dans l'édition de la pièce en 1976, laisse augurer la mort imminente de la communauté. Godbout y exprime une opinion commune inspirée par le nationalisme :

Roger Auger ne devrait pas exister. Je veux dire qu'il est tout à fait inattendu, et vraisemblablement impossible, que naisse un auteur dramatique francophone valable, dans une communauté de l'ouest du Canada aujourd'hui. Car on a beau avoir du talent, il faut quand même un milieu et une raison d'écrire. Or Roger Auger qui a du talent arrive à l'écriture au moment même où disparaissent les Canadiens français de l'Ouest. Le gouvernement fédéral y verra la preuve de l'existence et de la résistance du français au Canada : le gouvernement fédéral ment. Les moins de vingt ans, à Winnipeg et à Saskatoon, ont déjà choisi l'anglais²⁹².

Cependant, d'autres raisons que celles avancées par Rivers expliqueraient que la pièce a été publiée au Québec en premier et beaucoup plus tardivement au Manitoba. Selon J.R. Léveillé²⁹³, Godbout a envoyé le manuscrit de la pièce à Jean-Louis Roux qui n'a pas voulu la monter au Québec en raison de la langue. Godbout l'a ensuite envoyé chez Leméac où il avait de bonnes relations et l'a fait publier. Personne au Blé n'aurait proposé à Auger de publier la pièce et lui-même n'y aurait pas songé. Auger était un co-fondateur du Blé où il a agi comme trésorier au début et ne s'imaginait sans doute pas être l'éditeur de son propre texte. *Le Roitelet*²⁹⁴ de Claude

²⁹⁰ Auger, Roger, *Suite manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2007, 360 p.

²⁹¹ Rivers, Bryan, « Roger Auger, fondateur du théâtre moderne franco-manitobain », dans Auger, Roger, *Suite manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2007, p. 7-15.

²⁹² Godbout, Jacques, « Préface », dans Auger, Roger, *Je m'en vais à Régina*, 1976, p.ix-xi.

²⁹³ Courrier de J.R. Léveillé à Estelle Cambe, le 29 mai 2011.

²⁹⁴ Dorge, Claude, *Le Roitelet*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1980, 127 p.

Dorge, jouée l'année suivante en 1976, a été éditée, mais seulement en 1980. De plus, Leméac avait déjà publié Auger. L'édition de la pièce aurait donc été liée au cours des choses plus qu'à un climat de doute et d'incertitude, comme le suggère Rivers.

Je m'en vais à Régina illustre la problématique de l'assimilation culturelle à travers la vie et les conflits d'une famille de Franco-Manitobains, les Ducharme. Bryan Rivers fait remarquer que les enfants adultes personnifient chacun un choix culturel différent : Martha, l'aînée, a épousé Jack Thiessen, leurs enfants portent des noms anglais et ne parlent ni ne comprennent le français mais Jacques veut qu'ils apprennent l'allemand, sa langue maternelle. Bernard, le frère de Martha, les accuse d'être des « traîtres » ou des « assimilés » et lutte de manière rigoriste pour le français. Martha renvoie sur lui un regard tout aussi critique en le traitant lui et ses amis de bande de séparatistes qui vivent dans leur petit Québec au Centre culturel. Julie, la sœur cadette de Martha, est amoureuse de Walter Letinski, d'origine polonaise, qui ne parle ni français ni polonais, du fait que sa mère s'est remariée et que la transmission de l'héritage linguistique n'a pas suivi. Julie décide de partir vivre à Régina où Walter a obtenu un poste de fonctionnaire. Comme le souligne Rivers, la ville de destination de Julie, Régina, revêt une forte dimension symbolique puisque c'est la ville où Louis Riel a été jugé et pendu. L'assimilation culturelle serait illustrée à travers un point de vue économique et marxiste. Le pouvoir coercitif qui s'appliquait par des voies militaires et légales aurait été remplacé par le pouvoir déstabilisateur et non moins efficace des forces de l'économie et du marché et de la mobilité de la main d'œuvre. Walter déménage à Régina parce qu'on lui offre un meilleur poste et Julie le suit par amour. Quant à Martha et Jack, leurs enfants finiront par avoir une éducation en français. Or ce ne sera pas pour des raisons idéologiques ou culturelles mais parce que Jack, ayant des intérêts au Québec, est conscient des avantages économiques potentiels que l'on peut tirer du bilinguisme.

L'étude de la réception critique de la pièce au Manitoba, des côtés anglophone et francophone, nuance l'opinion exprimée par Rivers sur une fermeture du public. Il semblerait au contraire qu'elle ait reçu un accueil favorable de la critique et que l'on ait reconnu unanimement l'originalité du propos et de l'écriture dramatique. En particulier, la spécificité du langage et d'un parler « autochtone » est pointée. Dans la presse anglophone, Philip Rogers note : « For the French in Manitoba, Mr Auger's play is an indication of the growing trend away from reliance on the culture of Québec and France and towards a more indigenous art ²⁹⁵ ». Dans la presse francophone, Rossel Vien commente la particularité du langage : « sans parler du franglais manitobain où l'on trouve du courant et du moins courant, certaines expressions ne seraient pas comprises à Montréal ²⁹⁶ ». La pièce fait alterner des scènes et des dialogues en français, en anglais ou en franglais. L'écriture dramatique de Roger Auger inaugure la modernité par un langage parlé, emprunté au quotidien.

Aussi, cette forme d'écriture nous ramène littéralement à l'écriture bilingue déjà présente dans les écrits de Louis Riel et à la figure du Métis, aussi à l'aise en anglais, qu'en français, et aux allégeances multiples, vivant entre deux cultures. D'autre part, l'écriture métissée émerge du contexte socio-culturel de la production et procède d'une forme d'accomodement décrite par François Paré. Comme il le souligne dans *La distance habitée*, « les membres des minorités négocient à chaque acte de parole le choix de la langue parlée et finissent par opter pour des formes de créolisation et une hybridité linguistique qui ont le mérite à leurs yeux de résorber les lieux de conflit avec la société dominante ²⁹⁷ ». Paré fait aussi remarquer que la mixité linguistique demeure au Canada francophone et surtout au Québec un horizon impensable de la collectivité. On comprend alors que l'invention par Roger Auger d'une écriture plurilingue ait pu être considérée comme révolutionnaire car elle a bouleversé les

²⁹⁵ Roger, Philip, « Auger's New Play Upset Many », *Winnipeg Tribune*, 30 avril 1975, p. 25.

²⁹⁶ Vien, Rossel, « Adieu chicane », *Le Courrier de Saint-Boniface*, 7 mai 1975, p. 11.

²⁹⁷ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2005, p. 78-79.

codes en vigueur. De plus, elle démontre comment résister par l'accommodement au déclin culturel. Car elle emporte tout d'abord l'intérêt de la critique anglophone et francophone par l'invention d'un langage compris par tous et convoquant tous les publics. Elle permet au lecteur francophone d'accéder à une autoreprésentation de sa situation et au lecteur anglophone d'accéder à la représentation du vécu des minoritaires. Ingrid Joubert le relève en 1990 dans la revue *Prairie Fire* :

This emblematic inscription of the Francophone ethnocide in lines given to the weakest character illustrates the play's political nature : it reveals to the audience, through the use of strong local, linguistic and cultural colour, the deforming stereotypes and the grotesque and pathetic malaise to which it is subject²⁹⁸.

Je m'en vais à Régina met en scène la fragile existence des minorités culturelles, à la lisière entre deux univers, et menacés de disparaître par une forte assimilation. Réagissant au succès de la pièce, Roger Auger souligne l'ironie de la situation : « Here I am stating that French is dying and saying it in plays produced in French, seen by 10 000 people ; people are coming by thousand to see about their (cultural) death... I know it's contradictory – I wouldn't even try to explain it²⁹⁹ ». François Paré décrit la menace de mort et de disparition qui pèse sur les minorités culturelles comme une constante de leur mode d'existence. L'accommodement, poussé jusqu'au bout, c'est-à-dire non équilibré par une stratégie de résistance, conduirait l'individu à se détacher progressivement de sa communauté d'origine. *Je m'en vais à Régina* offre la représentation de ces accommodements radicaux. Cependant, son auteur a sans doute choisi pour lui une stratégie de résistance, celle illustrée par le personnage Bernard, farouche défenseur de la francophonie. Car finalement, après avoir révolutionné les codes, Roger Auger a quitté le Manitoba à la fin des années 1970. Il travaille aujourd'hui comme libraire-bouquiniste à Québec.

²⁹⁸ Joubert, Ingrid, « Current Trends in Franco-Manitoban Theatre », *Prairie Fire*, vol. 11, n°1, 1990, p. 120.

²⁹⁹ Keys, Janice, « Writer foresees fading French », *Winnipeg Free Press*, 10 mai 1978, p. 29.

1.5. Conclusion

L'émigration de Gabrielle Roy au Québec a vraisemblablement constitué le déclencheur d'une carrière qui a mené l'auteure vers une notoriété internationale. La découverte et la pratique du théâtre au Cercle Molière, le séjour en Angleterre et en France puis l'exercice du métier de journaliste au Québec ont été formateurs. Le départ du Manitoba a cependant laissé des traces indélébiles dans l'imaginaire de l'auteure qui s'est nourrie des souvenirs et des images de l'enfance, idéalisant d'un côté et dramatisant de l'autre les conditions d'existence des francophones. *La détresse et l'enchantement* (1984), une autobiographie publiée à titre posthume, explicite le choix de l'exil et éclaire sous un nouveau jour l'ensemble de l'œuvre, approfondissant la dialectique d'enracinement et de déracinement qui la parcourt. D'autre part, les études critiques psychanalytiques ont privilégié l'interprétation d'une pratique de l'écriture comme compensation d'un arrachement au pays natal et comme le besoin de reconstituer sans cesse ce que Roy avait laissé derrière elle. L'état offert par l'exil aurait été prolongé au Québec par une vie retirée du monde.

Cette retraite délibérée, condition de l'écriture, s'est traduite au Québec par une quasi absence de la vie littéraire et publique et par la discrétion de l'écrivaine. Éloignée de Montréal et ne cherchant pas à s'engager dans les débats au Québec, son attitude de retrait lui a valu l'indifférence de la critique qui a moyennement suivi sa carrière quand celle-ci prenait de l'ampleur et a manifesté peu d'intérêt pour une création exigeante poursuivie indépendamment des modes et des diktats. Mais elle a pourtant été reconnue dès son premier roman, *Bonheur d'occasion* (1945), qui aurait amorcé une nouvelle ère dans la littérature québécoise par un ancrage réaliste dans la vie montréalaise, urbaine et populaire. D'autre part, la traduction en anglais de la quasi-totalité des textes de Roy et la volonté de celle-ci de poursuivre une carrière bilingue et biculturelle lui ont valu la reconnaissance et la consécration du Canada anglais où son œuvre a été accueillie et consacrée. Ce double parcours, québécois et canadien

anglais, révèle une aisance à traverser les frontières communautaires, sans doute liée à des origines franco-manitobaines peu prises en compte dans la réception.

Au Manitoba, une version officielle de l'émigration de Roy en 1939 est livrée a posteriori et refondue dans un discours exprimant admiration et reconnaissance envers celle qui a dépeint brillamment la situation des francophones minoritaires. Bien qu'ayant choisi l'exil, la « grande dame de la littérature » reste l'enfant du pays et, comme Louis Riel, joue un rôle de pilier dans l'élaboration du patrimoine. Hommages et études critiques sont édités régulièrement et entretiennent le culte. La position occupée par l'auteure à l'intersection de plusieurs champs littéraires, a favorisé les échanges entre les chercheurs et les collaborations entre spécialistes. Aussi, la notoriété de Roy a-t-elle permis à l'Ouest canadien de se désenclaver. Mais l'écrivaine n'a pas participé au mouvement de création et d'édition qui a entouré la mise en place des infrastructures culturelles dans les années 1970. En réalité, les auteurs de la modernité se sont assez peu reconnus dans la forme d'écriture traditionnelle que ses nouvelles offraient à leur génération. Celle-ci s'est mobilisée pour produire la culture en associant tous les métiers, les talents et les disciplines.

En donne l'exemple la pièce de théâtre de Roger Auger *Je m'en vais à Régina*, créée au Cercle Molière en 1975 et mise en scène par Roland Mahé puis éditée au Blé. Elle inaugure la modernité culturelle manitobaine par une écriture originale. La question de la langue, si importante dans une communauté sans autre territoire, est ici abordée sous l'angle d'un accommodement conduisant à l'hybridité. De cette manière, l'écriture bilingue, convoquant le parler français et l'anglais, fait renaître la figure du Métis, originelle à la mémoire collective manitobaine. Les écrits publiés de Louis Riel n'ont-ils pas fait alterner le français et l'anglais ? Des traces de cette mémoire, on ne trouve pas dans l'écriture de Roy si ce n'est à travers le traduction systématique et contrôlée de ses œuvres. Alors que l'écriture de Roger Auger donne à voir les stratégies d'accommodement nécessaires à l'existence de la minorité, celle de de

Gabrielle Roy dissimule l'accommodement par le choix d'une langue normée et consensuelle. N'aurait-elle pas ainsi répondu aux attentes des lecteurs du Canada et du Québec, réfractaires à la mixité linguistique ? On mesure le caractère précurseur de l'œuvre de Roger Auger dans l'affirmation d'une pratique littéraire hétérogène.

CHAPITRE II

L'EXTENSION DU NORD-OUEST :

NANCY HUSTON, LAURIER GAREAU

2.1. Introduction

Nancy Huston (1953-) et Laurier Gareau (1949-) sont présents dans le champ littéraire de l'Ouest canadien par leurs origines respectives en Alberta et en Saskatchewan et par des carrières littéraires qui se sont appuyées sur un contexte culturel de bilinguisme. Mais leurs figures s'opposent, l'une s'étant déracinée et l'autre étant plus enracinée. Originaire de Calgary, Huston s'exile volontairement à Paris après avoir vécu aux États-Unis et publie une œuvre romanesque originale, prolifique et reconnue. Après quinze années de vie parisienne, elle écrit *Cantique des Plaines* (1993) et sa version en anglais *Plainsong* ; l'auteure renoue avec son pays à travers ce roman. Au Canada, l'œuvre ne semble pas faire beaucoup d'émules et la critique demeure réservée, contestant même l'attribution d'un prix littéraire. De son côté, Laurier Gareau, né en Saskatchewan, étudiant en art dramatique à l'Université d'Alberta, écrit une trentaine de pièces avant de publier *La trahison/The Betrayal* (1998), œuvre d'un cheminement difficile entre des instances de reconnaissance plurielles et à travers les réseaux culturels anglophone et francophone de l'Ouest canadien. Il coécrit en 2005 une pièce avec Kenneth Brown, *Cow-Boy poétré*, où s'affirme une écriture bilingue représentative de la culture des Franco-Albertains. Quelles positions ces auteurs occupent-ils dans leurs champs littéraires, en France, en Alberta et en Saskatchewan ? Comment le contexte culturel du bilinguisme a-t-il pu

influencer leurs écritures ? Comment ont-ils réussi à réécrire l'histoire des Métis qui ont massivement immigré au Nord-Ouest, après les événements de 1869-1870 ?

2.2. Nancy Huston : de l'exil à la déconstruction du champ

2.2.1. Situations de l'écrivaine dans le champ parisien

2.2.1.1. Récit et autopsie d'un exil choisi

Le récit autobiographique de Nancy Huston s'élabore dans plusieurs textes où elle évoque ses migrations de l'Ouest canadien aux États-Unis et à la France. En 1986, dans *Lettres parisiennes*³⁰⁰, elle se livre à une autopsie de l'exil à travers une correspondance avec Leila Sebbar, une amie parisienne d'origine algérienne. Elles se sont rencontrées dans une brasserie pour un travail collectif sur l'éducation des filles et presque aussitôt leur groupe a fondé *Histoires d'elles*, un journal où les femmes s'exprimaient librement sur la politique, de 1977 à 1980³⁰¹. Elles publient des textes dans des revues féministes, comme *Sorcières*, une revue littéraire singulière et les *Cahiers du GRIF* (Groupe de Recherche Interféministe). À côté de leurs activités militantes, elles publient leurs œuvres, romans et essais. En 1983, alors que le mouvement féministe donne des signes d'épuisement, elles décident de s'échanger des lettres où elles compareraient leurs visions de l'exil. Les trente lettres échangées sont publiées trois ans plus tard par Bertrand Barrault. Huston explique son exil volontaire par la recherche d'un recul critique propice à la création. Cette distance critique, recherchée dans l'éloignement physique et psychologique avec le pays d'origine et le pays d'adoption, constitue un moteur de la création, de même que le choix de la langue française, associée à l'écriture. Dans la lettre XVI, Huston raconte

³⁰⁰ Huston, Nancy, Leila Sebbar, *Lettres parisiennes : autopsie d'exil*, Paris : Barrault, 1986, Éditions J'ai lu, 1999, 221 p.

³⁰¹ Voir la présentation d'*Histoires d'elles* dans Storti, Martine, *Un chagrin politique*, Paris : L'Harmattan, 1996, p. 152.

comment elle s'est mise à écrire en français, sollicitée par Xavier Gauthier pour le premier numéro de la revue *Sorcières* :

Les tournures obligées, les automatismes et les « tics » universitaires avaient peut-être tué pour moi la langue anglaise ; j'avais tellement écrit pour passer des examens que j'avais l'impression de passer un examen chaque fois que j'écrivais ; je n'entendais plus ma langue ; elle m'habitait comme un poids mort. Et là, un jour de septembre, en haut d'une maison dans la rue Saint-Jacques, la page blanche, d'arrêt de mort, s'est transformée, d'un seul coup en champ de possibilités. Les mots à ma disposition étaient moins nombreux, mais ils avaient un goût, ou plutôt un volume, ils étaient vivants ; je les agençais en jouant sur les sons comme si je bâtissais une sculpture musicale... et ça marchait³⁰².

Préservée de l'affadissement intellectuel par le choix d'une langue stimulant les jeux et l'exploration de ses frontières, Huston découvre le bonheur d'écrire dans l'exil. Exil et écriture ne font qu'un et se trouvent associés au projet de vivre à Paris. L'écriture explore l'exil et cet exil, géographique et psychologique, la rend possible. Dans la lettre XX, Huston affirme que son bonheur est dans l'exil, pris dans tous les sens du terme, car celui-ci lui assure l'état de solitude nécessaire pour écrire. Exister dans la langue française lui est vital autant que d'écrire quotidiennement. Dans la lettre XXX, elle conclut sa réflexion sur l'exil par un retour à l'écriture. « Sans doute l'avais-tu compris avant moi : l' "exil" n'est que *le fantasme qui nous permet de fonctionner*, et notamment d'écrire³⁰³ ». Elle distingue les exilés malheureux, divisés contre eux-mêmes et incapables d'en faire quoi que ce soit, des exilés heureux ou indifférents à leur état, n'éprouvant pas le besoin d'écrire. Pour elle et Leila Sebbar, elle considère l'exil comme un fantasme ou un fantôme, un mort qu'elles auraient eu besoin de ressusciter afin de l'interroger, l'ausculter. La correspondance entre les deux femmes est comparée à l'autopsie d'un cadavre. Huston pense que Sebbar et elle ont toujours connu ce sentiment nommé exil, un sentiment d'être dedans et dehors, d'appartenir sans appartenir, un automatisme de la distanciation qui porte à

³⁰² Huston, Nancy, Lettre XVI, *Lettres Parisiennes*, Paris : Éditions J'ai lu, 1999, pp. 99-106.

³⁰³ Huston, Nancy, Lettre XXX, *Lettres Parisiennes*, Paris : Éditions J'ai lu, 1999, pp. 206-213.

cadrer les événements de la vie, à s'étonner devant eux, à exagérer ses réactions et à se raconter des histoires. Selon elle, c'est cette distanciation même qui constitue la littérature et l'écriture viendrait du désir de rendre étrange et étranger le familier et le familial. Ainsi, Huston justifie-t-elle le choix de vivre en France comme celui d'« étrangeriser » ses habitudes, sa vie sociale et intime, et de renouveler son regard sur le monde. Par la distanciation que procure l'écriture dans la langue française, les clichés des discours féministe, amoureux et maternel seraient identifiés comme tels et non plus utilisés de façon spontanée, naturelle et trompeuse pour l'esprit.

Le récit autopsique de l'exil est également présent dans *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*³⁰⁴ dont la troisième partie est intitulée « Exil, langue, identité ». Ce recueil rassemble des textes où ressurgissent les thèmes majeurs de l'œuvre : la relation entre le corps et l'esprit, la femme, la maternité et la création artistique. La première partie sur « Le féminin : avatars et atavisme » présente plusieurs textes parus dans les revues *Sorcières*, *Histoires d'elles* et les *Cahiers du GRIF*. Ces textes variés ont été écrits entre 1978 et 1983, avant que ne commence la correspondance avec Leila Sebbar. Dans la deuxième partie, « Le corps écrit », les épistolières ont codirigé un numéro des *Cahiers du GRIF* sur le thème des « Recluses et vagabondes » en 1988 d'où est extrait « A tongue called mother », une réflexion psychanalytique sur le rapport des femmes à la langue et à l'écriture. La troisième partie reprend l'autopsie de l'exil à travers un texte publié en 1981 dans *Les Temps modernes*, revue fondée en 1945 par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Dans « La rassurante étrangeté », Huston décrit les circonstances de son exil en France qui, de temporaire et non planifié, est devenu permanent, et qu'elle juge privilégié car elle l'a choisi contrairement à d'autres. Les vrais exilés, aux conditions de vie plus difficiles, doivent la considérer comme une Française :

³⁰⁴ Huston, Nancy, *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Leméac : Montréal, 1995, 273 p.

Pourtant, je suis étrangère et je tiens à le demeurer, à toujours maintenir cette distance entre moi et le monde qui m'entoure, pour que rien de celui-ci n'aille complètement de soi : ni sa langue, ni ses valeurs, ni son histoire. À Paris, j'ai été aimantée vers le centre, où se superpose un maximum d'histoire ; je vis dans un quartier, le Marais, où s'enchevêtrent des vestiges de la royauté du Moyen-Âge, de l'aristocratie dorée du XVII^e siècle, de la Révolution française et de la Seconde Guerre mondiale³⁰⁵.

Huston affirme son besoin d'être entourée des signes de l'histoire tels que Paris en recèle, tout en gardant ses distances avec eux car ils ne la toucheraient pas directement. Dans la description du lieu de son exil, elle fait ressortir l'attrait exercé par le centre parisien où les cultures se superposent et où elle se sent chez elle, non pas par identification aux Français mais en se réidentifiant grâce à eux.

2.2.1.2. Le positionnement institutionnel

Dans la description du système littéraire francophone par Pierre Halen, Nancy Huston figure parmi les écrivains issus de pays non francophones et s'étant convertis à la langue française. Cette catégorie d'écrivains ferait concurrence à celle des auteurs issus des pays francophones dans les anciennes colonies quant à la production d'un intérêt institutionnel et d'une reconnaissance par le centre parisien. Les francophones « convertis » auraient en commun une trajectoire les conduisant à se rapprocher toujours davantage du centre tout en étant assignés à s'en démarquer, c'est-à-dire à faire valoir leurs différences et leurs particularités, et cela en conformité avec une institution valorisant la diversité culturelle à l'intérieur d'un espace francophone dont elle assure le rayonnement :

Obligation leur est souvent faite de rester russe (Makine), tchèque (Kundera) ou argentin (Cortazar) et la critique peut se montrer dure quand ils oublient leur devoir. La particularité de ces écrivains est double : en dehors de la

³⁰⁵ Huston, Nancy, *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Leméac : Montréal, 1995, p. 202.

France, ils n'interviennent pas comme producteurs dans une zone francophone ; en France [...], ils constituent une sorte d'alternative symbolique aux minorités, qu'on peut qualifier de minorités « visibles » avec tout ce que cela comporte et qui sont héritées de l'Empire³⁰⁶.

L'ironie qui pointe dans cette analyse masque à peine la très probable obligation de démarcation à laquelle les écrivains nommés ci-dessus se trouvent confrontés. Ainsi, dans les textes étudiés, Nancy Huston se met-elle à parler de ses origines en réponse à des questions qui lui sont imposées et non pas de manière spontanée. C'est sans doute à cause de ce questionnement sur ses origines qu'elle est amenée à échaffauder un discours sur l'identité qui n'est visiblement pas l'objet même de son œuvre mais se greffe sur d'autres thèmes plus approfondis comme ceux évoqués précédemment de la relation entre le corps et l'esprit, du rapport des écrivains à la langue d'écriture, de la maternité et/ou de la création. Comme elle le rappelle dans l'avant-propos de *Désirs et réalités*³⁰⁷, sa vie s'est confondue avec l'évolution intellectuelle et politique de la France depuis 1973. Sa trajectoire est jalonnée par les rencontres avec des intellectuels français tels Roland Barthes, sémiologue et directeur de ses études universitaires, et Tzvetan Todorov, sémiologue d'origine bulgare, son compagnon et le père de ses enfants. Elle commence sa carrière en écrivant dans des journaux et revues féministes à une époque où le mouvement est porteur d'une transformation politique et sociale. Elle écrit son premier roman, *Les Variations Goldberg*³⁰⁸ (1981), à la mort de Roland Barthes et publie ensuite une œuvre diversifiée, composée de romans et d'essais, alimentée de réflexions autobiographiques sur la littérature et la société. Elle est consacrée par l'institution parisienne et reçoit plusieurs prix littéraires, tels le Prix Goncourt des lycéens, le Prix du Livre Inter ou le Prix

³⁰⁶ Halen, Pierre, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », dans Diop, Papa Samba et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Littérature et société africaine. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à Janos Riesz*, Tübingen : Gunter Narr Verlag, 2001, p. 55-68.

³⁰⁷ Huston, Nancy, « Avant-propos », *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Leméac : Montréal, 1995, p. 9-14.

³⁰⁸ Huston, Nancy, *Les Variations Goldberg*, Paris : Seuil, 1981, 190 p.

Femina³⁰⁹. Éditée chez Actes Sud et au Seuil, rééditée dans la collection « J'ai lu » de Gallimard, elle mène une œuvre exigeante tout en s'adressant à un large public.

En réalité, la catégorie des écrivains francophones convertis ne lui sied que peu. Car elle n'est pas reconnue ni ne se reconnaît dans l'appellation « francophone ». Bien qu'elle ait sans doute eu à subir les questions des éditeurs et des journalistes sur ses origines, elle est classée parmi les auteurs français dans les librairies, et se situe juste après Victor Hugo dans l'ordre alphabétique des auteurs sur les rayons. Les notices bibliographiques la présentent comme née à Calgary et vivant à Paris et elle-même se déclare « canadienne et française³¹⁰ », assumant un parcours atypique. Même, dans ses prises de position les plus récentes, elle conteste la francophonie. En 2007, elle signe le manifeste « Pour une littérature-monde³¹¹ » de Michel Le Bris et de Jean Rouaud paru dans le journal *Le Monde*. Ce manifeste s'attaque à l'hégémonie culturelle française et à la hiérarchie des valeurs qui s'applique aux auteurs de la littérature en français, distinguant les auteurs français des auteurs francophones et des auteurs allophones traduits. Constatant que les prix de la saison d'automne 2006 ont été attribués en France à des auteurs venus du monde entier dont Nancy Huston pour *Lignes de faille*, les auteurs du manifeste en appellent à la fin de la francophonie.

Ils dénoncent en particulier ce que l'étiquette « francophone » contient comme pré-supposés identitaires et attentes d'exotisme de la part de l'institution littéraire. Dans sa contribution à l'essai collectif publié suite à la parution du manifeste, Nancy Huston s'indigne des étiquettes linguistiques, nationalistes ou régionalistes que l'on fait porter aux auteurs, les réduisant à une fonction de représentation. Elle cite en

³⁰⁹ Prix Contrepoint (*Les variations Goldberg*, 1981); Prix Goncourt des Lycéens et Prix du Livre Inter (*Instruments des ténèbres*, 1996); Grand Prix des lectrices Elle (*L'empreinte de l'ange*, 1999); Prix Femina et Prix France Télévisions (*Lignes de faille*, 2006).

³¹⁰ Huston, Nancy, « En français dans le texte », *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Léméac : Montréal, 1995, p. 264.

³¹¹ Le Bris, Michel et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard, coll. NRF, 2007, 342 p.

exemple Romain Gary, un auteur dont l'envergure dépasse de loin l'étiquetage dont il a été la cible par ses identités juive, russe ou de diplomate. Elle-même se déclare appartenir à la catégorie des écrivains bilingues comme lui :

J'appartiens donc, si tant est qu'il faille déclarer ses appartenances au groupe relativement restreint des écrivains bilingues, groupe où se trouvent - chacun à sa manière, chacun unique, comme tout le monde - Beckett, Brink, Alexakis, Gary, quelques autres. J'écris dans la langue que veulent bien me parler mes personnages, j'écris les histoires qu'ils veulent bien me raconter, je les traduis de mon mieux en mots, scènes, dialogues et intrigues ; en les lisant, chacun de mes lecteurs les traduit à nouveau dans sa langue ou plutôt ses langues à lui, celles qu'il reconnaît, celles qui l'aident à vivre et à comprendre ce qu'il vit³¹².

À travers la pratique de l'autotraduction, Huston définit son identité d'écrivaine. Celle-ci a commencé avec la traduction en français d'un roman écrit en anglais, *Plainsong* et qui, ignoré dans sa version anglaise, lui a valu un Prix littéraire en français. Après le succès remporté par la traduction de *Plainsong* en *Cantique des plaines*, Huston constate que l'autotraduction lui permet d'améliorer ses textes et, malgré l'épreuve que constitue cette activité, elle décide de poursuivre. Elle écrit *Instruments des ténèbres* (1999) en alternant l'écriture en anglais et en français. Par la traduction, elle a plaisir à renouer avec une langue qu'elle avait délaissée pendant les quinze années ayant suivi son exil en France et le début de sa carrière. De plus, elle avoue tirer satisfaction de la conciliation de langues qui, dans son pays natal, sont opposées par les nationalismes québécois et canadien anglophone. Par le bilinguisme et sa manifestation esthétique et engagée dans l'autotraduction, Huston revendique la transnationalité des écrivains, une catégorie pluriculturelle et plurilingue, se jouant des déterminismes et des assignations particularisantes, et dont le but déclaré est d'agrandir le monde, pour en repousser les frontières.

³¹² Huston, Nancy, « Traduttore non è traditore » dans Le Bris, Michel et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard, coll. NRF, 2007, p. 154-155.

Le programme du manifeste « Pour une littérature-monde³¹³ », signé par Huston, en appelle au nécessaire décentrement du système littéraire décrit par Pierre Halen et réclame la fin de la relation centre-périphérie entre la France et les autres pays. En cela, il tente de subvertir l'institution et de déconstruire le champ franco-parisien par lequel s'opèrent la plupart des choix éditoriaux et esthétiques francophones. La contestation porte sur l'interprétation de la francophonie, jugée discriminatoire pour les auteurs de langue française non français et sur la littérature produite par le centre, nombriliste, autoréférentielle et sans relation avec le reste du monde. Huston et les auteurs du manifeste souhaitent la fin du pacte avec la nation et une autonomisation de la littérature la libérant de considérations politico-culturelles. Mais la position de ces auteurs dans le champ parisien et celle de Huston en particulier, semble contredire par certains côtés les propos tenus et la revendication. C'est l'idée que défend Véronique Porra dans son analyse des limites d'un discours utopique³¹⁴. Professeure à l'Université Johannes Gutenberg de Mainz en Allemagne, Porra a étudié les stratégies et les contraintes d'écriture induites par les institutions littéraires en France chez des auteurs ayant « adopté » la langue française comme Huston. Porra relève dans les propos tenus des contradictions entre le discours et la pratique. Elle fait remarquer que parmi les signataires du manifeste, certains sont des interlocuteurs privilégiés des institutions francophones comme Nancy Huston. Selon elle, Huston a tiré profit d'un positionnement marqué par la thématization de sa propre culture et elle a su exploiter littérairement son potentiel de différence. Certains écrivains refuseraient l'étiquette francophone qu'ils considèrent comme dévalorisante et parallèlement « font les francophones » quand cela est susceptible de promouvoir leurs œuvres. Pour Porra, l'opportunisme d'un tel comportement discréditerait l'initiative du manifeste publié. Cette opinion alimente un faux débat sur l'authenticité dans les stratégies d'auteurs.

³¹³ Le Bris, Michel et Jean Rouaud (dir.), *idem*.

³¹⁴ Porra, Véronique, « "Pour une littérature-monde en français", Les limites d'un discours utopique », *Intercâmbio*, Ser. 2., Bd. 1, H, Porto: FLUP, 2008, S. 33 – 54.

2.2.2. Le point de vue de Huston sur l'Ouest canadien

2.2.2.1. L'Alberta, sans culture ni histoire

Il est vrai que Huston thématise sa propre culture en l'abordant de manière différentielle par rapport à la culture européenne et qu'elle a la dévalorise. Rarement flatteur, le portrait de l'Alberta relève plutôt de la caricature. Le paysage albertain est présenté comme vide car il ne porte pas de traces de l'histoire, celles-là même qui fascinent tant Huston dans sa description de Paris. Paysage sans histoire, sans culture ni identité, le lexique est toujours dépréciatif :

Et vous, vous venez d'où ? disent les gens en se tournant vers moi – régulièrement, inévitablement, depuis les vingt ans que je vis en France. Et bien sûr je réponds à leur question. Mais à part moi, en mon for intérieur, ma réponse a toujours été : « De nulle part. » Je viens d'un endroit où la souffrance n'est que très modérée, où la détresse et la colère sont plutôt bénignes, un endroit caractérisé par l'harmonie et l'ordre relatif : en un mot, un endroit sans histoire et sans Histoire. Cet endroit, c'est l'Ouest du Canada³¹⁵.

La caricature de l'Ouest canadien a sans doute permis à Huston de répondre à l'incontournable question des origines posée par ses interlocuteurs français alors qu'elle-même aurait décidé d'oublier celles-ci pendant ses premières années à Paris. Mais aussi, elle lui a permis de créer cette différence mentionnée par Véronique Porra et qui garantit aux écrivains francophones une existence dans le champ. Dans le récit de la genèse de *Plainsong*, traduit en *Cantique des Plaines*, un roman écrit après quinze ans de vie en France et où elle revient à son pays natal, elle décrit l'état psychologique que provoque en elle le souvenir de l'Alberta : un ennui profond, un

³¹⁵ Huston, Nancy, « Les Prairies à Paris », *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Leméac : Montréal, 1995, p. 225.

endormissement et une allergie envers la culture du Far-West. C'est dans le mythe colonial de l'Ouest qu'elle va trouver l'origine de son dégoût y revenir par l'écriture. La caricature de l'Ouest canadien se dessine à travers un lexique du manque et du défaut (d'histoire, d'identité et de culture) dont les causes sont à chercher dans la Conquête et le mythe qu'elle a engendré et incarné dans la figure du cow-boy. Dans « Je ne suis pas fière³¹⁶ », Huston décrit l'univers des cow-boys, ces anciens conquérants, à travers un lexique péjoratif et une accumulation de termes négatifs. Elle les présente comme des hommes qui auraient raté leur vie une première fois et qui étaient avides de recommencer à zéro, sur de nouvelles terres, vides, arables et, surtout, bon marché. Elle mentionne la diversité de leurs origines et leur usage de la langue anglaise, réduite à quelques interjections. La pauvreté culturelle des cow-boys, vivant dans un univers brutal, viril, rempli de sueur, de poussière et de violence contraste avec la richesse des coutumes et des connaissances des Pieds-Noirs qui avaient habité les terres jusqu'en 1885. Elle résume l'histoire de la colonisation en faisant ressortir la violence infligée au pays et à ses habitants et la destruction conséquente de toutes les cultures, conquérantes et autochtones :

Ma province natale, l'Alberta, la toute dernière province à « rejoindre le Dominion », comme l'on disait à l'époque, n'a pas à proprement parler d'identité, pas de mêmeté culturelle, et pour cause. Les Indiens qui habitaient cette terre (« Pieds-Noirs » désigne cette fois l'indigène et non l'intrus) avaient, eux, une culture ; les Anglais, Français, Allemands, Finnois, Néerlandais, Danois, Suédois, Russes, Ukrainiens qui sont venus s'y installer avaient, eux aussi, des cultures. Mais lorsque ceux-ci ont soumis ceux-là et se sont mis à vivre sur leurs terres, il n'y avait pour ainsi dire plus de culture – sinon dans le sens agricole du terme³¹⁷.

Se présentant elle-même comme une cow-girl, elle avoue ne pas être spécialement fière de ses origines et avoir considéré comme un handicap cette pauvreté culturelle.

³¹⁶ Huston, Nancy, « Je ne suis pas fière », *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Léméac : Montréal, 1995, p. 209-216.

³¹⁷ *Idem*, p. 209.

Elle reconnaît pourtant que son émigration s'inscrit dans la tradition américaine. Malgré la distance qu'elle a maintenue avec sa province natale, Huston s'identifie à l'histoire européenne en Alberta et évoque le malaise et le sentiment de culpabilité éprouvé par les Blancs vis-à-vis d'un génocide culturel non déclaré³¹⁸.

2.2.2.2. L'introduction de la voix métisse

Dans *Cantique des Plaines* (1993), la caricature de l'Ouest canadien et de l'univers des cow-boys s'exercent à travers l'écriture romanesque. Huston réécrit l'histoire de la Conquête de l'Ouest en la démythifiant et en y introduisant une voix métisse. Elle y retrace l'histoire de quatre générations d'une famille d'immigrants, les Sterling, qui se sont installés et ont vécu dans les plaines de l'Alberta entre la fin du XIX^{ème} siècle et le milieu du XX^{ème} siècle. Le roman prend la forme d'une biographie historique écrite comme un chant lyrique. La narratrice, Paula, vivant au Québec, échange une communication avec son grand-père, Paddon, mort. Elle lui raconte l'histoire de leur famille à partir d'un manuscrit qu'elle aurait reçu de lui. L'histoire des personnages coïncide avec celle du territoire et de ses habitants. Au début, le portrait de l'arrière-grand-mère Mildred, une *ranch wife* venue d'Angleterre, est prétexte à évoquer l'immigration européenne à la fin du XIX^{ème} siècle, qui, de la ruée vers l'or, a évolué vers le fermage sur une terre pacifiée par la mise en réserve des Amérindiens ou par leur domestiquage.

La critique du mythe colonial chez Huston s'appuie sur une déconstruction des lieux, des figures et des événements qui fondent le discours historique officiel. La situation de la narratrice, Paula, de père québécois et écrivant depuis Montréal, instaure d'emblée une distance géographique synonyme de distanciation critique vis-à-vis des

³¹⁸ Huston, Nancy, « Les Prairies à Paris », *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Leméac : Montréal, 1995, p. 232.

lieux et d'une Histoire mise à l'index sur un registre satirique³¹⁹. L'épisode du *Stampede* de Calgary illustre la stratégie énonciative adoptée. Pour l'anniversaire de Paddon, alors âgé de 12 ans, son père John le conduit à Calgary. La foire du *Stampede* célèbre la conquête de l'Ouest et l'histoire mythique de l'Alberta. Y défilent des chefs blood, stoney, blackfoot et sarci, des missionnaires pionniers, des intendants et des négociants de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des contrebandiers et des commerçants en vins spiritueux, des hommes de la Gendarmerie royale, des pionniers vachers et des propriétaires de ranch, des diligences et des facteurs, des dompteurs de taureaux, des schooners des plaines transportant des immigrants et des cow-boys et des cow-girls à cheval. Dans cet épisode, Huston décrit avec sarcasme un univers brutal et sans culture, d'où ressort, sous l'apparente célébration du folklore, le déni de l'amérindianité. Jimmy Thibeault a analysé la place de la nation autochtone dans le *Stampede* chez Huston et la façon dont l'homme blanc impose son autorité sur le territoire et les autochtones³²⁰. Présents au défilé, les chefs indiens ne sont conviés à y participer que dans la mesure où ils s'accordent à l'histoire officielle en célébrant la domination exercée. En marge du défilé, les actes sexuels de cow-boys émêchés avec des Squaws, réitèrent la prise de possession du territoire à travers celle du corps des femmes. Paddon, témoin de ces événements, éprouve un malaise physique mais il « porte en lui les traces de cette histoire sombre qu'est la conquête ; il en reproduit littéralement le comportement en oubliant ou plutôt en refusant volontairement d'assumer la réalité coloniale ou, dans le cas du *Stampede*, l'histoire vraie³²¹ ». Son comportement illustre l'attitude ambiguë

³¹⁹ Voir Sing, Pamela, « Stratégies de spatialisation et effets d'identification ou de distanciation dans *Cantique des Plaines* » dans Dvorak, Martha et Jane Koustas (dir.), *Vision/Division : l'oeuvre de Nancy Huston*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, p. 63-74.

³²⁰ Thibeault, Jimmy, « Cantique du corps métis. La critique du mythe colonial dans *Cantique des Plaines* de Nancy Huston », dans Cheadle, Norman et Lucien Pelletier (dir.), *Canadian cultural exchange : translation and transculturation/ Échanges culturels au Canada : traduction et transculturation*, Waterloo (Ontario) : Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 159-174.

³²¹ *Idem*, p. 164.

des Blancs vis-à-vis des Indiens, entretenue par un discours officiel ayant mis à l'écart tout un pan de leur réalité.

La liaison amoureuse avec Miranda, une artiste métisse, transforme la vision du monde de Paddon en introduisant une voix qui met en cause l'histoire officielle. Miranda raconte à Paddon l'histoire des Indiens que des religieuses ont poussés à l'assimilation dans les écoles en les forçant à renoncer à la langue aglonquine et à la culture blackfoot, à coups de corrections. Cela a eu pour conséquence la déscolarisation de Miranda, demeurée analphabète. Thibeault s'appuie sur les réflexions de Van Schendel sur l'identité métisse pour valoriser le rôle de Miranda :

L'identité métisse porte en elle une vérité que l'institution marginalise et oublie au profit d'un mythe ou d'une histoire territoriale adaptée à la bonne conscience du colonisateur. Nous comprenons mieux alors l'enjeu dialogique de la relation sexuelle entre Paddon et Miranda : si Paddon est prisonnier d'une histoire albertaine fondée sur le déni de l'histoire de l'Autre, sur la production d'un imaginaire collectif subsumant la multiplicité ethnique dans un tout identitaire qui est celui du Blanc, la présence de la Métisse Miranda fait éclater cette vision réductrice, elle met à jour une vérité jusqu'alors marginalisée et qui pourtant l'habite de par sa double appartenance, soit celle du meurtre culturel de la nation autochtone et du refus subséquent de l'identité métissée [...] Miranda, dans l'intimité de son lit et de sa chambre, amène donc Paddon à transgresser le discours historique officiel – que d'ailleurs il enseigne en tant que professeur d'histoire – afin qu'il puisse enfin (re)découvrir cette histoire oubliée et marginalisée de la dépossession territoriale et culturelle de l'Alberta³²².

Aussi la voix métisse est-elle employée ici non seulement pour signifier l'écart et la distanciation critique avec l'histoire officielle mais aussi pour faire valoir une culture d'une grande richesse et à travers laquelle Paddon redécouvre la vie. La description de l'intérieur de Miranda contraste avec celui de la maison de Paddon. Son épouse,

³²² Thibeault, Jimmy, *idem*, p. 166.

Karen, y fait régner un ordre et une sobriété scandinaves alors que l'intérieur de Miranda est rempli de chats, de plantes et de divers objets. De même, le corps de Miranda le séduit par sa force rebondie et bouillonnante et la nonchalance de son amante à parler de la « bêtise de l'amour » le bouleverse. Malgré une maladie qui s'empare de son corps et la paralyse jusqu'à en mourir, elle lui enseigne à travers la peinture, la plénitude de toute chose et de la Nature. Miranda transforme sa vision du monde sans pour autant la changer totalement. Ou du moins celle-ci change-t-elle aussi longtemps que la Métisse demeure en vie. Sa disparition, que l'on peut interpréter comme un aveu d'échec de la transformation souhaitée du discours historique officiel et du mythe colonial de l'Ouest, n'aurait finalement laissé à Paddon qu'une cicatrice à peine perceptible.

2.2.3. Le point de vue canadien sur l'oeuvre de Huston

2.2.3.1. Polémique et débats au Québec

En 1993, l'attribution du Prix littéraire du Gouverneur général à *Cantique des Plaines* a provoqué une polémique au Québec, soulevé un débat impliquant écrivains, journalistes et éditeurs et mis en cause le fonctionnement institutionnel. Dans *La Presse* paraît un article de Nathalie Petrowski, « Bar payant ³²³ », où, tout en affirmant ne pas avoir lu le roman de Huston par manque de temps, elle conteste la remise du prix littéraire à « une anglophone hors Québec et une Canadienne hors Canada », à « une Albertaine défroquée », « une Anglaise récalcitrante qui a renié sa langue maternelle pour épouser le français, celui de Paris de préférence », « une sorte d'anomalie territoriale », « une bizarrerie transculturelle ». Et de conclure, « elle est le rêve d'un nouveau Canada hors de lui-même. Elle chante la beauté austère de l'Alberta et prouve que l'Alberta n'est pas aussi unilingue qu'on le pensait ». À ces

³²³ Petrowski, Nathalie, « Bar payant », *La Presse*, 18 novembre 1993, p. D 3.

propos de la critique, Marie-José Thériault, membre du jury aux côtés de Jean-Yves Soucy et Gerald Tougas, a répondu par un article signé dans *La Presse*, où elle dénonce avec ironie le nationalisme littéraire et les dérives des médias culturels :

Les « dragons vigilants » de la presse sont là pour rappeler les dissidents à l'ordre : langue d'écriture, lieu de naissance et lieu de travail, origine, tout cela doit être fondu dans le moule étouffant de l'identité nationale ; fond et forme, dans celui de l'outrance, du tape-à-l'œil et de la facilité. Les écrivains qui osent affranchir leur élan créateur de la tyrannie médiatique sont bien mal avisés [...] Malheur à eux s'ils refusent d'être les vassaux d'une « industrie » parce qu'ils sont d'avis, avec raison, que la littérature ne doit obéissance ni aux doctrines ni aux lois du commerce³²⁴.

Mais sa vive critique du fonctionnement institutionnel ne fait pas l'unanimité car quelques jours plus tard, paraît une lettre ouverte dans laquelle ce sont les éditeurs qui contestent l'octroi du prix à Nancy Huston, reprenant les propos de Petrowski. Ces éditeurs, parmi lesquels Bertrand Gauthier, de La Courte Échelle, Jacques Lanctôt, de VLB Éditeur, André Vanasse, de XYZ Éditeur, Jean Royer, de l'Hexagone et Robert Soulières, des Éditions Pierre Tisseyre, affirment que l'on a donné « le mauvais prix à la mauvaise personne³²⁵ » et suggèrent sa réattribution. Comme Petrowski, ils invoquent la question de la langue et de la traduction du roman de l'anglais au français comme critère de non recevabilité pour le prix. Selon eux, le roman devrait figurer dans la catégorie des œuvres de fiction en anglais ou des traductions mais pas dans celle des œuvres originales en français. Des écrivains et des traducteurs prennent la plume dans *Le Devoir* et s'insurgent contre cette vision restrictive de l'expérience d'écriture entre deux langues³²⁶. La controverse révèle, selon eux, une piètre image du monde littéraire québécois. Dans le même journal, Marie-José Thériault critique « l'attitude de vierges offensées » des éditeurs face au choix du jury et leurs

³²⁴ Thériault, Marie-José, « Chantage journalistique et littérature au Québec », *La Presse*, 26 novembre 1993, p. B 3.

³²⁵ Gauthier, Bertrand, Royer, Jean, Lanctôt, Jacques, Vanasse, André et Robert Soulières, « Le mauvais prix à la mauvaise personne », *La Presse*, 3 décembre 1993, p. B 2.

³²⁶ Collectif, « Le Cantique des Plaintes », *Le Devoir*, 10 décembre 1993, p. A 11.

intentions commerciales. Selon elle, Huston a écrit deux œuvres autonomes, l'une en anglais et l'autre en français, et elle reconnaît que la version française a abouti à un chef d'œuvre. C'est la marque des vrais écrivains que de faire un travail créateur sur les langues, de réécrire leurs textes en autant de fois et d'autant de manières que souhaitées. « Les œuvres de Huston, Micone, Tremblay, Thériault, ne sont écrites, à la fin, ni en français, ni en anglais, ni en roumain, mais en huston, micone, tremblay ou thériault³²⁷ ». Thériault défend l'autonomie de la littérature et de la création face à la politique et au nationalisme. S'opposent donc deux conceptions de la littérature, l'une nationale et l'autre transnationale, l'une obéissant à des intérêts politiques et commerciaux et l'autre prônant l'art pour l'art. Le débat illustre ainsi les luttes de pouvoir décrites par Bourdieu dans sa sociologie du champ littéraire et reprises par Pascale Casanova dans *La république mondiale des lettres*. La polémique autour du *Cantique des Plaines* a mis en branle les instances littéraires du Québec et révélé des jeux de pouvoir institutionnels que Robert Yergeau a analysés dans *À tout prix*³²⁸.

2.2.3.2. La réception critique au Canada

En 2004, dans un ouvrage collectif sur l'œuvre de Huston publié à Ottawa³²⁹, Frank Davey, professeur à l'Université Western Ontario, analyse la réception critique au Canada anglais. Il fait remarquer que *Plainsong* est le premier roman que Huston a écrit en anglais et publié au Canada. Or il n'a quasiment pas connu de réception critique, contrairement à la version traduite en français et coéditée au Québec et en France. Alors que l'attribution d'un Prix littéraire du Gouverneur général au *Cantique des plaines* fait scandale au Québec, *Plainsong* n'a pas retenu l'attention du jury. De

³²⁷ Thériault, Marie-José, « Faux original et copie authentique : Pour en finir avec le feuilleton Huston – Gouverneur général », *Le Devoir*, 10 décembre, p. A11.

³²⁸ Yergeau, Robert, *À tout prix : les prix littéraires au Québec*, Montréal : Tryptique, 1994, 158 p.

³²⁹ Davey, Franck, « Big, Bad and Little Known. The Anglophone-Canadian Nancy Huston », dans Dvorak, Martha et Jane Koustas (dir.), *Vision/Division : l'œuvre de Nancy Huston*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, p. 3-21.

même, le roman est recensé dans les journaux et revues anglophones, seulement après qu'il a provoqué une controverse au Québec, quatre mois plus tard. Davey essaie de comprendre pourquoi *Plainsong* a reçu si peu d'intérêt critique et se demande si, parmi les hypothèses envisageables, la critique historique menée par Huston sur la répression des Indiens par les Blancs n'en serait pas la cause. Il commente un article de Diana Brydon publié dans une revue américaine³³⁰:

Brydon examines the racial implications of *Plainsong*, arguing that there is troubling ambiguity in the novel toward the white appropriation of the Native land and culture, an appropriation that it condemns and in its narrator seemingly unironized idealizations of Natives otherness, in her « utopian longings » for reconciliation with it, and in her implicit stealing of what Brydon calls « Miranda story » - also re-performs³³¹.

Les critiques auraient été divisés pendant ces années-là par une controverse sur la réappropriation par les auteurs du discours de l'Autre, comme dans *Plainsong*. Huston n'aurait pas cherché à entrer dans ce débat, et aurait plutôt commenté le fait que les cow-boys éveillaient peu d'intérêt au Canada à l'opposé de la France. Davey étudie la réception critique des cinq romans suivants de Huston et constate que le désintérêt du Canada anglophone contraste avec le vif intérêt de la France. Alors que les romans de Huston reçoivent en France plusieurs prix littéraires, au Canada, leur version anglaise reçoit tout juste quelques articles dans la presse. Davey cite les journaux *The Globe and Mail*, *The National Post*, *Montreal Gazette*, le magazine *MacLean's*, *Toronto Star*, *The Vancouver Sun* et dans la presse spécialisée, *Quill and Quire*, *Books in Canada* et la revue *Canadian Literature*. Il relève le nombre d'articles parus au Canada pour chacun des romans. À titre d'exemple, *Plainsong* (1993) a reçu cinq articles comme *The Goldberg Variations* (1996) et *Instruments of*

³³⁰ Brydon, Diana, « Tempest Plainsong : Retuning Caliban's Curse » dans Novi, Marianne (éd.), *Transforming Shakespeare : Contemporary Women's Re-Visions in Literature and Performance*, New-York : Saint-Martin's, 1999, p. 199-206.

³³¹ Davey, Franck, 2004, p. 3-21.

Darkness (1997). *The Mark of the Angel* (1999) a donné lieu à six recensions tandis que *Slow Emergencies* (1996) et *Prodigy* (2000) n'en ont reçu que deux au total.

Parmi les raisons qui permettent d'expliquer cette quasi absence de réception, Davey pense que la commercialisation de l'image de Huston a brouillé les pistes. Il invoque l'aspect régional et communautaire des revues littéraires canadiennes comme *Tessera*, *Brick*, *West Coast Line*, *Prairie fire*, *Fuse*, *Borderlines* ou *Eye* et leur méfiance vis-à-vis de la mondialisation et de la commercialisation littéraires. Or Huston s'est fait connaître en publiant en 1993 *Plainsong* chez HarperCollins, une multinationale américaine et elle écrit ensuite des textes pour *Saturday Night*, *En route*, le magazine d'Air Canada, ou bien *Books in Canada*, une revue commerciale. Par ces choix éditoriaux, elle s'affilierait à la droite économique et politique nord-américaine, donnant d'elle-même une image toute autre que celle donnée en France, où son féminisme et la fréquentation de Barthes et Todorov la situent à gauche. Enfin, la caricature de l'Alberta et de l'Ouest canadien que nous avons analysée a certainement joué en défaveur de la réputation de l'écrivaine auprès des critiques. Comme le suggère Davey, le désintérêt des critiques canadiens envers Huston a été à la mesure du désintérêt affiché de Huston envers le milieu littéraire canadien.

2.3. Les perspectives du champ en Alberta et Saskatchewan

2.3.1. Vie et identité culturelle dans le Nord-Ouest

En recherchant des témoignages sur la vie culturelle en Alberta, on saisira mieux le contexte à l'origine de sa caricature de l'Ouest. On opposera aux clichés de Huston et de Petrowski, des éléments d'analyse historique. En particulier, la présence des francophones apparaît en filigrane dans les Territoires du Nord-Ouest colonisés dès la fin du XIX^{ème} siècle avant que l'Alberta ne soit créée en 1905. L'histoire d'une vie culturelle demeure lettre morte pendant longtemps car elle est gardée en

mémoire davantage qu'écrite, conservée dans des archives de familles, dispersée aux quatre coins du territoire. Le recueil de témoignages prend la route lente des généalogies et des biographies. La biographie de la Franco-Albertaine Marie Moser (1948-), *Courtepointe*, écrite d'abord en anglais puis traduite en français³³², raconte l'histoire d'une famille de l'Ouest à travers plusieurs générations de femmes depuis celle de la grand-mère née au Québec. À travers le parcours pluriel de cette famille de migrants canadiens, Moser évoque la prise de possession des Territoires du Nord-Ouest, le travail de *homesteading*, les efforts de survie dans un milieu de plus en plus hétérogène et l'anglicisation de toute la société qui conduira d'ailleurs la narratrice à choisir comme langue d'écriture l'anglais et non pas le français, sa langue maternelle. En 1980, avant même d'avoir publié cet unique roman familial en anglais, Moser participe aux conférences du Salon de l'histoire de la francophonie albertaine³³³ et à la réalisation d'un ouvrage collectif de témoignages, d'essais et d'études. Elle y étudie le profil de la communauté en parcourant le journal *L'Ouest canadien*³³⁴. L'histoire de la vie culturelle a certainement commencé par la consultation de la presse qui joue un rôle crucial dans la communication entre les francophones dispersés sur l'ensemble du territoire. *L'Ouest canadien* est fondé en 1897 par Frédéric Villeneuve, le fils d'un propriétaire de magasin et sénateur de Montréal, qui s'est établi à Edmonton comme avocat. Bien que se déclarant libre de toute affiliation politique, le journal est lié à la colonisation dont il devient un outil de propagande. En analysant le journal, Moser constate que les Canadiens français désirent garder intactes les institutions importées du Québec, telles leurs paroisses et la Société Saint-Jean Baptiste. Celle-ci, fondée à Montréal en 1843 en réaction à l'assimilation, joue

³³² Moser, Marie, *Counterpoint*, Toronto : Irwin publishing Inc., 1987, 166 p.; *Courtepointe*, traduit par Gisèle Villeneuve, Montréal : Québec/Amérique, 1991, 288 p.

³³³ Le Salon de l'histoire de la francophonie albertaine est fondé en 1974 par deux professeurs de l'Université d'Alberta : sœur Alice Trottier du Collège universitaire Saint-Jean (devenu la Faculté Saint-Jean) et Kenneth J. Munro du département d'histoire.

³³⁴ Moser, Marie, « Le groupe canadien-français d'Edmonton et des environs : ses caractéristiques selon *L'Ouest canadien* (1898-1900) » dans Trottier, Alice, Munro, Kenneth J. et Gratien Allaire, *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton : Université de l'Alberta/Salon d'histoire de la francophonie albertaine, 1980, p.77-98.

un rôle de premier plan dans le développement de la francophonie dans l'Ouest canadien. À Edmonton, elle est organisée par des chefs laïcs désireux d'unir tous les Canadiens en s'alliant au clergé, afin de reconquérir leurs droits et de redresser les injustices³³⁵. Les fêtes de la Société Saint-Jean Baptiste sont l'occasion de réaffirmer cette alliance. La coopération avec la société existante se fait par l'intermédiaire de l'Église et par les regroupements politiques où se rencontrent les francophones et les anglophones. Frédéric Villeneuve, le fondateur de *L'Ouest canadien*, entre en politique peu après son arrivée : il est élu Président de la Société Saint-Jean Baptiste et député à l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest à Régina. En 1905, le journal est remplacé par *Le Courrier de l'Ouest* qu'Eloi DeGrâce considère comme la première véritable réussite d'un journal francophone en Alberta³³⁶. Responsable des collections des oblats et des archives francophones provinciales, DeGrâce mène une étude rigoureuse de la fondation, du contenu et de la diffusion du journal, à une période où la francophonie est en pleine santé et où l'avenir brille. Ses principaux actionnaires sont le sénateur Philippe Roy, Charles W. Cross, Frank Oliver et Prospère-Edmond Lessard, un marchand d'Edmonton. Le journal atteindra un tirage moyen de 2500 exemplaires vendus, rivalisant avec les journaux anglophones. Comme son prédécesseur, il sert d'outil de propagande pour la colonisation et diffusent dans ses colonnes les messages des prêtres. Il informe également les communautés de la vie paroissiale. De parution hebdomadaire, il se compose de huit pages présentant successivement les nouvelles mondiales, littéraires et scientifiques, une page féminine, une page politique, des informations agricoles, des faits divers et des nouvelles régionales.

³³⁵ Les Territoires du Nord-Ouest sont établis en 1875 et en 1877, anglophones et francophones ont un statut égal à la législature et devant les tribunaux. En 1892, l'Assemblée supprime l'égalité, invoquant les autres langues en présence, comme l'allemand et les langues scandinaves des colons.

³³⁶ DeGrâce, Eloi, « *Le Courrier de l'Ouest (1905-1916)* », dans Trotter, Alice, Munro, Kenneth J. et Gratien Allaire, *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton : Université d'Alberta/Salon d'histoire de la francophonie albertaine, 1980, p. 101-111.

Selon DeGrâce, c'est entre ses pages qu'émerge une littérature franco-albertaine et en particulier dans la page féminine dirigée par Magali Michelet (1889-1960). Française d'origine, Michelet est âgée de 17 ans quand elle commence à tenir la rubrique « Le coin féminin » dans *Le Courrier de l'Ouest*. Elle y publiera ses propres nouvelles et ses poèmes ainsi que des compte-rendus de livres et des articles. De retour en France, elle écrit *Comme jadis... lettres échangées d'une rive de l'océan à l'autre* qui est publié à Montréal en 1925³³⁷ et sera repris en feuilleton dans le journal franco-albertain *L'Union* (1917-1929), dirigé par Georges Bugnet. Dans ce roman épistolaire, elle « chante l'épopée de la survivance canadienne-française en terre d'Amérique, tout en explorant diverses facettes d'un nationalisme fait de fidélité et de différences, de liens fraternels certes, mais aussi de tensions entre les rameaux d'un même arbre³³⁸ ». Les journaux ont diffusé des textes d'auteurs et parfois lancé leur carrière avant que les maisons d'édition ne prennent le relais. L'effervescence de la production culturelle au début du XX^e siècle est suivie d'une longue période moins prolifique au cours de laquelle les journaux francophones se succèdent en Alberta. *L'Union* est suivi de *La Survivance* en 1925, renommé *Le Franco-Albertain* en 1967. Il devient l'organe officiel de l'Association canadienne-française d'Alberta. Aujourd'hui, le concept de culture francophone est mis en cause par la situation de la langue qui, de langue maternelle, est devenue peu à peu une langue seconde. L'œuvre de Marie Moser, auteure franco-albertaine, qui écrit un roman en anglais pour raconter l'histoire et la vie des francophones de l'Ouest en fournit l'exemple. On ne s'étonne pas qu'en sens inverse, Nancy Huston, anglo-albertaine, ait écrit un roman en français pour raconter l'histoire et la vie des anglophones de l'Ouest. Ces deux cas de figure, symétriquement opposés, ne sont-ils pas les deux faces d'une même pièce, c'est-à-dire du bilinguisme institué comme valeur culturelle ? Dans l'Ouest canadien, le catholique français est devenu un bilingue francophone, soutient Paul Dubé dans

³³⁷ Michelet, Magali, *Comme jadis... lettres échangées d'une rive de l'océan à l'autre*, Montréal : Bibliothèque de l'Action française, 1925, 270 p.

³³⁸ Gaulin, Michel, « " Comme jadis..." », dans Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome 2, Montréal : Fides, 1980, p. 262-263.

un essai sur l'identité franco-albertaine, paru en 1994³³⁹. S'appuyant sur les travaux de Bernard sur le déclin d'une culture, Dubé s'interroge sur la manière de « retracer le profil identitaire d'une communauté qui semble avoir en quelque sorte refusé d'avoir une conscience d'elle-même en ne produisant que très peu de discours ³⁴⁰ ». Parmi ces discours, il cite les recherches du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest et le journal *Le Franco*, autrefois *La Survivance* (1929-1967), regrettant que celui-ci soit devenu le bulletin officiel de l'Association française-canadienne d'Alberta. De même, il analyse le discours identitaire dans trois romans parmi lesquels *Dans le muskeg* (1960) de Marguerite Primeau. Dans ce premier roman, la doyenne de la littérature née en 1914, propose un monde idéal dans lequel les « deux solitudes » de l'Est trouvent dans le Nord albertain la possibilité de créer une société bilingue. Mais le rêve d'une société bilingue égalitaire au début du siècle a cédé la place à un bilinguisme inégalitaire pour le français devenu langue seconde, ce qui ne permet plus la constitution d'un groupe fort et dynamique socialement et culturellement.

2.3.2. Laurier Gareau, l'historien et le dramaturge

Élaborée entre la Saskatchewan et l'Alberta, l'œuvre de Laurier Gareau répond à celle de Huston par la recherche des traces historiques d'une culture de l'Ouest. Créée en 1905, la Saskatchewan est issue comme l'Alberta de la réorganisation administrative des Territoires du Nord-Ouest. Les francophones y établissent plus d'une centaine de communautés et jusqu'en 1950, leur population s'élève à 50 000. Laurier Gareau a parcouru les pages du *Patriote de l'Ouest* (1910-1941)³⁴¹. L'arrivée

³³⁹ Dubé, Paul, « Je est un autre... et l'autre est moi. Essai sur l'identité franco-albertaine » dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université de Laval, 1994, p. 79-98.

³⁴⁰ Dubé, Paul, *idem*, p. 87.

³⁴¹ Gareau, Laurier, « L'activité culturelle et artistique dans la communauté franco-canadienne de la Saskatchewan au début du XX^e siècle » dans Cadrin, Gilles, Dubé, Paul et Godbout, Laurent,

au début du XX^{ème} siècle de milliers de pionniers de langue française s'accompagne de l'organisation dans les villages de concerts paroissiaux mêlant différentes formes d'expression artistique tels le théâtre, la chanson et la musique. En 2007, dans un entretien avec J.R. Léveillé³⁴², Laurier Gareau évoque l'histoire de la vie culturelle et théâtrale à l'époque de la colonisation de l'Ouest. Selon l'historien, le théâtre jouait un rôle social important car les spectacles rassemblaient les communautés culturelles à l'instar des groupements politiques. Ils étaient l'occasion pour les familles de se rencontrer après leur installation. Les journaux offrent de nombreux compte-rendus de concerts présentés dans les sous-sols des églises, dans les salles paroissiales et dans les petites écoles de campagne. Ces concerts présentaient des saynètes entrecoupées de morceaux de musique et revêtaient un caractère religieux ou historique, en célébrant les héros canadiens. L'intérêt pour le théâtre dans les paroisses est à la base de la culture francophone et de l'histoire de la vie culturelle en Saskatchewan, c'est pourquoi le genre prédomine dans l'élaboration du patrimoine et dans les réécritures modernes³⁴³.

L'œuvre de Gareau s'oppose à celle de Huston par son enracinement dans l'Ouest mais elle la rejoint par son bilinguisme et par la réécriture de l'histoire des Métis. Gareau est né en 1949 à Saint-Isidore de Bellevue en Saskatchewan. Après des études au Collège Mathieu à Gravelbourg et au Collège Saint-Jean d'Edmonton, il obtient une maîtrise en écriture dramatique à l'Université d'Alberta (1986). Il est l'auteur d'une trentaine de pièces inédites qui sont jouées dans les théâtres, festivals, écoles et communautés de la Saskatchewan et des autres provinces³⁴⁴. La première à être

Pratiques culturelles au Canada français, actes du 14^{ème} colloque du CEFCO, 1994, Edmonton : Institut de la Faculté Saint-Jean, 1996, p. 241-254.

³⁴² Léveillé, J.R., « Entretien avec Laurier Gareau, le parrain du théâtre fransaskois », *Liaison*, n°135, 2007, p. 17-20.

³⁴³ Gareau, Laurier, Michaud, Guy et Christian de Nesle, *Théâtre fransaskois*, tome 3, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2008, 98 p ; Gareau, Laurier, Blais-Dalhem, Madeleine et Christian de Nesle, *Théâtre fransaskois*, t.4, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2009, 173 p.

³⁴⁴ Voir la liste dans le *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*.

éditée, *La trahison/The Betrayal*³⁴⁵ connaît plusieurs versions, d'un premier jet datant de 1982 à la réédition bilingue de 2004, accompagnée d'une postface sur « Les oubliés de l'histoire francophone » par Maurice Morin. La pièce met en scène deux personnages historiques, le chasseur de bison et chef métis Gabriel Dumont (1837-1906) et le missionnaire oblat d'origine française, le père Julien Moulin (1830-1920), réunis dans un presbytère de Batoche, en 1905. Gabriel Dumont songe à la mort et demande à son vieil ami Julien Moulin la permission d'être enterré parmi les siens au cimetière de Batoche mais celui-ci la lui refuse tant que le Métis ne s'est pas réconcilié avec Dieu et n'a pas fait la paix avec lui. Les raisons de la colère de Dumont envers Dieu sont à chercher dans l'histoire et le comportement des membres du clergé pendant le soulèvement de 1884-1885. Dumont accuse les prêtres d'avoir trahi Riel et les Métis pour protéger les intérêts de l'Église et préserver bâtiments et édifices religieux des dégradations et des pillages qu'auraient occasionné des affrontements avec les forces de la police. Ainsi, l'histoire officielle est-elle mise en cause par les propos de l'ancien chef. Les accusations portées contre Louis Riel, notamment sur son apostasie, et qui auraient expliqué la désolidarisation du clergé en 1885, auraient masqué des intérêts corporatistes et financiers, oubliés par l'histoire officielle. La voix de Dumont fait entendre une vérité historique dérangeante, celle de l'abandon par l'Église catholique d'une protection donnée jusqu'alors aux Métis. Ne pouvant le contredire, le père Moulin aidera toutefois Dumont à se réconcilier.

L'écriture des différentes versions du texte, racontée par Gareau lui-même³⁴⁶, est révélatrice du bilinguisme culturel qui caractérise le contexte de la réception. Gareau écrit la première version du texte pour un concours albertain de dramatiques radiophoniques à la Société Radio-Canada au début des années 1980. Son texte est retenu et la pièce est effectivement produite par Radio-Canada. Puis, il écrit une

³⁴⁵ Gareau, Laurier, *La trahison/The Betrayal*, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2004, 103 p.

³⁴⁶ Gareau, Laurier, « Présentation de l'auteur », *La trahison/The Betrayal*, 2004, p. I-V.

deuxième version pour un congrès de l'ACELF³⁴⁷ à Saskatoon. À cette occasion, il réécrit les paroles de Gabriel Dumont en langue mitchif, après avoir consulté le spécialiste Robert Papen qui lui a envoyé des documents de Montréal. Alors qu'il étudie l'écriture dramatique à l'Université d'Alberta à l'automne 1984, Gareau adapte le texte en anglais qui devient *The Betrayal* dans la traduction. En 1985, la pièce est produite au *Fringe Festival* qui a lieu chaque été à Edmonton. Elle reçoit un accueil favorable des critiques dans les journaux et à la télévision ainsi que de Wagamese, le critique du journal autochtone de l'Alberta, *The Aboriginal Multi-Media Society*. Elle est publiée en 1986 par NeWest Press³⁴⁸ à Edmonton et produite plusieurs fois. Une dernière version voit le jour quelques années plus tard, en 1991, quand Monique Genuist sollicite le texte pour l'ouverture d'un cours de littérature de l'Ouest canadien à l'Université de Saskatoon et lui demande une version améliorée de la pièce. Réadaptée en français à partir de la version anglaise, *La trahison* est incluse en 1995 dans la programmation de la Troupe du Jour³⁴⁹ à Saskatoon et inscrite dans la tournée des écoles secondaires francophones et d'immersion de la province. Le récit épique des différentes versions de cette pièce révèle l'extrême perméabilité des frontières entre la francophonie et l'anglophonie, Gareau passant d'une langue à l'autre au cours de réécritures qui se sont étalées sur une dizaine d'années. En 2009, dans une entrevue avec Laurent Poliquin³⁵⁰, Gareau confie qu'il aurait pu travailler dans une troupe de théâtre professionnel anglophone à Edmonton à la fin de ses études mais qu'il a choisi de vivre dans la culture fransaskoise. La première pièce qu'il écrit pour le théâtre amateur en 1975, *Pas de problème*³⁵¹, met en scène le conflit d'un Fransaskois qui se bat pour recevoir des services en français à Régina.

³⁴⁷ ACELF : Association canadienne d'éducation de langue française.

³⁴⁸ Gareau, Laurier, *The Betrayal* dans Bell, Nancy (dir.), *5 from the Fringe*, Edmonton : NeWest Press, 1986.

³⁴⁹ Fondée en 1985 et basée à Saskatoon, la Troupe du Jour est la seule compagnie de théâtre francophone professionnelle en Saskatchewan. Elle est dirigée depuis 1989 par Denis Rouleau.

³⁵⁰ Poliquin, Laurent, « Entrevue inédite : Laurier Gareau, le dernier des Mohicans », *Liaison*, n°43, 2009, p. 29-31.

³⁵¹ Gareau, Laurier, *Pas de problème*, 1975, inédit. Cité dans Morcos, Gamila, *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*, 1998, p. 114.

Elle annonce l'engagement communautaire de Gareau et explique qu'il ait choisi de faire de l'animation théâtrale dans les écoles et de travailler pour le Conseil culturel fransaskois tout en écrivant. Depuis 1992, il s'occupe de la programmation scolaire, c'est-à-dire des spectacles et des ateliers dans les écoles ainsi que de la publication d'un journal, *Le clin d'œil Jeunaskois*. De plus, il est responsable du programme de subventions pour la réalisation de projets artistiques et culturels et coordonne les actions du Conseil. Il écrit des pièces pour la jeunesse, quatre d'entre elles ont été publiées aux Éditions de la Nouvelle Plume à Régina, sous le titre : *Les aventures de Joe Bolduc, private eye : quatre pièces pour adolescents*³⁵² (2002).

2.3.3. *Cowboy poétre* : œuvre bilingue et métissée

Contrairement à Nancy Huston, Gareau n'hésite pas à pratiquer une écriture plurilingue, ce qui le rapproche des auteurs de la collection « Rouge » au Manitoba. En 2005, il adapte de l'anglais avec succès *Cowboy poétre*³⁵³, une pièce écrite avec l'Albertain Kenneth Brown, où s'affirme la spécificité d'une écriture bilingue. Le contexte et les étapes de la création du texte sont révélateurs d'une pratique de la traduction profondément ancrée dans la communauté et qui façonne son identité. En 2008, Benoît Doyon-Gosselin distingue les traductions exogènes et endogènes dans une étude pour la revue universitaire *Alternative Francophone*³⁵⁴. Il oppose les traductions exogènes, provenant du réseau extérieur, aux endogènes, provenant de l'intérieur du réseau et de milieux où les cultures sont en contact. Parmi les critères, les traductions exogènes tendraient vers un capital commercial, mettraient rarement en relation les auteurs et les traducteurs et porteraient surtout sur les œuvres

³⁵² Gareau, Laurier, *Les aventures de Joe Bolduc, private eye : quatre pièces pour adolescents*, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2002, 177 p.

³⁵³ Brown, Kenneth et Laurier Gareau, *Cowboy poétre*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2010, 108 p.

³⁵⁴ Doyon-Gosselin, Benoît, « Pour un nouveau paradigme traductionnel : les traductions exogènes et endogènes », *Alternative Francophone*, vol. 1, n° 1, 2008, p. 57-67.

classiques d'écrivains canonisés par les littératures nationales. À l'opposé, les traductions endogènes tendraient à être davantage symboliques, elles seraient effectuées en raison d'affinités entre le traducteur, le texte et la langue cible et la relation unissant l'auteur et le traducteur serait de collaboration étroite. La création de *Cow-boy poétre* répond à la logique d'une traduction endogène car le metteur en scène, l'auteur et le traducteur se connaissent et collaborent. Au début des années 2000, Daniel Cournoyer, directeur artistique de l'UniThéâtre³⁵⁵ à Edmonton, a l'idée de créer une pièce sur l'univers des cow-boys et fait appel à Kenneth Brown, un auteur qui connaît bien le sujet, puis à Laurier Gareau pour l'adaptation du texte en français. L'auteur et le traducteur sont d'anciens confrères au Département de théâtre de l'Université d'Alberta où ils ont étudié l'écriture dramatique dans les années 80. L'adaptation en français se fait de manière quasi simultanée à l'écriture du texte en anglais et Gareau a fait l'adaptation du premier acte de la pièce avant d'en lire le deuxième. Le co-autorat illustré par ce va-et-vient s'avère éloigné d'une traduction classique. Il exige de la part du traducteur une créativité tout aussi forte que celle de l'auteur. Cela est d'autant plus vrai que Gareau a modifié les orientations de la pièce³⁵⁶. Chantal et Blanchette, les deux personnages formant le couple initial, deviennent franco-albertains alors que dans la version de Brown, ils étaient uniquement anglophones. En faisant ce choix dans la traduction, Gareau a modifié la portée idéologique de la pièce qui avait été de représenter la dualité canadienne en mettant en opposition un cow-boy québécois, Luke, et le « reste du Canada », Chantal et Blanchette. Le conflit n'existe plus de la même façon dans la version française et se recentre sur les rapports entre hommes et femmes et les rivalités amoureuses.

³⁵⁵ En 1992, L'UniThéâtre succède au Théâtre français d'Edmonton (1967) et à la Boîte à Popicos (1978). Il est dirigé par Daniel Cournoyer et contribue à la promotion d'œuvres francophones.

³⁵⁶ Courrier de Laurier Gareau à Estelle Cambe, le 3 mars 2011.

En 2005, la pièce est produite en Alberta, au Nouveau-Brunswick et en Ontario. Elle est accompagnée de recensions dans la presse anglophone et francophone³⁵⁷. Dans « Les cow-boys débarquent dans l'est³⁵⁸ », Marie-Eve Bouchard, journaliste au *Week-end outaouais* rapporte les propos de la comédienne Crystal Plamondon, également chanteuse de country-cajun. Pour cette dernière, la pièce raconte une véritable histoire de l'Ouest car toutes les familles ont parmi elles des cow-boys, son fils étant lui-même devenu un *bullrider*. La mise en scène d'un triangle amoureux réunit un cow-boy venu du Québec, Luke, un cow-boy des Prairies, Blanchette, et une cow-girl, « reine du rodéo », Chantal. La présence d'un Québécois parmi les personnages donne une valeur exemplaire à cette histoire de l'Ouest, la grand-mère de Plamondon étant elle aussi venue du Québec. Selon la comédienne, l'on rit des Franco-Albertains et des Québécois dans cette comédie à l'humour grinçant. De même, Cournoyer explique qu'il s'agit d'« une exploration, sur un ton plutôt noir, du monde du rodéo et des mythes qui peuvent l'entourer, notamment la notion de gloire éphémère ». En 2008, Louise Ladouceur, professeure à l'Université d'Alberta, approfondit l'étude du langage « coloré » ainsi qualifié par les comédiens et par le directeur en analysant les spécificités de la traduction dans les dramaturgies francophones de l'Ouest³⁵⁹. La coloration du langage répond à l'esthétique réaliste adoptée par les auteurs. L'histoire est racontée à travers une série d'analepses qui reconstituent les parcours suivis par les quatre personnages. Au trio principal s'ajoute la voix d'un annonceur de concours de rodéo. Les épisodes se déroulent dans l'espace public d'un rodéo ainsi que dans les espaces privés de l'intérieur d'une maison et d'une chambre d'hôtel. Ils sont constitués de monologues, d'échanges intimes et d'adresses faites au public. Comme le souligne Ladouceur, quel que soit l'espace où se situe la scène, les dialogues donnent à entendre un amalgame de français et d'anglais dont les degrés

³⁵⁷ Voir la presse : http://www.lunitheatre.ca/images/medias/Cow_Boy/Cow_Boy_presse.pdf

³⁵⁸ *Idem*.

³⁵⁹ Ladouceur, Louise, « Bilinguisme et performance : traduire pour la scène la dualité linguistique des francophones de l'Ouest canadien », *Alternative Francophone*, vol. 1, n° 1, 2008, p. 46-56.

varient et qui vont des répliques totalement livrées en anglais par l'annonceur des concours de rodéo au franglais des personnages francophones bilingues dont la langue populaire incorpore de nombreux anglicismes. La pièce témoignerait de la réalité des communautés minoritaires où l'anglais est la seule langue véhiculaire, une langue omniprésente dans la vie publique et qui imprègne aussi l'espace des échanges privés entre francophones. L'activité de traduction et d'imbrication des langues façonne tout le processus de création et de production de la pièce, commente Louise Ladouceur. Les échanges qui ont lieu dans l'espace public du rodéo sont conservés tels quels, le rodéo étant une activité qui se déroule uniquement en anglais. Les dialogues, situés dans l'espace privé ou destinés au public, sont traduits dans une langue populaire franglaise de l'Ouest canadien. L'hétérolinguisme du texte s'accompagne d'une hétérophonie des interprètes. Révélant l'origine des locuteurs, les accents jouent le rôle d'opérateurs de distinction dans une intrigue mettant en scène des cow-boys albertain et québécois se partageant les faveurs d'une chanteuse de country qui finira par quitter son mari albertain pour son amant québécois. La rivalité instaurée entre les cow-boys québécois et albertain serait chargée de connotations idéologiques et politiques puisqu'elle reproduirait la situation dans laquelle se trouvent les petites communautés francophones du Canada par rapport au Québec. Le personnage de Chantal, joué par Plamondon et inspiré par elle-même, présenterait l'hétérophonie la plus complexe par un mélange d'accents américains, albertains et louisianais. Son parler dessinerait une cartographie fort éloquente de la diaspora francophone nord-américaine. Et le texte en reproduit le métissage :

CHANTAL — Blanchette, c'est un des derniers vrais cow-boys. Son bonhomme de père, un Franco-Albertain comme le mien, ben y avait un *spread* qui allait des *foothills* d'un bord jusqu'à la réserve Stoney de l'autre. Pis eux-autres, y faisaient encore l'élevage comme autrefois... le *branding* pis l'dégossage des animaux ça se faisait l'printemps, pis les animaux y étaient laissés libres dans la belle prairie toute l'été. L'automne venu, l'troupeau y était divisé pour voir quel animal serait shippé au marché. On faisait tout comme autrefois, sauf shipper l'bétail au marché. Y a trop d'perte quand y

faut driver un *steer* sur une grande distance. C'est ben mieux des shipper en *truck* jusqu'à l'abattoir³⁶⁰.

La tradition de résistance culturelle unilingue dans les communautés aurait ainsi évolué vers le développement de dramaturgies affichant leur bilinguisme et le revendiquant comme une représentation légitime des francophones au Canada. Alors qu'auparavant, la cohabitation des langues témoignait d'une incapacité à s'approprier totalement le français et à combattre le spectre de l'anglicisation, le bilinguisme des communautés franco-canadiennes minoritaires prendrait une toute autre valeur dans le contexte d'une mondialisation où il acquiert une plus-value. Ladouceur conclut son étude en proposant de nouvelles modalités de traduction visant à conserver la dualité linguistique de l'œuvre originale tout en la rendant accessible à de multiples auditoires, aux publics des petites communautés ainsi que des métropoles théâtrales.

2.4. Conclusion

Contrairement à Gabrielle Roy, Nancy Huston n'a pas engendré de culte dans l'Ouest canadien ni n'a été réutilisée officiellement par l'institution littéraire. Cela s'expliquerait par son appartenance à la communauté majoritaire et par l'écart de sensibilités que cette différence a pu générer. Cela provient aussi de plusieurs textes écrits par Huston qui a justifié son exil par l'éloignement souhaité de l'Alberta qu'elle caricature sans trop de ménagement. Dans le roman où elle renoue avec son pays natal, *Cantique des Plaines* (1993), l'auteure se livre à une caricature décapante de l'univers des cow-boys en Alberta. En y introduisant une voix métisse sous les traits d'un personnage féminin, elle déconstruit l'histoire officielle et dénonce l'occultation du génocide amérindien. Mais dans cette réécriture postmoderne, la Métisse demeure marginalisée et en arrière-plan de la vie familiale des Sterling et ce

³⁶⁰ Cité par Louise Ladouceur puis légèrement modifié dans Brown, Kenneth et Laurier Gareau, *Cowboy poétre*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2010, 108 p.

qu'elle révèle de la richesse et de la beauté du monde, restera dans les interstices laissées par une histoire de Blancs. Réécrit à partir d'une version anglaise, *Plainsong*, parue précédemment la même année, le roman provoque une polémique au Québec, où les critiques et les éditeurs s'offusquent de l'attribution d'un Prix littéraire du Gouverneur Général à une œuvre traduite dans une catégorie destinée aux œuvres originales, c'est-à-dire écrites en français. Opposant les partisans d'un nationalisme associant lieu de naissance et langue, à ceux d'un transnationalisme, la polémique fait ressortir l'absence de légitimité institutionnelle d'une pratique de l'autotraduction issue du bilinguisme de Huston. En France, Huston revendique son appartenance au groupe des écrivains bilingues et combat tous les réductionnismes identitaires. Par son intégration volontaire dans le champ littéraire français et par l'autotraduction qu'elle choisit de défendre comme la marque identitaire de sa pratique d'écriture, elle met en œuvre un bilinguisme de l'alternance, le seul que les sociétés majoritaires et unilingues aient été en mesure de reconnaître.

Contrairement à Nancy Huston qui a quitté son milieu d'origine pour devenir auteur, Laurier Gareau a persisté à vivre dans une communauté dont il a constaté le déclin. Nommé le parrain de la dramaturgie fransaskoise et « le dernier des Mohicans », il a poursuivi une œuvre théâtrale originale, appréciée dans les milieux culturels du Canada francophone et anglophone mais peu reconnue par les institutions littéraires. Coordinateur culturel dans les écoles fransaskoises, il critique le conservatisme des institutions qui empêchent ses pièces autochtones d'être mises au programme. La position frontalière de l'auteur, entre plusieurs champs culturels, lui permet d'adopter un point de vue critique sur l'histoire de la francophonie dans l'Ouest. Dans *The Betrayal* créée en 1985 et éditée dix plus tard en version bilingue, Gareau déconstruit l'histoire officielle, en particulier celle de l'Église catholique, qui a justifié l'abandon des Métis lors du soulèvement de 1884-1885 par l'apostasie de Louis Riel. Gareau documente la question des rapports entre les Canadiens et les Métis et suggère que la trahison des clercs était liée à des questions financières. Historien autant que

dramaturge, Gareau redonne à l'écriture son sens originel et le plus ancien, celui d'un acte mémoriel de résistance à l'effacement de l'histoire, en premier lieu celle des Métis, les oubliés de la francophonie nord-américaine. Un même geste mémoriel a sans doute guidé l'écriture plus récente de *Cow-boy poétre*. Réorientant le profil de personnages initialement anglophones pour en faire des Franco-Albertains, Gareau a réinjecté dans la pièce le parler populaire des francophones de l'Ouest, résistant par cet acte à l'effacement de leur histoire. Le plurilinguisme de l'écriture dans les pièces de Gareau rappelle celui de Roger Auger dans *Je m'en vais à Régina* et l'inscrit dans le groupe des dramaturges de l'hétérogénéité qui perpétuent une culture du métissage.

CHAPITRE III

ITINÉRANCES, HYBRIDATION :

PAUL SAVOIE, CHARLES LEBLANC

3.1. Introduction

Le nom de Paul Savoie est associé à la formation de l'institution littéraire au Manitoba et dans l'Ouest canadien. Membre fondateur des Éditions du Blé en 1974, il publie la même année son premier recueil de poésie, *Salamandre*³⁶¹, suivi deux ans plus tard de *Nahanni*³⁶², dont le nom évoque l'univers culturel amérindien. Puis, il émigre vers le Québec et l'Ontario où il s'installe pour se consacrer à sa carrière d'écrivain. À Ottawa et Toronto, il devient un important acteur du champ culturel. En 1978, Charles Leblanc fait le trajet en sens inverse, du Québec au Manitoba, où il poursuit sa passion pour le théâtre, se consacre à la traduction et publie six recueils de poésie dans la collection « Rouge », dédiée aux écritures innovantes. Dans les marges de l'institution littéraire et dans la distance géographique qu'elle habite, son œuvre poétique et théâtrale se construit en donnant lieu à une réception critique continue. Quelles traces d'un exil les œuvres de ces deux auteurs donnent-elles à voir ? Comment ont-ils été accueillis dans leurs provinces d'adoption respectives et quelle place leurs œuvres ont-elles prises dans les corpus littéraires et les historiographies ? Comment leurs itinérances révèlent-elles la mouvance des frontières du champ littéraire et contribuent-elles à définir la structure institutionnelle diasporale ?

³⁶¹ Savoie, Paul, *Salamandre*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1974, 167 p.

³⁶² Savoie, Paul, *Nahanni*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1976, 98 p.

Comment la figure du Métis, élément d'un héritage, pour l'un, et d'un paysage emprunté, pour l'autre, ressurgit-elle dans leurs univers poétiques et esthétiques ?

3.2. Paul Savoie : entre le Manitoba et l'Ontario

3.2.1. Premiers pas et retours au Manitoba

Né en 1946, Paul Savoie a fait des études classiques au Collège universitaire de Saint-Boniface. Il a obtenu une maîtrise en littérature française à l'Université Laval et à l'Université du Manitoba ainsi qu'une maîtrise en littérature anglaise à l'Université Carleton (Ottawa, Ontario). De 1969 à 1975, il enseigne au Collège universitaire de Saint-Boniface avant de déménager dans l'Est du pays où il travaille pour plusieurs organismes comme traducteur, réviseur et chercheur. Ensuite, il passe un an à Québec, puis, à partir de 1976, il s'établit à Ottawa où il prend en charge un secteur du programme « Exploration » du Conseil des arts du Canada, de 1981 à 1986. La même année, il déménage à Toronto et se consacre à sa carrière littéraire et artistique. Au Manitoba, avant de partir, il participe à la fondation des Éditions du Blé et publie ses premières recueils de poésie, *Salamandre* (1974) et *Nahanni* (1976). La publication de *Salamandre* est associée à la fondation de l'institution littéraire franco-manitobaine car elle survient l'année de la création des Éditions du Blé. En 2001, dans un entretien avec J.R. Léveillé³⁶³, Savoie avoue ne pas avoir été conscient de la portée sociale ni du moment historique que représentait la création d'une maison d'édition francophone dans l'Ouest canadien. Il ne songeait alors qu'à faire aboutir un projet personnel et à publier des manuscrits accumulés. En 2006, la réédition de *Salamandre* et *Nahanni* en un volume anthologique, *Rivière et mer*, permet de mettre en perspective l'œuvre du poète et de retracer son émergence³⁶⁴. Dans la préface, J.R.

³⁶³ Léveillé, J.R., « Portrait d'auteur@Paul Savoie, *Francophonies d'Amérique* », n° 11, 2001. Repris dans Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, 2005, p. 130-145.

³⁶⁴ Savoie, Paul, *Rivière et mer*, Ottawa : L'Interligne, coll. « BCF », 2006, 214 p.

Léveillé fait remarquer qu'avant l'existence des Éditions du Blé, « il n'y avait pas de lieu où le poète franco-manitobain pouvait prendre place, dire et écrire sa parole, transporter, telle la rivière vers la mer, le témoignage de son vécu, de ses désirs et de sa dure lutte pour apparaître³⁶⁵ ». Il affirme que la parution des recueils de Savoie dans un contexte de production aussi exigü que celui du Manitoba relève d'un « tour de force ». Il évoque comme preuves, l'exil de Gabrielle Roy au Québec. Ainsi, le « désir de durer » de la parole de Savoie dit « la douleur, le déchirement de naître dans un milieu minoritaire où l'être du poète, tel le phénix ou la salamandre, doit renaître de l'autodafé qu'on a voulu faire de l'histoire de sa culture³⁶⁶ ». Selon Léveillé, le poète examine particulièrement cette histoire dans *Bois brûlé*, un recueil de poèmes paru en 1989 au Québec, dont le titre évoque les Métis et qui semble faire écho au réveil identitaire que ceux-ci connaissent à l'Ouest à partir des années 1980. L'auteur y évoque l'histoire des francophones de l'Ouest dans une poésie originale. En pleine période de mise en place des infrastructures culturelles, le départ de Paul Savoie s'est pourtant avéré nécessaire. Dans l'entretien à J.R. Léveillé, il revient sur les années vécues à Saint-Boniface et tente d'expliquer les raisons de son départ :

Je crois que je n'étais pas fait, de prime abord, pour les batailles qu'engendre nécessairement la vie en milieu minoritaire. C'est-à-dire que tout le côté revendication, lutte que suscite la prise de conscience d'un état foncier de marginalisation, exige un certain engagement, un esprit de révolte, beaucoup de détermination et de persévérance. Or je souffrais d'un certain repli sur moi-même, d'une crainte de la confrontation. Je croyais au bien-fondé des revendications de mon peuple, mais j'étais loin de savoir comment m'y prendre pour endosser les vêtements, l'armure du guerrier. Ce qui me venait plus naturellement c'était la réflexion, la contemplation³⁶⁷.

C'est à travers une parole autobiographique que le poète (re)prend les armes et transforme le combat communautaire inachevé au Manitoba en matière à écrire. En

³⁶⁵ Léveillé, J. R., « Un chercheur dans la nuit du temps » dans Savoie, Paul, 2006, p. 14.

³⁶⁶ Léveillé, J. R., « Un chercheur dans la nuit du temps », dans Savoie, Paul, 2006, p. 14-15.

³⁶⁷ Léveillé, J.R., « Portrait d'auteur@Paul Savoie » dans *Parade ou les autres*, 2005, p. 134.

1984, *À la façon d'un charpentier*³⁶⁸ inaugure des textes autobiographiques qui se poursuivront avec *Mains de père*³⁶⁹ et *À tue-tête*³⁷⁰. À mi-chemin entre le journal, le recueil de textes et le livre illustré, *À la façon d'un charpentier* est construit autour d'étapes, subdivisées en « Jalons », « Reflets », « Dimensions », « Paroles » et « Correspondance ». Le réordonnement de textes variés donne à l'œuvre un caractère expérimental. Celle-ci retrace l'itinéraire de l'homme et de l'écrivain, entre 1964 et 1984. Dans l'entretien avec Léveillé, Savoie souligne l'importance du recueil dans son parcours d'auteur. S'éloignant de l'univers symboliste des premiers recueils, il lui aurait permis de relier le geste d'écrire à son propre vécu et de se servir de son intériorité et de son passé historique et culturel comme point de départ et matériau de création³⁷¹. Ce cheminement le conduit vers une écriture autobiographique poétique.

Dans *Mains de père*, l'écriture autobiographique se fait moins iconoclaste et plus régulière, à travers un journal alternant les scènes de vie à Saint-Boniface et à Ottawa et Toronto, ainsi que les époques, celles de l'enfance et de l'âge adulte. Par ce journal, Savoie renoue avec la maison d'édition qu'il a fondée, les Éditions du Blé, et confirme sa permanence dans le champ littéraire franco-manitobain. Le troisième volet, *À tue-tête* permet d'apprécier le talent de l'écrivain, arrivé à maturité. La démarche exploratoire et introspective atteint sa pleine maîtrise à travers une écriture fragmentée et déambulatoire, laissant voir son origine dans le souffle. Le récit de vie se mêle à des réflexions sur l'existence et sur le sujet minoritaire. Dans un recueil de lettres³⁷², François Paré commente la lecture du livre, un ouvrage sans ponctuation, mais rythmé par de petits interstices, qui s'ouvre sur le désir effréné de faire violence au passé et d'y retourner pour sortir de l'isolement, non seulement la langue

³⁶⁸ Savoie, Paul, *À la façon d'un charpentier*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1984, 208 p.

³⁶⁹ Savoie, Paul, *Mains de père*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1995, 142 p.

³⁷⁰ Savoie, Paul, *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, 176 p.

³⁷¹ Léveillé, J.R., « Portrait d'auteur@Paul Savoie » dans *Parade ou les autres*, 2005, p. 135.

³⁷² Paré, François, *Traversées*, Ottawa : Le Nordir, 2000, p. 173-174.

agonisante mais aussi la figure du père, dont la détresse silencieuse et la parole inarticulée auraient causé la « blessure » du fils.

3.2.2. La carrière littéraire en Ontario

L'œuvre de Paul Savoie relève sans doute autant de la littérature franco-manitobaine que de la littérature franco-ontarienne. À Ottawa puis à Toronto où il vit depuis 1976, l'auteur a vraisemblablement trouvé un lieu où s'exprimer à voix haute et « à tue-tête », sans connaître pour autant un dépaysement total. Le cadre de vie qu'il a choisi présente des caractéristiques communes avec le précédent. Dans la métropole anglophone et dans l'ensemble de l'Ontario, les francophones appartiennent à des communautés minoritaires et dispersées. Sans avoir changé profondément de condition d'existence, l'écrivain a établi à Toronto le point d'ancrage d'une œuvre retraçant son itinéraire entre plusieurs lieux de vie. À l'itinérance biographique se superpose une activité littéraire multiple, elle aussi itinérante, alternant les lieux d'édition entre le Manitoba, l'Ontario et le Québec. On constate que l'œuvre est publiée à Saint-Boniface (Éditions du Blé), Montréal (Éditions du Noroît), Toronto (Éditions du GREF), Ottawa (Éditions du Vermillon), Sudbury (Prise de parole) et par des éditeurs comme Black Moss Press en Ontario. Le nomadisme éditorial renvoie à la configuration diasporale de la francophonie nord-américaine et éclaire une caractéristique structurelle du champ littéraire, à savoir la mouvance géographique de ses frontières, création de ponts entre les îles. La diversité des lieux d'édition de l'œuvre illustre l'univers diasporal et la culture de l'itinérance évoqués par Paré dans *La distance habitée*. De même, l'auteur figure dans deux corpus littéraires, à savoir, dans l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine* (1990) de J.R. Léveillé et dans l'*Anthologie de la poésie franco-*

ontarienne³⁷³ (1991) de René Dionne. La parution de ces ouvrages à une année d'intervalle nous renseigne sur la proximité structurelle des institutions littéraires. Distinctes par leur volume d'activités (l'Ontario compte trois fois plus d'éditeurs littéraires que le Manitoba), celles-ci ont suivi les mêmes trajectoires d'élaboration des corpus et des historiographies. En 1996, dans le texte de présentation d'une séance en l'honneur de Savoie³⁷⁴, Mireille Desjarlais-Heynemann déplore que l'écrivain n'ait pas encore reçu de prix littéraire. Elle pense que ses déménagements ont peut-être été la cause d'une absence de reconnaissance officielle. L'itinérance constatée de l'homme mais aussi de l'œuvre aurait en quelque sorte brouillé les pistes. Entre 1976 et 1996 passent vingt années avant que n'advienne une forme de reconnaissance officielle, par la voie d'une représentation diplomatique française. Au Salon du livre de Toronto de 1996, il reçoit à l'issue de la séance d'honneur, un Prix du Consulat général de France récompensant l'ensemble de son œuvre. Cette reconnaissance internationale tardive ne soulève-t-elle pas une interrogation sur l'absence préalable d'une reconnaissance nationale qui aurait pu y conduire ? Dans une étude sur l'institution littéraire franco-ontarienne³⁷⁵, Johanne Melançon évoque l'importance des salons du livre pour faire connaître des œuvres éditées en grande quantité (80 titres publiés par an en 2003), mais peu lues par le public. De même, elle évoque le foisonnement de prix littéraires au Canada et s'interroge sur leur importance, leur pouvoir de consécration et leur impact réels. Ainsi, le Prix du Consulat de France remis depuis 1995 au Salon du livre de Toronto aurait peu d'impact en dehors de la ville et de la communauté de ses écrivains. En 2001, dans l'entretien avec Léveillé, Savoie énonce les facteurs d'une trop faible reconnaissance, parmi lesquels la marginalisation des littératures minoritaires, le fait d'écrire de la

³⁷³ Dionne, René, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne : des origines à nos jours*, Sudbury : Prise de parole, 1991, 223 p.

³⁷⁴ Desjarlais-Heynemann, Mireille (dir.), *Autour de Paul Savoie*, actes de la séance en l'honneur de Paul Savoie, Salon du livre de Toronto, 18 octobre 1996, Toronto : Éditions du GREF, 1997, 111 p.

³⁷⁵ Melançon, Johanne, « L'institution littéraire franco-ontarienne : où en sommes-nous en 2004 ? », dans Reguigui, Ali et Hédi Bouraoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2007, p. 137-181.

poésie, une forme littéraire qui ne serait pas très en demande ou encore le fait de vivre à Toronto, une ville éloignée des centres francophones, Montréal et Paris. En 2006, il reçoit le Prix Trillium pour le recueil de poèmes, *crac*³⁷⁶. Prestigieux à l'échelle provinciale, ce prix gouvernemental s'avère rémunérateur pour l'écrivain et son éditeur qui reçoivent chacun 10 000 dollars. Il apporterait un certain capital symbolique sans pour autant mener à une grande visibilité à l'extérieur de l'Ontario.

La réception critique de l'œuvre de Savoie reflète les modalités de son parcours. Dans la bibliographie des textes critiques (1975-2005) adjointe à *Rivière et mer*³⁷⁷, on constate que chaque année a vu paraître une moyenne de trois textes critiques. Ils se répartissent entre plusieurs journaux et revues francophones et anglophones, parmi lesquels *Liaison*, *Francophonies d'Amérique*, *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *Prairie fire*, *Lettres québécoises*, *Spirale*, *Nuit blanche* ou encore *Envol*. La revue culturelle *Liaison* où Savoie a lui-même fait paraître des textes et où il sera membre du comité de rédaction, revêt une importance particulière en Ontario. Créée en 1978, la revue d'art a contribué à la normalisation du corpus littéraire par la présence, dans son équipe, d'universitaires et de créateurs³⁷⁸. Ajoutons qu'elle s'est intéressée aux littératures de l'Ouest et de l'Acadie à partir de 2006. Les journaux *L'Express* de Toronto et *Le Droit* diffusent aussi des textes critiques, notamment ceux de Mireille Desjarlais-Heynemann et de François Paré, fidèles commentateurs de l'œuvre de Savoie. En 2010, dans « La poésie franco-ontarienne³⁷⁹ », Paré le présente parmi les poètes de l'intime, aux côtés d'Andrée Lacelle et de Gaston Tremblay. Selon lui, ces écrivains sont moins inspirés par le destin collectif que par une aventure subjective.

³⁷⁶ Savoie, Paul, *crac*, Ottawa : Éditions David, 2006, p. 129 p.

³⁷⁷ Savoie, Paul, *Rivière et mer*, préface de J.R. Léveillé, Ottawa : L'Interligne, 2006, p. 205-210.

³⁷⁸ Paré, François, « La normalisation du corpus littéraire franco-ontarien », dans Reguigui, Ali et Hédi Bourouaoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2007, p. 91-105.

³⁷⁹ Paré François, « La poésie franco-ontarienne » dans Hotte, Lucie et Johann Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2010, p. 113-152.

Leurs textes se distingueraient par la diversité de leurs thématiques, telles l'amour, la mort, le corps, la solitude ou la liberté sexuelle. Ils seraient peu enclin à adopter les structures de l'oralité et le discours sociologique ambiant, ce qui aurait d'ailleurs provoqué, à leur insu, le désintérêt de certains critiques. Chez Savoie, la question de l'identité collective se serait posée dans *À la façon d'un charpentier* où le poète aurait cherché à éveiller les souvenirs de l'enfance au Manitoba et l'étroitesse radicale de la culture franco-manitobaine. Mais par la suite, elle aurait cédé la place à une subjectivité plus complexe, exprimant les tensions identitaires de façon détournée.

3.2.3. Les polarités du discours identitaire

Le discours sur l'identité minoritaire semble occuper une place centrale dans l'institutionnalisation des littératures francophones canadiennes, et ce depuis les années 1970, dans la voie ouverte par la Révolution tranquille au Québec. Il en a constitué le support idéologique et est devenu un terrain d'exploration esthétique pour une génération d'écrivains qui ont balisé le paysage littéraire contemporain. Chez les poètes de l'intime comme Paul Savoie, le collectif et le singulier se rejoignent et s'imbriquent à tel point qu'ils ne peuvent être vraiment dissociés. Les éléments biographiques resurgissent constamment dans une parole qui, si elle prête sa voix à la collectivité, ne se confond pas avec elle, ni ne la supplante. En réalité, l'énonciation identitaire ressort moins d'une poétique, telle celle identifiée par Paré chez des écrivains comme Patrice Desbiens et Jean-Marc Dalpé, que des relations établies dans l'œuvre avec différents pôles culturels et linguistiques. Ces derniers se répartissent entre l'Ouest, l'Acadie, le Québec, la France et l'Ontario. Les textes de Savoie, *À tue-tête* (1999) et *Crac* (2006) ainsi que l'entretien avec Léveillé en 2001 fournissent le support à une étude de l'énonciation identitaire. Il semble que l'œuvre, si elle est traversée par une dialectique du repli et de l'ouverture, la dépasse dans l'acceptation de sa multiplicité. Elle fait varier les stratégies de résistance et d'accommodement.

La relation avec le Québec et la France, qui exercent distinctement une hégémonie culturelle vis-à-vis des francophonies canadiennes, ressort du récit d'un voyage en France entrepris par Paul Savoie avec quatre écrivains du Manitoba, de l'Ontario et d'Acadie : J.R. Léveillé, Andrée Lacelle, Gérald Leblanc et France Daigle. En 1998, il est le principal instigateur d'une tournée qui débute à la Maison de la Poésie de Paris et se poursuit dans plusieurs villes françaises ainsi qu'en Belgique. Face à un public européen assez ignorant de la littérature franco-canadienne, les propos de Savoie tendent à la différencier de la littérature québécoise et ne peuvent se soustraire à une explication sur la fragmentation du Canada français :

je me trouve devant le bureau du directeur de la maison de la poésie à paris j'essaie de lui faire comprendre qu'il existe au canada une littérature riche variée différente de celle que les français associent habituellement au canada français j'explique auparavant les gens de langue française se disaient tous des canadiens-français mais depuis que le mouvement séparatiste au québec a pris son essor les gens du québec se disent québécois point final le mot canadien français a du même coup perdu sa raison d'être moi je me considère toujours un canadien français je participe à une longue histoire j'ai une identité multiple je revendique à nouveau ce terme ce droit ³⁸⁰

Face à l'ignorance des Français, il lui est nécessaire, pour se faire reconnaître, d'expliquer la tension sous-jacente aux relations entre le Québec et les francophonies canadiennes. Il s'avère impossible de la dissimuler à un public étranger car elle fait partie d'une histoire commune à partir de laquelle peuvent se saisir les trajectoires distinctes suivies par les entités politiques et culturelles. La visibilité des uns ne dépend-elle pas en réalité de celle des autres ? Le Québec et les francophonies canadiennes devraient s'éclairer mutuellement sur la scène culturelle internationale, à défaut de pouvoir constituer un bloc politiquement uni. Selon Savoie, c'était la première fois que s'organisait une tournée d'auteurs canadiens non québécois. L'expérience de partage et de rayonnement aurait été très enrichissante et les gens

³⁸⁰ Savoie, Paul, « Mon Amérique à moi », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 172.

auraient apprécié la présence des poètes canadiens, la chaleur et l'ouverture de leurs propos, la variété et l'originalité de leurs textes. Quand on songe d'un côté, aux possibilités offertes par le marché français, à l'essoufflement décrié de la littérature française, et de l'autre côté, à la variété, à l'originalité des textes franco-canadiens, confrontés à une pénurie de lecteurs, on se demande ce qui a tant retardé l'intensification des échanges entre les deux pays. Avant même de se présenter au public français comme auteur franco-ontarien, Savoie est venu en France en tant qu'auteur anglophone, à un festival de poésie. En 1994, il est invité au festival de poésie franco-anglaise à Paris, en qualité de membre de la *League of Canadian Poets*. Apparemment fortuite, la participation de Savoie à cet événement donne la mesure de son bilinguisme. Il explique dans l'entretien avec Léveillé qu'il écrit dans les deux langues par fidélité à ses racines : il aurait hérité de son père l'attachement à la langue et à l'héritage francophones, et de sa mère, d'origine franco-américaine, une dimension plus affective. Écrire dans les deux langues aurait correspondu à un chemin tracé d'avance pour l'auteur qui, enfant, avait pris l'habitude d'écrire en français à son père et en anglais à sa mère. Aussi, ses textes manifestent-ils tout autant les stratégies d'accommodement que de résistance. L'écriture et la publication continues de textes poétiques et narratifs en anglais et l'appartenance à la *League of Canadian Poets* relèvent d'un fort accommodement. Mais dans l'écriture en français s'exprime toujours la conscience malheureuse du sujet minoritaire qui se sert de la parole comme arme de résistance à l'oppression :

j'suis un gars des plaines/un gars des grands remuements/les déplacements ne
m'effraient pas/je me déguise de dépaysement/pour mieux vivre/dans l'espace
éclaté/qui se résorbe en moi/je demeurerai là/vous n'arriverez pas/à
m'éliminer/à me faire disparaître de la carte/même si j'habite mal mon lieu/et
que mon lieu s'insère mal/sur la carte/même si le grouillement millénaire/fait
de mon aire vitale/un espace mal cerné/je ne m'en vais pas/je ne disparaîs
pas/je ne suis pas l'homme invisible/on ne fera pas table rase de moi/je suis
ici/je demeure³⁸¹

³⁸¹ Savoie, Paul, « Crac », *Crac*, Ottawa : Éditions David, 2006, p. 126-129.

Dans le recueil de poèmes *Crac* (2006), le poète réaffirme sa présence au monde. Tout en s'appuyant sur l'histoire et le vécu des communautés, son propos rejoint l'universelle condition par son refus de céder à l'anéantissement de l'être humain.

3.3. Le lien avec Louis Riel et la figure du Métis

3.3.1. Résurgences du passé manitobain

L'imbrication du singulier et du collectif, du particulier et de l'universel, du biographique et du poétique dans l'œuvre de Paul Savoie ressort de la réinterprétation de l'histoire de Louis Riel avec qui se confond la figure du poète, habité par un personnage qu'il invoque, réincarne et prolonge à travers l'écriture. Dans *À la façon d'un charpentier*, il lui consacre un texte, « Riel ³⁸² », dans lequel il s'adresse directement à lui comme à un double avec qui il interroge l'existence, le passé et le présent, le sens de l'histoire et le rôle que lui, poète, peut jouer. Dans ce texte en prose faisant appel au romantisme noir, apparaît déjà une fonction essentielle de l'écriture : ressusciter les morts, tant physiques et psychologiques. En 1989, *Bois brûlé* ³⁸³ poursuit le thème en le généralisant à l'œuvre. L'auteur raconte la genèse de ce recueil dix ans plus tard. Il évoque le sentiment d'avoir été habité par le souvenir de l'ancêtre et appelé à témoigner de l'histoire des Métis :

un besoin urgent se fait sentir en moi un sens de responsabilité s'impose de peine et de misère quelque chose a été légué je le porte en moi depuis ma naissance semblable à un secret ou à une intuition un sentiment peut-être même une certitude qu'il me faut à tout prix connaître et partager plusieurs voix surgissent en moi en même temps même si une seule image existe en palimpseste j'écris le livre d'un trait je me pose toutes sortes de questions ai-je

³⁸² Savoie, Paul, « Riel », *À la façon d'un charpentier*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1984, p. 108-110.

³⁸³ Savoie, Paul, *Bois brûlé*, Montréal : Éditions du Noroît, 1989, 115 p.

réussi à tracer un portrait véridique à traduire une certaine réalité je crois qu'il s'agit là d'une première ébauche un premier regard le livre s'appelle bois brûlé je lui donne un titre sans majuscule sans trait d'union pour signifier qu'il s'agit aussi bien de charpente que de peuple³⁸⁴.

La genèse du recueil est auparavant évoquée par Mireille Desjarlais-Heynemann, auteure d'un article de journal sur « Louis Riel dans l'œuvre de Paul Savoie³⁸⁵ ». *Bois brûlé* aurait été écrit après la visionnement du film de Claudette Jaiko, *Deux voix comme en écho*, projeté à Toronto. Ce film expose la situation du sujet minoritaire à travers les choix qu'un frère et une sœur sont amenés à faire vis-à-vis de leur langue maternelle : l'un y renonce et l'autre se la réapproprie. Selon Heynemann, l'œuvre de Savoie, inspirée du film, est beaucoup plus hermétique, « ancrée sur Riel, ancrée dans les mots, comme un poignard qui creuserait un sillon dans sa chair même, le long de la Rivière ensanglantée, portant les paroles de souffrance à travers le vent des Plaines, pendant le Métis par le cou dans un monologue de douleur, marchant à rebours dans les souvenirs et les blessures³⁸⁶ ». Elle mentionne les coïncidences qui ont accompagné la publication du recueil : Savoie aurait appris qu'il était lui-même un descendant de Louis Riel en l'écrivant et c'est aussi à ce moment-là qu'on lui aurait demandé de traduire ses poèmes. Glen Campbell, coéditeur des *Écrits complets*, voulait effectivement voir paraître une version anglaise d'un certain nombre de poèmes choisis pour leur qualité et leur importance historique. Selon Desjarlais-Heynemann, grâce à *The Selected Poetry of Louis Riel*³⁸⁷ traduit par Paul Savoie, « le monde anglophone saura que Riel écrivait de la poésie³⁸⁸ ». Il est vrai que celui-ci a été davantage associé à un mythe ou à un symbole qu'à un homme et à un écrivain.

³⁸⁴ Savoie, Paul, « mon amérique à moi », à *tue-tête* (sic), Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 170-176.

³⁸⁵ Desjarlais-Heynemann, Mireille, « Louis Riel dans l'œuvre de Paul Savoie », *L'Express* (Toronto), 14-20 mai 1991 (numéro de page non lisible).

³⁸⁶ *Idem*.

³⁸⁷ Campbell, Glen et Paul Savoie, *The Selected Poetry of Louis Riel*, édition bilingue, Toronto : Exile Editions, 1993, 151 p.

³⁸⁸ Desjarlais-Heynemann, Mireille, 1991.

Dans « Louis Riel in canadian literature : myth and reality ³⁸⁹ », Margaret Gail Osachoff, de l'Université de Saskatchewan, analyse les représentations du chef métis dans la littérature canadienne et constate que les auteurs ont utilisé le personnage pour transmettre leurs propres idées politiques et culturelles, sans le rattacher à une histoire singulière. Le lien biographique existant entre Savoie et Riel, mène à une démarche s'inscrivant dans cette histoire. Dans « Progéniture », le poète prend le relais de la voix métisse, se proclamant le chef d'une longue lignée issue du sacrifice de l'ancêtre. Il s'investit avec fierté de la tâche difficile d'élever ses enfants et de guider un peuple mis à rude épreuve :

j'obscurcis le sentier/et la fenêtre/et je trace pour mes enfants
taciturnes/l'absence de paysages multiples/je les ancre/dans un dur
monologue/je fais d'eux des êtres entêtés/éperdus d'hiver/givrés et gercés/épris
de verglas et de poudrerie/aussi limpides/que statues de glace/qui fondent à
l'annonce/du printemps/ils apprennent/les lois arides/du monde clos/ils se
promènent/sur les carrés et les rectangles de la plaine/ils sondent l'aire/jonchés
d'ancêtres/ et d'illusions [...] ils supplient leurs devins/de les ensorceler/jusqu'à
l'aube/la lune en fait/des loups/au cri écartelé/leur voix aiguille la nuit/fait
vibrer la ville/dans toute sa densité/leurs doigts égrènent une rivière/un
champ/un chapelet de pignons à l'infini/l'horizon s'appête à ériger/une
croix/entachée de sang³⁹⁰

Le poème contient de nombreuses allusions à l'histoire et à la culture des Métis ainsi qu'au changement de civilisation qu'ils ont connu à la fin du XIX^e siècle. Celui-ci est aussi raconté par Guillaume Charette dans *L'espace de Louis Goulet* ; « l'absence de paysages multiples », « les lois arides du monde clos », « les carrés et les rectangles de la plaine » renvoient à la fermeture du territoire américain et à la sédentarisation d'un peuple nomade qui s'est tourné en partie vers l'agriculture ; « l'aire jonché d'ancêtres et d'illusions » fait allusion à la débandade des Métis dont

³⁸⁹ Osachoff, Margaret Gail, « Louis Riel in Canadian literature : myth and reality », dans Nicholson, Colin (dir.), *Canadian Story and History 1885-1985*, Edimbourg : Université d'Edimbourg, 1986, p. 61-69.

³⁹⁰ Savoie, Paul, « Progéniture », *Bois brûlé*, Montréal : Éditions du Noroît, 1989, p.11-18.

les luttes pour l'obtention des terres n'avaient pas abouti et « la croix entachée de sang » fait référence à la mort de leur chef, à nouveau mise en scène. Les référents historiques et culturels tissent le texte à travers leurs symboles. L'histoire remonte à la surface sans se faire totalement histoire car elle demeure dans les interstices d'une parole errante et libre de se mouvoir dans les paysages qu'elle réaménage. La parole prophétique du poète, renée des cendres de l'ancêtre, tel le phénix, sera déconstruite dans *À tue-tête*, où Savoie met en scène la mythification de Riel. Dans « C'était inscrit sur la peau »³⁹¹, il se souvient des cours d'histoire donnés à Saint-Boniface et du discours du professeur, réutilisant la figure de l'ancêtre pour donner un sens à la survivance et à la résistance des francophones à l'assimilation. Il apprend dans le cours d'histoire qu'il fait partie d'un « peuple lésé, privé de ses droits », ce que le professeur râbache à ses élèves jusqu'à provoquer la saturation. Bien que celui-ci les mette en garde contre « l'ennemi », l'enfant ne se sent pas menacé. Peut-être est-ce parce qu'il sait se « rendre invisible », se « camoufler ». Le discours du professeur, entrecoupé des pensées et des gestes de l'élève, se poursuit sur plusieurs pages en égrenant les thèmes de l'histoire des francophones, jusqu'à arriver à celle de Riel, qui semble inévitable car « c'est la seule histoire qui vaut la peine d'être racontée le seul mythe qui nous appartient vraiment »³⁹², « toute l'histoire du peuple franco-manitobain se cristallise dans ce que cet homme a été il est le point de mire de toute une civilisation ce qui l'explique »³⁹³. L'enfant est absorbé par ses propres pensées et ne comprend pas toute la portée d'un discours qui cheminera pourtant dans son inconscient et restera en mémoire. Bien que Savoie ait fini par quitter la figure de Louis Riel après s'être mis dans sa peau et l'avoir réincarnée, ce qui est signifié en 1999 par la déconstruction du mythe à travers le discours moralisateur du professeur et les pensées de l'élève, le message du sacrifice demeure ancré dans son univers psychologique. En 2006, dans *Crac*, le poète semble vouloir prolonger le geste

³⁹¹ Savoie, Paul, « C'était inscrit sur la peau », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 45-64.

³⁹² *Idem*, p. 54.

³⁹³ *Idem*, p. 54.

héroïque de celui qui, rentré du Montana, s'est engagé dans une lutte armée pour sauver son peuple. Dans ce recueil où il revient à l'écriture en vers libre, il exprime sa crainte et son désarroi devant ce qui se trouve menacé de disparaître. Il refuse explicitement de laisser mourir le village et le peuple qu'il cherche à récupérer³⁹⁴, à sauver de l'oubli, de l'effacement de l'histoire et d'une disparition définitive. L'écriture prend son sens dans l'acte mémoriel et identitaire qu'elle préfigure.

3.3.2. Les représentations de l'itinérance

Dans *Le fantasme d'Escanaba*³⁹⁵ (2007), François Paré propose une réflexion sur la constitution des modèles diasporaux en Amérique du Nord. En plus de développer des stratégies de résistance et d'accommodement, les communautés évoluent à partir d'un « dépassement de l'origine et de la mise en œuvre d'une identité seconde³⁹⁶ ». Chez Savoie, la communauté trouve son origine dans l'exil et le poète se construit une identité seconde à travers une figure de l'itinérance. Dans « c'était inscrit sur la peau³⁹⁷ », le discours du professeur d'histoire sur l'héroïsme de Louis Riel est relayé par une réflexion de Savoie adulte sur le sens du récit inculqué et sur la mémoire transmise aux générations suivantes. Davantage que du combat (« les cris de guerre se sont tus »), il s'agit avant tout d'une mémoire de l'exil. On peut identifier trois grands récits sur l'exil. Il concerne d'abord la situation de Louis Riel exilé aux États-Unis après l'exécution de l'orangiste Thomas Scott et fuyant les représailles des orangistes. Il s'agit, en second lieu, de l'exil de tout un peuple dépossédé de ses terres au moment de la colonisation de l'Ouest et poussé à remonter vers le nord du pays. L'exil déborde enfin l'histoire des Métis pour toucher la diaspora francophone, dont les migrations ont été provoquées par des exclusions politiques, comme en Acadie, ou par la nécessité économique, comme au Québec.

³⁹⁴ Savoie, Paul, « Bas-fonds », *Crac*, Ottawa : Éditions David, 2006, p. 93-129.

³⁹⁵ Paré, François, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec : Éditions Nota Bene/CEFAN, 2007, 183 p.

³⁹⁶ *Idem*, p.10.

³⁹⁷ Savoie, Paul, « C'était inscrit sur la peau », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 45-64.

Quelles que soient les raisons de l'exil, qu'il soit subi ou volontaire, celui-ci constitue un récit fondateur de l'identité culturelle de la diaspora francophone sur le continent américain. Pour l'auteur d'*À tue-tête*, « les grands exils font maintenant partie des histoires que l'on raconte le soir à nos enfants et qu'on espère qu'ils lègueront un jour à leurs enfants qui eux transmettront à leur tour l'anneau de la parole imposeront ce territoire à leur conscience ainsi perpétuée (sic)³⁹⁸ ». Chez certains, l'exil est devenu un mode d'existence et a perdu ses connotations politiques ou économiques. C'est pourquoi, on lui substitue le terme d'itinérance. Le territoire perdu ou abandonné serait redéployé dans celui, imaginaire, de la parole et de l'écriture mémorielles. Pour François Paré, les cultures de l'itinérance prennent racine dans l'imaginaire poétique :

Dans la culture, l'espace naît [...] comme le fondement même d'une sorte d'itinérance que nous préservons coûte que coûte et qui structure notre insertion dans les collectivités incertaines avec lesquelles nous choisissons de faire corps. C'est en vertu de cette itinérance que certaines cultures minorisées conçoivent leur espace particulier, comme si coupées de la permanence institutionnelle, ces cultures en projet ne pouvaient plus compter que sur le déploiement d'un territoire relatif et en déplacement comme lieu d'inscription de leurs particularités et de leur subsistance³⁹⁹.

Dans « Zone flottante⁴⁰⁰ », Savoie représente la figure du poète itinérant, qui, sans racines ni centre, s'identifie à des lieux de passages et à un constant mouvement. Le texte met en scène un dialogue entre l'auteur et sa « copine » à Toronto. Il juxtapose le récit de l'immigrante lituanienne et celui de sa propre itinérance. Alors que celle-ci évoque les multiples invasions de son pays d'origine et souligne que malgré tout, son peuple n'a pas oublié ce qu'il était, le poète déclare ne pas se souvenir de ses origines ni de ses ancêtres et être « nomade » de son propre lieu. Il l'impute au père qui n'a jamais su lui raconter des histoires ni lui « expliquer sa détresse » et a en quelque sorte poussé le fils à combattre ce silence par une nouvelle parole, sans mémoire,

³⁹⁸ Savoie, Paul, « C'était inscrit sur la peau », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 56.

³⁹⁹ Paré, François, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec : Éditions Nota bene/CEFAN, 2007, p. 7.

⁴⁰⁰ Savoie, Paul, « Zone flottante », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 101-112.

qu'aucun objet ne rappelle au souvenir d'un pays. Maîtrisant « l'art de la dislocation », le poète traverse les zones sans parvenir à se fixer ni à trouver un centre qu'il ne cherche plus, se contentant d'effectuer des cercles concentriques, d'ouvrir les voies que d'autres ont ouvertes avant son passage. Sans l'appui d'une histoire à laquelle il pourrait s'identifier et se fixer, il se laisse prendre au jeu de son propre mouvement déambulatoire, un mouvement sans origine ni fin, et auquel il finit par s'identifier et se confondre. Cela explique qu'il devienne l'archéologue de sa propre durée sur l'étendue, même si au fond il n'arrive jamais à délimiter son champ. La délimitation de l'espace géographique explique sans doute la mouvance des frontières du champ. En réalité, l'itinérance identitaire ne relève pas seulement d'une thématique de l'exil, c'est-à-dire de l'histoire des déplacements communautaires. Elle est aussi inscrite dans la géographie des lieux et, en particulier, de Winnipeg. La ville est située au centre d'un grand pays qui n'en finit pas de s'étendre vers l'ouest et vers l'est. Elle s'étire en de longues lignes droites, chacune dessinant son propre tracé. De même, les rives de la Rivière-Rouge serpentent tellement qu'on a parfois l'impression de revenir au point de départ, la ville s'étend dans toutes les directions, son centre ressemble au centre des prairies, à un simple croisement. Sa configuration produit ainsi une dé-limitation de l'espace géographique et imaginaire :

mon pays d'origine c'est une feuille d'ardoise où je reconstitue à tout jamais les lignes qui s'entrecroisent qui existent à plusieurs niveaux en même temps comme un jeu d'échecs qui se jouerait sur plus d'un palier ma carte géographique est jonchée d'espaces vides qui ne servent que de lieux de passage je suis un voyageur qui arrive à plusieurs fourches atterrit sur chacune des rives penseur perplexe accablé de confluent (sic)⁴⁰¹

On constate que la forme écrite adoptée par Paul Savoie dans le recueil *À tue-tête* (1999) reproduit la dé-limitation de l'espace géographique et son ouverture. La ponctuation des textes s'avère inexistante à l'image de la démultiplication des

⁴⁰¹ Savoie, Paul, « Zone flottante », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 109.

perspectives, maintenue par l'étirement infini des lignes sur la page écrite. Les espaces vides, lieux de passage, apparaissent dans des zones blanches du texte. Enfin, l'itinérance du poète est représentée à travers une esthétique du fragment, faisant alterner des séquences sans continuité apparente, sans lien narratif ni articulation logique, où la juxtaposition des bribes de parole et de récit mime la juxtaposition des plans traversés par le regard et l'entrecroisement des chemins. Sans mémoire, l'écriture se défait de ses anciennes prescriptions et se transforme.

3.3.3. L'affirmation de l'identité hybride

Texte et paroles tendent à se superposer et à brouiller les frontières entre l'écrit et l'oral. Ces frontières instituées par les littératures nationales et répondant à des canons relevant de contextes de production et de réception différents, contraignent l'écriture et la formalisent alors que celle-ci a comme enjeu d'être le lieu d'expression et de redéploiement d'une mémoire et d'une identité collective. En 1999, dans « Mon Amérique à moi », le poète s'ouvre enfin à son identité hybride, jusqu'alors plus ou moins dissimulée par des normes d'écriture classique :

l'hybride que je suis ne sait plus quel nom se donner j'assiste sans cesse à mon propre baptême/tout s'opère en moi et m'échappe aussi/tout se décline le chiac le joual le français correct le franglais le métchiff le cajun/je revendique chacune de ces parties de moi-même c'est mon droit/tout se créolise en moi/je voyage sans cesse dans cette zone glissante⁴⁰²

La créolisation énoncée dans le texte survient plus tardivement dans le recueil de poèmes *Crac*, en 2006, à travers l'hybridation du texte par le parler populaire. Le passage du français écrit normé au français parler écrit est indiqué par des italiques qui divisent le poème en deux parties d'égale longueur, se succédant l'une à l'autre :

⁴⁰² Savoie, Paul, « Mon Amérique à moi », *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 176.

*c'matin je rage
 j'pitche mon bon français par la fenêtre
 pis j'dis à tous ces enfants d'chienne
 avec leurs idées d'bonhommes ben connassants
 rien qu'bonnes
 à nous faire ramper un brin de plus
 à nous faire gigoter
 swinger à leur toune à eux
 comme des marionnettes⁴⁰³*

Pourquoi tant de contraintes et dans quel but, se demande le poète, qui essaie de se libérer par l'écriture des conventions héritées ou de l'ordre imposé. Il se révolte dans la suite du poème contre son père, le préfet, le juge, le prêtre ou encore l'office de la langue française. Coup de tête, le poème s'en prend aux rigidités d'un héritage francophone transmis par les religieux et qui a certainement censuré l'expression.

Les résurgences du passé manitobain dans une œuvre intimiste et en constante métamorphose font apparaître un lien à la fois généalogique et imaginaire avec le vécu et le sort du peuple métis. Théorisée par Nicolas Van Schendel dans le contexte de travaux sur la notion de transculture, la figure du Métis incarne le dépassement d'assignations identitaires dans l'espace géopolitique de la dualité canadienne. Il en ressort une figure de l'entre-deux, construite sur plusieurs pôles linguistiques et culturels. Cette figure apparaît dans les textes de Savoie sous des facettes liées au plurilinguisme et à la notion d'itinérance, illustrée par l'évocation d'un mouvement perpétuel dans l'espace géographique et poétique. Elle symbolise une appartenance identitaire multiple, que des univers culturels s'étant exclus mutuellement, ont dissimulée. Elle est réalisée dans l'écriture par une tentative de métissage linguistique qui laisse entrevoir les béances laissées par des identités en apparence contradictoires.

⁴⁰³ Savoie, Paul, « Crac », *Crac*, Ottawa : Éditions David, 2006, p. 126-129.

3.4. Charles Leblanc : du Québec au Manitoba

3.4.1. Un poète de la diaspora américaine

Né en 1950 à Montréal, Charles Leblanc fait ses études à l'Université du Québec à Montréal (1969-1972) où il est diplômé en sciences économiques. Il enseigne ensuite dans plusieurs cégeps avant de rencontrer en 1978 Catherine Graham avec qui il va s'installer au Manitoba. En 1984, il retourne aux études au Collège universitaire de Saint-Boniface et obtient un certificat de traduction. Passionné de théâtre depuis son adolescence, il cofonde au cours des années cinq troupes : Theatre One et La Vraie Fanfare Fuckée à Montréal ainsi que No Fills Theatricks, La Muse à Gueule et Popular Theatre Alliance of Manitoba dans sa province d'adoption. Avec l'une ou l'autre des troupes, il participe à plusieurs festivals nationaux et internationaux. Il travaille aussi avec le Cercle Molière et la Ligue d'improvisation du Manitoba. En 1984, les Éditions du Blé publient son premier recueil de poésie, *Préviouzes du printemps: science-friction pour notre temps présent*⁴⁰⁴ dans la collection « Rouge ». Puis suivent cinq autres recueils parus entre les années 1980 et 2000. Ils proposent, selon Laurent Poliquin⁴⁰⁵, une biographie parallèle, une façon de feuilleter le journal intime de l'évolution émotive et intellectuelle du poète. En 2005, il reçoit le Prix Rue-Deschambault pour *L'appétit du compteur*⁴⁰⁶ et en 2008, une anthologie rétrospective est publiée sous le titre *Des briques pour un vitrail*⁴⁰⁷ dans la collection « Bibliothèque canadienne-française ».

⁴⁰⁴ Leblanc, Charles, *Préviouzes du printemps : science-friction pour notre temps present*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1984, 55 p.

⁴⁰⁵ Poliquin, Laurent, « Le téméraire manitobain : Charles Leblanc », *Liaison*, n° 134, 2006, p. 35.

⁴⁰⁶ Leblanc, Charles, *L'appétit du compteur*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2003, 65 p.

⁴⁰⁷ Leblanc, Charles, *Des briques pour un vitrail*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2008, 172 p.

Dans une recension de l'anthologie éditée⁴⁰⁸, Benoît Doyon-Gosselin fait remarquer que Leblanc demeure peu connu, sans doute en raison de sa situation géographique. La bibliographie des textes critiques fait apparaître l'absence d'un « discours scientifique substantiel sur Charles Leblanc qui, recueil après recueil, brique après brique, construit une œuvre, “des pans d'avenir/à habiter comme une maison”⁴⁰⁹».

En 1996, alors que paraît le troisième recueil, *la surcharge du réseau*⁴¹⁰, le critique Guy Gauthier, un dramaturge d'origine franco-manitobaine installé à New York, évoque la situation d'exil géographique et culturel qu'expérimente le poète :

Charles Leblanc was born in Montreal in 1950, and settled in Saint-Boniface in 1978. He lives in a kind of self-imposed exile from his native Quebec, and to some extent from French culture itself. As much as he isolates himself from his own kind, he reaches out to the other cultures, and other social classes, trying to create a feeling of community where there is none. He has immersed himself in American pop culture, and identifies more readily with American than with French subjects⁴¹¹.

Gauthier fait ressortir l'américanité de l'univers psychologique et culturel de Leblanc. Celle-ci était déjà présente au Québec où il « se bilinguise⁴¹² » dès les années 1970, en fondant le Theatre One et en participant à des festivals de théâtre à l'échelle du Canada comme le Dominion Drama Festival (1969-1970). Le premier recueil publié, *Préviouzes du printemps*, permet de retracer les lieux traversés par le comédien et sa troupe. Dans « Automne 72, en tournée à travers le pays⁴¹³ », il mentionne Kingston, Gaspé, Sault Ste-Marie, Sudbury, Winnipeg, Calgary, Vernon et Vancouver. Ses

⁴⁰⁸ Doyon-Gosselin, Benoît, « Des briques de mots pour un recueil », *Liaison*, n° 144, 2009, p. 62.

⁴⁰⁹ *Idem*.

⁴¹⁰ Leblanc, Charles, *la surcharge du réseau*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1994, 76 p.

⁴¹¹ Gauthier, Guy, « La surcharge du réseau », *Prairie Fire*, vol. 16, n° 4, 1996, p. 121.

⁴¹² Voir la notice biographique dans l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, p. 497-498.

⁴¹³ Leblanc, Charles, « Automne 72 : en tournée à travers le pays », *Préviouzes du printemps*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1984, p. 9-13.

voyages le conduisent également vers le sud, d'abord aux États-Unis. Dans le Vermont, il assiste en 1983 à un défilé de chars à l'occasion d'une journée de fête et admire les grandes marionnettes du Bread and Puppet Theatre, un théâtre de rue populaire et alternatif⁴¹⁴. Plus au sud, probablement en Amérique latine, il descend en vacances et revient, en 1995, avec des airs de chansons (« ô loco, ô loco gringo »)⁴¹⁵. C'est au cours de la tournée de 1972 que Leblanc se rend à Winnipeg pour la première fois. Elle obtient un poste à l'Université de Winnipeg tandis que lui est embauché dans une usine. En 1982, ils ont une fille, Liliane. L'évocation de la ville d'adoption et de la situation du poète en exil volontaire apparaissent dans *L'appétit du compteur* (2003) et *Heures d'ouverture*⁴¹⁶ (2007). Dans ce dernier recueil, « écrire ici » est composé de cinq parties qui explorent les différents sens du titre donné, à savoir : la situation du minoritaire vivant comme un cactus, la situation de l'acteur culturel ayant établi sa base d'opérations, quasi invisible et anonyme, la situation de l'homme qui avait simplement besoin d'une maison et d'un lieu à habiter, la situation du poète qui aurait pu écrire ailleurs et enfin, celle de l'exilé :

écrire ici
c'est écrire la deuxième moitié de ma vie
dans des paysages empruntés
on est toujours
l'étranger de quelqu'un d'autre⁴¹⁷

Même si la vie de l'exilé est beaucoup plus ancrée dans le présent de la ville que dans le passé, il ne manque pas de rappeler l'histoire des francophones de l'Ouest. Dans

⁴¹⁴ Leblanc, Charles, « Juillet 4 1983 : a point of view : un point de vue », *Préviouzes du printemps*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1984, p. 38-43.

⁴¹⁵ Leblanc, Charles, « Dans le sud », *Corps météo*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1997, p. 60.

⁴¹⁶ Leblanc, Charles, *Heures d'ouverture*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2007, 77 p.

⁴¹⁷ Leblanc, Charles, « Écrire ici », *Heures d'ouverture*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2007, p. 12-17.

« Winnipeg n'est pas une ville de poèmes, vous savez⁴¹⁸ », le poète-comédien endosse la voix métisse dans un texte liminaire intitulé « la nouvelle nation » : « le pays crée son peuple/et l'espace rend nomade/ nous avons le bison/ des chansons de chasse et d'exploits/ et notre gouvernement/ nous avons encore notre sang mêlé/mais nous sommes invisibles/dans la réserve et dans la ville⁴¹⁹ ». De même, il fait allusion à Louis Riel dans « le début d'un siècle », un texte sur l'arrivée des colons, quinze ans après que « les métis ont cessé de circuler⁴²⁰ ». La référence pose les jalons d'une histoire d'où se détachent les gens du peuple, venus avec l'idée de recommencer leur vie en s'installant dans des homesteads. On trouve déjà une allusion à Louis Riel dans le « bestiaire » de *Corps météo*⁴²¹ où se succèdent une centaine de noms d'auteurs et d'artistes américains et européens associés à des animaux parmi lesquels figure « le bison religieux de louis riel ». Ayant constaté la disparition ou l'absence du peuple métis, il reprend des éléments historiques et culturels pour les intégrer dans sa fabrique imaginaire. Le « bestiaire » renvoie à la fois à l'entourage immédiat de l'écrivain, à ses amis et à ses connaissances (« l'espadon heureux de roger léveillé », « le hérisson véloce de bertand nayet »), à des auteurs et des artistes plus éloignés dans le temps (« le lion du grand nord de jack london », « les mites attentives de gabrielle roy ») et dans l'espace (« le gorille musette de georges brassens », « le goëland lumineux de kenneth white »). Le mélange de références humaines et livresques, sociales et savantes, produit un effet de rapprochement de différentes sphères de culture, conduisant à l'aplanissement des hiérarchies et à l'horizontalité d'un espace culturel ouvert sur l'immensité du continent américain. Les hiérarchies institutionnelles tendant à catégoriser les auteurs et les artistes selon des critères nationaux ou esthétiques sont remplacées, dans ce bestiaire, par des caractérisations

⁴¹⁸ Leblanc, Charles, « Winnipeg n'est pas une ville de poèmes, vous savez », *L'appétit du compteur*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2003, p. 34.

⁴¹⁹ *Idem*, p.

⁴²⁰ Leblanc, Charles, « le début d'un siècle » in « Winnipeg n'est pas une ville de poèmes, vous savez », *L'appétit du compteur*, 2003, p. 36-37.

⁴²¹ Leblanc, Charles, « bestiaire », *Corps météo*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1997, p. 68-72.

poétiques et affectives. Cet aplanissement, observé à travers l'absence de ponctuation, participe à un processus de création dans lequel le poète se place au centre d'un univers référentiel dont il est le seul maître. Ne finit-il d'ailleurs pas par inclure dans la liste : « le chat électrique de charles leblanc » (sic) ?

3.4.2. Un positionnement dans les marges

L'hostilité de Leblanc face à la hiérarchisation des rapports humains et l'écriture anti-lyrique qui caractérise sa poésie en font un auteur des marges. En 2008, dans une étude sur les poètes de Saint-Boniface depuis l'origine jusqu'à nos jours, Alan MacDonell le présente comme un auteur « qui assume volontiers une double marginalité, car on peut dire qu'il est conscient de vivre dans les marges mais en même temps de la marginalité sans doute essentielle de tout poète⁴²² ». Même à l'intérieur du groupe des émigrés, Leblanc se positionne en marge. On le constate en lisant l'étude comparative d'Ingrid Joubert sur trois poètes exilés : Leblanc, le belge Michel Dachy et le français François-Xavier Eygun⁴²³. Elle analyse plusieurs recueils parus dans les mêmes années, *Persévérance*⁴²⁴ (1984) de Michel Dachy, *L'écharpe d'Iris*⁴²⁵ (1981) de François-Xavier Eygun, *Préviouzes du printemps* (1984) et *D'amours et d'eaux troubles*⁴²⁶ (1988) de Charles Leblanc. La publication des recueils de Leblanc dans la collection « Rouge » le démarque tout d'abord des autres par une écriture « audacieuse, avant-gardiste ». En effet, les trente-quatre morceaux du recueil de Dachy respectent les conventions lyriques du XIX^e siècle français par la disposition graphique des vers et leur musicalité, par le maintien des rimes et

⁴²² MacDonell, Alan, « Les poètes de Saint-Boniface », dans Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, p. 135.

⁴²³ Joubert, Ingrid, « De l'intimité à la politique », dans Léveillé, J.R., *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1990, p. 526-536.

⁴²⁴ Dachy, Michel, *Persévérance*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1984, 67 p.

⁴²⁵ Eygun, François-Xavier, *L'écharpe d'Iris*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1981, 62 p.

⁴²⁶ Leblanc, Charles, *D'amour et d'eaux troubles*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 188, 64 p.

une conception romantique de la poésie. De même, les quarante-trois morceaux du recueil de François-Xavier Eygun, manipulent l'art de la suggestion dans un univers « limpide et harmonieux » et les textes d'inspiration symboliste semblent se livrer à d'incessantes métamorphoses. Au lyrisme romantique de l'un et au symbolisme harmonieux de l'autre s'opposerait la violence bruyante et irrévérencieuse de l'écriture militante de Charles Leblanc. De fait, Leblanc n'est pas un émigré comme les autres pour la simple raison qu'il fait partie de la diaspora nord-américaine. Or pour celle-ci, poésie et politique sont liées par une histoire commune et le poète y joue un rôle d'acteur de la culture. François Paré évoque cet important rôle culturel à propos des poètes franco-ontariens dont la production, dans les années 1970-1980, est « inséparable d'un réveil identitaire doublé d'une prise de conscience sociale, inspirée des milieux culturels au Québec et aux États-Unis ⁴²⁷ ». Le poète, figure vivante de son propre milieu, donnerait à voir la marginalité culturelle et linguistique de la société à laquelle il appartient et cette marginalité serait interprétée comme un principe actif apte à susciter la transformation des individus et même de toute la communauté. La poésie militante de Leblanc s'inscrit certainement dans ce mouvement car elle met en cause l'oppression exercée par les détenteurs du pouvoir politique, économique et social et rêve d'une société meilleure, faite d'amour et de justice. Le poète résiste avec les armes qui sont les siennes contre les pouvoirs en place, depuis la « base d'opérations », le « quartier général sans prétention » où il vit. D'inspiration marxiste et un peu anarchiste, son propos s'avère typique des années 1970 et d'une idéologie révolutionnaire qui a parcouru l'Europe et les Amériques. Dans la préface à l'anthologie, *Des briques pour un vitrail*⁴²⁸, René Lafleur qualifie Leblanc de « militant pratique ». En quête de justice sociale et d'amour véritable, il mènerait un combat idéologique contre les classes dirigeantes. En réalité, son propos

⁴²⁷ Paré François, « La poésie franco-ontarienne » dans Hotte, Lucie et Johann Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2010, p. 113-152.

⁴²⁸ Lafleur, René, « Préface », dans Leblanc, Charles, *Des briques pour un vitrail*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2008, p. 5-17.

déborde la simple lutte des classes pour devenir « une croisade contre toute forme d'aliénation : celle de la femme mariée et jouet des médias, celle du consommateur aliéné de ses propres désirs, celle des rôles typés favorisés par une machine médiatique toute puissante ⁴²⁹ ». Le positionnement de Leblanc dans les marges de l'idéologie dominante n'est-il pas le signe de son existence de poète ? Qui voudrait d'un poète chantant les gloires du capitalisme et de l'exploitation ? Lafleur note que la contestation de l'ordre établi apparaît dans les références intertextuelles, notamment à travers les icônes de la contre-culture américaine, tels Ginsberg, Ferlinghetti, Gaston Miron ou Denis Vanier : des « enfants terribles ». La contestation de l'ordre établi se fait d'autre part à travers l'expression poétique, un « réalisme irrévérencieux » et une « écriture qui dérange » les canons du genre. Pleine de dérision, de provocation et de dépense ludique, elle ferait violence aux formes du sacré et subvertirait les conventions poétiques par son anti-lyrisme. Ce dernier provient, par exemple, de l'intrusion dans les textes, de références à une culture de masse, médiatique et populaire, renvoyant au chaos du monde réel. Dans « L'amour ⁴³⁰ », Leblanc cite le groupe de rock Dire Straits, les acteurs Fred Astaire et Ginger Rogers, les personnages King Kong et Dracula et mime par une écriture fragmentée la discontinuité de l'information transmise par les canaux. Le réalisme poétique s'exerce sur un mode ironique et par un humour grinçant. Le thème de l'amour constitue une cible majeure à l'anti-lyrisme de l'auteur qui recherche l'authenticité des rapports humains et s'attaque aux idées consensuelles. Il en parodie les manifestations dans « Le sexe le frette et le lavabo » où il affirme son intention d'« enterrer définitivement/le Nelligan tapi en chacun de nous ⁴³¹ ». La référence au poète romantique québécois est cette fois celle d'un anti-modèle. Selon Joubert, un certain féminisme ressort d'une écriture poétique dont la fragmentation illustre la

⁴²⁹ *Idem*, p.11.

⁴³⁰ Leblanc, Charles, « L'amour », *Previouzes du printemps*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1984, p. 47-55.

⁴³¹ Leblanc, Charles, « Le sexe le frette et le lavabo », *Previouzes du printemps*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1984, p. 32-33.

déconstruction des modèles traditionnels et des mythes. Dans cet autre « art d'aimer », affleure toute une mythologie personnelle, faite de « ruptures, de syncope, d'éclats d'images bilingues où s'affirme la femme, tendre et lucide [...] comme initiatrice d'un bouleversement majeur, capable de briser les briques des murs idéologiques [...] et de s'attaquer au Titanic patriarcal⁴³² ». On ne cesse de s'interroger sur la marginalité prétendue de Leblanc, pourtant en phase avec les mouvements sociaux et culturels de son temps, et sur un front populaire. C'est peut-être la représentation institutionnelle du poète qui est mise en cause et ses attentes.

3.4.3. Une écriture moderne et hétérogène

L'invention d'une modernité culturelle proprement nord-américaine a conduit les auteurs et les artistes à déconstruire les modèles hérités de l'Europe. Anti-lyrique, fragmentée, ironique et féministe, l'écriture de Leblanc s'oppose aux écritures canoniques, d'inspiration romantique ou symboliste, des autres auteurs. Les formes esthétiques modernes se définissent par opposition aux anciens canons, privilégiant l'action à la contemplation et l'éclatement formel à l'unité. Cet éclatement est souligné dans les textes critiques sur la poésie de Leblanc, en particulier *Corps météo* dont la parution est recensée dans plusieurs revues. En 1998, dans *Lettres québécoises*, Jacques Paquin commente la parution de quatre recueils dont les auteurs ont « une inclination pour l'anecdote, les circonstances et les pages de journaux⁴³³ ». Selon lui, les poèmes rassemblés dans *Corps météo* sont « aussi divers dans leur inspiration qu'inégaux dans leur forme [...] Leblanc griffonne des poèmes comme d'autres font des ébauches ; rien de fini, du bon et du moins bon, mais avec une pointe de malice qui rend ce poète bien sympathique, malgré ses défauts et son côté brouillon ». En 2000, dans *Spirale*, Raoul Boudreau recense le recueil sous le titre,

⁴³² Joubert, Ingrid, « De l'intimité à la politique », dans Léveillé, J.R., *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1990, p. 533.

⁴³³ Paquin, Jacques, « Pages du quotidien », *Lettres québécoises*, n° 90, été 1998, p. 38.

« Poésie du divers ⁴³⁴ ». Celui-ci porte bien son titre car « même si on lui reconnaît d'emblée la facture conventionnelle du recueil de poésie, il est aussi changeant que le temps qu'il fait ⁴³⁵ ». Le critique en tire la conviction que tout est matière à poésie » et que tout peut se côtoyer à condition de garder le ton de la légèreté, de la désinvolture et de l'autodérision. En 2008, dans la revue ontarienne *Liaison*, Gilles Lacombe commente le dernier recueil paru, *Heures d'ouverture* et met en valeur sa diversité : il « se présente comme l'ouverture d'une parole poétique bigarrée, parfois lyrique, parfois burlesque, parfois méditative, mais jamais sottement circonstancielle, car affutée par l'urgence d'écrire le sens des circonstances ⁴³⁶ ». Lacombe note la variété des tons et des registres qui se succèdent et se croisent. Cette grande souplesse structurelle s'explique vraisemblablement par les activités du poète-comédien qui subvertissent la dichotomie normée entre l'écrit et l'oral. Dans la préface à l'anthologie, Lafleur fait remarquer la théâtralité de l'écriture de Leblanc qui ouvre l'espace poétique comme on ouvre une scène de théâtre pour y faire déferler des vagues de mots à tonalité résolument prosaïque. Selon lui, le caractère grotesque, parodique des textes s'expliquerait par la théâtralisation du geste discursif. Ignorer la théâtralité de cette écriture conduirait effectivement à un malentendu, d'autant plus que le genre théâtral possède une histoire et remplit une fonction particulière en milieu minoritaire, que le poète cherche certainement à exploiter. Le genre théâtral déborde sur le genre poétique. François Paré évoque la prédominance du théâtre comme genre communautaire avant que la poésie ne se taille une plus grande place à partir des années 1970 ⁴³⁷. Dans les milieux majoritairement ouvriers de la diaspora, le théâtre aurait plus touché les classes populaires que la poésie car, peu instruites et rôdées à la complexité de mécanismes discursifs et de formes écrites inusitées, celles-

⁴³⁴ Boudreau, Raoul, « Poésie du divers », *Spirale*, n° 174, p. 14.

⁴³⁵ *Idem*.

⁴³⁶ Lacombe, Gilles, « Le travail fertile du temps », *Liaison*, n° 140, 2008, p. 56-57.

⁴³⁷ Paré François, « La poésie franco-ontarienne » dans Hotte, Lucie et Johann Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2010, p. 113-152.

ci auraient préféré des espaces sonores et visuels s'offrant immédiatement à elles. En concurrence avec le théâtre, la poésie se cherche une forme intermédiaire, entre l'écrit et l'oral, entre la parole et le geste, dans une proximité avec le lecteur. Ainsi, Leblanc écrit-il comme s'il s'adressait à des spectateurs, conscient de jouer un rôle et de porter un masque, archétypal quand il s'agit de celui du révolté. Il le fait interagir avec d'autres masques et archétypes, pour éveiller les émotions, provoquer le rire et l'effroi, à la manière du théâtre antique et de ses prolongements chez Antonin Artaud ou bien Bertold Brecht. Dans les premiers recueils où la théâtralisation est plus prononcée que par la suite, le poète-comédien adresse ses confidences au lecteur-spectateur entre parenthèses. Ces paroles écrites comme des murmures exposent le sous-texte émotionnel de la scène jouée, portant essentiellement sur la communication entre les êtres humains. L'écriture poétique, à effet de réel, est rendue hybride par l'oralité théâtrale et par de multiples jeux de langue et de glissement entre le français et l'anglais. Elle forme, selon René Lafleur, « un appareil linguistique, organique et métissé, capable d'aborder tous les sujets, et ce, sans jamais oublier le sujet derrière la plume⁴³⁸ ». En 1994, Jules Tessier mène une étude comparative de l'Acadien Guy Arsenault, l'Ontarien Patrice Desbiens et du Manitobain Charles Leblanc⁴³⁹. Il étudie les genres de mariages réalisés entre le français et l'anglais par ces auteurs, en particulier chez Leblanc : l'inclusion, dans les recueils, de poèmes composés uniquement en anglais et le changement de codes à l'intérieur d'un même poème. Tessier analyse les jeux de sonorités dans ce télégramme fréquemment cité :

⁴³⁸ Lafleur, René, « Préface », dans Leblanc, Charles, *Des briques pour un vitrai*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2008, p. 5-17.

⁴³⁹ Tessier, Jules, « Quand la déterritorialisation « déschizophrénise » ou De l'inclusion de l'anglais dans la littérature française hors Québec », *Américanité et francité*, Ottawa : Le Nordir, 2001, p. 23-54. [1994, colloque sur la production culturelle en milieu minoritaire, CEFCO]

⁴⁴⁰ Leblanc, Charles, « Télégramme matérialiste », *D'amours et d'eaux troubles*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1988, p. 38.

(tu m'fais flipper
 avec deux p)
 voudrais jaser avec toi
 jaser
 jazzer
 to jass just
 la ligne juste
 making love
 ligne du cœur raisonné
 ligne de la raison cardiaque
 cœur to rock jazz
 to just jass
 et se chatouiller
 en dessous du vernis⁴⁴⁰

Tessier montre comment Leblanc se sert de la paronymie pour passer du français canadien au français européen puis à un anglais qui serait proche de la glossolalie puisque le verbe « to jass » n'existe pas. En passant de l'adverbe « just » à l'épithète « juste », l'auteur aurait recours au procédé de translittération, qui consiste à transférer les valeurs phonologiques d'une langue dans une autre, produisant ainsi des signifiants à peu près identiques, mais dont les signifiés divergent souvent radicalement, ce qui donne lieu à des jeux de mots. Tessier constate que le passage d'une langue à une autre se fait de façon quasi naturelle, sans marquage métalinguistique et que les textes plurilingues impliquent la connivence de lecteurs plurilingues eux aussi et d'un public de relative proximité. En 2000, dans une étude sur le rapport à la langue des poètes acadiens⁴⁴¹, Raoul Boudreau émet une idée similaire. Il constate qu'en Acadie, les auteurs pratiquent une poésie directe et spontanée proche de la langue parlée. Le plurilinguisme concernerait la moitié des recueils publiés et se présenterait à des degrés divers. Selon lui, les poètes plurilingues manifesteraient une volonté d'autonomisation par rapport à la France et au Québec en marquant les particularités qui les différencient, et l'une de ces

⁴⁴¹ Boudreau, Raoul, « Le rapport à la langue comme marqueur et producteur d'identités en littérature acadienne », dans Fortin, Andrée (dir.), *Produire la culture, produire l'identité*, Québec : Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2000, p. 161-182.

particularités serait la perméabilité aux influences extérieures, notamment américaines et anglophones. Il cite les textes de Gérald Leblanc (1945-2005) pour illustrer cette poétique de l'oralité et du plurilinguisme. Notons que Gérald Leblanc est l'auteur d'un texte critique élogieux sur *corps météo* de Charles Leblanc, signe probable de complicité ou d'amitié entre eux⁴⁴². Les textes de ces poètes revendiqueraient parfois le recours à l'anglais ou à l'oralité comme une transgression mais le plus souvent, cette mixité linguistique serait présentée comme toute naturelle et comme un simple reflet ou un prolongement du quotidien. La poésie de Leblanc présente de fortes similitudes avec celle des poètes acadiens et il est très possible qu'il n'ait pas été perçu comme marginal par les critiques du milieu littéraire acadien.

3.5. Conclusion

Entre le Manitoba et l'Ontario, le parcours d'écrivain de Paul Savoie met en lumière la mouvance des frontières du champ littéraire de l'Ouest canadien et en questions la validité des dénominations particularisantes et des assignations et auto-proclamations identitaires dans des communautés en perpétuel mouvement. Le modèle diasporal, étendu sur toute l'Amérique du Nord, semble bien plus correspondre à la réalité d'une activité littéraire multiple, se déployant en divers lieux de production et d'édition, y compris dans le foyer historique montréalais. L'œuvre de Savoie, biographique et autoréflexive, révèle la structure mouvante du champ, déjà inscrite dans la configuration de villes-carrefours telle Winnipeg et dans une manière d'habiter l'espace en nomade. Le poète, acteur majeur de sa propre culture, charpente cette structure et lui donne la forme de ses itinérances. La dé-limitation de l'espace géographique et institutionnel se manifeste également dans l'écriture qui s'affranchit de certaines contraintes de langue et de typographie restreignant le déplacement sur le territoire imaginaire de la mémoire et de l'identité.

⁴⁴² Leblanc, Gérald, « Corps météo », *Éloizes*, n° 26, 1998, p. 160-161.

L'œuvre de Savoie fait ressurgir le passé manitobain et en particulier l'histoire de Louis Riel avec qui l'auteur entretient un lien généalogique et poétique. Dans *À la façon d'un charpentier* (1984), il prend la voix de l'ancêtre qu'il ressuscite d'entre les morts. *Bois brûlé* (1989) offre une réécriture moderne de l'héritage métis, prolongé par une parole poétique qui trouve son sens dans la rédemption. La genèse de ce recueil est racontée dans *À tue-tête* (1999) où le mythe de Riel est déconstruit par les souvenirs de l'adulte évoquant les cours d'histoire à Saint-Boniface et le discours moralisateur du professeur sur ce héros de la survivance. Ayant quitté le personnage de l'ancêtre après l'avoir habité, le poète incarne la figure du Métis dont il représente et revendique l'ambivalence identitaire. Le bilinguisme de son œuvre, alternant entre les publications en français et en anglais et sa carrière d'écrivain, autant anglophone que francophone, rappelle l'état initial des Métis. Lui-même se déclare un être hybride et tente de créoliser son écriture dans *Crac* (2006), où il insère dans un monologue les bribes d'un parler populaire.

Dans la poésie de Charles Leblanc, la référence à Louis Riel demeure allusive mais la présence du personnage dans un bestiaire associant, dans *Corps météo* (1988), des animaux à une centaine d'auteurs, indique que celui-ci est considéré comme homme et écrivain et non seulement comme mythe, contrairement à une majorité de discours ayant servi les idées politiques et culturelles de leurs auteurs. Ce bestiaire fait apparaître un univers référentiel composite, essentiellement américain et européen, et une fabrique de l'imaginaire centrée sur le travail du créateur, maître du monde qu'il organise, en puisant dans une culture cosmopolite. Entretenant l'image du révolté, Leblanc prend position en marge des institutions, notamment de l'institution littéraire manitobaine qui reconnaît cette marginalité. La marginalisation de Leblanc est révélatrice du jeu, à l'intérieur du champ, entre des forces de conservation et d'innovation car sa poésie déjoue les catégorisations, que ce soit en s'opposant aux

idéologies dominantes issues du capitalisme ou en contrecarrant les représentations traditionnelles du poète romantique et ésotérique.

En réalité, l'œuvre poétique de Leblanc et sa situation dans le champ ne peuvent se comprendre en dehors de l'univers diasporal et d'un parcours migratoire qui l'a conduit du Québec au Manitoba, à la moitié de sa vie. La dimension sociale de son œuvre a rencontré assez peu d'écho au Manitoba mais elle prend tout son sens si l'on considère le vécu de l'auteur avant son exil et sa participation à la Révolution tranquille québécoise dans les années 1970. En particulier, le propos féministe de certains poèmes rompt avec une image de la femme trop souvent stéréotypée ailleurs. De même, la forte théâtralité de sa poésie relève d'une pratique artistique répandue dans la diaspora comme dans les milieux ouvriers francophones à Sudbury en Ontario où le théâtre a occupé une place plus importante que la poésie jusque dans les années 1970. S'adressant à des lecteurs-spectateurs, le poète-comédien use de masques et d'archétypes pour créer l'émotion et éveiller les consciences, à la manière antique. Enfin, le plurilinguisme de l'écriture, surtout associé au genre théâtral dans l'Ouest (Roger Auger, Laurier Gareau), est très présent chez les poètes acadiens, avec qui Leblanc a des affinités par l'expression d'une parole directe et spontanée.

CONCLUSION

Textes et métissage : des discours aux codes esthétiques

En 1998, dans son introduction à l'analyse institutionnelle des littératures⁴⁴³, Jean-Marie Klinkenberg établit une liste de critères définissant leur existence, en précisant qu'en Belgique, la littérature n'a pas toujours rempli tous ces critères. Parmi eux, deux ont retenu notre attention pour l'étude du corpus des textes :

Les textes s'inscrivant dans la littérature doivent présenter une homogénéité repérable. Autrement dit, elle doit pouvoir faire l'objet d'une lecture telle que ses spécificités avec d'autres littératures apparaissent. Homogénéité mythique, bien sûr, puisqu'elle n'est, comme celle de la langue, qu'un effet de discours. Dans ce stock des textes, certains doivent pouvoir être désignés comme « œuvre(s) fondatrice(s) ». L'existence de ces œuvres fondatrices constitue elle aussi un effet de discours puisqu'on les situe à l'origine de la masse critique⁴⁴⁴.

Bien plus que d'homogénéité, il est question d'hétérogénéité dans notre corpus, en raison de la pluralité culturelle produite par d'importants flux migratoires et de critères d'évaluation inclusifs. L'hétérogénéité pourrait même constituer une spécificité de l'institution littéraire minoritaire, formant un système mixte avec les institutions littéraires majoritaires. L'historicisation des écrits désigne une œuvre comme fondatrice : celle de Louis Riel, le poète et l'homme politique d'origine métisse. Son œuvre n'est-elle pas représentative d'une hétérogénéité spécifique ?

L'édition des *Écrits complets* de Louis Riel en 1985 présente une œuvre bilingue, écrite en français et en anglais, et composée de textes divers, des poèmes, des lettres,

⁴⁴³ Klinkenberg, Jean-Marie, « Introduction : L'analyse institutionnelle de la littérature en Belgique francophone : où en est-on ? », dans *Textyles*, n°15, 1998, p. 7-11.

⁴⁴⁴ Klinkenberg, Jean-Marie, *idem*, p. 8.

L'édition des *Écrits complets* de Louis Riel en 1985 présente une œuvre bilingue, écrite en français et en anglais, et composée de textes divers, des poèmes, des lettres, un journal, des déclarations, des documents de presse ainsi que des photos. Elle fournit un modèle générique à une littérature plurilingue et pluridisciplinaire, se différenciant des littératures unilingues et de leurs genres littéraires canoniques. En 1985, l'étude de Douglas Owsram sur le mythe de Louis Riel⁴⁴⁵ révèle que l'initiative de publier les écrits complets répond à la volonté du gouvernement fédéral et entre dans un projet de patrimonialisation de l'œuvre de Louis Riel, devenu un héros de l'histoire canadienne, après avoir été condamné pour trahison. Il est probable que l'élaboration de ressources littéraires autour de Louis Riel et des Métis par les Franco-Manitobains soit liée à l'initiative des Anglo-Albertains, ce qui suggère la mixité institutionnelle dans les champs en contact. Glen Campbell, professeur à l'Université de Calgary, a dirigé l'édition des *Poésies de jeunesse* de Riel en 1977 et le quatrième volume des *Écrits complets* en 1985. Il publie aussi en 2000 une sélection de poèmes traduits en anglais par Paul Savoie. Il a élaboré un discours critique sur le lien entre la poésie et la politique chez Riel. La redécouverte du poète métis se fait ainsi à travers la collaboration entre les Anglo et les Franco-Canadiens qui apportent leur point de vue et leur savoir-faire. On ne saurait négliger la réédition des *Poésies religieuses et politiques* de Riel en 1979, bien que celle-ci relève d'une démarche culturelle sensiblement différente. Parues aux Éditions des Plaines, sans être accompagnées d'une même érudition, elles utilisent le symbole identificatoire de la victime à des fins communautaires. Avant de devenir un héros, Louis Riel est considéré comme un martyr, ayant été sacrifié à la défense des droits du peuple métis contre la répression. La symbolique victimaire a nourri le discours sur la survivance des francophones de l'Ouest, confrontés à la suppression de leurs droits linguistiques et scolaires. En 1979, la parution des *Poésies religieuses et politiques* aux Éditions

⁴⁴⁵ Owsram, Douglas, « The Myth of Louis Riel » dans Francis, R. Douglas et Howard Palmer (dir.), *The Prairie West : historical readings*, Edmonton : Newest, 1985, p. 163-181.

des Plaines, participe à une stratégie de résistance, à l'image de celle qu'avait déployée Riel. En 2002, Campbell a lui-même analysé les stratégies de résistance chez le poète qu'il qualifie de « champion des droits des Métis canadiens-français » :

Il serait difficile de parler longuement de lui sans faire allusion au mot « résistance », car sa vie durant, Riel a résisté aux actions qu'il considérait hostiles au bien-être de son peuple, et à celles qui risquaient de compromettre leur destin francophone et catholique⁴⁴⁶.

La revalorisation de l'œuvre de Riel au Canada mettent en jeu des stratégies distinctes au sein des minorités culturelles, entre résistance et accommodement. D'un côté, l'histoire de Louis Riel et des Métis est réutilisée comme élément fondateur d'une littérature se pensant comme opprimée, sous le joug majoritaire. De l'autre, l'histoire de Riel et des Métis est réutilisée comme élément fondateur d'une littérature se différenciant par son plurilinguisme et sa pluridisciplinarité. Dans ses travaux sur les minorités culturelles, François Paré suggère que celles-ci sont traversées par des stratégies de résistance et d'accommodement constituant des pôles entre lesquels oscillent les discours identitaires et les réécritures⁴⁴⁷. Sans aucune résistance, les minorités culturelles risquent l'assimilation totale et sans accommodement, de se scléroser. Du côté des stratégies de résistance, l'intertextualité autour de la question métisse s'élabore en référence à un passé nationaliste canadien-français. Louis Riel a promu ce nationalisme canadien-français aux débuts de son itinéraire politique, de 1864 à 1866, alors qu'il s'était allié avec l'évêque de Saint-Boniface, Alexandre A. Taché, pour contrer la prise de possession du territoire par les Anglais. Il est fait allusion à cet épisode de l'histoire dans les romans nationalistes des années 1920, réédités aux Éditions des Plaines et mis au programme des écoles. Dans *Nypsia* (1924, 1988) de Georges Bugnet et *La Métisse* (1923, 1987) de Jean Féron, l'héroïne

⁴⁴⁶ Campbell, Glen, « Stratégies de résistance dans la poésie de Louis Riel », *Francophonies d'Amérique*, n°13, 2002, p. 187.

⁴⁴⁷ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

est une Métisse, un modèle de ferveur religieuse et nationaliste. Bien que ces romans établissent une intertextualité avec l'histoire de Riel et des Métis, ils diffusent une idéologie assimilatrice contestable dans les années 1980. Pendant cette période de renouveau politique et identitaire, les Métis de l'Ouest adhèrent à des associations et à des fédérations qui défendent leurs intérêts. Ils revendiquent leur appartenance à un groupe culturel distinct des autres minorités. La polarisation du champ entre des stratégies de résistance et d'accommodement est par ailleurs observée dans les réécritures modernes de la Métisse. L'analyse comparée de *Sans bon sang* (1987) d'Annette Saint-Pierre et du *Soleil du lac qui se couche* (2001) de J.R. Léveillé révèle des divergences dans les représentations de la communauté et des sujets minoritaires d'origine métisse. Il est vrai que ces œuvres présentent un écart temporel de presque quinze ans qui doit être pris en compte. Mais sa résorption n'aurait pas changé grand-chose à l'opposition constatée entre les positions idéologiques et esthétiques des auteurs. D'un côté, l'héroïne de *Sans bon sang*, Martha Star, vit comme un fardeau son identité de Métisse. Elle éprouve de la honte et se sent humiliée face aux autres. Même si elle se révolte, ce qui la distingue des héroïnes des romans nationalistes, elle ne parvient pas à un autre horizon que celui d'une assimilation réussie. De l'autre côté, Angèle, l'héroïne du *Soleil du lac qui se couche*, vit dans l'évidence d'une situation de minoritaire qu'elle partage avec ses proches et son amant âgé. Son métissage est présenté comme banal dans une société elle-même composite. De même, la facture romanesque unifiée de *Sans bon sang* s'oppose à l'écriture par fragments et tableaux du *Soleil du lac qui se couche*, œuvre pluridisciplinaire, alliant écriture et peinture. Chez les modernes, la filiation avec l'œuvre de Riel s'opère autant par les allusions au mythe et sa réécriture que par les codes esthétiques et formels.

L'œuvre de Paul Savoie présente les éléments d'une filiation avec celle de Louis Riel. Alternant l'écriture en français et en anglais, les genres du journal, de la poésie et du roman, elle donne l'image d'une littérature plurilingue et plurigénérique. *À la façon*

d'un charpentier (1984) rassemble des textes épars qui reconstituent l'autobiographie intellectuelle de l'écrivain, sur une période de vingt ans (1964-1984). Dans un poème intitulé « Riel », Savoie s'adresse au défunt comme à un revenant et l'interroge sur sa propre destinée, dévoilant une filiation spirituelle avec lui. Il a recours à l'incantation dans *Bois brûlé* (1989), un recueil entièrement consacré à l'histoire de Riel et des Métis, où l'intertextualité joue par allusions et symboles. Dans ce recueil d'une très belle facture, l'écriture dit la souffrance et le sacrifice, fait hurler la voix du défunt. Il pose clairement la question du devenir des héritiers et des héritières de Louis Riel, nommés dans le premier poème : « Progéniture ». Le lien charnel suggéré par ce titre rend compte de la dimension à la fois physique et spirituelle de la poésie. Savoie ne s'est-il pas représenté en « charpentier » ? Savoie raconte la genèse de *Bois brûlé* dans *À tue-tête* (1999), un recueil de textes narratifs où il approfondit son approche physique de l'écriture, créant des espaces respiratoires et une mobilité textuelle à travers l'absence de ponctuation. La mobilité du texte accompagne celle de la parole qui puise indistinctement dans les souvenirs, dans la vie de l'homme autant que dans le travail de l'écrivain. Dans « Mon Amérique à moi », Savoie fait le récit des cours d'histoire donnés à Saint-Boniface et évoque la mythification de Louis Riel, martyr et héros de la Résistance, récupéré par les francophones de l'Ouest comme symbole identitaire. Sans déconstruire vraiment le mythe de Louis Riel, il prend une distance critique par la mise en scène du cours, du professeur et de l'élève qu'il était et s'ennuyait. Dans ce poème aussi, il pose la question de la transmission d'une tradition métisse aux générations futures. En particulier, le nomadisme des Métis ressurgit à travers la mémoire des exodes et, dans l'écriture, par les représentations de l'itinérance. De même, il s'autoreprésente comme un être hybride et multiple, parlant plusieurs langues et s' imagine avoir une âme créole après avoir rencontré Édouard Glissant. En 2006, dans *Crac*, il métisse son écriture par des variétés de français canadien, s'écartant de la langue hypercorrecte qu'il avait reçue d'une formation

classique. L'œuvre de Savoie illustre magistralement la figure du Métis théorisée par Nicolas Van Schendel⁴⁴⁸. Les idées de Van Schendel répondent à celles de Savoie. Faisant écho aux vœux du poète, elles réouvrent l'horizon de la postérité de Riel, par une pensée de la transculturalité dépassant les distinctions entre les communautés.

Les migrations des auteurs et la mouvance des frontières

En 1984, dans la présentation du *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Annette Saint-Pierre avertit les lecteurs qu'ils ne devront pas s'attendre à un « protectionnisme » envers les auteurs, comme cela s'est fait ailleurs. Les auteurs du répertoire ne sont pas tous nés dans l'Ouest mais « ils ont dit le pays à leur façon en s'inspirant d'une forme de la culture française, la littérature, à travers leurs expériences vécues ou leurs réflexions sur le milieu socio-culturel⁴⁴⁹ ». Dans un texte de colloque sur « L'écriture dans l'Ouest canadien », elle précise que « 34 pour cent d'entre eux sont nés et ont demeuré dans l'Ouest, 31 pour cent ont été assimilés par l'Ouest après l'avoir choisi (65 pour cent au total), 13 pour cent sont natifs du Manitoba et l'ont quitté (donc 78 pour cent) et 22 pour cent furent de passage seulement⁴⁵⁰ ». L'importance accordée aux migrants illustre l'idée de culture de l'itinérance exposée par François Paré dans *La distance habitée*⁴⁵¹. Il caractérise les cultures minoritaires comme des lieux de l'itinérance, se définissant par des phénomènes de mouvance, y compris dans le corpus des auteurs. Selon lui, les cultures minoritaires sont elles-mêmes souvent les produits de migrations antérieures et ont gardé la mémoire de ces migrations dans l'imaginaire collectif.

⁴⁴⁸ Van Schendel, Nicolas, « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadienité », dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 101-121.

⁴⁴⁹ Saint-Pierre, Annette, « Présentation », *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, p. viii.

⁴⁵⁰ Saint-Pierre, Annette, « L'écriture dans l'Ouest canadien », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, actes de colloque, 5 mai 1984, Cornwall (Ont.), Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1987, p. 70-76.

⁴⁵¹ Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

En 1990, dans l'avant-propos de l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine*⁴⁵², J.R. Léveillé présente des critères similaires sur le corpus des auteurs. Il affirme que les anthologistes ont retenu tout poème écrit en français par des Franco-Manitobains de naissance (comme Paul Savoie à Toronto), bien qu'ils aient pu œuvrer ou publier ailleurs, toute poésie qui a été publiée en français par des éditeurs franco-manitobains (comme le Belge Michel Dachy), tout poème qui a été écrit en français, au Manitoba, par des Manitobains non francophones, ou par des émigrés, en majorité des Français, venus s'établir au Manitoba et enfin la poésie française qui a été composée par ceux qui ont habité le Manitoba pendant un certain nombre d'années, les gens de passage. De même, J.R. Léveillé mentionne des critères portant sur l'origine sociale des auteurs et sur leurs activités professionnelles car ils ne sont pas tous des écrivains à temps complet. Au contraire, l'écriture représenterait une activité seconde pour un grand nombre, à l'instar du poète Louis Riel, homme politique et instituteur. La littérature se pense comme une activité sociale isolant temporairement l'auteur. Elle est associée à toutes les circonstances de la vie dont elle retransmet les mouvements.

Peu institutionnalisé, le champ est d'abord composé par les individus qui le font, en produisant et en diffusant une idée plus ou moins consensuelle de la littérature. Cela explique que la réception critique puisse varier d'un champ à l'autre, selon les critères d'évaluation mis en place par les acteurs, à un moment donné. Le parcours de Charles Leblanc, un Québécois émigré au Manitoba en 1978, pose la question de la réception critique de l'œuvre d'un auteur de la diaspora francophone américaine. L'histoire de la publication des six recueils de poèmes est liée à celle de la collection « Rouge » puisque son premier recueil, *Previouzes du printemps : science-friction pour notre temps présent*, paraît en 1984, l'année de la fondation. Avant-gardiste, la collection devient le laboratoire d'une littérature plurilingue et pluridisciplinaire, perpétuant, par des voies modernes, une culture du métissage. Pratiquant une poésie fragmentée, anti-

⁴⁵² Léveillé, J.R., « Avant-propos », *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, 1990, p. 16.

lyrique et militante, Leblanc se positionne dans les marges de l'institution littéraire. Les critiques le marginalisent vis-à-vis des autres poètes émigrés, en particulier des Européens avec qui il ne partage pas l'inspiration romantique ou symboliste d'une poésie plus proche de l'académisme. Par un certain extrémisme dans l'expression d'une modernité culturelle, la poésie de Leblanc indique par quels critères la littérature se différencie et s'accomplit : la mise en concurrence des langues et la multiréférentialité des univers culturels. La marginalité du poète dans l'institution littéraire semble en cacher une autre : celle du champ diasporal dans son ensemble. Leblanc n'est-il pas le produit d'une totalité marginalisée, d'un côté par l'Europe et de l'autre, par le Canada anglais ? Ne partage-t-il pas avec les auteurs québécois, une liberté d'expression issue de la Révolution tranquille et un féminisme aguerri, relayé par un humour décapant ? Ne partage-t-il pas aussi avec les auteurs franco-ontariens une pratique théâtrale vivante, associant voix et gestuelle sur la scène imaginaire de la parole poétique ? Ne partage-il pas avec certains auteurs acadiens une poésie directe et spontanée ? N'est-il pas enfin ce « *people's poet* » qui différencie, selon Guy Gauthier⁴⁵³, la culture américaine de la culture française, embourgeoisée et élitiste ? Ainsi, l'œuvre de Leblanc ne saurait être dissociée de l'histoire du champ littéraire.

La forte migration des auteurs intervient dans les délimitations d'un champ qui semble résister, par sa mouvance, à la stabilité et à l'antériorité des structures établies. L'espace des migrations compose en quelque sorte le terrain de jeu du champ qui s'étend au-delà de la région, à la diaspora nord-américaine puis à la francophonie. En 2004, Johanne Melançon analyse la mouvance des frontières du champ en Ontario et relève la pluralité des critères d'entrée des auteurs dans le corpus⁴⁵⁴. Selon elle, les questions posées aux chercheurs et aux historiens de la littérature par la mouvance de ces frontières reflèterait une institution littéraire en pleine structuration et en voie

⁴⁵³ Gauthier, Guy, « La surcharge du réseau », *Prairie Fire*, vol. 16, n°4, 1996, p. 120-122.

⁴⁵⁴ Melançon, Johanne, « L'institution littéraire franco-ontarienne : où en sommes-nous en 2004 ? », dans Reguigui, Ali et Hédi Bouraoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2007, p. 137-181.

d'autonomisation. De plus, elles seraient caractéristiques d'une institution frontalière accueillant de nombreux écrivains migrants et conduite à se redéfinir indéfiniment. L'entrée de Paul Savoie dans le champ ontarien à la fin des années 1970 et sa double carrière, en Ontario et au Manitoba, illustre la mouvance de ces frontières. Plusieurs indicateurs, tels les lieux d'édition de son œuvre et de diffusion d'un discours critique, tendent à croiser le Manitoba, l'Ontario, le Québec et l'Acadie. Lui-même a œuvré pour élargir le champ à l'espace de la francophonie (celle qui inclut la France), en organisant en 1998 une tournée française d'auteurs canadiens. Le récit de sa conversation avec le directeur de la Maison de la Poésie de Paris renseigne sur les représentations des Français à l'égard des institutions littéraires du Québec et du Canada, et sur la nécessité d'expliquer l'univers diasporal⁴⁵⁵. L'accueil chaleureux des écrivains en tournée par le public français promet l'ouverture d'un immense marché encore fermé à la diversité des éditeurs. Des écrivains et éditeurs comme Savoie et Léveillé ne conçoivent pas d'être transférés d'un champ à l'autre, pour acquérir une quelconque renommée. Ce sont des bâtisseurs de champ et celui qu'ils bâtissent, susceptible de s'élargir à la francophonie mondiale, comprend la mise en circulation des livres publiés par les maisons d'édition du Manitoba ou de l'Ontario. Les littératures émergentes provoquent une reconfiguration du paysage éditorial.

La mouvance des frontières du champ concerne aussi son internationalisation, par la traduction et les études critiques produites sur l'œuvre d'un auteur ayant migré. La romancière Gabrielle Roy (1909-1983) a émigré du Manitoba au Québec dans les années 1940, produit une œuvre inspirée en grande partie de son pays natal et qu'elle a fait traduire systématiquement en anglais. Ses écrits ont accompagné le développement des études critiques québécoises et canadiennes et permis aux champs littéraires de s'internationaliser par les échanges créés entre spécialistes. Au Manitoba, la tenue d'un colloque sur « Gabrielle Roy » en 1995 a rassemblé des

⁴⁵⁵ Savoie, Paul, « mon Amérique à moi », *à tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, p. 170-176.

chercheurs venus du Québec et du Canada anglais, d'Europe et d'Amérique. La même année paraît au Québec un ouvrage collectif au titre parlant, *Portes de communication : études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*⁴⁵⁶. L'essor de la critique universitaire et les publications autour de l'œuvre de Roy ont contribué à rapprocher les « deux solitudes » que forment le Québec et le Canada anglais et à désenclaver l'Ouest canadien au sein de la diaspora nord-américaine. De la même façon, l'œuvre de Nancy Huston (1954-), auteure d'origine albertaine émigrée en France à Paris, a contribué au développement des études critiques canadiennes et québécoises, en particulier sur les thèmes de la langue, de l'identité culturelle et de l'exil, toutes caractéristiques qui ressortent de ses essais et romans bien malgré elle, qui caricature son milieu d'origine et déconstruit le champ. À l'Université de l'Alberta (Edmonton), Claudine Potvin étudie son œuvre « dans le cadre d'une réflexion sur la notion de confluence (entre le Québec, la France, l'Alberta et les États-Unis) et sur la problématique du nomadisme⁴⁵⁷ ». Dans le contexte du bilinguisme francophone albertain, un contexte de quasi effacement des traces mémorielles, comme le suggère l'œuvre du dramaturge Laurier Gareau, l'internationalisation du champ se produit à l'intérieur de ses propres frontières par des situations d'exil qui conduisent les auteurs à passer dans d'autres champs, et le champ lui-même à se métisser, en associant d'autres disciplines et d'autres langages.

Nancy Huston et encore plus Laurier Gareau occupent une place variable dans les corpus et les historiographies. Ils ne sont pas cités par Roger Motut dans son histoire de la littérature d'expression française en Alberta⁴⁵⁸ mais ils apparaissent dans le

⁴⁵⁶ Dansereau, Estelle et Claude Romney (dir.), *Portes de communication : études discursives et stylistiques sur l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, 212 p.

⁴⁵⁷ Potvin, Claudine, « Les "liaisons dangereuses" de Nancy Huston : exil et identité, le moi et l'autre », *Francophonies d'Amérique*, n° 11, 2001, p. 41.

⁴⁵⁸ Motut, Roger, « La littérature albertaine d'expression française », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), 1987, p. 63-69.

*Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*⁴⁵⁹ de Gamila Morcos. L'unité théorique de « l'Ouest canadien » ne fait pas l'unanimité même si elle est utile à des universitaires comme Gamila Morcos, René Dionne, Annette Saint-Pierre. De leur côté, les praticiens semblent se reconnaître davantage dans le morcellement et la mise en réseau des ressources communautaires en édition et en recherche. Ainsi, Laurier Gareau et Lise Gaboury-Diallo⁴⁶⁰ ont à la fois été publiés aux Éditions de la Nouvelle Plume à Régina en Saskatchewan et aux Éditions du Blé au Manitoba. L'Ouest canadien se théorise moins qu'il ne se pratique à travers les collaborations et une itinérance qui demeure le concept clef d'une culture perpétuant son nomadisme.

Perspectives comparatistes sur la postérité de Louis Riel

En 2002, dans une étude pour la revue québécoise *Voix et images*⁴⁶¹, Anthony Wall, professeur à l'Université de Calgary, fait un état des lieux de la recherche en littérature dans cinq universités d'Alberta et de Colombie-Britannique⁴⁶². Wall distingue trois grands domaines : les études littéraires, culturelles et linguistiques. Malgré l'éloignement géographique et l'isolement, Wall souligne la variété des travaux en cours dans les secteurs des études québécoises et franco-canadiennes et attire l'attention sur les perspectives offertes par les études comparées :

Il faut dire pourtant que la discipline de « littérature canadienne comparée », qui aurait pour objet l'étude des littératures francophones, anglophones et

⁴⁵⁹ Morcos, Gamila (dir.), *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1998, 366 p.

⁴⁶⁰ Gaboury-Diallo, Lise, *Homestead : poèmes du coeur de l'Ouest*, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2005, 64 p.

⁴⁶¹ Wall, Anthony, « Le Québec et le far-ouest canadien », *Voix et images*, vol. 28, n° 1, 2002, p. 182-187.

⁴⁶² Université Simon Fraser et Université de Victoria (Départements de français), Université de Colombie-Britannique et Université de Calgary (Départements de langues romanes), Université de l'Alberta et Faculté Saint-Jean (Département de langues modernes et d'études culturelles).

allophones, n'a pas encore connu de grands essors dans l'Ouest canadien (un département d'études supérieures a récemment été institué à l'Université de Calgary). Des ressources nouvelles pourraient être exploitées en littérature comparée grâce à une meilleure collaboration entre les chercheurs travaillant dans les champs des études canadiennes « anglophones » et ceux, francophones et francophiles, qui travaillent dans les départements de français, de langues romanes ou de langues modernes⁴⁶³.

Selon lui, le développement des études comparées entre le Québec, le Canada « anglo » et « franco », les États-Unis et l'Amérique latine devrait s'intensifier de même que l'interdisciplinarité des recherches entre la littérature, les arts visuels, la culture populaire, la musique et le cinéma, la muséographie et la publicité. Ce développement garantirait la survie long terme et un enrichissement intellectuel. En 2003, Albert Braz, professeur de littérature comparée à l'Université d'Alberta, fait paraître une étude sur l'image de Louis Riel dans la culture canadienne⁴⁶⁴, dans le roman, la poésie, le théâtre, le cinéma, la peinture, la statuaire, le cinéma. Braz souligne la diversité des représentations de Riel depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 2000, à tel point qu'on se demande s'il s'agit toujours du même personnage. Il représenterait une figure centrale des marges, à la fois l'une des plus populaires et l'une des plus insaisissables :

Since his hanging for treason on November 16, 1885, he has been depicted variously as a traitor to Confederation, a French-Canadian and Catholic martyr, a bloodthirsty rebel, a New World liberator, a pawn of shadowy white forces, a Prairie political maverick, an Aboriginal hero, a deluded mystic, an alienated intellectual, a victim of Western industrial progress, and even a Father of Confederation⁴⁶⁵.

En raison de l'extrême diversité de ces représentations, Braz soutient l'idée que celles-ci reflètent davantage le point de vue de leurs auteurs que Riel lui-même, c'est-

⁴⁶³ Wall, Anthony, *idem*, p. 184.

⁴⁶⁴ Braz, Albert, *The false traitor : Louis Riel in Canadian culture*, Toronto : University of Toronto Press, 2003, 245 p.

⁴⁶⁵ Braz, Albert, *idem*, p. 3.

à-dire leurs réalités sociales, leurs mentalités et les contextes d'énonciation. À travers les portraits de Riel, Braz dessine une image de la société toute entière, en particulier son rapport à la figure du Métis, rejetée puis récupérée comme icône par des écrivains en mal d'identification et en recherche de mémoire, ayant compris la nécessité d'interroger leur part d'amérindianité pour vivre dignement dans un pays dont ils risquent de s'exclure s'ils excluent l'autochtone. Par son aspect panoramique incluant les littératures des « Anglos » et « Francos », l'étude comparée de Braz complète notre propos sur la question métisse et ses représentations, en y adjoignant une dimension essentielle : le contact des champs. En effet, comment comprendre la rhétorique victimaire des minorités culturelles, si l'on ne connaît pas la rhétorique de leurs bourreaux, les deux étant dépendants ? Comment saisir la figure de Louis Riel comme martyr et victime politique et religieuse si on ne l'oppose pas à celle de traître et d'ennemi de la Confédération ? La comparaison entre des pièces de théâtre, des poèmes et des romans permet de confronter les termes d'une opposition historique entre les communautés. Braz cite le roman de J. Edmund Collins, *The Story of Louis Riel, the Rebel Chief*⁴⁶⁶, paru de façon anonyme en 1885, comme un exemple édifiant de l'idéologie nationaliste anglaise telle qu'elle s'est exercée contre le chef, caricaturé en vilain. La réalité du conflit politique et religieux est distordue par un scénario amoureux, infligé sur un ton mélodramatique et à travers une vision manichéenne. Le même registre est utilisé dans la pièce de Charles Bayer et E. Parage, *Riel : drame historique*⁴⁶⁷ parue en 1886 et rééditée aux Éditions des Plaines en 1984. La pièce construit l'image du martyr et prend la revanche sur la défaite infligée par les Anglais en sublimant cette fois la figure de Riel, transformé en héros scénique. Bien que le conflit politique et religieux ait surtout occupé les représentations de Louis Riel au XIX^e siècle, la figure du martyr ressurgit dans le discours minoritaire de résistance pendant toute la période d'émergence de la littérature. Elle en est même une figure

⁴⁶⁶ Collins, J. Edmund, *The Story of Louis Riel, the Rebel Chief*, Toronto : J.S. Robertson, 1885.

⁴⁶⁷ Bayer, Charles, E. Parage, *Riel*, Montréal : Imprimerie de l'Étendard, 1886, 75 p.

⁴⁶⁸ Joubert, Ingrid, « Louis Riel sur la scène francophone de l'Ouest canadien », *Francophonies d'Amérique*, n^o 2, 1992, p. 129-137.

fondatrice, suggère Ingrid Joubert pour qui *Riel* de Charles Bayer et E. Parage prend valeur de modèle. « Après un siècle de victoire idéologique anglophone, victoire marquée par un mépris total pour ce pauvre fou de « rebelle métis », nous assistons à la résurgence de ce mythe rédempteur, responsable de l'émergence d'une littérature francophone de l'Ouest ⁴⁶⁸ ». Figure centrale des marges, selon les termes de Braz, Riel est destiné à la récupération. Alors que les francophones de l'Ouest entrent dans la modernité culturelle en combattant l'idéologie nationaliste et religieuse transmise par les élites cléricales, les représentations de Riel accompagnent ce renouveau politique et identitaire. La figure du martyr, fondatrice de la résistance, jouxte celle du mystique ou du fou, décrite par Braz comme l'exploration d'un rapport subjectif de Riel à la religion et d'un état mental sur lequel les spécialistes de la santé et les créateurs divergent ⁴⁶⁹. Braz analyse des œuvres autour de l'idée du mysticisme de Louis Riel et les répartit selon qu'elles le dépeignent plutôt comme un être malade ou sain d'esprit. Au Manitoba, la pièce de Claude Dorge, *Le Roitelet* ⁴⁷⁰, jouée en 1976 au Cercle Molière et publiée en 1980 au Blé, illustre l'exploration de la figure du mystique. Dans la présentation de la pièce, Ingrid Joubert souligne son caractère novateur, le texte étant influencé par le jeu des acteurs et la mise en scène de Roland Mahé. Il refuse une conception historique et réaliste de la pièce, au profit d'une approche psychologique et visionnaire qui soulève des questions d'interprétation :

L'originalité du *Roitelet* réside dans le fait que nous vivons, avec le héros, dans l'intimité de sa conscience, la formation d'une mission sociale et religieuse, mais le tout en retrospective (car le point de départ de la pièce est l'admission de Riel à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Longue-Pointe en 1876, date tardive dans son existence). La principale question que soulève la pièce pourrait être formulée ainsi : comment devient-on héros, comment arrive-t-on à croire à sa mission ? Celle-ci s'impose-t-elle de l'extérieur par ordre divin, ou naît-elle de troubles de la personnalité ? ⁴⁷¹

⁴⁶⁹ Braz, Albert, *The false traitor : Louis Riel in Canadian culture*, Toronto : University of Toronto Press, 2003, p. 151-189.

⁴⁷⁰ Dorge, Claude, *Le Roitelet*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1980, 127 p.

⁴⁷¹ Dorge, Claude, *Le Roitelet*, présentée par Ingrid Joubert, 1980, p. 11.

L'exploration de la figure du mystique selon une perspective subjective conduit à dédramatiser l'image de Riel et lui assure une perennité dans le jeu des intertextes et de réécritures auxquelles les auteurs anglophones s'adonnent majoritairement. Que la figure de Riel n'ait pas été récupérée par le Québec pour des raisons d'historiographie nationale est critiqué par des écrivains comme Jean Morisset. Dans un pamphlet accompagné de poèmes portugais⁴⁷², le géographe et poète québécois en appelle à la réappropriation de ce symbole identitaire d'une Franco-Amérique métissée :

Mais comment concevoir Riel au juste ? Sujet britannique, citoyen américain, individu jouissant d'une double nationalité et d'une multiple identité — « Franco », « Métis », « Canadien », « *French-Indian* », indistinctement —, « Montréalais » un temps autant que « Nord-Ouestant » ; grand voyageur ayant connu New York, Washington, Chicago, Saint-Paul, etc. et parcouru incessamment le nord des États-Unis ; observateur ayant participé aux grandes chasses de bison et ayant fréquenté tous ceux qui seront les leaders du Canada ; lecteur impavide, conférencier, professeur, polyglotte, poète et visionnaire, qu'est donc Riel sinon essentiellement un « *man of the world* » ayant exprimé un siècle trop tôt le multiculturalisme et la transculture dont tellement se réclament aujourd'hui⁴⁷³.

La perspective comparatiste adoptée par Morisset porte sur les représentations de Louis Riel au sein des Amériques et il le compare à d'autres héros comme Simon Bolivar en Hispano-Amérique, Tiradentes au Brésil et Toussaint Louverture en Haïti. Riel prendrait place aux côtés des grands prophètes et libérateurs du Nouveau Monde. Cette perspective résolument panaméricaine ne fait pourtant pas l'unanimité malgré ses fondements géographiques et culturels dans la valorisation d'une identité métisse. En réalité, les rapports institutionnels freinent l'idée d'une solidarité panaméricaine. On a vu comment les Franco-Manitobains se situaient vis-à-vis du Québec dont ils

⁴⁷² Carvalho, Mathias, *Louis Riel : poèmes américains*, traduction, avant-propos et postface de Jean Morisset, Québec : Éditions Trois Pistoles, 1997, 176 p.

⁴⁷³ Morisset, Jean, « Postface » dans Carvalho, Mathias, 1997, p. 87-88.

acceptaient l'hégémonie dans les faits mais pas dans les représentations. On a aussi vu comment les Québécois ont relégué les communautés francophones dans les oubliettes à partir de la Révolution tranquille, comme si la fin de l'idée du Canada français avait automatiquement enclenché la disparition de toute une population. Il conviendrait sans doute de rappeler ici que sept millions de francophones résident aujourd'hui au Québec et qu'il en réside un million dans « le reste du Canada ». De plus, les récentes politiques d'immigration vont dans le sens d'un élargissement de l'espace francophone au Manitoba et non dans celui de sa réduction ou disparition.

Écritures du métissage dans une nouvelle francophonie

Dominée par les Européens jusqu'au début des années 1990, l'immigration francophone au Manitoba s'est enrichie par des populations venant de partout dans le monde, d'Afrique, des Caraïbes, d'Asie et de certains pays de l'Océan indien⁴⁷⁴. En 2001, l'organisme porte-parole des francophones du Manitoba, la Société franco-manitobaine, a mis sur pied un projet, « Agrandir l'espace francophone » pour répondre aux nouveaux besoins en structures d'accueil provoqués par l'immigration. Le projet est piloté par Ibrahima Diallo, président de la Société franco-manitobaine (SFM) et Professeur au Collège universitaire de Saint-Boniface où il a occupé les fonctions de Doyen de la faculté des arts, sciences et administration des affaires pendant dix ans. Selon lui, le concept d'agrandissement de l'espace francophone adopté en 2001 par la communauté francophone serait porteur car il s'adresse d'abord aux francophones établis et ensuite aux nouveaux arrivants francophones ainsi qu'aux anglophones bilingues et aux anglophones unilingues ouverts à la francophonie. Diallo a également présidé le Conseil manitobain sur l'immigration et il a été un membre fondateur de l'Amicale de la francophonie multiculturelle au Manitoba. Cet organisme œuvre pour l'établissement d'un dialogue constructif entre la communauté

⁴⁷⁴ Ka, Mamadou, « L'immigration francophone au Manitoba, 2000-2006 : un profil statistique », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 19, n°2, 2007, p. 119-139.

d'accueil et les nouveaux arrivants afin de bâtir une francophonie ouverte et inclusive, tout en conservant et en valorisant les cultures respectives, en particulier les cultures africaines pour une bonne part des nouveaux arrivants à Saint-Boniface. Ainsi, la composition du groupe francophone a beaucoup évolué dans les années 2000 sous l'effet d'une politique d'immigration volontariste et l'on peut se demander si cette évolution a eu des répercussions sur le groupe des auteurs et dans leurs textes.

L'œuvre de Lise Gaboury-Diallo (1957-) donne l'exemple d'une pratique littéraire du métissage, à la fois héritée de l'Ouest et conjointe à une nouvelle francophonie. Fille de Claire et d'Etienne Gaboury, Lise Gaboury fait ses études au Manitoba puis à l'Université Paris IV où elle obtient un doctorat en 1987. Depuis, elle est professeure au Collège universitaire de Saint-Boniface, membre du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest et, de 1988 à 1991, rédactrice des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. Elle a publié aux Éditions du Blé des recueils de poèmes et de nouvelles. En 2004, dans « La poésie comme événement chez Lise Gaboury-Diallo et Louise Fiset ⁴⁷⁵ », Estelle Dansereau étudie l'instabilité identitaire qui se dégage des premiers recueils de Gaboury-Diallo, tels *Transitions* ⁴⁷⁶ (2002) où le métissage et l'amalgame de diverses appartenances est mis en scène, à travers la parole d'un sujet indéterminé. En 2005, dans un compte-rendu ⁴⁷⁷ sur *Poste restante : cartes poétiques du Sénégal* ⁴⁷⁸ et *Homestead, poèmes du cœur de l'Ouest* ⁴⁷⁹, Dansereau fait remarquer la pluridisciplinarité des deux recueils où la poète a collaboré avec ses proches, et où les images et les dessins font écho aux vers, dans la « tradition » des œuvres éditées. De même, Dansereau souligne le nomadisme de l'écriture poétique. Dans les deux textes,

⁴⁷⁵ Dansereau, Estelle, « La poésie comme événement chez Lise Gaboury-Diallo et Louise Fiset », dans Yergeau, Robert (dir.), *Itinéraires de la poésie : enjeux actuels en Acadie, en Ontario et dans l'Ouest canadien*, Ottawa : Le Nordir, 2004, p. 143-168.

⁴⁷⁶ Gaboury-Diallo, Lise, *Transitions*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2002, 89 p.

⁴⁷⁷ Dansereau, Estelle, « Compte-rendu de *Poste restante* et *Homestead* », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 17, n° 1-2, 2005, p. 228-231.

⁴⁷⁸ Gaboury-Diallo, Lise, *Poste restante : cartes poétiques du Sénégal*, 2005, 57 p.

⁴⁷⁹ Gaboury-Diallo, Lise, *Homestead : poèmes du cœur de l'Ouest*, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2005, 64 p.

Gaboury-Diallo parcourt des paysages et des cultures situées aux pôles extrêmes : le Sénégal, son deuxième pays d'appartenance, où elle se rend en famille et écrit, et la Saskatchewan, le pays d'où est venue sa mère, rural et pionnier, aujourd'hui déserté. Aussi, la correspondance émanant des cartes poétiques fait-elle ressortir l'importance des liens entre les lieux, les êtres, les cultures et les formes d'art et d'expression. Tout en plongeant ses racines dans le cœur de l'Ouest, l'œuvre de Gaboury-Diallo a jeté un pont vers l'Afrique, ouvrant l'espace culturel et littéraire à de nouvelles confluences. Le parcours de Lise Gaboury-Diallo, entre le Manitoba et le Sénégal, présente l'intérêt de se situer au croisement de deux réalités, celle des natifs et des immigrants. Entre l'ici et l'ailleurs, le même et l'autre, il porte en lui une tension structurante, un constant mouvement, qui est à l'origine du concept même du métissage, défini ainsi :

Parce qu'il n'est pas un état mais une condition, une tension qui ne doit pas être résolue, le métissage est toujours mouvement, animé alternativement par ses diverses composantes. Sa temporalité est celle du devenir, constante altération, jamais achevée, une force qui va, le vecteur des changements qui font l'homme et le réel⁴⁸⁰.

Mouvement entre l'ici et l'ailleurs, le métissage concerne le groupe des auteurs. Celui-ci est aujourd'hui constitué d'un ensemble d'individualités ayant en commun le français comme langue maternelle et des origines africaine, haïtienne, québécoise ou canadienne de l'Ouest. Une petite dizaine d'entre eux est active dans les associations d'auteurs tels le Foyer des écrivains ou *Manitoba International Writers' Festival* et le Collectif post-néo-rieliste. Leur lieu d'origine est varié : Haïti pour Bathélémy Bolivar, le Québec pour Laurent Poliquin, le Manitoba pour Marc Prescott. Quel socle leur permettra de s'identifier et de se définir comme communauté ? N'est-ce pas dans la continuité d'une histoire culturelle franco-métisse qu'ils pourront trouver les bases d'une entente ? Cette histoire illustre déjà une tension irrésolue entre diverses

⁴⁸⁰ Nouss, Alexis et François Laplantine, *Le métissage*, Paris : Flammarion, 1997, p. 114.

composantes, autochtones et allochtones, et est susceptible de constituer un modèle. Mise à mal par les Canadiens et par les Métis, elle ne saurait pourtant se laisser taire.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE ET THÉORIE LITTÉRAIRES/SOCIOLOGIE DU CHAMP

Répertoires, anthologies :

Léveillé, J.R. (dir.), *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1990, 591 p.

Morcos, Gamila (dir.), *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1998, 366 p.

Saint-Pierre, Annette (dir.), *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, 368 p.

Actes de colloques :

Dionne, René, « C'est le temps de la littérature régionale », dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes du premier colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, Collège universitaire de Saint-Boniface, les 20 et 21 novembre 1981, Saint-Boniface : CEFCO, 1982, p. 11-18.

Genuist, Monique (et al.), *Héritage et avenir des francophones de l'Ouest*, actes du cinquième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu au Collège Saint-Thomas More, Université de la Saskatchewan, 18 et 19 octobre 1985, Saint-Boniface : CEFCO, 1986, 260 p.

Grassin, Jean-Marie, « The problematics of emergence in comparative literary history », *Littératures émergentes/Emerging literatures*, actes du symposium de l'Association internationale de littérature comparée, IXème congrès international, Paris, août 1985, Bern : Peter Lang, 1996, p. 7-16.

Halen, Pierre, « Le système littéraire francophone : quelques réflexions complémentaires », dans Lieven, d'Hust, Jean-Marc Moura, *Les études littéraires francophones : état des lieux*, actes du colloque organisé par les Universités de Leuven, Kortrijk et Lille, 2-4 mai 2002, Villeneuve d'Asq : Éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles de Gaulle – Lille 3, 2003, p. 25-37.

Louder, Dean, Trépanier, Cécyle et Eric Waddell, « La francophonie nord-américaine. Mise en place et processus de diffusion géohistorique », dans Poirier, Claude (dir.), *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*,

Saint-Pierre, Annette, « L'écriture dans l'Ouest canadien », dans Tessier, Jules, Pierre-Louis, Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, actes d'un colloque tenu le 5 mai 1984 à Cornwall (Ont.), Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, p. 71-75.

Saint-Pierre, Annette, « Le Manitoba français » dans Dionne, René, *Quatre siècles d'identité canadienne*, actes d'un colloque tenu au Centre de recherche sur la civilisation canadienne-française à l'Université d'Ottawa, le 23 octobre 1981, Montréal : Beauchemin, 1983, p. 146-160.

Waddell, Eric, « Un continent-Québec et une poussière d'îles. Asymétrie et éclatement au sein de la francophonie nord-américaine » dans Poirier, Claude (dir.), *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*, actes d'un colloque organisé par le CEFAN à Québec, du 1er au 3 mai 1991, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 203-225.

Articles :

Breton, Raymond, « Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires : essai de typologie », *Sociologie et société*, vol. 26, n°1, 1994, p. 59-69.

Denis, Claude, « Discours sociologiques et francophonie minoritaire au Canada : réflexions sur un espace paradoxal », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 5, n°2, automne 1993, p. 285-300.

Doyon-Gosselin, Benoit, « (In)(ter)dépendance des littératures francophones du Canada », *Quebec Studies*, vol. 49, spring/summer 2010, p. 47-57.

Fauchon, André, « Le Manitoba français : une francophonie plurielle », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n°2, 2001, p. 109-124.

« Franco-Manitoban writing », *Prairie Fire*, vol. 11, n°1, printemps 1990, 198 p.

Halen, Pierre, « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, vol. 37, n°2, 2001, p. 13-31.

Heidenreich, Rosmarin, « Le canon littéraire et les littératures minoritaires : l'exemple franco-manitobain », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 2, n°1, 1990, p. 21-29.

Heidenreich, Rosmarin, « Recent Trends in Franco-Manitoban Fiction and Poetry », *Prairie Fire*, vol. 11, 1990, p. 54-63.

Klinkenberg, Jean-Marie, « Introduction : L'analyse institutionnelle de la littérature en Belgique francophone : où en est-on ? », dans *Textyles*, n°15, 1998, p. 7-11.

Lafontant, Jean, « Adieu ethnicité, bonjour minorités », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 4, n°2, 1992, p. 219-242.

Lafontant, Jean, « Interrogations d'un métèque sur la sibylline et dangereuse notion d'identité collective », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n°1, 1994, p. 47-58.

Saint-Jacques, Denis et Alain Viala, « À propos du champ littéraire », *Annales*, n°49, mars-avril 1994, p. 395-406.

Saint-Pierre, Annette, « Itinéraire de la création et de l'édition dans l'Ouest canadien », *Littérature de langue française en Amérique du Nord*, Poitiers : Faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers, 1993, p. 264-272.

Toussaint, Ismène, « La littérature d'expression française dans l'Ouest canadien », *Encycloédie canadienne*, 2000. En ligne: www.thecanadianencyclopedia.com

Wall, Anthony, « Le Québec et le far-ouest canadien », *Voix et images*, vol. 28, n°1, 2002, p. 182-187.

Études, essais :

Biron, Michel, Dumont, François, Elisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal : Boréal, 2007, 689 p.

Biron, Michel, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 320 p.

Boudreau, Raoul, « L'institutionnalisation inachevée de la littérature acadienne », dans Gallant, Janine, Destrempes, Hélène et Jean Morency, *L'œuvre littéraire et ses inachèvements*, Longueuil (QC) : Groupéditions, 2007, p. 153-167.

Boudreau, Raoul, « La littérature acadienne face au Québec et à la France : une double relation centre/périphérie » dans Frédéric, Madeleine et Serge Jaumain (dir.), *Regards croisés sur l'histoire et la littérature acadiennes*, Bruxelles : P.I.E. Peter Lang, coll. « Études canadiennes », n°8, 2006, p. 33-46.

Boudreau, Raoul, « Le rapport à la langue comme marqueur et producteur d'identités en littérature acadienne », dans Fortin, Andrée (dir.), *Produire la culture, produire l'identité*, Québec : Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2000, p. 161-182.

Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil, 1992, 567 p.

Casanova, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999, 492 p.

Combe, Dominique, *Les littératures francophones : questions, débats, polémiques*, Paris : PUF, coll. « Licence », 2010, 242 p.

Dionne, René, *La littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury (Ontario) : Prise de parole, 1993, 87 p.

Dubé, Paul, « Je est un autre et l'autre est moi. Essai sur l'identité franco-albertaine » dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université de Laval, 1994, p. 79-98.

Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles : Labor, coll. « Espace Nord Référence », 2005 [1978], 188 p.

Durand, Pascal, « Introduction à la sociologie des champs symboliques », dans Fonkoua, Romuald et Pierre Halen (dir.), *Les champs littéraires africains*, Paris : Khartala, 2001, p. 19-38.

Gaboury-Diallo, Lise, Balcaen, Hubert et Eric Annadale, « Les francophones de l'Ouest canadien : production et vie culturelles », *Francophonies minoritaires au Canada : état des lieux*, Moncton : Éditions d'Acadie, 1999, p. 553-568.

Grassin, Jean-Marie, « Épistémologie des études francophones » dans Mendelson, David (dir.) *Émergence des francophonies*, Limoges : Presses universitaires de Limoges, 2006, p. 23-33.

Grassin, Jean-Marie, « L'émergence des identités francophones : le problème théorique et méthodologique », Albert, Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris : Karthala, 1999, p. 301-314.

Halen, Pierre, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », dans Diop, Papa Samba et Hans-Jürgen Lüsebrick (dir.), *Littérature et*

société africaine. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à Janos Riesz, Tübingen : Gunter Narr Verlag, 2001, p. 55-68.

Hébert, Raymond, « Essai sur l'identité franco-manitobaine » dans Létourneau, Jocelyn et Roger Bernard (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 63-78.

Hotte, Lucie et Johanne Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2010, 277 p.

Lemire, Maurice (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, tomes I-VI.

Léveillé, J.R., « Made in Manitoba » dans *Cette langue qu'on appelle le français : L'apport des écrivains francophones à la langue française*, Paris : Babel/Maison des cultures du monde, coll. « Internationale de l'imaginaire », nouvelle série, n° 21, 2006, p. 241-252.

Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, 392 p.

Léveillé, J.R., *Les Éditions du Blé, 25 ans d'édition*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1999, 205 p.

Melançon, Johanne, « L'institution littéraire franco-ontarienne : où en sommes-nous en 2004 ? », dans Reguigui, Ali et Hédi Bourouaoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2007, p. 137-181.

Motut, Roger, « La littérature albertaine d'expression française », dans Tessier, Jules et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, p. 64-65.

Nouss, Alexis et François Laplantine, *Le métissage*, Paris : Flammarion, coll. « Dominos », 1997, p. 127 p.

Paré, François, « La normalisation du corpus littéraire franco-ontarien », dans Reguigui, Ali et Hédi Bourouaoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2007, p. 91-105.

Paré, François, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec : Éditions Nota bene/CEFAN, 2007, 183 p.

Paré, François, *La distance habitée*, Ottawa : Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2003, 277 p.

Paré, François, « L'institution littéraire franco-ontarienne et son rapport à la construction identitaire des Franco-Ontariens », dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Québec : Presses universitaires de Laval, 1994, p. 45-62.

Paré, François, *Les littératures de l'exiguité*, Hearst : Le Nordir, 1992, 175 p.

Poirier, Guy, Viswanathan, Jacqueline et Grazia Merler (dir.), *Littérature et culture francophones de Colombie-Britannique*, Ottawa : Éditions David, 2004, 250 p.

Poirier, Guy (dir.), *Culture et littérature francophones de Colombie-Britannique: du rêve à la réalité*, Ottawa : Éditions David, 2007, 248 p.

Reguigui, Ali et Hédi Bourouaoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2007, 463 p.

Savoie, Paul, *Acte de création : entretiens*, Ottawa : L'Interligne, 2006, 239 p.

Tessier, Jules et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du CRCCF, n°24, 1987, 164 p.

Tessier, Jules, *Américanité et francité, essais sur les littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa : Le Nordir, 2001, 204 p.

POSTÉRITÉ DE LOUIS RIEL : LES ANCIENS ET LES MODERNES

Sources primaires :

Histoire, biographies :

Osler, E.B., *Louis Riel, un homme à pendre*, traduit de l'anglais par Rossel Vien, Montréal : Les Éditions du Jour, 1963, 295 p.

Ferland, Marcien (éd.), *Au temps de la Prairie, l'histoire des Métis de l'Ouest canadien*, racontée par Auguste Vermette, neveu de Louis Riel, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2000, 143 p.

Groulx, Lionel, *Louis Riel et les événements de la Rivière-Rouge en 1869-1870*, Montréal : Les Éditions de l'Action nationale, 1944, 23 p.

Groulx, Lionel, *L'appel de la race*, introduction de Bruno Lafleur, Montréal ; Paris : Fides, coll. « Nénuphar », 1956, 252 p.

Taché, Alexandre A., *Esquisse du Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal : Beauchemin, 1901, 184 p.

Trémaudan, Auguste de, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1979, 448 p.

Romans, nouvelles :

Bugnet, Georges, *Nipsya*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines ; Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 1990, 333 p.

Charrette, Guillaume, *L'espace de Louis Goulet*, Winnipeg : Éditions Bois-Brûlés, 1976, 204 p.

Charrette, Guillaume, *Vanishing Spaces*, traduit par Ray Allan Wood, Winnipeg : Éditions Bois-Brûlés, 1980.

Constantin-Weyer, Maurice, *Un sourire dans la tempête*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1982, 241 p.

Constantin-Weyer, Maurice, *Avec plus ou moins de rire*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1986, 74 p.

Lavallée, Ronald, *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Paris : Albin Michel, 1987, 670 p.

Lebel, Joseph (alias Jean Féron), *La Métisse*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, coll. « Les écrits de l'Ouest », 2004, p. 284.

Léveillé, J.R., *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2001, (non numéroté).

Léveillé, J.R., *The Setting Lake Sun*, traduit par S.E. Stewart, Winnipeg : Signature Éditions, 2001, 96 p.

Primeau, Marguerite A., *Dans le muskeg*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, coll. « Les écrits de l'Ouest », 2005, 286 p. [Montréal : Fides, 1960]

Saint-Pierre, Annette, *Sans bon sang*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1987, 246 p.

Saint-Pierre, Annette, *The Metis Princess*, traduit par Béatrice Tellier et André de Repentigny, Winnipeg : Editions Pemmican, 2004, 150 p.

Poésie :

Campbell, Glen, Flanagan, Thomas et Gilles Martel, *Louis Riel : poésies de jeunesse*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1977, 161 p.

Campbell, Glen et Paul Savoie, *The Selected Poetry of Louis Riel*, édition bilingue, Toronto : Exile Editions, 1993, 151 p.

Riel, Louis, *Poésies religieuses et politiques*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1979, 51 p. [Montréal : Imprimerie de l'étendard, 1886.]

Stanley, Georges F.G. (dir.), *Les Écrits complets de Louis Riel*, 5 vol., Edmonton, Altan : University of Alberta Press, 1985.

Théâtre :

Auger, Roger, *Je m'en vais à Régina*, préface de Jacques Godbout, Montréal : Léméac, 1976, 83 p.

Bayer, Charles, E. Parage, *Riel*, Montréal : Imprimerie de l'Étendard, 1886, 75 p.

Dorge, Claude, *Le Roitelet*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1980, 127 p.

Préscott, Marc, *Big/Bullshit/ Sex, lies et les Franco-Manitobains*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2001, 224 p.

Sources secondaires :

Bibliographies :

Éducation, Citoyenneté et Jeunesse du Manitoba, Bureau de l'éducation française, Direction des ressources éducatives, *Louis Riel et le peuple métis : bibliographie*, mars 2009.

Actes de colloques :

Brisset, Annie, « La représentation des francophones de l'Ouest dans la presse québécoise » dans Bournot-Trites, Monique (et al.), *Les outils de la francophonie*, actes du sixième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest tenu à Richmond, Colombie-Britannique, les 10 et 11 octobre 1986, Saint-Boniface : CEFCO, 1988, p. 285-302.

Campbell, Glen, « Le nationalisme poétique de Louis Riel », *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes du premier colloque de Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, Collège universitaire de Saint-Boniface, les 20 et 21 novembre 1981, Saint-Boniface : CEFCO, 1982, p. 19-26.

Gaboury-Diallo, Lise, « La minorité silencieuse : la Métisse dans la littérature franco-canadienne de l'Ouest », *La francophonie sur les marges*, actes du seizième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, Université de Winnipeg, 17-18-19 octobre 1996, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 1997, p. 235-248.

Lussier, Antoine, « Les rapports entre les Bois Brûlés et les Canadiens français depuis 1900 » dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes du premier colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 20 et 21 novembre 1981, Saint-Boniface : CEFCO, 1982, p. 73-86.

Mocquais, Pierre-Yves, « La Métisse de Jean Féron : dit, non-dit et récupération idéologique », *Écriture et politique*, actes du septième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, Université d'Alberta, 16-17 octobre 1987, Edmonton : Institut de recherche de la faculté Saint-Jean, 1989, p. 57-67.

Articles :

Campbell, Glen, « Stratégies de résistance dans la poésie de Louis Riel », *Francophonies d'Amérique*, n°13, 2002, p. 187-198.

Côté, Luc et Raymond Théberge, « La question métisse : entre la polyvalence et l'ambivalence identitaire », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, numéro spécial, vol. 14, n°1-2, 2002, p. 1-6.

Doyon-Gosselin, Benoit, « Autant en emportent les vents : portrait de la Métisse dans *Le soleil du lac qui se couche* de J.R. Léveillé », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°1 et 2, 2002, p. 243-253.

Gaboury-Diallo, Lise, Heidenrich, Rosmarin et Jean Valenti (dir.), *J.R. Léveillé par les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, 364 p.

Gaboury-Diallo, Lise, « Manifestations du « transculturel » et du « métissage » chez Ronald Lavallée et J.R. Léveillé, deux écrivains contemporains du Manitoba français », colloque « Francophonie plurielle », dixième anniversaire de L'Année francophone internationale, Paris, Université de La Sorbonne, du 17 au 20 mai 2001, repris dans les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n°2, 2001, p. 125-143.

Hallion-Bres, Sandrine, « La place de Louis Riel et des Métis dans l'histoire des Franco-Manitobains », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol.14, n°1-2, 2002, p.157-172.

Joubert, Ingrid, « Louis Riel sur la scène francophone de l'Ouest canadien », *Francophonies d'Amérique*, n°2, 1992, p. 129-137.

Lalonde, André, A.N., « L'intelligentsia du Québec et la migration des Canadiens français vers l'Ouest canadien, 1870-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n°2, 1979, p. 163-185.

Osachoff, Margaret Gail, « Louis Riel in Canadian literature : myth and reality », dans Nicholson, Colin (dir.), *Canadian Story and History 1885-1985*, Edimbourg : Université d'Edimbourg, 1986, p. 61-69.

Pihet, Christian, « Identité et territorialité métisses : le cas du Manitoba », *Études canadiennes/Canadian Studies*, n°68, 2010, p. 9-27.

Sing, Pamela, « La voix métisse dans le roman de l'infidélité chez Jacques Ferron, Nancy Huston et Marguerite-A. Primeau », *Francophonies d'Amérique*, n° 8, 1998, p. 23-37.

Sing, Pamela, « Défense et illustration du mitchif dans la littérature de l'Ouest canadien », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 14, n°1-2, 2002, p. 197-242.

Sing, Pamela, « Production « littéraire » franco-métisse : parlers ancestraux et avatars », *Francophonies d'Amérique*, n°15, 2003, p. 119-140.

Véron, Laurence, « Entrevue avec Roger Léveillé, écrivain », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n°2, 2001, p. 159-173.

Vien, Rossel, « Guillaume Charette », dans Saint-Pierre, Annette (dir.), *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984, p. 95.

Études, essais :

Allaire, Gratien, « La construction d'une culture française dans l'Ouest canadien : la diversité originale » dans Bouchard, Gérard. (dir.), *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1993, p. 343-359.

Bouchard, Gérard. (dir.), *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1993, 445 p.

Braz, Albert, *The false traitor : Louis Riel in Canadian culture*, Toronto : University of Toronto Press, 2003, 245 p.

Donatien, Frémont, *Sur le ranch de Constantin-Weyer*, Winnipeg : Éditions La Liberté, 1932, 156 p.

Klaus, Peter, « Les écrivains francophones du Canada face à leur histoire. L'histoire nationale : repère ou piège ? », dans Chikhi, Beïda et Marc Quaghebeur (dir), *Les écrivains francophones interprètes de l'histoire : entre filiation et dissidence*, Bruxelles : Peter Lang, 2006, p. 347-363.

Létourneau, Jocelyn, Roger Bernard (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1994, 292 p.

Léveillé, J.R., « Rapport des écrivains franco-manitobains à la langue française », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 83-110.

Léveillé, J.R., « Les deuxièmes nations : Canayens toujours », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, p. 157-170.

Léveillé, J.R., *Logiques improvisées, entrevues et essais*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2005, 139 p.

Morisset, Jean, « Postface : Louis Riel, écrivain des Amériques » dans Carvalho, Mathias, *Louis Riel : Poèmes américains*, Québec : Éditions Trois Pistoles, 1997, p. 63-112.

Motut, Roger, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1982, 187 p.

Owram, Douglas, « The Myth of Louis Riel » dans Francis, R. Douglas et Howard Palmer (dir.), *The Prairie West : historical readings*, Edmonton : Newwest, 1985, p. 163-181.

Painchaud, Robert, « Les rapports entre les Métis et les Canadiens français au Manitoba, 1870-1884 », dans Lussier, Antoine et Bruce Sealey (dir.), *The other Natives : the/les Métis*, tome 2, Winnipeg : Éditions Bois-Brûlés, 1978, p. 53-75.

Papen, Robert, « Le mitchif, langue franco-crie des Plaines » dans Valdman, Albert, Auger, Julie et Deborah Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord : état présent*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2005, p. 227-347.

Payment, Diane, « Les héritiers et héritières de Louis Riel : un aperçu des relations entre les Métis et les Canadiens français dans l'Ouest canadien », dans Waddell, Eric (dir.), *Le dialogue avec les cultures minoritaires*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 53-76.

Silver, Arthur, « French Quebec and the Métis Question, 1869-1885 » dans Berger, Carl et Ramsay Cook (dir.), *The West and the Nation : essays in honour of W.L. Morton*, Toronto : McClelland and Stewart, 1976, p. 91-113.

Tessier, Jules, « Le mythe et la fonction identitaire dans les littératures d'expression française en Amérique du Nord », *Américanité et francité : essais critiques sur les littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa : Le Nordir, 2001, p. 93-115.

Van Schendel, Nicolas, « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadianité », dans Létourneau, Jocelyn (dir.), *La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1994, p. 101-121.

SUR L'AXE MANITOBA-QUÉBEC : GABRIELLE ROY, ROGER AUGER

Sources primaires :

Auger, Roger, *Suite manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2007, 360 p.

Roy, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal : Société des Éditions Pascal, 1945, 532 p.

Roy, Gabrielle, *La Petite Poule d'eau*, Montréal : Beauchemin, 1950, 272 p.

Roy, Gabrielle, *Rue Dechambault*, Montréal : Beauchemin, 1955, 260 p.

Roy, Gabrielle, *La Montagne secrète*, Montréal : Beauchemin, 1961, 222 p.

Roy, Gabrielle, *La route d'Altamont*, Montréal : Éditions HMH, 1966, 255 p.

Roy, Gabrielle, *Cet été qui chantait*, Québec : Éditions françaises, 1972, 203 p.

Roy, Gabrielle, *Un jardin au bout du monde*, Montréal : Beauchemin, 1975, 217 p.

Roy, Gabrielle, *Ces enfants de ma vie*, Montréal : Stanké, 1977, 212 p.

Roy, Gabrielle, *Fragiles lumières de la terre*, Montréal : Éditions Quinze, 1978, 240 p.

Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, Montréal : Boréal, 1984, 505 p.

Sources secondaires :

Outil pédagogique :

Éducation, Citoyenneté et Jeunesse du Manitoba, Division du Bureau de l'éducation française, *Présence de Gabrielle Roy : un outil pédagogique*, novembre 2006.

Bibliographies :

Saint-Martin, Lori, « Bibliographie annotée des études critiques sur Gabrielle Roy, 1984-1985 », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n°2, 1996, p. 283-371.

Saint-Martin, Lori, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy. Bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)*, Montréal : Boréal, «Les Cahiers Gabrielle Roy», 1998, 189 p.

Actes de colloques :

Baril, Paul, « Gabrielle Roy et son œuvre : personnages en quête d'identité », dans Fauchon, André, *Colloque international « Gabrielle Roy », actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion*, tenu au collège de Saint-Boniface, 27-30 septembre 1995, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 411-424.

Fauchon, André, « Introduction », *Colloque international « Gabrielle Roy », actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion*, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface, 27-30 septembre 1995, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. xi-xvi.

Morisset, Jean, Kapetanovich, Miodrag et Paul Dubé, « Entre la détresse et le déchirement. Nature et signification de l'œuvre de Gabrielle Roy » dans Saint-Pierre, Annette et Liliane Rodriguez (dir.), *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, actes du 4^{ème} colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface les 23 et 24 novembre 1984, Saint-Boniface : CEFCE, 1985, p. 235-251.

Articles :

Gaboury-Diallo, Lise, « Gabrielle Roy : voies nouvelles », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, numéro spécial, vol. 3, n°1, printemps 1991, p. 3-6.

Gabrielle Roy : Dossier de presse, 1945-1980, Bibliothèque du séminaire de Sherbrooke, 1981, 138 p.

Harvey, Carol J., « Gabrielle Roy et l'espace éclaté », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 6, n°2, 1994, p. 201-214.

Harvey, Carol J., « Gabrielle Roy : pionnière en paroles et en gestes », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 10, n°1, 1998, p. 167-183.

Keys, Janice, « Writer foresees fading French », *Winnipeg Free Press*, 10 mai 1978, p. 29.

Mulaire, Bernard, « 1965-1975 : dix années d'effervescence parmi les artistes de Saint-Boniface », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 15, n°2, 2003, p. 123-161.

Roger, Philip, « Auger's New Play Upset Many », *Winnipeg Tribune*, 30 avril 1975, p. 25.

Vien, Rossel, « Adieu chicane », *Le Courrier de Saint-Boniface*, 7 mai 1975, p. 11.

Whitfield, Agnès, « L'œuvre de Gabrielle Roy et la critique », *Lettres québécoises*, n°37, printemps 1985, p. 62-63.

Études, essais :

Dansereau, Estelle, « Formations discursives pour l'hétérogène dans *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde* », dans Dansereau, Estelle et Claude Romney (dir.), *Portes de communication : études discursives et stylistiques sur l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, p. 119-137.

Dansereau, Estelle et Claude Romney (dir.), *Portes de communication : études discursives et stylistiques sur l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1995, 212 p.

Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, 175 p.

Gaboury-Diallo, Lise (dir.), *Sillons : hommage à Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2009, 285 p.

Harvey, Carol J., *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 1993, 273 p.

Hébert, Raymond, « Saint-Boniface et la petite Révolution tranquille », dans Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, p. 47-55.

Joubert, Ingrid, « Current Trends in Franco-Manitoban Theatre », *Prairie Fire*, vol. 11, n°1, 1990, p. 118-128.

Léveillé, J.R., « De la modernité et de l'histoire de la littérature franco-manitobaine », *Parade ou les autres*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, p. 13-48.

Léveillé, J.R., « Saint-Boniface, le Collège et la modernité culturelle », dans Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, p. 169-175.

Ricard, François, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec : Nota bene, coll. « Visées critiques », 2001, 198 p.

Ricard, François (et al.), *Rencontres et entretiens avec Gabrielle Roy, 1946-1979*, Montréal : Boréal, « Les Cahiers Gabrielle Roy », 2005, 268 p.

Rivers, Bryan, « Roger Auger, fondateur du théâtre moderne franco-manitobain », dans Auger, Roger, *Suite manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2007, p. 7-15.

Saint-Pierre, Annette, *Au pays de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 2005, 222 p.

Savoie, Paul, « La rue Deschambault et moi », dans Gaboury-Diallo, Lise (dir.), *Sillons : hommage à Gabrielle Roy*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2009, p. 237-243.

Socken, Paul (dir.), *Gabrielle Roy aujourd'hui/today*, Saint-Boniface : Éditions des Plaines, 2003, 212 p.

L'EXTENSION NORD-OUEST : NANCY HUSTON, LAURIER GAREAU

Sources primaires :

Brown, Kenneth et Laurier Gareau, *Cowboy poétre*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2010, 108 p.

Gareau, Laurier, *La trahison/The Betrayal*, Régina : Éditions de la Nouvelle Plume, 2004, 103 p.

Huston, Nancy, Lettre XVI, *Lettres parisiennes : autopsie d'exil*, Paris : Barrault, 1986, Éditions J'ai lu, 1999, 221 p.

Huston, Nancy, *Cantique des plaines*, Arles : Actes sud; Montréal : Leméac, 1993, 270 p.

Huston, Nancy, *Plainsong*, Toronto : Harper Collins, 1993, 226 p.

Huston, Nancy, *Désirs et réalités : textes choisis 1978-1994*, Actes sud : Paris ; Léméac : Montréal, 1995, 273 p.

Huston, Nancy, « Traduttore non è traditore » dans Le Bris, Michel et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard, coll. « NRF », 2007, p. 151-160.

Sources secondaires :

Actes de colloques :

« Nancy Huston : dialogues transculturels/ transcultural dialogues », actes du colloque tenu au Mount Royal College de Calgary, les 20 et 21 mai 2004, dans un numéro spécial des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 19, n° 1, 2007.

Gareau, Laurier, « L'activité culturelle et artistique dans la communauté franco-canadienne de la Saskatchewan au début du XX^{ème} siècle » dans Cadrin, Gilles, Dubé, Paul et Laurent Godbout, *Pratiques culturelles au Canada français*, actes du 14^{ème} colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1994, Edmonton : Institut de la Faculté Saint-Jean, 1996, p. 241-254.

Articles :

Brydon, Diana, « Tempest Plain song : Retuning Caliban's Curse » dans Novi, Marianne (éd.), *Transforming Shakespeare : Contemporary Women's Re-Visions in Literature and Performance*, New York : Saint-Martin's, 1999, p. 199-206.

Collectif, « Le Cantique des Plaintes », *Le Devoir*, 10 décembre 1993, p. A 11.

Gauthier, Bertrand, Royer, Jean, Lanctôt, Jacques, Vanasse, André et Robert Soulières, « Le mauvais prix à la mauvaise personne », *La Presse*, 3 décembre 1993, p. B 2.

Davey, Franck, « Big, Bad and Little Known. The Anglophone-Canadian Nancy Huston » dans Dvorak, Martha et Jane Koustas (dir.), *Vision/Division : l'œuvre de Nancy Huston*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, p. 3-21.

Dossier de presse de *Cow-boy poétre* mis en ligne par l'UniThéâtre à l'adresse : http://www.lunitheatre.ca/images/medias/Cow_Boy/Cow_Boy_presse.pdf

Doyon-Gosselin, Benoit, « Pour un nouveau paradigme traductionnel : les traductions exogènes et endogènes », *Alternative Francophone*, vol. 1, n° 1, 2008, p. 57-67.

Ladouceur, Louise, « Bilinguisme et performance : traduire pour la scène la dualité linguistique des francophones de l'Ouest canadien », *Alternative Francophone*, vol. 1, n° 1, 2008, p. 46-56.

Léveillé, J.R., « Entretien avec Laurier Gareau, le parrain du théâtre fransaskois », *Liaison*, n° 135, 2007, p. 17-20.

Petrowski, Nathalie, « Bar payant », *La Presse*, 18 novembre 1993, p. D 3.

Poliquin, Laurent, « Entrevue inédite : Laurier Gareau, le dernier des Mohicans », *Liaison*, n° 43, 2009, p. 29-31.

Porra, Véronique, « "Pour une littérature-monde en français", Les limites d'un discours utopique », *Intercâmbio*, Ser. 2., Bd. 1, H, Porto : FLUP, 2008, S. 33-54.

Potvin, Claudine, « Les "liaisons dangereuses" de Nancy Huston : exil et identité, le moi et l'autre », *Francophonies d'Amérique*, n° 11, 2001, p. 41-48.

Thériault, Marie-José, « Chantage journalistique et littérature au Québec », *La Presse*, 26 novembre 1993, p. B 3.

Thériault, Marie-José, « Faux original et copie authentique : Pour en finir avec le feuilleton Huston – Gouverneur général », *Le Devoir*, 10 décembre 1993, p. A 11.

Études, essais :

DeGrâce, Eloi, « *Le Courrier de l'Ouest* (1905-1916) », dans Trottier, Alice, Munro, Kenneth J. et Gratien Allaire, *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton : Université d'Alberta/Salon d'histoire de la francophonie albertaine, 1980, p. 101-111.

Moser, Marie, « Le groupe canadien-français d'Edmonton et des environs : ses caractéristiques selon *L'Ouest canadien* (1898-1900) » dans Trottier, Alice, Munro, Kenneth J. et Gratien Allaire, *Aspects du passé franco-albertain*, Edmonton : Université d'Alberta/Salon d'histoire de la francophonie albertaine, 1980, p. 77-98.

Sing, Pamela, « Stratégies de spatialisation et effets d'identification ou de distanciation dans *Cantique des Plaines* » dans Dvorak, Martha et Jane Koustas (dir.), *Vision/Division : l'œuvre de Nancy Huston*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, p. 63-74.

Thibeault, Jimmy, « Cantique du corps métis. La critique du mythe colonial dans *Cantique des Plaines* de Nancy Huston », dans Cheadle, Norman et Lucien Pelletier (dir.), *Canadian cultural exchange : translation and transculturation/ Échanges culturels au Canada : traduction et transculturation*, Waterloo (Ontario) : Wilfrid Laurier University Press, 2007, p. 159-174.

Yergeau, Robert, *À tout prix : les prix littéraires au Québec*, Montréal : Tryptique, 1994, 158 p.

ITINÉRANCES, HYBRIDATION : PAUL SAVOIE, CHARLES LEBLANC

Sources primaires :

Leblanc, Charles, *Des briques pour un vitrail*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2008, 172 p.

Leblanc, Charles, *Heures d'ouverture*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2007, 77 p.

Leblanc, Charles, *L'appétit du compteur*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 2003, 65 p.

Leblanc, Charles, *Corps météo*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1997, 76 p.

Leblanc, Charles, *La surcharge du réseau*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1994, 76 p.

Leblanc, Charles, *D'amours et d'eaux troubles*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1988, 74 p.

Leblanc, Charles, *Préviouzes du printemps : science-friction pour notre temps présent*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « Rouge », 1984, 55 p.

Savoie, Paul, *Rivière et mer*, préface de J.R. Léveillé, Ottawa : L'Interligne, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2006, 213 p.

Savoie, Paul, *Crac*, Ottawa : Éditions David, 2006, p. 129 p.

Savoie, Paul, *À tue-tête*, Ottawa : L'Interligne, 1999, 176 p.

Savoie, Paul, *Mains de père*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1995, 142 p.

Savoie, Paul, *Bois brûlé*, Montréal : Éditions du Noroit, 1989, 115 p.

Savoie, Paul, *À la façon d'un charpentier*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1984, 208 p.

Savoie, Paul, *Nahanni*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1976, 98 p.

Savoie, Paul, *Salamandre*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1974, 167 p.

Sources secondaires :

Actes de colloques :

Desjarlais-Heynneman, Mireille (dir.), *Autour de Paul Savoie*, actes de la séance en l'honneur de Paul Savoie, Salon du livre de Toronto, 18 octobre 1996, Toronto : Éditions du GREF, 1997, 111 p.

Articles :

Boudreau, Raoul, « Poésie du divers », *Spirale*, n°174, 2000, p. 14.

Desjarlais-Heynnemann, Mireille, « Louis Riel dans l'œuvre de Paul Savoie », *L'Express* (Toronto), 14-20 mai 1991.

Doyon-Gosselin, Benoit, « Des briques de mots pour un recueil », *Liaison*, n°144, 2009, p. 62.

Gauthier, Guy, « La surcharge du réseau », *Prairie Fire*, vol. 16, n°4, 1996, p. 120-122.

Leblanc, Gérald, « Corps météo », *Éloizes*, n°26, 1998, p. 160-161.

Lacombe, Gilles, « Le travail fertile du temps », *Liaison*, n°140, 2008, p. 56-57.

Léveillé, J.R., « Portrait d'auteur@Paul Savoie, *Francophonies d'Amérique* », n°11, 2001. Repris dans Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, 2005, p. 130-145.

Paquin, Jacques, « Pages du quotidien », *Lettres québécoises*, n°90, été 1998, p. 38.

Poliquin, Laurent, « Le téméraire manitobain : Charles Leblanc », *Liaison*, n°134, 2006, p. 35-37.

Études, essais :

Joubert, Ingrid, « De l'intimité à la politique », dans Léveillé, J.R., *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, 1990, p. 526-536.

Lafleur, René, « Préface », dans Leblanc, Charles, *Dès briques pour un vitrail*, Saint-Boniface : Éditions du Blé, coll. « BCF », 2008, p. 5-17.

Léveillé, J.R., « Un chercheur dans la nuit du temps », dans Savoie, Paul, *Rivière et mer*, Ottawa : L'Interligne, coll. « BCF », 2006, p. 9-24.

MacDonell, Alan, « Les poètes de Saint-Boniface », dans Fauchon, André et Carol J. Harvey (dir.), *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg : Presses universitaires de Saint-Boniface, 2008, p. 131-138.

Paré François, « La poésie franco-ontarienne » dans Hotte, Lucie et Johann Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury : Prise de parole, coll. « Agora », 2010, p. 113-152.

Tessier, Jules, « Quand la déterritorialisation « déschizophrénise » ou De l'inclusion de l'anglais dans la littérature française hors Québec », *Américanité et francité*, Ottawa : Le Nordir, 2001, p. 23-54.

ANNEXE

ESQUISSE BIBLIOGRAPHIQUE DE LA LITTÉRATURE DE L'OUEST

On ne trouve pas de bibliographie complète sur la littérature de l'Ouest canadien. Une bibliographie sélective est proposée en 1999 par Lise Gaboury-Diallo, Hubert Balcaen et Eric Annadale dans « Les francophones de l'Ouest canadien : production et vie culturelles », *Francophonies minoritaires au Canada : état des lieux*.

Les textes ci-dessous ont été publiés dans l'une des maisons d'édition de l'Ouest et leurs auteurs ont vécu dans la région. Certains textes, publiés ailleurs, sont intégrés au corpus car ils manifestent un lien privilégié avec l'Ouest. L'esquisse bibliographique présente la première édition des textes et couvre une période allant de 1974 à 2009, depuis la parution du recueil *Salamandre* de Paul Savoie.

Le sigle EB indique que le texte est publié aux Éditions du Blé (Saint-Boniface), EP aux Éditions des Plaines (idem), ENP aux Éditions de la Nouvelle Plume (Régina) et ELR aux Éditions Louis Riel, l'ancien nom des Éditions de la Nouvelle Plume (1996). PUBS est une abréviation des Presses Universitaires de Saint-Boniface. Les lieux des autres éditions sont mentionnés entre parenthèses.

PL indique un prix littéraire. La liste de ces prix et de leurs récipiendaires suit.

LA PROSE D'IDÉES

Critique littéraire

Anthologies

Hautberg, Marie-France, *Anthologie de nouvelles francophones de la Côte-Pacifique du Canada*, 2001 (White-Rock : Éditions du Phare-Ouest)

Léveillé J.R. (dir.), *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, 1990 EB PL

Wilhelm, Bernard (dir.), *Sous les mâts des Prairies : Anthologie littéraire fransaskoise et de l'Ouest canadien*, 2000 ENP

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, numéros thématiques :

Maurice Constantin-Weyer, lauréat du Prix Goncourt 1928, vol.1, n°1, 1989 PUBS

Gabrielle Roy : Voies nouvelles, vol.3, n°1, 1989 PUBS

Récits de voyage dans l'Ouest canadien, vol. 8, n°1, 1996 PUSB

Gabrielle Roy, vol. 8, n°2, 1996 PUSB

Visages de Georges Bugnet, vol.11, n°1-2, 1999 PUSB

La question métisse : entre la polyvalence et l'ambivalence identitaires, vol. 14, n°1-2, 2002 PUSB

Regards sur les littératures francophones de l'Ouest canadien, vol. 17, n°1-2, 2005 PUSB

Nancy Huston : dialogues transculturels, vol. 19, n°1, 2006 PUSB

Colloques (actes) :

Fauchon, André (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »* (Saint-Boniface, 1995), PUSB 1996

Etudes, essais :

Campbell, Glen, Eileen Lokha, *Littérature de jeunesse et fin de siècle*, 2007 PUSB

Dansereau, Estelle, Claude Romney (dir.), *Portes de communications : Etudes discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, 1995 (Saint-Foy : Presses de l'Université Laval)

Gaboury-Diallo, Lise, Heidenrich, Rosmarin, Jean Valenti (dir.), *J.R. Léveillé par les autres*, 2005 EB

Gaboury-Diallo, Lise, Heinrich, Rosmarin, Jean Valenti (dir.), *Plaisir du texte, texte de plaisir : l'œuvre de J.R. Léveillé*, 2007 PUSB

Genuist, Paul et Monique, *Marie-Anna Roy : Une voix solitaire*, 1992 EP

Harvey, Carol J., *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, 1993 EP

Heidenrich, Rosmarin, *Paysages de désir, J.R. Léveillé : réflexions critiques*, 2005 (Ottawa : L'Interligne)

Hughes, Terrance, *Gabrielle Roy et Margaret Laurence, deux chemins, une recherche*, 1983 EB

Léveillé, J.R., *Parade ou les autres*, 2005 EB

Motut, Roger, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, 1982 EP

Nnadi, Joseph, *Les négresses de Baudelaire*, 1994 EP

Papen, Jean, *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*, 1985 EP

Poirier, Guy, Jacqueline Viswanathan, Grazia Merler (dir.), *Littérature et culture francophones de Colombie-Britannique*, 2004 (Ottawa : Editions David)

Poirier, Guy (dir.), *Culture et littérature francophones de Colombie-Britannique : du rêve à la réalité*, 2007 (Ottawa : Editions David)

Saint-Pierre, Annette, *Gabrielle Roy sous le signe du rêve*, 1975 EB

Saint-Pierre, Annette, *Au pays de Gabrielle Roy*, 2005 EP

Socken, Paul (dir.), *Gabrielle Roy aujourd'hui*, édition bilingue, 2003 EP

Toussaint, Ismène, *Les chemins secrets de Gabrielle Roy : témoins d'occasion*, 1999 (Montréal : Stanké)

Viau, Robert, *L'Ouest littéraire, visions d'ici et d'ailleurs*, 1992 (Montréal : Editions du Méridien)

Francophonies d'Amérique, n°1-19, 1991-2005, Presses Universitaires d'Ottawa

Etudes linguistiques et socio-culturelles

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, numéros spéciaux :

Education et pédagogie, vol. 4, n°1, 1992, PUSB

Sociologie dans l'Ouest canadien : théorie et pratique, vol.5, n°2, 1993 PUSB

En paroles et en gestes : portraits de femmes au Manitoba français, vol. 10, n°1, 1998 PUSB

Les parlers français dans l'Ouest canadien, vol. 16, n°1-2, 2004, PUSB

Les médias de diffusion culturelle pour les minorités, vol.18, n°2, 2006 PUSB

**Colloques du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, actes publiés aux
PUSB**

- « L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien I », Saint-Boniface, 1987
- « L'état de la recherche et de la vie française dans l'ouest canadien II », Edmonton, 1982
- « La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest I », Regina, 1983
- « La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest II », Saint-Boniface, 1984
- « Héritage et avenir des francophones de l'Ouest », Saskatoon, 1985
- « Les outils de la francophonie », Vancouver, 1986
- « Ecriture et politique », Edmonton, 1987
- « L'Ouest canadien et l'Amérique française », Regina, 1988
- « Langue et communication », Saint-Boniface, 1989
- « A la mesure du pays... », Saskatoon, 1990
- « Après dix ans : bilan et prospective », Edmonton, 1991
- « Les discours de l'altérité », Regina, 1992
- « La production culturelle en milieu minoritaire », Saint-Boniface, 1993
- « Pratiques culturelles au Canada français », Edmonton, 1994
- « La francophonie sur les marges », Winnipeg, 1996
- « Communautés francophones : espaces d'altérité », Edmonton, 1998
- « La francophonie panaméricaine : état des lieux et enjeux », Saint-Boniface, 1999
- « Francophonie et langue dans un monde divers en évolution : contacts interlinguistiques et socio-culturels », Calgary, 2001
- « L'Ouest : directions, dimensions et destinations », Saint-Boniface, 2003

Histoire de l'immigration et des communautés

Bédard, Armand, *Un rêve en héritage*, 2002 EB

Blay, Jacqueline, *L'Article 23 : les péripéties législatives et juridiques du fait français au Manitoba (1870-1986)*, 1987 EB

Champagne, Juliette Marthe, *De la Bretagne aux plaines de l'Ouest canadien : lettres d'un défricheur franco-albertain, Alexandre Mahé (1880-1968)*, 2003 (Sainte-Foy : Presses de l'Université de Laval)

Charrette, Guillaume, *L'espace de Louis Goulet*, 1976 (Winnipeg: Editions Bois-Brûlés)

Combet, Denis (dir.), *A la recherche de la mer de l'Ouest : Mémoires choisis de La Vérendrye*, 2001 EB

Combet, Denis (dir.), *Gabriel Dumont : Mémoires*, édition bilingue, 2006 EB

Combet Denis, Gagon Denis, Lise Gaboury-Diallo (dir.), *Histoires et identités métisses : Hommages à Gabriel Dumont*, 2009 PUSB

Combet, Denis, Ismène Toussaint, *Gabriel Dumont : Souvenirs de résistance d'un immortel de l'Ouest*, 2009 (Québec : Cornac)

Dauphinais, Luc, *Histoire de Saint-Boniface, tome 1: A l'ombre des cathédrales*, 1991 EB

Dorge, Lionel, *Le Manitoba, reflets d'un passé*, 1976 EB

Durieux, Marcel, *Un héros malgré lui*, 1986 EP

Ferland, Marcien, *Au temps de la Prairie, l'histoire des Métis de l'Ouest canadien*, racontée par Auguste Vermette, neveu de Louis Riel, 2000 EB

Fournier, Aristide, *Pionnier de l'Ouest canadien: Aristide raconte*, texte présenté par Michel Tétu, 1993 (Sainte-Foy: GÉREF, Université Laval)

Lapointe, Richard, Lucille Tessier, *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, 1986 (Régina: Société historique de la Saskatchewan)

Leclerc, Jean-Pierre, *Le cri du pinson : Roland Pinsonneault se raconte*, 2001
(Montréal : Editions Francine Breton ; Régina : Société historique de la Saskatchewan)

Painchaud, Robert, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, 1986 EP

Payment, Diane, *Batoche (1870-1910)*, 1983 EB

Pelletier, Emile, *Le vécu des Métis*, 1980 (Winnipeg : Éditions Bois-Brûlés)

Histoire de la vie culturelle et artistique

Benoist, Marius, Gabrielle Roy (et al.), *Chapeau bas! Réminiscences de la vie théâtrale et musicale du Manitoba français, première partie*, 1980 EB

Benoist, Marius (et al.), *Chapeau bas! Réminiscences de la vie théâtrale et musicale du Manitoba français, deuxième partie*, 1985 EB

Bérard Réal et Bernard Bocquel, *Les Caricatures de Cayouche : 260 dessins*, 1992 EB

Bocquel, Bernard, *Au pays de CKSB: 50 ans de radio française au Manitoba*, 1996 EB PL

Bocquel, Bernard, *CKSB, la radio du Petit-Canada*, 2006 EB

Chaput, Lucien, *Vive la compagnie ! 50 ans d'histoire en danse, chant et musique*, 1997 EB

Collectif, *Le Cercle Molière, cinquantième anniversaire*, 1975 EB

Gaborieau, Antoine, *Une histoire à chanter, l'historique du 100 NONS*, 1992 EB

Gaboury, Etienne, *Etienne Gaboury, architecture*, 2005 EB

Gareau, Laurier, Nadine Blackburn, *Le défi de la radio en Saskatchewan*, 1992
(Regina : Société historique de la Saskatchewan)

Léveillé, J.R. (dir.), *Les Editions du Blé, 25 ans d'édition*, 1999 EB

Saint-Pierre, Annette, *Le rideau se lève au Manitoba*, 1980 EP

Vien, Rossel, *Radio française dans l'Ouest*, 1977 (Montréal : Hurtubise)

Wilfrid, Denis (et al.), *50 ans de radio: tant de choses à se dire*, 2002 ENP

Autobiographies

Bergeron, Henri, *Un bavard se tait... pour écrire: récits de la Montagne Pembina*, 1989 EB

Bergeron, Henri, *Le cœur de l'arbre: le bavard récidive*, 1995 EB

Collectif, *Femmes de chez nous, par elles-mêmes*, 1985 EB

Ducharme, Roger, abbé, *Servir et non être servi: un Fransaskois se raconte*, 2005 ENP

Gareau, Médéric (et al.), *La Saga des Gareau*, 1999, ENP

Labonté, Florent, *Derrière les barbelés des nazis : souvenirs d'un séminariste canadien, 1940-1944*, 1980 EB

O. Dubé, Albert, *Le p'tit gars de Duck Lake*, 2003 ENP

Roy, Gabrielle, *La détresse et l'enchantement*, 1984 (Montréal: Boréal)

Trémaudan, Berthe de, *Au Nord du 53^{ème}*, 1982 EB

Wilhelm, Bernard (dir.), *S.V.P. Racontez-nous votre vie!*, 2001 ENP

Biographies

Bocquel, Bernard, *Laurent Desjardins, un sportif en politique*, 2008 EB PL

Chaput, Hélène, *Donatien Frémont, journaliste de l'Ouest canadien*, 1977 EB PL

Chaput, Hélène, *Mère Marie-du-Rosaire, Henriette Préfontaine, 1845-1906*, 1982 EB

Collectif, *Aventures et vécu de femmes*, 2002 ENP

Duguay, Louise, *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*, 2008 EB PL

Goulet, Agnès, *Marie-Anne Gaboury : une femme dépareillée*, 1989 EP

Mackenzie, Nadine, *Preston Manning, réformiste de l'Ouest*, 1995 EP

Mackenzie, Nadine, *Ces pionnières de l'Ouest*, 2008 EP

Mackenzie, Nadine, *La rançon de l'espionnage*, 2008 ENP

Pénisson, Bernard, *Henri d'Hellencourt, un journaliste français au Manitoba (1898-1915)*, 1987 EB

Verret, Jocelyne, *Femmes de l'Alberta, hier et aujourd'hui*, 2007 (Edmonton : Coalition des femmes de l'Alberta)

LES TEXTES DE L'IMAGINATION ET DE LA SUBJECTIVITÉ

Les textes poétiques

Amprimoz, Alexandre L., *Changements de tons*, 1981 EP

Amprimoz, Alexandre L., *Sur le damier des tombes*, 1983 EB

Amprimoz, Alexandre L., *Dix plus un et demi*, 1984 EB

Belleau, Janick, *L'en-dehors du désir*, 1988 EB

Bolivar, Barthélémy, *Manguiers têtus*, 2005 EB PL

Bolivar, Barthélémy, *Re-bondir*, 2007 (Trois Rivières : Editions d'art Le Sabord)

Bugnet, Georges, *Poèmes*, 1978 (Edmonton : Editions de l'Eglantier)

Campbell, Glen, Flannagan, Thomas et Gilles Martel, *Louis Riel : poésies de jeunesse*, 1977 EB PL

Carignan, Odette, *La Saskatchewan en rimes et monologues*, 1991 ELR

Collectif, *Dire le Nord*, 2002 (Saint-Boniface : Editions du Blé ; Ottawa : Editions David)

Collectif, *Dire la faune*, 2003 (Saint-Boniface : Editions du Blé ; Ottawa : Editions David)

Collectif, *La Plume et le Pinceau*, poésie et dessins, 2008 EB

Corbeil, Louis-Philippe, *Journal de bord du gamin des ténèbres*, 1986 EB

Dachy, Michel, *Persévérance*, 1984 EB

Doyon-Gosselin, Benoit, *Mes états de toi*, 2002 EP

- Ducasse, Gérard, *Clairs-obscur*, 2001 ENP
- Eygun, François-Xavier, *L'écharpe d'Iris*, 1982 EB
- Eygun, François-Xavier, *Jeux de mains, suivi de, Mes simples*, 1991 EB
- Fiset, Louise, *404 BCA-Driver tout l'été*, 1989 EB
- Fiset, Louise, *Soul pleureur*, 1998 EB
- Gaboury-Diallo, Lise, *Subliminales*, 1999 EB
- Gaboury-Diallo, Lise, *Transitions*, 2002 EB
- Gaboury-Diallo, Lise, *Poste restante: cartes poétiques du Sénégal*, 2005 EB
- Gaboury-Diallo, Lise, *Homestead: poèmes du coeur de l'Ouest*, 2005 ENP PL
- Gaboury-Diallo, Lise, *L'endroit et l'envers*, 2008 PL (Paris : L'Harmattan)
- Gaboury-Diallo, Lise, Monique Larouche, *Parchemins croisés : la genèse en peinture et en poésie*, 2008 PUSB
- Gosselin, Marcel, *Mozes*, poésie et dessins, 2000 EB
- Juéry, René, *Manie Tobie : Femme du Manitoba*, 1979 EP (présentation et choix de textes écrits par Marie-Thérèse Goulet-Courchain)
- Kamba, Tchitala Nyoto, *L'exilée de Makelele*, 2007 EP
- Leblanc, Charles, *Préviouzes du printemps: science friction pour notre temps présent*, 1984 EB
- Leblanc, Charles, *D'amours et d'eaux troubles: textes sur la fraîcheur*, 1988 EB
- Leblanc, Charles, *La surcharge du réseau: poèmes du cœur électrique*, 1994 EB
- Leblanc, Charles, *Corps météo: poèmes variables*, 1997 EB
- Leblanc, Charles, *L'appétit du compteur: poèmes accumulés*, 2003 EB PL
- Leblanc, Charles, *Heures d'ouverture: poèmes de la vie courante*, 2007 EB
- Leblanc, Charles, *Des briques pour un vitrail*, 2008 EB

- Léveillé, J. R., *Œuvre de la première mort*, 1977 EB
- Léveillé, J. R., *Le livre des marges: milieu*, 1981 EP
- Léveillé, J. R., *Montréal poésie*, 1987 EB
- Léveillé, J.R., *Causer l'amour*, 1992 PL (Paris : Editions Saint-Germain des Prés)
- Léveillé, J. R., *Les fêtes de l'infini*, 1996 EB
- Léveillé, J.R., *Pièces à conviction*, 1999 (Saint-Boniface : Ink Inc)
- Léveillé, J.R., Tony Tascona, *Dess(e)ins/Drawings*, poésie et dessins, 1999 (Saint-Boniface : Centre culturel franco-manitobain ; Ink Inc)
- Léveillé, J.R., Tony Tascona, *Dess(e)ins II/Drawing(s) II*, poésie et dessins, 2001 EB
- Léveillé, J.R., Tony Tascona, *Transformation*, poésie et dessins, 2006 (Collège universitaire de Saint-Boniface ; Ink Inc)
- Léveillé, J.R., Etienne Gaboury, *L'étang du soir*, poésie et dessins, 2008 EB
- Léveillé, J.R., Lorraine Pritchard, *Litanie*, poésie et dessins, 2008 (Saint-Boniface : Ink Inc)
- Marchildon, Michel, *Fransaskroix*, 1992 ELR
- Nayet, Bernard, *Juste un grand vent*, 2003 (Saint-Boniface : Editions du Blé ; Ottawa : Editions David)
- Nayet, Bernard, *La lune en mille gouttes*, 2008 (Ottawa : Editions David)
- Poliquin, Laurent, *Volute velours*, 2001 EP
- Poliquin, Laurent, *L'ondoiement du désir*, 2003 EP
- Poliquin, Laurent, *Le Vertigo du tremble*, 2005 EP
- Poliquin, Laurent, *La Métisse filante*, 2008 (Paris : L'Harmattan)
- Savoie, Paul, *Salamandre*, 1974 EB
- Savoie, Paul, *Nahanni*, 1976 EB

Savoie, Paul, *Rivière et mer*, 2006 (Ottawa : L'Interligne)

Savoie, Paul, *Bois brûlé*, 1989 (Saint-Lambert : Editions du Noroît)

Soufi, Taïb, *Riverains Rêves*, 1992 EB

Stanley, Georges F.S. (dir.), *Les écrits complets de Louis Riel*, 5 vol., 1985
(Edmonton : Presses universitaires de l'Alberta)

Trémaudan, Berthe de, *Méli-mélo*, 1987 ELR

Trémaudan, Berthe de, *En vers et malgré tout*, 1991 (Sidney, C.B. : Editions Laplante-Agnew)

Violy, Christian, *Les silences immobiles*, 2000 EP

Violy, Christian, *Avant la chute*, 2002 EP

Violy, Christian, *Exaucée*, 2007 EP

Viselli, Santé Arcangelo, *La Pendule*, 1993 (Edmonton: Rediscovery Press)

Les textes dramatiques

Auger, Roger, *Je m'en vais à Regina*, 1976 (Montréal: Leméac)

Auger, Roger, *Suite manitobaine*, 2007 EB

Beaudry, Nicole (et al.), *Théâtre en pièces: 13 courtes pièces*, 2000 EB

Bissonnette, Rosemarie, *Une bagarre très politique*, 1981 EP

Castelein, de la Lande, André, *Pièces en un acte*, 1983 EP

Cenerini, Rhéal, *Aucun motif*, 1983 EB

Cenerini, Rhéal, *Kolbe, suivi de, La femme d'Urie*, 1996 EB

Cenerini, Rhéal, *Laxton, suivi de, La tentation d'Henri Ouimet*, 2004 EB

Collectif, *Théâtre en pièces*, 2000 EB

Collectif, *L'R libre*, 2002 EP

Cop, Gilles, *Victor*, 1989 EP

Dorge, Claude, *Le roitelet*, 1980 EB

Ferland, Marcien, *Les batteurs*, 1983 EB PL

Gareau, Laurier, *La trahison*, édition bilingue, 2004 ENP

Joyal, Glenn, *Séquestrés*, 2004 EP

Legal, Roger, Paul Ruest, *Les manigances d'une bru*, 1982 EP

Prescott, Marc, *Big; Bullshit; Sex, lies et les Franco-manitobains*, 2001 EB

Prescott, Marc, *Encore*, 2003 EB

Prescott, Marc, *L'année du Big-Mac*, 2004 EB

Prescott, Marc, *Fort Mac*, 2009 EB

Verret, Jocelyne, *Voulez-vous danser ?*, 1996 ENP

Les textes narratifs – le roman

Bâcle, Jean, *Les détours du destin*, 2001 EP

Benoist, Marius, *Louison Sansregret, métis*, 1975 EB PL

Bergeron, Henri, *L'amazone*, 1998 EP

Bouvier, Laure, *Une histoire de Métisses*, 1995 (Montréal: Léméac)

Carignan, Odette, *Mélanie*, 1997 ENP

Chaput-Arbez, Maria, *Pour l'enfant que j'ai fait*, 1979 EP

Chaput, Simone, *La vigne amère*, 1989 EB PL

Chaput, Simone, *Un piano dans le noir*, 1991 EB PL

Chaput, Simone, *Le coulonneux*, 1998 EB

Chicoine, Jean, *Les galaxies, nos voisines*, 2007 EB

Dubé, Jean-Pierre, *La grotte*, 1994 EB PL

Dubé, Jean-Pierre, *Ma cousine Germaine*, 2000 EB PL

- Genuist, Monique, *C'était hier en Lorraine*, 1993 ELR
- Genuist, Monique, *Le cri du loon*, 1993 EP
- Genuist, Monique, *Itinérance*, 1999 ENP
- Genuist, Paul, *Avec le temps*, 2007 (Ottawa: Vermillon)
- Girard, Cécile, Renée Laroche, *Un jardin sur le toit, la petite histoire des francophones du Yukon*, 1991 (Whitehorse : Association des Franco-Yukonnais)
- Huston, Nancy, *Cantique des plaines*, 1993 PL (Arles : Actes Sud; Montréal : Léméac)
- Jack, Marie, *Tant que le fleuve coule*, 1998 EP PL
- Jeannotte, Monique, *Le vent n'a pas d'écho*, 1982 EB
- Laroche, Madeleine, *Les va-nu-pieds*, 1980 EP
- Lavallée, Ronald, *Tchipayuk ou le chemin du loup*, 1987 PL (Paris : Albin Michel)
- Legal, Roger, Paul Ruest, *Le pensionnaire*, 1976 EP
- Léveillé, J.R., *Plage*, 1984 EB
- Léveillé, J.R., *Une si simple passion* 1997 EB
- Léveillé, J.R., *Le soleil du lac qui se couche*, 2001 EB PL
- Léveillé, J.R., *Nosara, ou, Le volume de l'identité*, 2003 EB
- Mackenzie, Nadine, *Le coupeur de têtes*, 1985 EP
- Mackenzie, Nadine, *Le sosie de Nijinsky*, 1990 EP
- Mackenzie, Nadine, *La seringue rouge*, 1993 EP
- Mathieu, Daniel, *Lettres à Marie : roman*, 2001 EP
- Ouellette, Denise, *Bonjour, garde*, 1994 EP
- Ouellette, Denise, *Quand j'aurai retrouvé mon fils*, 1998 EP
- Ouellette, Denise, *Le Golé*, 2002 EP

- Ouellette, Denise, *Le diamant du Jod*, 2008 EP
- Ouimet, Louis-Philippe, *Le paradis n°202*, 2004 EP
- Primeau, Marguerite-A., *Maurice Dufault, sous-directeur*, 1983 EP
- Primeau, Marguerite-A., *Sauvage-sauvageon*, 1984 EP PL
- Renée, Louise, *Tir Na N'Og*, 2006 EB
- Saint-Pierre, Annette, *La fille bègue*, 1984 EP
- Saint-Pierre, Annette, *Sans bon sang*, 1987 EP
- Saint-Pierre, Annette, *Coups de vent*, 1990 EP
- Saint-Pierre, Annette, *Faut placer le père*, 1997 EP PL
- Saint-Pierre, Annette, *A la dérive*, 2002 EP
- Séchin, Anne, *Diapason*, 2009 EB
- Tencha, Annette, *Eau de feu*, 1992 EP
- Tougas, Gérald, *La mauvaise foi*, 1990 PL (Montréal: Québec/Amériques)
- Valais, Gilles, *Les deux frères*, 1982 EP
- Valais, Gilles, *Les deux sœurs*, 1985 EP
- Valais, Gilles, *Le fils unique*, 1990 EB
- Verret, Jocelyne, *J'attendrai*, 2003 EP

Les textes narratifs – le récit bref

- Ammann, René (et al.), *Accostages: récits et nouvelles*, 1992 EB
- Bernier Jean-Yves, *Des toquades d'hommes : contes*, 2000 EP
- Bugnet, Georges, *Albertaines: anthologie d'œuvres courtes en prose*, 1990 (Saint-Boniface: Editions des Plaines; Dijon: Editions universitaires de Dijon)
- Chaput, Simone, *Incidents de parcours*, 2000 EB

- Collectif, *L'Ouest en nouvelles*, 1986 EP
- Collectif, *Un baluchon d'aventures*, 1987 EP
- Collectif, *Sous le soleil de l'Ouest*, 1988 EP
- Collectif, *Pays d'eau et de soleil*, 1999 EP
- Constantin-Weyer, Maurice, *Avec plus ou moins de rire*, 1986 EP
- Corbeil, Louis-Philippe, *Mes petites histoires*, 1987 (Saint-Boniface : Ink inc)
- Dubé, Jean-Pierre, *Mon sapin, suivi de, Ta crèche*, 2008 EB
- Jack, Marie, *Un long voyage*, 2003 EB
- Léveillé, J.R., *New-York trip*, édition bilingue, 2003 (Ottawa: L'Interligne)
- Nayet, Bertrand, *La vie quotidienne et autres champs de mines*, 1998 EB
- Nayet, Bertrand (et al.), *Voyages en papier: trois récits épistolaires*, 2003 EB
- Primeau, Marguerite-A., *Le totem*, 1988 EP
- Primeau, Marguerite-A., *Ol'Man, Ol'Dog et l'enfant*, 1996 EB
- Roy, Gabrielle, *Un jardin au bout du monde*, 1975 (Montréal: Beauchemin)
- Roy, Gabrielle, *Ces enfants de ma vie*, 1977 PL (Montréal: Stanké)
- Salmonière, Christine de la, *Soupe maigre et tasse de thé*, 1994 EP
- Savoie, Paul, *À la façon d'un charpentier*, 1984 EB
- Savoie, Paul, *Mains de père*, 1995 EB
- Savoie, Paul, *A tue-tête*, 1999 (Ottawa : L'Interligne)

LA LITTÉRATURE JEUNESSE

Les textes poétiques

- Ammann, René, *Joue, carcajou*, 1995 EB
- Ammann, René, *L'horloge champêtre*, 2004 EB

Barral, Jacqueline, *Jongleries*, 1990 EB

Les textes dramatiques

Auger, Roger, *Les Eléphants de Tante Louise*, 1974 EB

Collectif, *Le Vieux Mathurin et autres pièces de théâtre*, 1978 EB

Dupont, Catherine, *La grève des animaux*, 1989 EP

Gareau, Laurier, *Joe Bolduc, Private Eye*, 2002 ENP

Mathieu, Pierre, *Dix minutes sur scène*, 1997 EP

Les textes narratifs – le roman

Ammann, René, *La bouteille mauve*, 1998 EP

Arcand, Tatiana, *Au pays des maléfices*, 2007 EB

Barral, Jacqueline, *Les écuries de la grenouillère*, 1988 EB

Baudemont, David, *Les beaux jours*, 2003 EP PL

Baudemont, David, *Citrouille et Kiwi*, 2008 ENP

Baudemont, David, *Celui qui dormait entre les pattes du dragon*, 2008 ENP

Bosc, Paul, *Le mystère du Cheyenne*, 2000 EP

Bosc, Paul, *Le mystère de la lucarne*, 2005 EP

Deniset-Bernier, Maurice, *Manito et Jérónimo*, 1983 EP

Gareau, Robert J., *Jérôme, le gopheur*, 2006 EP

Genuist, Monique, *Le cri du loon*, 1993 EP

Mackenzie, Nadine, *La moto bleue*, 1978 EP

Mackenzie, Nadine, *Le petit dinosaure d'Alberta*, 1980 EP

Mackenzie, Nadine, *Le premier rodéo*, 1983 EP

Montcombroux, Geneviève, *Tezzero*, 1984 EP

Palud-Pelletier, Noëlie, *Louis, fils des Prairies*, 2004 EP PL

Picoux, Louisa, *Pauline, détective en tuque*, 1991 EB

Picoux, Louisa, *A la recherche de Riel*, 2002 EB

Picoux, Louisa, *Les citrouilles du diable*, 2006 EP

Picoux, Louisa, *Pas de panique! Les nouvelles aventures de Pauline, détective*, 2006 EB

Rocque, Marie, *Etuk et Piqati*, 1993 EP

Les textes narratifs – le récit bref

Castex, Jean-Claude, *Le gros lot*, 1988 EP

Collectif, *Barbe-Rousse au Manitoba et autres contes*, 1975 EB

Collectif, *Fanfan le petit wapiti et autres contes*, 1975 EB

Dupuis, Aurélien, *Petits secrets de la nature*, 1998 EP

Dupuis, Aurélien, *Histoires campagnardes*, 2001 EP

Mackenzie, Nadine, *Il était une fois dans l'Ouest*, 1996 EP

Mathieu, Pierre, *D'est en ouest: légendes et contes canadiens*, 2002 EP

Picoux, Louisa, Edwige Grolet, *Légendes manitobaines*, 1987 EP

Les textes illustrés – le récit

Adams, France, *Du pain, du lait, des œufs, du beurre*, 2004 EP

Adams, France, *Regarde par ici ! Regarde par là ! Regarde partout !*, 2005 EP

Adams, France, *Les étrangers*, 2007 EP

Alarie, Richard, *Puulik cherche le vent*, 1996 EB PL

Alarie, Richard, *Puulik chasse l'oomingmak*, 1997 EB

Ammann, René, *Des castors gros comme des bisons*, 1993 EB

- Arcand, Tatiana, *L'aventure de Michel*, 1987 EP
- Bosc, Paul, *Les petits voyageurs*, 1988 EP
- Bouchard, David, *Nokum : ma voix et mon cœur*, 2006 EP PL
- Bouchard, David, *Si tu n'es pas de la prairie*, 2007 EP
- Bouchard, David, *Qu'appelle*, 2008 EP
- Carignan, Odette, *Clémentine du Parc des Prairies*, 2000 ENP
- Carmel Léger, Diane, *L'arbre de Maxine*, 2004 EP
- Carmel Léger, Diane, *Le grenier d'Emily Carr*, 2006 EP
- Carmel Léger, Diane, *Qui est dans l'arbre de Maxine?*, 2006 EP
- Deniset-Bernier, Maurice, *Manito*, 1978 EB
- Dorge, Claude, *Salut les amis! Visitons le Manitoba...*, 1974 EB
- Dorge, Claude, *Salut les amis! Allons au festival des voyageurs...*, 1975 EB
- Freyner, Diane, *Toba veut voler*, 1986 EP
- Genuist, Monique, *Paroles de chat*, 2005, ENP
- Hébert-Allard, Simone, *Ti qui le coucou gris*, 1989 EP
- Lagassé, Yvonne et Roger, *La petite jument blanche*, 1981 EP
- Lagassé, Yvonne et Roger, *Les trois pommes d'or*, 1982 EP
- Lagassé, Yvonne et Roger, *Le sorcier*, 1986 EP
- Lagassé, Yvonne et Roger, *Le rêve du Père Noël*, 1989 EP
- Lagassé, Yvonne et Roger, *Tit-Jean l'intrépide*, 1993 EP
- Lessard, Stella, *C'est l'Halloween*, 1989 EP
- Lessard, Stella, *La tempête de neige*, 1989 EP
- Lessard, Stella, *Martin et les dinosaures*, 1990 EP

Lessard, Stella, *Annette aide le Père Noël*, 1990 EP

Lessard Stella, *Dominique dans l'espace*, 1993 EP

Lessard Stella, *C'est l'hiver*, 1996 EP

Laroche, Madeleine, *Le château du soleil*, 1984 EB

Mackenzie, Nadine, *Théo et Samoa*, 1994 EP

Mackenzie, Nadine, *Lis-moi une histoire*, 1997 EP

Mackenzie, Nadine, *Contes merveilleux de l'Ouest*, 2006 ENP

Pariseau, Jean, *Les contes de mon patelin*, 1985 EP

Picoux, Louisa, *L'orange de Noël*, 1990 EB

Les textes illustrés – la poésie

Barral, Jacqueline, *Solévent*, 1988 EB

Cop, Gilles, *Si Dieu était une pomme*, 1992 EP

Mathieu, Pierre, *ABC poétique*, 1987 EP

Mathieu, Pierre, *Le zoo enchanté*, 1987 EP

Mathieu, Pierre, *Sur la pointe des mots*, 1988 EP

Mathieu, Pierre, *Les dinosaures en fête*, 1989 EP

Mathieu, Pierre, *Les oiseaux en liberté*, 1989 EP

Mathieu, Pierre, *Le boulier magique*, 1990 EP

Mathieu, Pierre, *Allô, Allô, Halloween*, 1992 EP

Mathieu, Pierre, *La Saint-Valentin*, 1995 EP

PRIX LITTÉRAIRES

PRIX ALFRED-DESROCHERS

1991 Gérald Tougas, *La mauvaise foi*

PRIX CHAMPLAIN DU SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

1977 Marius Benoist, *Louison Sansregret, métis*

1978 Hélène Chaput, *Donatien Frémont, journaliste de l'Ouest canadien*

1979 Glen Campbell, Thomas Flanagan et Gilles Martel, *Louis Riel : poésies de jeunesse*

1986 Marguerite-A. Primeau, *Sauvage-sauvageon*

1988 Ronald Lavallée, *Tchipayuk ou le chemin du loup*

1997 Bernard Bocquel, *Au pays de CKSB : 50 ans de radio française au Manitoba*

2002 J.R. Léveillé, *Le soleil du lac qui se couche*

PRIX LITTÉRAIRE DU CONSULAT DE FRANCE À TORONTO

1996 Paul Savoie pour l'ensemble de son œuvre poétique

1997 J.R. Léveillé pour l'ensemble de l'œuvre et l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine*

PRIX DU FESTIVAL DE LITTÉRATURE ABORIGÈNE ANSKHOK

2007 David Bouchard, *Nokum : ma voix et mon cœur*

PRIX LITTÉRAIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

1977 Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*

1990 Gérald Tougas, *La mauvaise foi*

1993 Nancy Huston, *Cantique des Plaines*

PRIX DU LIVRE FRANÇAIS DE LA SASKATCHEWAN

2002 Denis Wilfrid (et al.), *50 ans de radio : tant de choses à se dire*

2004 David Baudemont, *Les beaux jours*

2006 Martine Noël-Maw, *Amélia et les papillons*

2008 David Baudemont (et al.), *Olga*

PRIX LITTÉRAIRE DU MANITOBA FRANÇAIS

Prix littéraire du journal La Liberté

1990 Simone Chaput, *La Vigne amère*

1992 Simone Chaput, *Un piano dans le noir*

Prix littéraire des Caisses populaires

1995 J.R. Léveillé, *Causer l'amour*

1997 Jean-Pierre Dubé, *La Grotte*

1999 Marie Jack, *Tant que le fleuve coule*

Prix littéraire Rue-Deschambault

2001 Jean-Pierre Dubé, *Ma cousine Germaine*

2003 J.R. Léveillé, *Le soleil sur le lac qui se couche*

2005 Charles Leblanc, *L'appétit du compteur*

2007 Bathélemy Bolivar, *Manguiers têtus*

2009 Lise Gaboury-Diallo, *L'endroit et l'envers*

PRIX MARGARET MCWILLIAMS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU MANITOBA

2005 Noëlie Palud-Pelletier, *Louis, fils des Prairies*

2008 Bernard Bocquel, *Laurent Desjardins, un sportif en politique*

2008 Louise Duguay, *Pauline Boutal: destin d'artiste, 1894-1992*

PRIX LITTÉRAIRE RADIO-CANADA

2004 Lise Gaboury-Diallo, *Homestead : poèmes du cœur de l'Ouest*

PRIX LITTÉRAIRE ROLAND-PINSONNEAULT

2008 Raoul Granger (et al.), *Le théâtre fransaskois, tome 1*

PRIX SAINT-EXUPÉRY-FRANCOPHONIE

1996 Richard Alarie, *Puulik cherche le vent*

CHRONOLOGIE

- 1967 États généraux du Canada français à Montréal
- 1968 Fondation de la Société franco-manitobaine
- 1969 Adoption de la *Loi sur les langues officielles*
- 1971 Fusionnement de Saint-Boniface et Winnipeg
- 1974 Le français, unique langue officielle au Québec
- 1974 Fondation des Éditions du Blé à Saint-Boniface
- 1974 Ouverture du Centre culturel franco-manitobain
- 1976 *Je m'en vais à Régina* d'Auger au Cercle Molière
- 1976 Fondation des Éditions Bois Brulés (fin en 1980)
- 1976 *L'espace de Louis Goulet* de Guillaume Charette
- 1976 *Le Roitelet* de Claude Dorge au Cercle Molière
- 1977 Parution des *Poésies de jeunesse* de Louis Riel
- 1978 Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest
- 1978 Création de l'organisme financier Francofonds
- 1979 Fondation des Éditions des Plaines à Winnipeg
- 1979 *Poésies religieuses et politiques* de Louis Riel
- 1980 Référendum sur la souveraineté au Québec
- 1981 Premier colloque du CEFCO à Winnipeg
- 1982 *Charte canadienne des droits et libertés*
- 1984 *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*
- 1984 *La détresse et l'enchantement* de G. Roy

- 1984 Collection « Rouge » aux Éditions du Blé
- 1984 Fondation des Éditions Louis Riel à Régina
- 1985 Parution des *Écrits complets* de Louis Riel
- 1985 Fondation de la Troupe du Jour à Saskatoon
- 1987 *Tchipayuk ou le chemin du loup* de R. Lavallée
- 1989 Création des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*
- 1989 Regroupement des éditeurs canadiens-français
- 1989 Parution du recueil *Bois Brûlés* de Paul Savoie
- 1990 Création de *Francophonies d'Amérique* à Ottawa
- 1990 *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*
- 1990 Numéro sur les auteurs francophones dans *Prairie Fire*
- 1992 *Littératures de l'exiguïté* de François Paré
- 1992 Fondation de l'Unithéâtre d'Edmonton
- 1993 *Cantique des Plaines* de Nancy Huston
- 1995 Référendum sur la souveraineté au Québec
- 1996 Éditions de la Nouvelle Plume (ex Louis Riel)
- 1998 *La trahison/ The Betrayal* de Laurier Gareau
- 1998 *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*
- 2001 Création du Prix littéraire Rue-Deschambault
- 2001 *Le Soleil du lac qui se couche* de J.R. Léveillé
- 2003 Fondation de l'Institut français à l'Université de Régina
- 2005 Parution de *Parade ou les autres* de J.R. Léveillé